Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME;

ET

Le sens des Fables découvert par une explication suivie

DES POËSIES D'HÉSIODE,

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, Membre de l'Académie de Besançon & de la Société Royale de Nancy.

Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE COMTE DE CLERMONT,

PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR.

LES plus grands Princes ſe ſont fait gloire de protéger les Lettres : il en eſt peu qui ſe ſoient appliqués à les cultiver ; leur nom tient dans

l'Hiſtoire une place d'autant plus diſtinguée, que cet exemple eſt plus rare. VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *n'avoit à deſirer aucun des avantages que peuvent donner la naiſſance, le rang, la fortune ; touchée d'une gloire encore plus pure, elle emploie à l'étude de la Religion, des Sciences & des Arts, le cours d'une vie dont elle a conſacré les prémices au ſervice de l'Etat & à l'appui du Trône. Un goût ſi noble,* MONSEIGNEUR, *eſt digne du ſang auguſte qui coule dans vos veines. Il fait l'éloge du regne ſage, éclairé, pacifique ſous lequel nous avons le bonheur de vivre. Heureuſe la Nation dont les Princes aiment les Lettres & ſont capables de donner des leçons de ſageſſe ! Dans un ſiecle où il eſt ordinaire de faire oſtentation de philoſophie, où il n'eſt pas moins*

commun d'en abuſer, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME donne l'exemple d'un reſpect ſincere pour la Religion, elle daigne protéger & encourager ceux qui travaillent à la défendre. C'eſt à ce ſeul titre qu'elle a bien voulu m'accorder l'honneur de lui préſenter cet Ouvrage : & c'eſt, MONSEIGNEUR, une des plus flatteuſes récompenſes que je pouvois attendre de mes veilles. Les recherches ſur la Mythologie ne ſont point abſolument étrangeres à l'étude de la Religion : examiner les voies par leſquelles tant de peuples ſont tombés dans l'erreur ; enviſager l'excès & les ſuites de leur égarement, eſt un motif de plus pour nous attacher à une Religion qui nous a préſervés du même malheur. Si VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME daigne honorer de ſon ſuffrage ce foible eſſai ſur

une matiere toujours très-obſcure, je me croirai aſſuré de l'approbation publique. Je la ſupplie du moins d'agréer ce témoignage du très-profond reſpect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
BERGIER.

AVANT-PROPOS.

Plan & Diviſion de cet Ouvrage.

LE ſyſtême de Mythologie que l'on propoſe, n'eſt pas nouveau pour le fond, puiſque l'on a tâché de l'appuyer principalement ſur l'autorité des anciens; mais l'arrangement, la méthode, les principes que l'on a ſuivis pour l'établir, n'ont rien de commun avec ceux qui ont été adoptés par un grand nombre de Savans. Quoiqu'il ait été indiqué ſommairement dans quelques Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il avoit beſoin d'être développé, ſoutenu de ſes preuves, confronté avec les autres ſyſtêmes, ſuivi dans ſes conſéquences; c'eſt ce que l'on a tâché d'exécuter dans le Diſcours préliminaire. Il falloit encore l'appliquer aux fables principales, & le vérifier en détail; on ne pouvoit le faire plus commodément

qu'en s'attachant au texte d'Héſiode qui eſt le plus ancien Mythologue, qui a fait de la généalogie des Dieux, une ſuite & un recueil complet. On s'eſt donc trouvé dans la néceſſité de traduire la Théogonie, d'y ajouter un commentaire; de montrer la ſource & le ſens des fables grecques ſelon les principes diſcutés dans le Diſcours. Comme il n'y a point encore eu de traduction entiere d'Héſiode dans notre langue, il convenoit d'ajouter la deſcription du *Bouclier d'Hercule* & le Poëme intitulé: *Les Travaux & les Jours.* Ils renferment quelques fables qui ne ſont point dans la Théogonie, & donnent lieu à des obſervations qui ont paru néceſſaires pour bien entendre les anciens Poëtes. Les quatre traductions Gothiques *des Travaux & des Jours* qu'on ne lit plus depuis deux ſiecles, ne ſont d'aucune utilité (*a*).

L'Ouvrage ſe trouve ainſi naturellement diviſé en trois parties. La premiere eſt le Diſcours où l'on établit les preuves & les conſéquences du ſyſtême propoſé; la ſeconde contient les trois Poëmes d'Héſiode traduits en françois;

(*a*) Voyez Bibliot. Françoiſe, tome 4, ch. 3.

la troiſiéme, les remarques néceſſaires pour en prendre le vrai ſens. Ces remarques renfermant une infinité de diſcuſſions de grammaire & d'étymologies ne peuvent être au goût du plus grand nombre des Lecteurs qui ne veulent s'inſtruire de la Mythologie que par maniere d'amuſement. Il leur faudroit ſimplement un Dictionnaire poëtique & mythologique dégagé de tout appareil d'érudition ; des études plus ſérieuſes & plus néceſſaires ne nous permettent point de nous occuper de ce travail.

On doit prévenir le Lecteur qu'il trouvera ici des idées ſingulieres, contraires aux principes communément reçus, & qui paroîtront peut-être trop hardies ; mais nous ne ſommes plus dans le ſiecle des préjugés : il eſt déſormais permis de chercher le vrai ſans prévention, de peſer les raiſons, ſans avoir égard à l'autorité. En conſervant pour nos maîtres le reſpect qui leur eſt dû, nous pouvons ſans ſcrupule nous écarter de leurs opinions. Suppoſer qu'ils ont tout vû, qu'il ne reſte rien à examiner après eux, eſt le parti le plus commode, mais ce n'eſt ni le plus raiſonnable ni le plus ſûr. Il en coûte de

les ſuivre pas à pas dans une défiance continuelle, d'examiner, de vérifier, de comparer les preuves & les témoignages : ſi après une marche ſi pénible on croit découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu, pourquoi héſiteroit-on de le dire ? Dans le ſujet que l'on traite, l'erreur eſt ſans conſéquence, mais la découverte de la vérité ne peut jamais être indifférente. Si l'on pouvoit ſe flatter d'y être enfin parvenu, il en réſulteroit de nouvelles lumieres pour diſtinguer dans les anciens ce qu'il y a de vrai, ce qu'on doit regarder comme douteux, & ce qui eſt évidemment faux & fabuleux.

L'étude de la Mythologie n'eſt plus un objet de pure curioſité, elle eſt devenue néceſſaire aux Apologiſtes de la Religion pour détruire pluſieurs prétentions de leurs adverſaires. 1°. Les Incrédules ſoutiennent que la croyance d'un Dieu eſt née de la même cauſe qui a enfanté le polythéiſme & l'idolâtrie, ſavoir de l'ignorance des premiers hommes, & de la crainte que leur ont inſpiré les phénomenes terribles de la nature. Il eſt eſſentiel de faire voir que la vraie Religion eſt venue d'une ſource différente, d'une révélation & d'une

tradition primitive; puiſque chez tous les peuples l'adoration d'un ſeul Dieu a précédé le polythéiſme. D'oú il réſulte que cette révélation a exiſté & a été nèceſſaire dès le commencement du monde. 2°. Ils ont eſſayé de faire l'apologie de l'idolâtrie & de montrer que ce culte pouvoit ſe rapporter à un Dieu ſupréme (*a*). Une connoiſſance plus exacte de ce culte prouve qu'il n'a rien de commun avec l'adoration du vrai Dieu, qu'il eſt abſurde & inexcuſable, de quelque maniere qu'on l'enviſage. 3°. Ils ſe ſont attachés à contredire & à décréditer nos Livres Saints; nous ſommes en état de démontrer qu'indépendamment de l'inſpiration, les Auteurs de ces Livres étoient mieux inſtruits que les Ecrivains profanes, & ſont plus en état de nous faire remonter à l'origine des choſes. Nous n'aurons pas lieu de regretter notre travail, ſi nous parvenons à convaincre le Lecteur de ces trois articles importans.

Dans le grand Ouvrage de M. l'Abbé Banier, le ſyſtême du ſens hiſtorique

(*a*) Voyez Herbert de Cherbury, *de Religione Gentilium.*

des fables eſt développé & prouvé autant qu'il pouvoit l'être ; ceux qui ont écrit depuis, n'y ont rien ajouté. L'opinion contraire, quoique plus ancienne, n'a pas encore eu le même avantage ; juſqu'ici l'on n'en a point raſſemblé les preuves, l'on n'a point tenté de la dépouiller du ridicule dont pluſieurs Ecrivains ſe ſont efforcés à l'envi de la couvrir. Quand le lecteur aura vu ce que l'on peut dire pour l'établir, il ſera en état de choiſir avec connoiſſance de cauſe, & de ſe décider ſans prévention. Peut-être qu'après avoir peſé les raiſons de part & d'autre, il aura peine à comprendre comment l'on a pu s'obſtiner pendant ſi long-temps à chercher des événemens réels dans les fables.

Déja ce préjugé ſemble moins répandu. On voit par les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, que le ſens hiſtorique des fables n'eſt plus l'opinion dominante de cette ſavante Compagnie. M. de la Barre, tomes 16 & 18 ; M. Freret, tome 23 ; M. L'Abbé Foucher, tomes 27 & 34 ; M. de Bougainville, tome 29, ont établi des principes contradictoires à ceux de M. l'Abbé Banier. L'Auteur du *Méchaniſme du lan-*

gage, tome 1, n. 25, p. 88, a fait de même : en marchant ſur les traces de ces habiles maîtres, nous ne pouvons craindre de nous égarer.

Depuis la premiere édition de *l'Origine des Dieux*, M. Mentelle, dans ſa Géographie abrégée de l'ancienne Gréce, a bien voulu approuver nos idées ; M. Court de Gébelin, dans ſon grand Ouvrage du *Monde primitif comparé avec le Monde moderne*, a embraſſé le même ſyſtême, l'a confirmé par de nouvelles preuves & par une ſavante explication de trois allégories orientales ; nous en avons emprunté pluſieurs obſervations. Si quelquefois nous nous écartons du ſens qu'il a donné à certaines circonſtances des fables, c'eſt que le ſujet que nous traitons nous y oblige. Bornés à expliquer la Mythologie d'Héſiode, nous ſommes forcés d'enviſager les fables ſelon le tour particulier que les Grecs leur avoient donné. Il nous annonce encore l'Ouvrage d'un ſavant Anglois, connu par des recherches profondes ſur l'antiquité, qui s'eſt hautement déclaré pour le ſens allégorique des fables.

Des ſuffrages d'un ſi grand poids, joints à l'accueil favorable que l'Aca-

démie de Nanci a daigné faire à notre travail, nous ont engagé à faire de nouveaux efforts pour rendre cette seconde édition moins imparfaite. Nous avons mis plus d'ordre & de méthode dans le Discours préliminaire, retouché la traduction d'Hésiode en quelques endroits, fait plusieurs additions & corrections dans les Remarques, ajouté une Table sommaire des principaux personnages de la Mythologie.

Quelques Savans même qui n'ont point goûté le système des allégories, en particulier l'Auteur de *l'Essai sur la population de l'Amérique*, ont pris la peine de nous adresser des réflexions critiques; nous en avons profité avec reconnoissance & nous avons répondu aux objections qui nous ont paru solides. Ces différens secours semblent devoir nous inspirer une nouvelle confiance & nous promettre, malgré le préjugé dont on ne peut trop craindre l'empire, l'approbation des Lecteurs judicieux & instruits.

Il en est d'autres que nous ne pouvons pas espérer de persuader; leur arme la plus redoutable est le ridicule: c'est un genre de combat auquel

nous ne ſommes point aguerris. Mais ils nous oppoſent des préſomptions générales auxquelles nous ne pouvons nous diſpenſer de répondre.

« C'eſt de nos jours, dit un Philoſo-» phe, une érudition bien ridicule » que celle qui roule ſur l'identité des » Dieux de diverſes nations; comme » ſi Moloch, Saturne & Chronos pou-» voient être le même Dieu; comme ſi » le Baal des Phéniciens, le Zéus des » Grecs & le Jupiter des Latins pou-» voient être le même; comme s'il pou-» voit reſter quelque choſe commune » à des êtres chimériques portant des » noms différens » (*a*).

Tel eſt le ton philoſophique que certains Ecrivains ont mis à la mode; toutes les connoiſſances qu'ils ne poſſédent point, toutes les études auxquelles ils ne ſe ſont point appliqués, ſont ridicules; cela eſt décidé. Il eſt beaucoup plus aiſé de fronder un genre d'érudition que de l'acquérir; mais ſi l'ignorance volontaire donne droit de mépriſer tout ce qu'on ne ſait pas, où en ſommes-nous?

(*a*) Du Contrat ſocial, l. 4, c. 8. De la félicité publique, ſect. 2, c. 2, p. 155 & 162.

Selon cette déciſion ſouveraine, *Ephialtés*, *Incubus*, le cochemar, n'ont rien de commun; ce ſont trois noms très-différens & ils déſignent tous trois un être chimérique, un lutin qui n'a jamais exiſté. Cependant ſi ces trois noms ſont la traduction l'un de l'autre & rendent préciſément la même idée dans trois langues, que s'enſuit-il de la diverſité du ſon? Or il en eſt de même de Chronos & Saturne, de Zéus & Jupiter. *Tyché*, *fors*, le haſard, ſont encore trois termes divers qui déſignent un être chimérique; faut-il en conclure que les Grecs, les Latins, les François, n'y ont pas attaché le même ſens, & n'ont pas eu en vue le même objet? Les Phéniciens, les Grecs, les Latins, comprenoient que les phénomenes de l'air, le tonnerre, la pluie, les orages, le beau temps, avoient une cauſe; trop mauvais Phyſiciens pour la comprendre, ils ſuppoſoient un Eſprit, une Intelligence, un Génie particulier occupé à produire ces différens effets: les uns le nommoient Baal ou Bélus, les autres Zéus, les autres Jupiter; ſi ce n'eſt pas le même mot, c'eſt le même ſens. Ils avoient tort, ils devoient tous parler François, pour épargner aux Philoſophes

Philoſophes du dix-huitiéme ſiecle la peine d'apprendre les anciennes langues.

Ferez-vous aujourd'hui, diſent nos Critiques, ce que Platon & Socrate, Varron & Cicéron n'ont pu faire il y a deux mille ans? Selon vous, les Grecs n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; l'entendez-vous mieux qu'eux, & ſerez-vous plus heureux en fait d'étymologies? plaiſante prétention!

Si cette objection eſt auſſi péremptoire que le penſent ceux qui la propoſent, voilà bien des études auxquelles il faut renoncer. Nous avons tort d'apprendre l'hébreu dans les ſources; pouvons-nous eſpérer de l'entendre mieux que les Septante ou que les anciens Rabbins? Mal-à-propos nous voulons juger des antiquités Chinoiſes ſur les livres claſſiques & originaux de cette nation, les Lettrés de la Chine en ſavent plus que nous ſur ce point. Pourquoi examiner l'Alcoran dans le texte? Les commentaires des Muſulmans doivent faire autorité, &c. &c.

Je réponds que pour découvrir le ſens des termes de l'ancien grec, nous avons des ſecours qui manquoient aux

Philoſophes, ou dont ils n'ont pas ſu tirer parti. 1°. La comparaiſon des langues; ils ne ſavoient que la leur, ils ne ſe donnoient pas ſeulement la peine d'en confronter les différens dialectes, ils n'avoient ni Grammaire ni Dictionnaire, ils ne faiſoient aucune attention au langage populaire des différentes contrées. Nous voyons cependant par le Gloſſaire d'Héſychius de quelle conſéquence eſt cette comparaiſon. Quand on dit à certains Littérateurs que pour trouver l'origine & le ſens des vieux mots François devenus inintelligibles, il faut la chercher dans les patois des Provinces, ils ſont encore Grecs ſur ce point, ils n'en veulent rien croire. 2°. La recherche des racines & de la maniere dont les langues ſe ſont formées, mêlangées & altérées par la variété de prononciation; étude que les anciens n'ont jamais faite & dont il ne reſte aucun veſtige dans leurs écrits. 3°. La Mythologie des différens peuples, leurs traditions rapprochées; choſe à laquelle les Grecs n'ont donné qu'une très-légere attention. Lorſqu'ils retrouverent la plupart de leurs Dieux & de leurs fables chez les Egyptiens, ils furent tout étourdis

Diodore de Sicile & Pauſanias ont raſſemblé ces traditions dans la ſuite ; c'eſt à eux principalement, que nous ſommes redevables de nos connoiſſances mythologiques. 4°. Les idées populaires de nos contrées & celles des nations encore ſauvages, l'idolâtrie des peuples récemment découverts ; autant d'objets ſur leſquels les Philoſophes d'Athènes ni de Rome ne pouvoient faire des obſervations, & que les nôtres dédaignent encore. Ce n'eſt qu'avec le ſecours de toutes ces connoiſſances que nous pouvons nous flatter de voir plus clair que les anciens dans leur Mythologie. Il eſt naturel de penſer que les premiers habitans de la Gréce ont enviſagé l'univers des mêmes yeux que les autres peuples peu inſtruits.

Fauſſe méthode, ſelon nos Cenſeurs. En décompoſant les langues, en y cherchant de prétendues racines, on y trouve tout ce qu'on veut ; les étymologies fondées ſur cette analyſe ſont des rêves ſyſtématiques qui ne prouvent rien.

Qu'il me ſoit permis de demander d'abord ſi dans les langues tous les termes ſont primitifs, ou s'il y en a de compoſés ; ſi ces derniers ont été for-

més de ſyllabes qui ſignifient quelque choſe, ou d'élémens qui ne ſignifient rien; ſi le grec eſt ſorti tout formé des entrailles de la terre, ou ſi les Grecs ont fait leur langue par le même procédé que les autres peuples; lorſque dans vingt langues différentes un mot ſimple déſigne un objet ſenſible, commun, qui eſt le même par-tout, avons-nous tort de préſumer qu'il le déſignoit auſſi en grec où on le retrouve? Lorſque toutes ces queſtions ſeront réſolues, nous verrons ſi ceux qui travaillent à découvrir les élémens primitifs du langage ſont auſſi ridicules qu'on le prétend.

Mais les Etymologiſtes en ſuivant cette méthode ne s'accordent point. Soit. Les Mythologues hiſtoriens s'accordent-ils mieux? Les Philoſophes, les Littérateurs, les Savans de toute eſpéce, forment-ils entr'eux un concert parfait? Si toutes les ſciences ſont nulles, à moins que ceux qui les profeſſent ne ſoient tous du même avis, il faut ſupprimer les livres & brûler les bibliothéques.

C'eſt perdre le temps que de répondre ſérieuſement à des objections qui ſont évidemment abſurdes, quand on les examine de près. Il y a un moyen

plus ſimple de terminer la conteſtation. Puiſqu'en décompoſant les langues on y trouve tout ce qu'on veut, je ſupplie nos Cenſeurs de trouver par cette méthode dans la Mythologie Grecque, l'hiſtoire de Pantagruel, ou les contes des Fées de Madame d'Aunoy. Quand ils en ſeront venus à bout, je m'oblige à publier hautement leur victoire & à confeſſer que je ſuis dans l'erreur.

TABLE.

TOME PREMIER.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS *sur l'Origine des fables & sur les différentes manieres de les expliquer*, Page 1

CHAP. I. *Les Dieux du Paganisme étoient des Génies prépoſés aux différentes parties de la nature*, ibid.

CHAP. II. *Révolutions arrivées dans la Religion des Grecs*, 13

CHAP. III. 1re *Preuve du ſyſtême que l'on vient d'expoſer : Le témoignage des Auteurs ſacrés*, 31

CHAP. IV. 2e *Preuve du même ſyſtême : Le ſentiment des Philoſophes & des Poëtes*, 42

CHAP. V. 3e *Preuve : La Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs*, 61

CHAP. VI. 4e *Preuve : Conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires*, 73

CHAP. VII. 5e *Preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux*, 97

CHAP. VIII. 6^e *Preuve : Difficultés auxquelles on ne peut ſatisfaire quand on ſuppoſe que les fables ſont hiſtoriques.* 111

CHAP. IX. 7^e *Preuve : L'aveu des Mythologues hiſtoriens ; la contradiction de leurs principes ; la foibleſſe de leurs raiſons,* 127

CHAP. X. 1re *Conſéquence du ſyſtême que l'on vient de prouver : La plupart des fables ſont des allégories ; Néceſſité de recourir au ſens allégorique dans tous les ſyſtêmes ; Quelles ſont les allégories que l'on doit rejetter.* 153

CHAP. XI. 2^e *Conſéquence : Les principales ſources des fables ſont une explication groſſiere des phénomenes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du ſtyle poëtique,* 171

CHAP. XII. 3^e *Conſéquence : Les dogmes ridicules, les pratiques ſuperſtitieuſes, le cérémonial minutieux du Paganiſme ſont nés de la même ſource que les fables.* 193

CHAP. XIII. *Que doit-on penſer des Héros ? leurs fables ſont-elles de même nature que celles des Dieux ?* 221

CHAP. XIV. 4^e *Conſéquence : Les fables grecques ne ſont point venues d'Egypte ni de Phénicie, ou elles ont été altérées par les Grecs.* 251

CHAP. XV. 5^e *Conſéquence : Utilité de la comparaiſon des Langues pour expli-*

quer les fables ; défauts que l'on y doit éviter, 275
CHAP. XVI. *Examen de deux autres ſyſtêmes, & réponſes à quelques objections*, 286
CHAP. XVII. *Pourquoi l'on ſuit Héſiode ; Idée de la Verſion françoiſe de ſes Poëſies & des Remarqnes qui l'accompagnent*, 305
POÉMES D'HÉSIODE TRADUITS EN FRANÇOIS, 313
THÉOGONIE. PART. I. *Invocation des Muſes*, 315
PART. II. *Regne de Cœlus, génération des Etres*, 320
PART. III. *Regne de Saturne & des Titans : ſeconde époque de la Religion Grecque*, 323
PART. IV. *Regne de Jupiter & des autres Dieux ; établiſſement des Sacrifices : troiſiéme époque de la Religion Grecque*, 337
PART. V. *Hommes placés au nombre des Dieux : quatriéme époque de la Religion Grecque*, 353
LE BOUCLIER D'HERCULE, 357
LES TRAVAUX ET LES JOURS, 377
REMARQUES SUR LA THÉOGONIE, 415
PART. I. *Invocation des Muſes*, ibid.

Fin de la Table du Tome premier.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS

Sur l'Origine des Fables, & sur les différentes manieres de les expliquer.

CHAPITRE PREMIER.

Les Dieux du Paganisme étoient des Génies prépoſés aux différentes parties de la nature.

§. 1. DEPUIS long-temps on travaille à éclaircir l'ancienne Mythologie, peut-être n'eſt-il aucun ſujet ſur lequel les Savans ſe ſoient plus exercés; malgré tant de recherches, il n'en eſt point qui ſoit encore enve-

veloppé de plus épaiſſes ténébres. Comment un ſyſtême auſſi monſtrueux que celui de la Religion Grecque a-t-il pu ſe former ? Par quelle voie un peuple, ſi éclairé d'ailleurs, eſt-il tombé dans cette eſpéce de délire, dont la philoſophie même n'a pu le guérir ? Qu'étoit-ce que ces divinités bizarres auxquelles il offroit ſon encens ? Etoit-ce des perſonnages réels ou des êtres imaginaires ? Ces queſtions ſans doute ont de quoi piquer la curioſité. Les Romains, en adoptant les idées ridicules de la Gréce, les ont communiquées à tous les peuples qu'ils ont ſoumis à leur empire ; les Dieux d'Athènes & de Rome ont été pendant long-temps les Dieux de nos peres. Bannis des temples & des autels que la ſuperſtition leur avoit érigés, ils regnent encore ſur nos théâtres ; la peinture, la poëſie, la ſculpture, nous les reproduiſent ſans ceſſe : ne ſçaurons-nous jamais l'origine de ces perſonnages toujours ſi intéreſſans, à la deſtinée deſquels ſemble attaché le ſort des beaux arts ?

L'hiſtoires des différentes opinions que l'on a ſuivies pour en découvrir la naiſſance, ſeroit très-longue & nous jetteroit dans des détails infinis ; nous nous bornerons à examiner les principales, lorſque nous aurons expoſé & prouvé celle qui nous paroît la plus vraiſemblable, & qui répand un plus grand jour ſur la Mythologie.

Après une lecture attentive de la Théogonie, Poëme d'Héſiode, où le plan de l'ancienne Mythologie eſt développé, il a paru, 1°. que les Dieux des Grecs ne ſont point des hommes ou des Rois qui ayent vécu dans aucune contrée de l'univers; mais des Génies, des Intelligences que l'on ſuppoſoit occupées à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des reſſorts qui la font mouvoir, l'admiration ſtupide de ſes phénoménes, ont perſuadé aux anciens peuples que des eſprits en étoient les auteurs; & nous verrons que ce préjugé eſt encore aujourd'hui répandu chez toutes les nations barbares, dans toutes les parties du monde. Selon cette phyſique puérile & groſſiere, Jupiter eſt le génie qui anime le ciel; Junon, celui qui produit les agitations de l'air; Neptune, le pouvoir qui domine ſur la mer & ſur les eaux; Pluton, l'eſprit qui réſide dans l'intérieur de la terre; Minerve, l'induſtrie qui a inventé les arts; Cérès, l'Intelligence qui dirige l'agriculture; Bacchus, l'influence bienfaiſante qui fournit aux hommes les différentes eſpéces de boiſſons, &c. Aux yeux des peuples ſauvages tout eſt animé dans l'univers, tout reſpire, tout eſt mû par des eſprits occupés des beſoins de l'homme & chargés d'y pourvoir. S'ils lui ſont favorables, ils le com- §. 2.

blent de bienfaits ; s'ils ſont irrités, ils font pleuvoir ſur lui les fléaux & les malheurs. L'intérêt & la reconnoiſſance, la crainte & la douleur l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puiſſans, qu'il enviſage comme les arbitres de ſa deſtinée. Telle eſt la premiere ſource du polythéïſme, de cette multitude infinie de Dieux que les Payens ont adorés.

2°. Pour rendre préſent l'objet de ſon culte, pour le mettre ſous ſes yeux, l'homme a voulu peindre les Dieux ; il les a repréſentés d'abord par des figures informes, par des ſymboles arbitraires, enſuite par des ſtatues ; il s'eſt perſuadé que ces eſprits avides d'hommages, de reſpect, d'offrandes, venoient habiter les temples, les autels, les ſymboles qu'il leur conſacroit. C'eſt l'origine de l'idolâtrie proprement dite, du cérémonial & des ſuperſtitions payennes. Ce fait ſera prouvé dans la ſuite.

3°. L'on a donné d'abord aux Dieux le nom même des êtres phyſiques auxquels on a ſuppoſé qu'ils préſidoient ; chaque peuple les a déſignés dans ſon langage ſelon cette idée, ce procédé étoit naturel. Dans la ſuite des ſiécles, ces noms ſont devenus ſurannés & inintelligibles au commun des hommes, lorſque les langues ont changé, & ſouvent on a perdu de vue leur ſignification

primitive. Les opérations des Dieux, c'eſt-à-dire, les phénoménes de la nature exprimés de même, ont été pris pour des actions humaines; le ſtyle figuré des Poëtes a augmenté le preſtige; l'eſprit frivole & léger des Grecs, a ſaiſi le merveilleux par-tout où il a cru l'appercevoir. Delà ſont nées la généalogie, les alliances, la poſtérité, les aventures des Dieux, en un mot, toutes les fables & les imaginations bizarres de la Mythologie.

4°. Il y a eu des héros ou des hommes célèbres honorés d'un culte religieux après leur mort & placés au nombre des Dieux, on en convient; mais on ſoutient qu'il y en a très-peu dont l'exiſtence ſoit ſuffiſamment conſtatée. Chez tous les peuples cet uſage eſt poſtérieur de pluſieurs ſiécles à l'établiſſement de la religion publique & à la naiſſance des fables: il n'eſt point la ſource du polythéïſme ni de l'idolâtrie, il en eſt ſeulement une conſéquence: il n'a rien changé aux idées ni aux pratiques anciennes du Paganiſme. Les fables que l'on a débitées ſur ces héros, ont été compoſées ſelon la même méthode que celles des Dieux.

Tel en eſt abrégé le ſyſtême que l'on a §. 3.
tâché d'établir dans ce Diſcours; on en raſſemble les preuves, on en développe les conſéquences, on les compare aux autres ſyſtê-

mes. Malgré la force des autorités & des raiſons ſur leſquelles il paroît fondé, on ne ſe détermine qu'avec répugnance à le publier. Il eſt toujours dangereux de contredire les opinions qui regnent parmi les Savans. Depuis long-temps ils nous ont accoutumés à regarder les Dieux de la Gréce comme des Rois, des conquérans, des hommes célèbres par leurs exploits ou par leurs talens, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, quoiqu'on ne s'accorde pas ſur le lieu où l'on doit placer la ſcène de leurs aventures. Ils nous ont appris à chercher dans les fables l'hiſtoire ancienne altérée par les fictions des Poëtes; ici on préſente ces objets ſous un coup d'œil bien différent, & la Mythologie ſe trouve étrangement dégradée. Les Dieux ſont des êtres imaginaires, enfantés par l'ignorance, par l'admiration, par la peur: les fables ſont de pures allégories, auſſi groſſieres que ceux qui en ſont les auteurs. C'eſt l'hiſtoire naturelle; non telle que des obſervateurs inſtruits ou des philoſophes auroient pu la faire, mais telle que des hommes encore ſauvages l'ont enviſagée & déguiſée ſous des expreſſions dont leurs deſcendans ne comprenoient plus le ſens, ou dont ils ont volontairement abuſé. Pourra-t-on goûter cette métamorphoſe ? Les Dieux qui trouverent autrefois des apologiſ-

tes si zélés, même parmi les Savans, pour justifier leur culte, manqueront-ils aujourd'hui de défenseurs pour revendiquer leur état?

Ce n'est encore là que le moindre des inconvéniens. Dès que l'on part du principe directement opposé à celui des Mythologues historiens, il faut nécessairement suivre une méthode différente de la leur pour expliquer les fables, & en chercher le sens ailleurs que dans l'histoire. Si les Dieux ne sont autre chose que les êtres naturels personnifiés, quelle relation peut-il y avoir entre les fables, & les événemens civils ou politiques de la Gréce? Une physique grossiere, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, sont les seules ressources qui restent pour débrouiller le chaos de la Mythologie. Ce fond qui semble fort stérile au premier coup d'œil, devient d'une fécondité surprenante quand on le considere de près. Mais cet examen entraîne des discussions minutieuses, des détails épineux & désagréables. Remonter à la signification primitive des noms & aux élémens du langage, comparer, analyser, disséquer des mots, insister continuellement sur le double sens & sur l'abus des termes, trouver par un procédé si uniforme, & par-là même si insipide, le sens de plusieurs fables qui semblent n'avoir rien de commun; ne montrer sous le pompeux §. 4.

verbiage des Poëtes, que les objets les plus ſimples & des obſervations ſouvent puériles; quelle occupation pour un écrivain! Quel ſpectacle à préſenter au lecteur! Mais enfin, ſi cette méthode eſt la plus vraie, doit-on l'abandonner à cauſe des difficultés & des obſtacles qu'il faut ſurmonter?

§. 5. Il eſt aiſé de comprendre tout l'avantage qu'ont eu ceux qui ont expliqué les fables par l'hiſtoire; ils ont préſenté des faits. Il leur étoit aiſé d'en faire un récit agréable & intéreſſant, en ſupprimant le faux merveilleux dont les Poëtes les avoient enveloppés. Par cette diſtinction commode de l'hiſtorique & du fabuleux, ils ſont devenus maîtres de leur ſujet. Dans le ſyſtême des allégories, l'on ſe trouve également gêné par la matiere & par la forme. Il faut rendre raiſon de tout, faire un aſſemblage lié & ſuivi de mille circonſtances qui ſemblent enfantées par une imagination en délire; expliquer toutes les énigmes par une ſeule clef, par les bizarreries du langage. Souvent on s'expoſe à révolter le lecteur par la futilité des objets ſur leſquels on a fait les plus beaux vers du monde. Si malheureuſement ce ſyſtême n'eſt pas vrai, on ne me fera pas du moins le même reproche qu'aux anciens allégoriſtes; on ne m'accuſera pas de l'avoir ſuivi pour ma commodité.

De tous les genres de travail, il n'en eſt peut-être aucun qui prête davantage à la ſatyre : or, en France plus qu'ailleurs, & dans notre ſiécle plus que jamais, avoir pour ſoi les rieurs, c'eſt avoir eſſentiellement raiſon. Quelle ridiculité ! dira-t-on ; un ſiſtême renouvellé des Grecs, dont on a démontré cent fois l'abſurdité, un ſyſtême bâti ſur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais ! Ceux qui l'enviſageroient ainſi, me permettront de m'inſcrire en faux contre ce double reproche. §. 8.

1°. Ce que j'emprunte des Grecs, c'eſt-à-dire, des anciens philoſophes, c'eſt que les Dieux du Paganiſme étoient les Génies que l'on ſuppoſoit répandus dans toute la nature, & non pas des hommes ; que leurs fables ſont des allégories & non pas des hiſtoires. A-t-on démontré que ce ſentiment eſt faux ? J'entreprends de prouver qu'il eſt vrai & de répondre à tout ce que l'on y oppoſe. L'on a montré ſans doute l'abſurdité des allégories que les anciens avoient imaginées pour cacher le ridicule des fables ; mais a-t-on fait voir qu'il eſt impoſſible d'en trouver de plus raiſonnables & de mieux proportionnées à la groſſiéreté du génie des anciens Grecs ? C'eſt le point qui reſte encore à décider.

2°. Ce n'eſt point l'étymologie du nom des Dieux forgée d'avance qui nous a forcés de renoncer à la Mythologie hiſtorique ; c'eſt le défaut de preuves, les raiſons qui établiſſent l'opinion contraire, la lecture attentive de la Théogonie. Dès qu'il a paru certain que les Dieux n'étoient pas des hommes, il a fallu néceſſairement conclure que leurs fables ne ſont pas des hiſtoires, mais des allégories, & l'on s'eſt trouvé engagé à en rechercher la ſource. On a cru l'appercevoir dans les obſcurités & les équivoques de l'ancien Grec, & l'on ne peut en aſſigner aucune qui ſoit plus analogue à l'ignorance & à la groſſiéreté d'un peuple encore barbare. La néceſſité de rechercher les divers ſens des noms, eſt donc une conſéquence & non pas une preuve de la thèſe principale. Quand toutes les étymologies que l'on a données, ſeroient fauſſes, ce qui n'eſt guère poſſible, le ſentiment des Mytologues hiſtoriens n'en ſeroit pas pour cela mieux établi, & l'on doit ſe ſouvenir qu'ils ont ſouvent recours eux-mêmes aux étymologies pour expliquer les circonſtances de pluſieurs fables, que dans aucun ſyſtême on ne peut s'en paſſer.

§. 7. La Mythologie préſente trois queſtions à éclaircir ; on prie le lecteur d'y faire attention. Premiérement, de quelle nature ſont

es Dieux du Paganiſme ? ſont-ce des hom-
nes ou des Génies ? On ſoutient ici que ce
ont des Génies & non pas des hommes ;
e point paroît démontré, autant que la ma-
iere en eſt ſuſceptible. On en conclut que
es fables ne ſont point des hiſtoires, mais
des allégories ; la conſéquence paroît incon-
teſtable. Secondement, les héros qui dans
la ſuite des ſiécles ont été adorés comme
des Dieux, ſont-ils tous des perſonnages
réels, qui ayent véritablement exiſté ? Cette
queſtion fournit la matiere à pluſieurs dou-
tes : on les a détaillés dans le chapitre 13.
Mais on prétend qu'en ſuppoſant même l'e-
xiſtence de tous ces héros, il eſt très-vraiſem-
blable que leurs fables ſont de même eſpéce
que celles des Dieux, & ont été compoſées
ſelon la même méthode. Troiſiémement,
quelle eſt la ſource où les Grecs ont puiſé
ces fables ? Ici l'incertitude augmente, parce
que différentes cauſes ont pu contribuer à
l'erreur. On a cru appercevoir qu'une phy-
ſique groſſiere eſt le principal objet des fa-
bles des Dieux, que la géographie mal en-
tendue a fourni la matiere de celles des hé-
ros, que les équivoques & l'abus du langage
ont également influé dans les unes & les
autres. On ne pouvoit le montrer que par
une explication ſuivie des fables ſelon cette
cette méthode ; & il eſt aiſé de ſentir que

l'on doit ici ſe borner à des conjectures. C'eſt la ſimplicité, l'uniformité, la liaiſon, la vraiſemblance de ces explications qui peut en faire tout le mérite; mais il eſt impoſſible que tous les eſprits en penſent de même. Le plus ou moins de connoiſſances que l'on a des anciennes langues, le goût, les préventions, les opinions particulieres que l'on peut avoir adoptées, doivent néceſſairement influer beaucoup dans le jugement qu'en porteront la plupart de lecteurs. C'eſt la partie de l'ouvrage la plus expoſée à la cenſure; heureuſement c'eſt auſſi la plus indifférente. Quand elle ſeroit un tiſſu de rêveries, les deux autres, & ſur-tout la premiere, n'en recevroient aucune atteinte. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue, ſi l'on veut prononcer équitablement ſur tout le ſyſtême, & ne pas confondre le fond avec l'acceſſoire.

Après ces obſervations qui nous ont paru indiſpenſables, nous allons expoſer le plan ſelon lequel nous avons enviſagé la Théogonie d'Héſiode; il eſt d'autant plus intéreſſant qu'il répand un nouveau jour ſur les ſources de l'idolâtrie & ſur la maniere dont elle eſt née chez toutes les Nations.

CHAPITRE II.

Révolutions arrivées dans la Religion des Grecs.

§. 6

IL paroît certain que dans les premiers temps les Grecs ont connu & adoré un ſeul Dieu éternel, créateur & ſouverain maître de l'univers. Ce fait eſſentiel a été ſolidement prouvé par M. Boivin l'aîné, dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions (*a*); il cite à ce ſujet les témoignages de Platon, de Stace, de Pronapidès Précepteur d'Homère, & du fragment de Sanchoniathon; l'on peut en ajouter quelques autres.

Ariſtote dans ſa lettre ſur le ſyſtême du monde, dit que c'eſt une tradition ancienne tranſmiſe par-tout des peres aux enfans, que c'eſt Dieu qui a tout fait & que c'eſt lui qui conſerve tout (*b*). Platon avant lui avoit dit la même choſe & en mêmes termes (*c*). L'origine de cette tradition étoit donc antérieure à la naiſſance du Polythéïſme chez les Grecs. Ocellus Lucanus, le plus ancien Philoſophe

(*a*) Tome 1, page 1.
(*b*) De mundo, c. 6. à la ſuite d'Ocellus Lucanus de M. Batteux.
(*c*) Plato, de Legib. l. 4.

dont nous ayons les écrits, parle de Dieu comme d'une Intelligence unique, attentive aux actions des hommes (*a*); & il paroît que c'étoit la doctrine traditionelle des ſages qui l'avoient précédé.

Porphyre nous a conſervé un paſſage de Théophraſte qui nous apprend que la religion dans ſes commencemens étoit fondée ſur des pratiques très-pures. « On n'adoroit » alors, dit-il, aucune figure ſenſible, on » n'offroit aucun ſacrifice ſanglant; on n'a- » voit pas encore inventé les noms & les gé- » néalogies de cette foule de Dieux qui ont » été honorés dans la ſuite; on rendoit au » premier principe de toutes choſes des hom- » mages innocens, en lui préſentant des her- » bes & des fruits pour reconnoître ſon ſou- » verain domaine (*b*) ».

Ce fait eſt confirmé par Hérodote qui dit que les Pélaſges, premiers habitans de la Gréce, honoroient confuſément des Dieux qu'ils ne diſtinguoient point & auxquels ils ne donnoient point de noms (*c*). S'ils en avoient adoré pluſieurs, ils auroient été forcés de les diſtinguer par des noms.

Héſiode même nous fournit pluſieurs preu-

(*a*) Chap. 4.
(*b*) Porphyr. de Abſtin. Animal.
(*c*) Herodot. l. 2, n. 69.

ves de cette vérité. 1°. Il peint Cœlus & enſuite Saturne, comme des Dieux jaloux qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans ou enfans de la terre, qui retenoient dans une obſcurité profonde, ou qui dévoroient leurs propres enfans par la crainte d'en être détrônés, qui vouloient conſéquemment être ſeuls adorés. Apollodore confirme cette idée, lorſqu'il dit au commencement de ſon hiſtoire des Dieux, que Cœlus eſt le premier qui *ait régné ſur tout l'univers.* Au contraire Jupiter qui leur ſuccéde, accorde des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé à vaincre & à chaſſer les Titans; il leur aſſigne à chacun leur département & le pouvoir ſur certaines parties de la nature. Cette allégorie nous paroît déſigner clairement une révolution dans les idées religieuſes des Grecs. 2°. Il dit formellement que ſous Saturne les hommes ne vouloient point adorer les Dieux comme il convient, c'eſt-à-dire, comme ils furent adorés dans la ſuite. « Les hommes, dit-il, ne ceſſoient de » commettre des injuſtices, ils ne vouloient » pas honorer les Dieux, ni offrir des ſacrifi- » ces ſur leurs autels, comme il eſt juſte & » établi par l'uſage. Jupiter fils de Saturne » irrité contr'eux, les fit bientôt diſparoître, » parce qu'ils ne rendoient point de culte » aux Dieux bienheureux qui habitent l'O-

» lympe (*a*) ». Le paſſage eſt important & ne paroît point équivoque. 3°. Selon lui, c'eſt à Méconé ou Sicyone, l'une des premieres villes de la Gréce, qu'arriva la diſpute entre les Dieux & les hommes, pour ſavoir quels honneurs ceux-ci leur rendroient (*b*). Avant la fondation des Villes, il n'y avoit donc encore point de culte public des Dieux, ni par conſéquent d'Idolâtrie chez les Grecs.

Il eſt bon de faire attention qu'Héſiode a vécu au moins quatre cens ans avant Hérodote & Théophraſte, & que le témoignage de ces derniers doit ſervir de commentaire au texte du Poëte.

Eſchyle le plus ancien des Poëtes tragiques, ſuppoſe comme Héſiode un changement arrivé dans la Religion Grecque. Prométhée enchaîné (*c*) nomme Jupiter *le jeune ſouverain des immortels*. « Jupiter, dit-il, » tout impérieux qu'il eſt, ſera humilié. L'Hy» men qu'il médite, le perdra. Privé du ſcep» tre, il verra s'accomplir les imprécations » que fit contre lui ſon pere, quand il fut dé» trôné par ce fils ingrat. Il n'eſt que moi » parmi les Dieux qui puiſſe le préſerver de » ce malheur.... Il ne commandera pas long-

(*a*) Voyez les Travaux & les Jours, ℣. 135.
(*b*) Théog. ℣. 525.
(*c*) Acte I, Scène II.

» tems

» tems aux Dieux (*a*). Vous êtes jeune, dit-
» il à Mercure, vous regnez depuis peu de
» temps. Il vous ſemble que les Palais céleſ-
» tes ſont inacceſſibles aux revers. N'en ai-je
» pas vû tomber deux Souverains ? Je verrai
» encore la chûte de leur ſucceſſeur. Elle ſera
» prompte & honteuſe. Crois-tu donc que
» je craigne ou que j'honore les nouveaux
» Dieux (*b*) » ? L'altération du culte primi-
tif étoit donc une tradition conſtante chez les Grecs.

Il faut que le dogme ancien de l'unité de Dieu ait été bien connu au ſiécle de Sophocles, pour qu'il ait oſé dire ſur le théâtre d'Athènes : « Dans la vérité il n'y a qu'un Dieu ;
» il n'y en a qu'un qui a formé le ciel, la ter-
» re, la mer & les vents. Cependant la plu-
» part des mortels, par une étrange illuſion,
» dreſſent des ſtatues des Dieux de pierre, de
» cuivre, d'or & d'ivoire, comme pour avoir
» une conſolation préſente dans leurs mal-
» heurs. Ils leur offrent des ſacrifices, ils leur
» conſacrent des fêtes, s'imaginant vaine-
» ment que la piété conſiſte en ces cérémo-
» nies (*c*) ».

Les Grecs ſans doute avoient puiſé cette §. 24
tradition primitive, comme toutes les autres

(*a*) Acte IV.
(*b*) Acte V.
(*c*) Euſeb. Præpar. Evang. l. 13, c. 13.

nations, à la ſource commune du genre humain, ils la tenoient de leurs premiers peres & de la famille de Noé. Comment fut-elle altérée dans la ſuite des tems ? Comment le culte d'un ſeul Dieu fut-il étouffé par la multitude des Divinités bizarres qu'enfanta l'imagination du peuple ? Héſiode nous fournit l'explication de ce phénoméne. Sa Théogonie eſt moins l'hiſtoire de la maniere dont les Dieux ſont nés les uns des autres, que de la façon dont ils ſont éclos ſucceſſivement dans le cerveau des Grecs. Par ce dénouement, pluſieurs paſſages dont on ne voyoit pas le ſens, deviennent clairs & intelligibles; ſon Poëme qui avoit l'air d'une rapſodie ſans liaiſon, préſente un plan ſuivi. En nous apprenant comment les Grecs ſont devenus polythéiſtes & idolâtres, il nous montre la voie par laquelle, avant ou après eux, les autres peuples ſont tombés dans la même erreur. Voici les différentes époques de la Religion Grecque qu'il ſemble avoir voulu nous indiquer.

La premiere & la plus ancienne eſt le temps où l'on adoroit un ſeul Dieu habitant dans le Ciel, ſous le nom d'*Ouranos* ou de *Cælus*, l'être céleſte, l'être ſupérieur, qui demeure au-deſſus de nous; temps dont nous ne pouvons fixer la durée, mais pendant lequel les Grecs ne rendoient aucun culte aux différentes par-

ties de la nature que l'on n'avoit pas encore perſonnifiées. C'eſt en ce ſens qu'Ouranos ou le Dieu ſuprême, ſeul en poſſeſſion de l'empire ne le partageoit avec aucun de ſes enfans, ni des fils de la terre : ce qui a fait dire à Héſiode qui les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, parce qu'on rendoit à lui ſeul les honneurs divins.

La ſeconde époque eſt le regne de Chronos ou de Saturne & des Titans. Avec le ſecours du temps & de l'expérience, les anciens Grecs apprirent à conſidérer le ciel & ſes révolutions pour diriger leurs travaux ; ils diſtinguerent les différentes ſaiſons, les jours, les ſemaines, les mois, les années. Cette ſucceſſion fut appellée *Chronos*, ce qui tourne ; & par les Latins *Saturnus*, qui en eſt l'équivalent. De même que nous confondons ſouvent le temps avec le ciel, quand nous diſons *le temps eſt ſerein, le tems eſt obſcur*, confuſion que le peuple fait encore quand il dit *qu'il y a de l'orage dans le temps*, c'eſt-à-dire, dans le ciel : ainſi chez les Grecs Οὐρανὸς & χρόνος, le ciel & le temps, furent pris l'un pour l'autre, parce que ce ſont les mouvemens du ciel qui marquent le temps (*a*). Au lieu que la Divinité avoit été nommée §. 33

(*a*) Voyez le v. 269. de la Théog. où μετεωρίτις ſignifie *ſublimis* ou *cæleſtis*.

d'abord *Ouranos*, l'être céleſte, on l'appella *Chronos*, celui qui fait tourner le ciel. C'eſt en ce ſens que Chronos eſt fils d'Ouranos, que Saturne ou le Temps eſt fils du Ciel. C'eſt ainſi que Saturne a mutilé ſon pere, comme il a été mutilé lui-même par Jupiter: parce que ces noms nouveaux firent ſucceſſivement oublier le nom plus ancien. On verra dans les notes les équivoques qui ont donné lieu à ces manieres de parler.

Dans ce même temps les Grecs frappés de l'ordre qui regne dans la nature, & du méchaniſme admirable de toutes ſes parties, ne purent concevoir qu'un ſeul eſprit fût aſſez puiſſant pour tout conduire; on crut que c'étoit aſſez pour lui d'être occupé à faire tourner le ciel. On lui aſſocia donc des Intelligences particulieres pour avoir ſoin du reſte, & on en mit par-tout; pas un ſeul élément, pas une ſeule créature mobile que l'on ne crût animée. La terre, la mer, le ſoleil, la lune, les vents, &c. furent regardés comme autant d'êtres doués d'intelligence & de raiſon. Voilà les Démons ou Génies, les Nymphes bienfaiſantes ou Mélies, qui prirent naiſſance ſous Saturne (*a*). On les appella du nom général de *Titans*, ou êtres ſupérieurs; cette étymologie ſera prouvée (*b*). Ce n'eſt

(*a*) Théog. *v.* 187.
(*b*) *Ibid. v.* 207.

point encore là le commencement du polythéïſme; nous avons vu que ſous Saturne, ces Intelligences ſubalternes ne furent point honorées d'abord d'un culte religieux, du moins d'un culte ſuprême : Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée de ſa providence n'étoit plus auſſi juſte que ſous le regne précédent, parce qu'elle étoit plus reſtreinte & plus bornée.

La troiſiéme époque eſt le regne de Jupiter avec la troupe des Dieux qui lui furent aſſociés, & avec leſquels on ſuppoſe qu'il partagea l'empire. Alors on ne ſe contenta pas d'admettre des Intelligences répandues dans toutes les parties de la nature, on en créa de nouvelles pour préſider aux arts & aux ſciences qui commençoient à être connus; ces nouveaux Dieux attirerent bientôt toute l'attention : l'on en fit une eſpéce de république ou plutôt de monarchie, à la tête de laquelle on plaça *Zéus* ou *Jupiter*, c'eſt-à-dire, le pere céleſte, le maître ſouverain. On aſſigna à chacun des autres Dieux ſon département particulier, on lui fit une famille, une généalogie. On imagina entre les Dieux une ſociété & une ſubordination ſemblabe à celle que l'on voyoit ſe former dans les divers cantons de la Gréce qui commençoit à ſe policer. Ainſi les anciens Titans, Saturne & ſes miniſtres diſparurent, ou furent beaucoup §. 4

moins honorés ; la nouvelle cour de Jupiter éclipſa tout. On vit bientôt établir pour les nouveaux Dieux, un culte extérieur & pompeux, des fêtes, des myſteres, des temples, des autels chargés de victimes ; ainſi le cérémonial fut réglé. C'eſt en ce ſens qu'Héſiode a dit que Jupiter avoit précipité Saturne & les Titans dans les ténébres du Tartare, qu'il avoit donné des priviléges & diſtribué des honneurs à tous ceux qui lui avoient aidé à les détrôner (*a*).

§. 5. Enfin la quatriéme époque dont Héſiode fait mention, c'eſt lorſque l'on plaça des hommes au rang des Dieux, que certains héros reçurent le nom de quelque Divinité, que l'on appella pluſieurs Rois fils de Jupiter, pour déſigner leur dignité ; pluſieurs femmes, filles de Vénus, pour exprimer leur beauté, &c. ce qui mit dans la Mythologie la confuſion qui y regne encore ; c'eſt l'une des cauſes qui fit attribuer aux Dieux les aventures, les paſſions, les vices des hommes. Ainſi la Religion Grecque, très-ſimple & très-pure dans ſes commencemens, dégénéra peu-à-peu en ſuperſtition & en libertinage.

§. 6. Les quatres regnes racontés dans la Théogonie, ſont donc probablement quatre ma-

(*a*) Théogon. §. 717 & 885.

nieres différentes, dont on a enviſagé & honoré la Divinité. Sous le regne de Cœlus, le Dieu qui demeure dans le ciel, fut regardé préciſément comme l'auteur & le ſeigneur de toutes choſes; idée auſſi ſimple que vraie. A cette époque, le Poëte rapporte la naiſſance du monde, la formation des êtres, telle qu'on l'avoit retenue par une tradition confuſe & altérée dans pluſieurs points, en ſuppoſant tous ces objets animés par une Intelligence ſelon l'opinion commune de toute la Gréce. Sous Saturne, l'être ſouverain fut adoré comme le gouverneur du monde, l'arbitre des temps & des ſaiſons, qui fait rouler les aſtres ſur nos têtes, & régle ainſi les travaux des hommes. Il n'y a rien encore de faux ni de repréhenſible dans cette idée; mais elle pêche en ce qu'on ne comprenoit pas aſſez l'étendue du pouvoir de Dieu, & qu'on lui aſſocioit des eſprits inférieurs pour l'aider à gouverner le monde. Sous Jupiter on ne le connoît plus que comme l'auteur des météores, de la pluie & du beau temps, du tonnerre & des orages, qui exerce ſon pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres Dieux regnent ſur la mer ou dans les entrailles de la terre, avec une autorité preſqu'égale. On le repréſente comme un monarque puiſſant, qui a ſous lui des inférieurs, qui fait des loix, qui punit, & qui

récompenſe, qui exige des honneurs extérieurs, & qui veut que l'on en rende de même aux autres Divinités. Ici, à proprement parler, commence le polythéïſme. Sous la quatriéme époque où l'on confond les Dieux & les héros, la Religion n'eſt plus qu'un mêlange monſtrueux d'erreurs & de crimes. Ainſi elle s'eſt altérée peu-à-peu, à meſure que l'on a borné les idées de la Divinité.

§. 7. Il eſt à propos de remarquer que ces quatres époques ſont exactement relatives à l'état contemporain de la ſociété chez les Grecs; on prie le lecteur d'y faire attention. La premiere a ſubſiſté lorſque la Gréce n'étoit encore habitée que par quelques familles de Pélaſges ou de Colons, diſperſés dans le vaſte continent de la Macédoine, de la Theſſalie, de la Gréce proprement dite & des pays voiſins, ſans autre liaiſon qu'entre les peres & les enfans qui ſe ſéparent quand il leur plaît pour choiſir d'autres demeures, & dans un temps où l'on n'étoit occupé que de chaſſe, de pêche, & des beſoins les plus indiſpenſables de la vie. Alors les Grecs encore ſauvages, n'avoient qu'une notion confuſe de la Divinité qu'ils croyoient réſider dans le ciel. La ſeconde eſt arrivée lorſque ces familles ont commencé à ſe rapprocher pour former des ſociétés, pour s'appliquer à l'agriculture; il a fallu alors une eſpéce de calendrier pour régler

régler les assemblées, les travaux communs & les secours que l'on pouvoit tirer les uns des autres : l'on a honoré Dieu comme le dispensateur des saisons & l'auteur des fruits de la terre, qui gouvernoit toutes choses par des ministres inférieurs chargés de distribuer aux hommes ses bienfaits. La troisiéme, lorsqu'on s'est trouvé en assez grand nombre pour bâtir des villes & former des corps particuliers de république. Alors les arts ont commencé à être connus; on a exercé l'agriculture plus en grand, la maçonnerie, la métallurgie, on a fait des essais de navigation & de commerce, &c. On a cru que des Intelligences n'étoient pas moins nécessaires pour diriger tous ces talens, que pour présider aux différentes parties de la nature : & comme les divers états de la Gréce ont été dans leur origine autant de petites monarchies, comme tous les autres états du monde, on a introduit la même hiérarchie dans la Religion. La quatriéme révolution est arrivée par degrés; à mesure que les Grecs sont devenus successivement guerriers, polis & vicieux, ils ont déïfié la bravoure, les talens, les passions. Après s'être figuré des Dieux semblables aux hommes, il n'a pas été difficile de supposer des héros parfaitement égaux aux Dieux.

On conçoit déja par quels degrés l'erreur s'est ainsi emparée des esprits, mais il est bon §. 8.

d'insister encore sur ses progrès, & de suivre le fil des idées populaires qui ont égaré les hommes dans toutes les contrées de l'univers.

1°. Les anciens Grecs ayant conservé par tradition la notion d'une Divinité, la désignerent par un nom qui signifioit seulement *l'être supérieur*, l'être au-dessus de nous; telle est l'énergie du nom de Dieu chez tous les peuples: le Clerc a très-bien remarqué que c'est la seule signification qui y étoit attachée chez les Grecs. Or ce nom *l'être supérieur*, renferme trois idées analogues; il exprime l'être d'une nature plus parfaite que la nôtre, l'être qui est plus puissant que nous, l'être qui habite dans le ciel au-dessus de nous. Il n'étoit pas possible de mieux désigner l'être que nous nommons *Dieu*: & c'est dans le même sens qu'il est appellé dans l'écriture le *Très-haut*. 2°. L'on a cru les différentes parties de la nature animées par des Intelligences. C'est la premiere idée qui vient à l'esprit des peuples grossiers; elle est fondée sur cette vérité inconteſtable & universellement connue, que tout ce qui se meut, est mû par un esprit, que la matiere ne peut point se mouvoir elle-même, & nous retrouvons cette opinion chez tous les idolâtres modernes. 3°. Ces Intelligences paroissant avoir un pouvoir supérieur à l'homme, on leur a donné le nom de *Dieux*, parce qu'il exprime

cette ſupériorité de pouvoir, comme on vient de le remarquer. 4°. Ce pouvoir de nuire ou de faire du bien qu'on leur ſuppoſoit, a engagé les peuples à leur rendre un culte; inſenſiblement ce culte s'eſt trouvé le même que celui que l'on rendoit auparavant à la Divinité ſuprême & unique, & il l'a étouffé entiérement. 5°. Ces Intelligences ayant été bientôt multipliées à l'infini, on a penſé qu'il devoit y avoir entr'elles de la ſubordination; l'on a imaginé entr'elles la même diſtinction de rangs que l'on voyoit établie parmi les hommes, des peres & des enfans, des maîtres & des ſerviteurs, un Roi & des ſujets. 6°. Sur ce modèle on s'eſt perſuadé que le Roi des Dieux n'étoit que le premier & le plus puiſſant des individus de même nature, tout comme un Roi n'eſt qu'un homme ſupérieur en dignité & en autorité aux autres hommes. Ainſi ont été créés Jupiter & la troupe des Dieux du Paganiſme. 7°. Dès que la Divinité a été dégradée à ce point, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour lui attribuer les paſſions & les défauts des hommes, & l'on y eſt aiſément parvenu. Les opérations des Intelligences qui gouvernoient la nature, exprimées en ſtyle poëtique, ont été priſes pour des actions humaines: au lieu de dire ſimplement, le tonnerre gronde, la mer eſt agitée, une fontaine tombe dans une riviere, le cré-

puſcule précéde le jour, on a dit, Jupiter fait gronder la foudre, Neptune ébranle la terre de ſes flots, une Nymphe épouſe un fleuve, l'aurore eſt la mere du jour : voilà des hommes & des femmes tout formés. 8°. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec ces idées on ſe ſoit figuré qu'un homme pouvoit devenir Dieu après ſa mort. Pour mériter cet honneur, il n'étoit pas néceſſaire d'avoir eu de grandes vertus ou d'avoir rendu de grands ſervices au genre humain, puiſqu'en général on adoroit des Dieux que l'on ſuppoſoit très-malfaiſans & très-vicieux. L'intérêt & la crainte avoient beaucoup plus de part que l'admiration dans le culte que les Payens rendoient à leurs Divinités. Voilà pourquoi nous croyons que le culte des héros chez les Grecs n'eſt pas de la plus haute antiquité, & qu'il n'a commencé chez ces peuples que lorſqu'ils ont été policés. 9°. Un inſtinct naturel perſuadant à tous les peuples, même aux Sauvages, que Dieu habite dans le ciel, que ſa demeure eſt au-deſſus de nous, auſſi-bien que ſa nature & ſon pouvoir; cette opinion a regné chez les Grecs comme chez nous, & ils l'ont exprimée par le nom qu'ils ont donné à Dieu; ils l'ont appellé ſucceſſivement *Ouranos*, le ciel, *Chronos*, le temps, *Zéus*, le maître, le ſouverain; tous ces noms ſignifient ce qui eſt au-deſſus de nous. C'eſt la maniere de parler des Chi-

mois, chez lesquels *tien*, désigne Dieu, le ciel, un maître, un gouverneur (*a*). L'équivoque subsiste même dans notre langue; nous disons, *le ciel vous assiste, le ciel vous préserve de malheur.* Les Hottentots & les Sauvages, pour désigner Dieu, disent *l'homme d'en haut.*

Ce fut donc un usage constant dans la Gré- §. 9.
ce, de dire que Dieu habitoit ἐν Ὀλύμπῳ, dans le ciel; mais dès qu'une fois l'idée attachée au mot Ζεὺς, Διός, eût été altérée, & que par-là on entendit un personnage particulier, alors les Grecs, toujours fertiles en équivoques, prirent Ὄλυμπος, le ciel, pour le mont Olympe, dans la Thessalie. Delà le prétendu regne de Saturne & de Jupiter dans la Thessalie, le combat des Dieux sur le mont Olympe, & toutes les rêveries des Poëtes.

Telle est la progression que l'erreur a dû naturellement faire dans l'esprit des peuples ignorans, & qu'elle a faite effectivement partout. Si nous pouvons appercevoir le même ordre dans Hésiode, ne devons-nous pas présumer que nous prenons le vrai sens de son poëme & de la mythologie payenne?

On peut contester sans doute sur le pro- §. 10.

(*a*) Hist. gén. des Voyages, tome 24, p. 4 & suiv. Description de l'Empire de la Chine, par le P. Duhalde, tome 3, p. 3, édit. in-4°.

grès que nous avons fait faire à l'imagination des Grecs, & ſur le plan que nous avons tracé de leurs erreurs. On dira, peut-être, qu'il n'eſt pas vraiſemblable que des peuples ſi groſſiers ayent procédé avec tant de méthode, & ſe ſoient égarés par une marche ſi réguliére : mais les ignorans non plus que les autres, ne penſent point par haſard ; il y a entre les erreurs, auſſi-bien qu'entre les vérités, un enchaînement naturel. Juſqu'à ce que les Savans nous ayent tracé un plan plus ſatisfaiſant, nous ſommes fondés à nous en tenir à celui-ci ; il eſt lié & ſuivi, donc il eſt vraiſemblable. On peut ſoutenir encore que dans l'état de barbarie où les peuples furent plongés d'abord, leur premiere idée fut de croire que tout l'univers étoit animé par des Génies répandus dans chacune de ſes parties, que les Grecs n'eurent jamais la notion d'un ſeul Dieu ; ainſi le prétendent quelques Philoſophes modernes. Dans cette ſuppoſition que nous avons déja réfutée & que nous examinerons de nouveau ci-après, il s'enſuivroit ſeulement qu'Héſiode a fondé l'hiſtoire de ſa Théogonie ſur une fauſſe tradition ; mais on n'en pourroit rien conclure contre la thèſe générale que nous ſoutenons. Il ne ſeroit pas moins conſtant que les Dieux de la Mythologie ſont des Intelligences occupées à conduire toute la nature, ou comme parloient

les Grecs, des démons, des Génies, & non pas des hommes. Tel eſt le point eſſentiel qui eſt la baſe de nos remarques & qu'il eſt important d'établir. Nous allons en donner les preuves, nous en examinerons enſuite les conſéquences.

CHAPITRE III.

Premiere preuve du ſyſtême que l'on vient d'expoſer, le témoignage des Auteurs ſacrés.

UN des principaux avantages que nous §. 1.
trouvons dans l'opinion que nous avons embraſſée, c'eſt qu'elle nous paroît conforme à ce que les livres ſaints nous enſeignent ſur l'origine & les progrès de l'idolâtrie. Cette matiere eſt traitée avec toute l'exactitude poſſible dans le livre de la Sageſſe. On y apprend 1°. que les Payens n'ayant pas ſu reconnoître le Seigneur dans ſes ouvrages, ont pris pour des Dieux les élémens & les diverſes parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les aſtres, les eaux ou la mer, le ſoleil, la lune, & les ont enviſagés fauſſement comme les ſeuls gouverneurs du monde. Chap. 13, ℣. 1 & 2. *Non potuerunt intelligere eum qui eſt, neque ex operibus attendentes agnoverunt*

quis eſſet artifex : ſed aut ignem, aut ſpiritum, aut citatum aërem, aut gyrum ſtellarum, aut nimiam aquam, aut ſolem & lunam, rectores orbis terrarum Deos putaverunt. 2°. Qu'ils ont repréſenté ces Divinités prétendues par des ſtatues qu'ils ont appellées des Dieux, auxquelles ils ont adreſſé leurs vœux, leur encens, leurs ſacrifices, comme ſi le bois & la pierre euſſent été capables de les entendre & de leur donner du ſecours. *Ibid.* ℣. 10. & ſuiv. *Appellaverunt Deos, opera manuum hominum.....ſimilitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ ; aut ſi quis artifex faber de ſylvâ lignum ſecuerit.... & aſſimilet illud imagini hominis aut alicui ex animalibus illud comparet..... & votum faciens pro ſanitate infirmum deprecatur, & pro vitâ rogat mortuum, & in adjutorium inutilem invocat.* 3°. Qu'ils ont honoré de même l'image des perſonnes qui leur étoient cheres, d'un fils dont ils avoient pleuré la mort, d'un Prince dont ils éprouvoient les bienfaits ; que ces nouvelles idoles ont reçu un culte comme les premieres, & ſont ainſi devenues des Dieux. Chap. 14. ℣. 15 & ſuiv. *Acerbo enim luctu dolens pater citò ſibi rapti filii fecit imaginem ; & illum qui tunc quaſi homo mortuus fuerat, nunc tanquam Deum colere cæpit.... evidentem imaginem regis quem honorare vo-*

lebant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam præsentem colerent. 4°. Qu'à ce culte impie l'on a mêlé encore des crimes abominables, des sacrifices de sang humain, des mysteres nocturnes, l'impudicité, l'adultere, le mensonge, le parjure; qu'ainsi l'idolâtrie est devenue la source & le comble de tous les maux. *Ibid.* ℣. 22 & suiv. *Aut enim filios suos sacrificantes, aut obscura sacrificia facientes, &c. infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, & initium & finis.*

L'Auteur sacré distingue donc quatre degrés dans l'idolâtrie. 1°. Le culte des différentes parties de la nature. 2°. L'usage des statues ou des symboles, pour les représenter. 3°. L'honneur rendu aux hommes & à leurs images. 4°. Les sacrifices & les crimes dont ils étoient accompagnés. Le point capital est que cette doctrine s'accorde avec les auteurs profanes pour nous apprendre que le polythéïsme a commencé par adorer les différentes parties de la nature que l'on a cru animées, & que ce culte a précédé celui des hommes ou des héros. Mais elle est directement opposée aux différentes opinions des Mythologues, qui prennent les principaux Dieux des Payens, pour des Rois d'Egypte ou de Thessalie, pour les anciens Patriarches, ou pour des symboles de l'Ecriture Egyptienne. §. 2.

§. 3. Les Savans, prévenus pour le ſens hiſtorique des fables, ont beaucoup inſiſté ſur le troiſiéme paſſage que l'on vient de citer, ils en ont conclu que la premiere idolâtrie avoit été le culte rendu aux morts. Mais il n'y a qu'à ſuivre le texte du Sage & en remarquer la progreſſion. Au commencement du chap. 13, il parle du culte rendu aux différentes parties de la nature & aux ſymboles faits pour les repréſenter : ce n'eſt qu'au milieu du chapitre 14, qu'il fait mention de l'honneur rendu aux morts & à leurs images. Voilà donc deux eſpéces d'idoles clairement diſtinguées; les unes ont été les Dieux naturels repréſentés ſous des figures d'hommes, d'animaux ou de pierres brutes; les autres, le portrait des morts que l'on vouloit honorer. Reſte à ſavoir leſquelles ont été les premieres; il eſt naturel ſans doute que l'on ait repréſenté les hommes ſous leur propre image, avant que l'on ait peint les Dieux ſous la figure des hommes, qu'ainſi les idoles humaines ayent précédé celles des Dieux : mais avant que d'honorer ceux-ci par des ſtatues, on les adoroit déja ſous des ſymboles d'animaux & de pierres taillées groſſiérement : *ſimilitudines animalium aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ*, ch. 13, ℣. 10. Les idoles n'ont pas été dès le commencement : *Neque enim erant ab initio*, ch. 14, ℣. 13. On les a introduites dans

la ſuite des temps, par un uſage criminel qui s'eſt fortifié peu à peu : *Deindè interveniente tempore convaleſcente iniquâ conſuetudine*, ℣. 16. C'eſt donc mal prendre le ſens de l'Ecriture, que de nous donner les idoles humaines comme la ſource premiere de l'idolâtrie, puiſque le culte des êtres naturels & de leurs ſymboles groſſiers, avoit déja précédé.

Mais, dira-t-on, le Sage enſeigne que *le commencement de la fornication ou de l'idolâtrie, eſt la recherche des idoles*, ch. 14, ℣. 12. Cela eſt vrai de l'idolâtrie humaine, pouſſée à l'excès, accompagnée de débauches & de crimes, de l'idolâtrie telle qu'elle étoit déja au ſiécle du Sage ; mais elle avoit été précédée par un culte moins criminel, quoiqu'il fût inexcuſable, par le culte des êtres naturels & de leurs ſymboles, ch. 13, ℣. 6, 7 & 8. Ce culte qu'on appelle fétichiſme, ſubſiſte encore aujourd'hui chez des peuples qui n'ont jamais eu l'adreſſe de tailler une ſtatue : & c'eſt inconteſtablement la premiere idolâtrie. En liſant attentivement ces deux chapitres de la Sageſſe, on ſe convaincra que l'auteur ſacré, comme tous les écrivains profanes dont nous verrons bientôt les témoignages, a diſtingué nettement deux eſpéces de Dieux : les principaux, les plus anciens, & le plus grand nombre, ſont les différentes parties de la nature que l'on croyoit animées, les derniers

ſont les héros diviniſés. On les repréſenta les uns & les autres, & ces repréſentations furent également adorées; mais jamais on ne prouvera que le culte des héros & de leurs images ait fait abandonner le culte des Dieux plus anciens & de leurs ſymboles.

§. 4. Il eſt à propos de remarquer encore que l'auteur ſacré nous indique en paſſant, la ſource du culte rendu aux animaux par les Egyptiens; c'étoient autant de ſymboles des Dieux naturels; car il y auroit eu de la folie à choiſir des animaux pour repréſenter des hommes. Cette ſeule obſervation nous fait entrevoir le véritable objet de la Religion Egyptienne, ſur lequel on a tant diſputé, & dont nous parlerons ci-après.

§. 5. Le Sage confirme la même doctrine, ch. 15, ℣. 17. L'homme, dit-il, eſt un être ſupérieur aux Dieux qu'il adore: il eſt vivant quoique ſujet à la mort, pour eux ils n'ont jamais vécu. *Melior eſt ipſe his quos colit, quia ipſe quidem vixit cùm ſit mortalis, illi autem nunquàm.* Paroles qui ne ſeroient pas exactement vraies, ſi les principaux Dieux des Payens ou le plus grand nombre avoient été des hommes.

§. 6. Le Pſalmiſte nous apprend la même choſe, *Pſ.* 95, 2. Il ne dit point que les Dieux des nations ſont des hommes, mais que ce ſont des démons ou Génies, c'eſt-à-dire, de

prétendues Intelligences occupées à conduire l'univers : *Omnes Dii gentium Dæmonia.* Quand il parle de l'idolâtrie des Chananéens, dont les Iſraélites s'étoient rendus coupables, il dit qu'ils ont ſacrifié leurs enfans aux Démons : *Pſ.* 105, 37. *Immolaverunt filios ſuos & filias ſuas Dæmoniis.* Cette expreſſion ſi ſouvent répétée dans l'Écriture, n'a jamais ſignifié les ames des morts ; & il eſt auſſi impoſſible de la concilier avec les diverſes opinions des Savans, que la doctrine du livre de la Sageſſe. Bientôt nous verrons que les profanes s'expriment de même.

Enfin Moyſe nous fait aſſez comprendre quels étoient les Dieux des Egyptiens & des Chananéens, par les termes dont il ſe ſert pour préſerver les Iſraélites de l'idolâtrie. Il leur défend, *Exode* 20, ℣. 4, & *Deut.* 5. 6, de faire des idoles ni aucune repréſentation de ce qui eſt dans le ciel, ſur la terre, ou dans les eaux pour l'adorer. Si les Egyptiens ou les Chananéens avoient adoré des hommes, eſt-il à préſumer que Moyſe n'eût rien dit de cette eſpéce de culte ? §. 7.

Il leur répéte la même défenſe, *Deut.* 4. 15 : « Lorſque le Seigneur, leur dit-il, vous » a parlé ſur la montagne d'Horeb, au mi» lieu des flammes, il ne s'eſt montré ſous » aucune figure, de peur que ſéduits par cette apparence, vous ne vous fiſſiez quelque

» ſtatue ou quelqu'image de mâle ou de fe-
» melle, d'animaux, d'oiſeaux, de reptiles
» ou de poiſſons : de peur encore qu'élevant
» vos yeux vers le ciel, & frappés de la beau-
» té du ſoleil, de la lune & des aſtres, vous
» ne fuſſiez aſſez inſenſés pour adorer des
» créatures que Dieu a formées pour l'utilité
» de tous les peuples de la terre ». Il ne dé-
fend en aucun endroit d'adorer des hommes vivans ou morts, ni de rendre un culte à leur image : preuve certaine que du temps de Moyſe cette eſpéce d'idolâtrie n'étoit point encore en uſage parmi les Egyptiens ni les Chananéens.

§. 8. Puiſque l'Auteur du livre de la Sageſſe eſt le premier des écrivains ſacrés qui en parle, nous devons conclure que le culte des hommes & de leurs images, s'eſt introduit pendant les 450 ans qui ſe ſont écoulés depuis Moyſe juſqu'à Salomon. Selon le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, les colonies d'Egypte & de Phénicie l'ont communiqué aux Grecs dès le temps d'Abraham, c'eſt-à-dire, plus de 900 ans avant le regne de Salomon. Il eſt évident que cette ſuppoſition eſt contraire à l'hiſtoire ſainte.

§. 9. Un Auteur célèbre de nos jours qui s'eſt fait un plan de contredire en tout les écrivains ſacrés, a prétendu que l'on accuſoit mal à propos d'idolâtrie les Grecs, les Ro-

mains, les Egyptiens & les autres peuples anciens. Selon lui, « dans toute l'antiquité » il n'y a pas un ſeul fait d'où l'on puiſſe » conclure que les idoles fuſſent adorées & » que le culte fût adreſſé à une ſtatue ; il y a » mille témoignages que les ſages abhor- » roient non-ſeulement l'idolâtrie, mais en- » core le Polythéiſme ; il ſoutient que les » Payens n'étoient pas plus idolâtres que » nous qui repréſentons par des images l'ob- » jet de notre culte (*a*) ».

Nous avons réfuté dans un autre Ouvrage ces aſſertions fauſſes & téméraires (*b*). Nous avons prouvé que les ſages du Paganiſme, les légiſlateurs, les philoſophes, loin d'abhorrer le Polythéiſme ni l'idolâtrie, les ont ſoutenus de toutes leurs forces. Nous avons fait voir par des témoignages formels, que ſelon l'opinion conſtante & univerſelle des Payens, les Dieux ou Génies réſidoient dans leurs ſtatues dès qu'elles étoient conſacrées. L'Auteur le reconnoît lui-même & prend la peine de ſe réfuter. « L'opinion régnante, » dit-il, étoit que les Dieux avoient choiſi » certains autels, certains ſimulachres, pour » y venir réſider quelquefois, pour y donner » audience aux hommes, pour leur répon-

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.
(*b*) Apol. de la Relig. Chrét. tome 1, c. 7, §. 5.

» dre ». Le culte étoit donc adreſſé à la ſtatue comme ſymbole, comme demeure, comme gage de la préſence du Dieu que l'on invoquoit. A-t-on jamais entendu autre choſe ſous le nom d'*Idolâtrie* ? Nous avons montré la différence eſſentielle qu'il y a entre ce culte & celui que nous rendons aux images de Dieu & des Saints. Dieu & les Saints ne ſont ni des êtres imaginaires, ni des perſonnages vicieux; jamais nous n'avons rêvé qu'ils vinſſent habiter dans les images qui les repréſentent, & nous ne croyons pas les honorer par des crimes.

§. 10. L'opinion des Payens ſur la préſence des Dieux dans leurs ſimulachres, eſt une nouvelle preuve que ces Dieux n'étoient point des hommes dont on eût fait l'apothéoſe. On ne croyoit point que les ames des morts habitaſſent dans les ſtatues, mais autour des tombeaux, dans les Champs-Elyſées, dans l'iſle Achillé ou ailleurs; pour avoir commerce avec elles, il falloit les évoquer par des ſacrifices & des enchantemens; au lieu que l'on converſoit immédiatement avec les Dieux dans leurs temples & aux pieds de leurs autels. Nous aurons encore occaſion de toucher ce point dans la ſuite.

Les Peres de l'Egliſe, ſur-tout les plus anciens, ont parlé des divinités du Paganiſme & de leur culte, comme les écrivains ſacrés.

ſacrés. Saint Clément d'Alexandrie qui connoiſſoit très-bien l'antiquité, a diſtingué clairement les divers objets de l'idolâtrie & les différentes imaginations des Payens. « Les uns, dit-il, regardant les aſtres & admirant leur cours, en ont fait des Dieux; » ainſi les Indiens ont adoré le ſoleil; les » Phrygiens, la lune; les autres cueillant » avec plaiſir les fruits qui naiſſent de la » terre, ont fait une divinité du bled qu'ils » ont appellée Cérès, & une de la vigne qu'ils » ont nommée Bacchus. D'autres craignant » les châtimens, les peines, les miſeres & » les calamités, ont feint des divinités qui » les envoyoient aux hommes ou qui les » en préſervoient; quelques philoſophes ſuivant les idées des Poëtes, ont diviniſé les » paſſions, telles que la mort, l'eſpérance, » la joie; d'autres ont mis les vertus au rang » des Dieux & leur ont donné des figures. » Héſiode & Homere, enſeignant une géné» ration de Dieux & décrivant leurs actions, » ont donné cours à une nouvelle théologie. » Enfin, le commun des hommes a fait des » Dieux de ceux dont ont croyoit avoir reçu » quelque bienfait (*a*) ».

Il eſt clair que, ſelon ce Pere, le plus grand nombre des divinités payennes & les

(*a*) Orat. Exhort. ad Gentes, I. part.

plus anciennes étoient les différentes parties de la nature, ſes phénoménes, ou les paſſions de l'homme perſonifiées ; que les héros bienfaiteurs de l'humanité ſont les derniers objets auxquels l'antiquité ait accordé les honneurs divins. Saint Juſtin, Athénagore, Tatien, Saint Théophile dans ſa lettre à Autolycus, penſent de même ; ils diſent que les Dieux des Payens étoient des démons ou Génies & les élémens.

CHAPITRE IV.

Seconde preuve du même ſyſtême, le ſentiment des Philoſophes & des Poëtes.

DANS un ſiécle où il eſt ſi commun de trouver des eſprits prévenus contre l'autorité de l'hiſtoire ſainte, on exige d'autres témoignages pour appuyer les faits anciens. Mais ſi nous parvenons à montrer que les Philoſophes & les Poëtes grecs ont parlé comme les Auteurs ſacrés ſur l'origine de l'idolâtrie & ſur ſon véritable objet, il y a lieu d'eſpérer que cette conformité pourra faire impreſſion.

§. 1. Sentimens des Philoſophes.

Or, en premier lieu, les Philoſophes ont enſeigné conſtamment que les Dieux anciens & principaux du Paganiſme n'étoient autre choſe que les différentes parties de la

nature animées. C'eſt le ſentiment que l'Epicurien Velleïus attribue à Chryſipe, chef des Stoïciens, dans le premier livre de Cicéron de la nature des Dieux (*a*); c'eſt ce que ſoutient Balbus, Philoſophe de la même ſecte, dans le livre ſecond; ſon diſcours peut ſervir de commentaire à ce que nous avons cité des livres ſaints, & à la doctrine d'Héſiode. Une courte analyſe en convaincra le lecteur.

Balbus enſeigne, n. 20 & ſuiv. que le monde étant animé & doué d'intelligence, eſt Dieu; n. 30, qu'il y a de la raiſon & du ſentiment dans toutes les parties de la nature; n. 39 & 42, que les aſtres ſont animés & raiſonnables, conſéquemment autant de Divinités; n. 60, que l'on a donné le nom de *Dieux* aux bienfaits de la nature & à tout ce qui paroît excellent; n. 63 & ſuiv. que des raiſons phyſiques ont fait imaginer la plupart des Dieux, Saturne, Jupiter, Junon, Neptune, Cérès, Proſerpine, Janus, Veſta, les Dieux Pénates, Apollon, Diane, Vénus; n. 70, que ces Dieux nés de la phyſique, transformés en hommes dans la ſuite, ont donné lieu aux fables & aux ſuperſtitions; n. 17 & 154, que le monde a été créé pour être la demeure des hommes & des Dieux; §. 2.

(*a*) *De nat. Deor.* l. 1, n. 39.

n. 61 & 62, que l'on a auſſi déïfié les paſſions qui agitent violemment la nature, & les hommes qui ont fait du bien à leurs ſemblables, comme Hercule, &c.

§. 3. Velleïus attribue encore la même opinion à Platon (*a*). « Pour ce qui regarde » Platon, dit-il, il faudroit un long diſcours » pour expoſer ſes variations ſur cette ma- » tiere. Dans le Timée, il dit que le pere de » ce monde ne ſauroit être nommé, & dans » ſes livres des Loix, qu'il ne faut pas être » curieux de ſavoir proprement ce que c'eſt » que Dieu. Quand il prétend que Dieu eſt » incorporel, c'eſt nous parler d'un être in- » compréhenſible & qui ne pourroit avoir ni » ſentiment, ni ſageſſe, ni plaiſir, attributs » eſſentiels aux Dieux. Il dit auſſi, & dans » le Timée & dans les Loix, que le monde, » le ciel, les aſtres, la terre, les ames, les » Divinités que nous enſeigne la Religion » de nos peres, il dit que tout cela eſt Dieu; » opinions qui, priſes en particulier, ſont » évidemment fauſſes, & priſes toutes en- » ſemble, ſe contrediſent prodigieuſe- » ment ».

La prétendue contradiction que Velleïus objecte à Platon, eſt imaginaire, & il ne lui fait qu'une objection frivole. Ce Philoſo-

(*a*) *De nat. Deor.* l. 1. n. 30.

phe admettoit, comme l'on voit, un premier être ſpirituel, pere de ce monde, dont on ne peut dire le nom ni comprendre la nature; mais il admettoit en même temps des Intelligences ſubalternes qui gouvernoient les différentes parties de l'univers, qui en étoient comme l'ame & qui faiſoient l'objet de la religion populaire: *quos Majorum inſtitutis accepimus.* Il avoit tort ſans doute de les nommer des Dieux, mais il ne ſe contrediſoit pas. Il falloit être Epicurien déterminé, c'eſt-à-dire, matérialiſte aveugle, pour objecter qu'un pur eſprit ſeroit incapable de ſentiment, de ſageſſe & de plaiſir.

Dans le *Cratyle*, Platon fait dire à Socrate que les anciens Grecs ont eu les mêmes Dieux que les Barbares, le ſoleil, la lune, la terre, les étoiles, le ciel; a-t-on des preuves qu'il en ayent changé?

Selon Ariſtote, les premiers Philoſophes ont tranſmis à la poſtérité une doctrine fabuleuſe, que les corps céleſtes eux-mêmes étoient des Dieux, & que la Divinité renferme toute la nature des choſes. Quant aux autres parties de notre Théologie, dit-il, on croit qu'elles ont été ajoutées pour mieux perſuader la multitude & la porter à obéir aux Loix. C'eſt pour cette raiſon que l'on a dit que les Dieux ont une figure humaine ou reſſemblent à certains animaux, & ce qui

s'enſuit. Si l'on ſépare le principe originaire d'avec ces additions & que l'on s'en tienne à ceci, que les anciens ont cru *que les premieres ſubſtances des choſes étoient des Dieux*, on croira qu'ils ont parlé divinement ſur ce ſujet (*a*).

§. 4. Ce même ſyſtême eſt auſſi celui qui paroiſſoit le plus vraiſemblable à Cicéron (*b*), comme il le témoigne à la fin du 3^e^ livre, & ſon ſuffrage eſt ici d'un grand poids; il avoit lû les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, ceux même que nous n'avons plus; il traite la queſtion avec ſoin. Malgré les ſubtilités des Epicuriens, & les objections des Académiciens, au milieu des doutes & des difficultés qui l'arrêtent, il ſemble perſuadé comme Balbus, que parmi les Dieux, les uns étoient des êtres purement phyſiques, les autres des paſſions violentes de l'humanité, quelques-uns des hommes célèbres par leurs talens & leurs exploits.

§. 5. Enfin, M. l'Abbé Bannier convient qu'à l'exception des Epicuriens, c'étoit le ſentiment commun de tous les Philoſophes; nous en verrons de nouvelles preuves dans le chap. 7; mais il ſuppoſe que c'étoit

---

(*a*) Ariſt. Phyſic. cité par Blackwell, Lettres ſur la Mythol. tome 1, p. 228.

(*b*) Varron penſoit de même. Voyez ſon Texte, ch. 9, §. 15.

une innovation à l'ancienne théologie des Payens (*a*). Plutarque nous atteſte le contraire; ſelon lui, Iſis, Oſiris, Typhon, les Géans & les Titans des Grecs, étoient plutôt des démons que des hommes: ainſi en ont jugé Pythagore, Platon, Xénocrate, Chryſippe, *qui ont ſuivi en cela*, dit-il, *les opinions des vieux & anciens Théologiens* (*b*). Diodore de Sicile nous apprend la même choſe (*c*). Ce ſont donc plutôt les Mythologues hiſtoriens qui ont innové en prenant tous ces perſonnages pour des hommes; & il eſt ſingulier que l'on prétende être mieux inſtruits, après deux mille ans, d'une choſe que les anciens Philoſophes paroiſſoient avoir examinée de près.

§. 6. Leur opinion ſubſiſtoit encore à la naiſſance du Chriſtianiſme. Lorſque S. Paul voulut prêcher aux Athéniens la divinité de Jeſus-Chriſt & ſa réſurrection; les Epicuriens & les Stoïciens qui l'entendirent, crurent qu'il leur annonçoit de nouveaux démons ou Génies: *novorum dæmoniorum videtur annuntiator eſſe* (*d*).

« Pourquoi, dit l'Epicurien Celſe, n'adoreroit-on pas les Génies? ne ſont-ce pas

(*a*) Tome 1, l. 1, chap. 2, p. 25.
(*b*) *De Iſide Oſir.* n. 11 & 12.
(*c*) Voyez ſon témoignage, chap. 7, ci-après.
(*d*) Act. 17, 18.

» eux qui adminiſtrent toutes choſes ſelon
» la volonté du ſouverain Dieu ? Tout ce
» qui ſe fait ou par Dieu, ou par les Anges,
» ou par les Génies, ou par les ames des
» héros, ne ſe fait-il pas ſelon les ordres
» du Dieu ſouverain ? chacun de ces Génies
» n'a-t-il pas été prépoſé par le ſouverain
» Dieu ſur quelqu'eſpéce de Créatures, &
» n'a-t-il pas reçu de lui le pouvoir de les
» adminiſtrer ? Eſt-ce donc que celui qui
» honore le Dieu ſouverain, n'adore pas
» avec raiſon celui à qui le ſouverain Dieu
» a fait part de ſon pouvoir (*a*) ? ou il ne
» faut pas venir en ce monde, ou ſi l'on
» y vient, il faut rendre graces aux Génies
» qui préſident aux choſes terreſtres ; il faut,
» tant que nous vivons, leur offrir des pré-
» mices & des prieres pour mériter leurs fa-
» veurs (*b*). Car il ſeroit injuſte de jouir des
» choſes dont ils ont la diſpenſation, ſans
» leur payer un tribut d'honneur (*c*) ».

Selon Julien, le Dieu ſouverain a ordonné aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (*d*). « En diſant, continue-
» t-il, que le ſouverain Dieu que nous ado-
» rons comme le ſouverain Seigneur de tou-

(*a*) Orig. contre Celſe, l. 7, n. 68.
(*b*) Orig. contre Celſe, l. 8, n. 33.
(*c*) *Ibid.* n. 55.
(*d*) Dans S. Cyrille, l. 2.

» tes

» tes choſes, a commis un Dieu inférieur
» à chaque Nation pour en avoir ſoin, de
» même qu'un Roi commet un Gouver-
» neur à chaque province, nous penſons
» mieux que Moyſe qui adore le Dieu d'une
» petite portion de la terre, comme le Créa-
» teur de toutes choſes (*a*). Les Juifs, dit-il
» encore, ſont religieux en partie, puiſque
» le Dieu qu'ils adorent, eſt le Dieu très-
» puiſſant & très-bon, qui gouverne le mon-
» de viſible & que nous adorons nous-mêmes
» ſous d'autres noms, comme je ne puis en
» douter. Ainſi je ne ſaurois les blâmer de
» cet attachement à leurs Loix. Ils ſe trom-
» pent ſeulement en ce qu'ils lui rendent
» un culte excluſif & ne veulent point ado-
» rer les autres Dieux (*b*) ».

On voit par ces témoignages combien l'on peut ſe fier au Critique que nous avons réfuté dans le chapitre précédent, & qui ſoutient que les ſages du Paganiſme abhorroient le Polythéïſme. Sans doute il ne refuſera pas de mettre Celſe & Julien, au nombre des ſages: il eſt vrai que leur ſageſſe reſſembloit ſouvent à la folie.

S. Juſtin, Philoſophe Platonicien, après ſa converſion au Chriſtianiſme, n'avoit pas §. 7

(*a*) *Ibid.* l. 4.
(*b*) Julien, Lettre 63, à Théodore Pontife.

encore entiérement perdu les idées de son ancien Maître. Il croyoit que Dieu ayant crée l'univers, avoit confié aux Anges le gouvernement des différentes parties de la nature, que ces Esprits étant devenus amoureux des femmes, les avoient rendues meres des Génies que les Payens adoroient (*a*). C'étoit une erreur sans doute; mais on doit la pardonner à un Philosophe récemment éclairé des lumiéres de la foi, & qui a eu le courage de mourir pour elle. Toujours est-ce un témoignage que la croyance des Intelligences maîtresses de l'univers, avoit constamment persévéré dans les écoles de philosophie; que ce n'étoit point une opinion nouvelle, imaginée après la naissance du Christianisme pour sauver le ridicule de la Religion Payenne, & pour la justifier des reproches que lui faisoient les Peres de l'Eglise.

§. 8. Bien plus, si nous voulons en croire un fameux Critique, le germe de cette opinion se trouve encore dans les divers systêmes de la philosophie moderne. En rapportant ses paroles, nous ne prétendons point approuver toutes ses réflexions. « Nous tournons en » ridicule, dit-il (*b*), le systême des anciens » Payens, leurs Naïades, leurs Oréades,

(*a*) Premiere Apologie, pag. 170.
(*b*) Bayle, Dict. Crit. *Gaïnites*, Rem. D.

» leurs Hamadriades, &c. & nous ſommes
» très-bien fondés quand nous condamnons le
» culte que l'on rendoit à ces êtres; car nous
» ſavons par l'Ecriture, que Dieu défend
» tout culte de religion qui ne s'adreſſe
» point à lui directement & uniquement (a).
» Mais quand on ſe repréſente la raiſon de
» l'homme abandonnée à elle-même & deſ-
» tituée du ſecours de la révélation, on
» comprend fort aiſément, ce me ſemble,
» qu'elle a dû ſe figurer ce vaſte univers
» comme pénétré par-tout d'une vertu très-
» active, & qui ſavoit ce qu'elle faiſoit. Or,
» afin de donner raiſon de tant d'effets dif-
» férens les uns des autres, & même con-
» traires les uns aux autres, qui ſe voyent
» dans la nature, il a fallu imaginer ou un
» être unique qui diverſifie ſon opération
» ſelon la diverſité des corps, ou un grand
» nombre d'ames & d'Intelligences, pour-
» vues chacune d'un certain emploi, & pré-
» poſées les unes aux ſources des rivieres,
» les autres aux montagnes, les autres aux
» bois, &c. Il y a eu des gens parmi les
» Payens, qui, dans le culte de Cérès & de
» Bacchus, n'ont prétendu honorer que
» l'Etre ſuprême, en tant qu'il produit les
» grains & le vin. D'autres ont prétendu

(a) Cette propoſition a beſoin de correctif.

» vénérer l'Intelligence particuliere, qui,
» dans la diſtinction des charges du grand
» univers, avoit eu le département des terres
» enſemencées & des vignobles. Ce fonde-
» ment une fois poſé, on ne ſait plus où
» s'arrêter : le nombre des Dieux ſe multi-
» plie ſans fin & ſans ceſſe : on ſacrifie à la
» peur, à la fiévre, aux bons vents & à la
» tempête : il s'éleve une hiérarchie dont les
» degrés ſont innombrables ; les combinai-
» ſons d'intérêts ſe diverſifient à l'infini par-
» mi ces Intelligences qu'on ne voit pas,
» & que l'on admet pourtant comme des
» cauſes très-actives..... La foi des intelli-
» gences prépoſées à divers emplois dans
» l'univers, eſt d'une auſſi grande étendue
» que la croyance d'un Dieu ; car je ne pen-
» ſe pas que jamais peuple ait eu une reli-
» gion, ſans reconnoître des Intelligences
» moyennes. Les Philoſophes les plus ſub-
» tils, celui que l'on nomme le Génie de la
» nature, les Carteſiens les plus pénétrans
» en ont reconnu. Les ſectateurs d'Ariſtote
» en mettent par-tout encore aujourd'hui
» ſans s'en bien appercevoir : car ils mettent
» dans tous les corps une forme ſubſtan-
» tielle, qui a pour ſon apanage un certain
» nombre de qualités avec quoi elle accom-
» plit ſes deſirs ; elle repouſſe l'ennemi & ſe
» conſerve le mieux qu'elle peut dans ſon

» état naturel. N'eſt-ce point admettre dans
» les plantes une Intelligence prépoſée à
» faire végéter une partie de l'univers, en
» agiſſant pour cette fin ſous les ordres de
» l'être ſuprême? .... Celui d'entre les Car-
» téſiens qui a le plus fait valoir les volontés
» ſimples & générales de Dieu, (Malle-
» branche) inſinue très-clairement en divers
» endroits de ſes livres, qu'il y a un très-
» grand nombre de cauſes occaſionnelles que
» nous ne connoiſſons pas. Or, ces cauſes
» occaſionnelles ne ſont autre choſe que les
» volontés & les deſirs de certaines Intelli-
» gences. Il en faut admettre par-tout où les
» loix de la communication du mouvement
» ne ſont pas capables de produire certains
» effets. Cela va loin: on ne peut compren-
» dre qu'elles ſuffiſent à la conſtruction d'un
» navire; perſonne ne fait difficulté d'avouer
» que jamais le mouvement ne produiroit
» une horloge ſans la direction d'une Intel-
» ligence particuliere. Par conſéquent, ces
» loix-là ſont incapables de produire la
» moindre plante, le moindre fruit; car il y
» a plus d'artifice dans la conſtruction d'un
» arbre & d'une grenade, que dans celle d'un
» navire. Il faut donc recourir à la direction
» particuliere d'une Intelligence pour la for-
» mation des végétaux, & à plus forte raiſon
» pour celle des animaux..... Encore un

» coup cela va loin & nous conduit à un
» Génie qui préſide à la fabrique des machi-
» nes animées. Mais les minéraux, mais les
» météores ſont-ils bien aiſés à faire? n'y a-
» t-il point beaucoup d'artifice dans leur
» conſtruction? plus qu'on ne penſe. Les
» Scholaſtiques, au lieu de Génie ou d'Intel-
» ligence, ſe ſervent des mots de *forme ſubſ-*
» *tantielle*, *vertu plaſtique*, *&c.* mais les
» noms n'y font rien ».

§. 9. Encore une fois, l'on ne garantit point la vérité de toutes ces réflexions: mais elles prouvent du moins qu'il y a dans l'humanité un penchant univerſel à croire des Intelligences prépoſées aux différentes parties de la nature; & cette inclination doit être encore plus forte & plus marquée dans le peuple, que chez les Savans & les Philoſophes. Il eſt donc très-vraiſemblable qu'elle a été chez toutes les Nations, la ſource du Polythéïſme.

Une nouvelle obſervation qui confirme la précédente, c'eſt que les enfans s'imaginent que les objets dont ils ſont environnés, penſent & ont du ſentiment comme eux. Toutes les fois que par étourderie ils viennent à ſe bleſſer, on les voit ſe fâcher, frapper une table, une chaiſe, le plancher ou tel autre corps qui a contribué au mal qu'ils ſouffrent ou à une chûte qu'ils ont faite. Par la réfle-

xion, par l'expérience, par les leçons qu'on leur fait, ils guériſſent peu à peu de cette folie naturelle; mais un ſauvage pourroit la conſerver toute ſa vie. Les hommes non inſtruits par la ſociété ne ſont que des enfans.

Enfin les Philoſophes qui ont embraſſé le matérialiſme, ont affecté de rapporter à la même cauſe les premieres idées que les peuples ignorans & groſſiers ſe ſont formées de la Divinité. « L'homme, d'après lui-même, » prête une volonté, de l'intelligence, du » deſſein, des projets, des paſſions, en un » mot des qualités analogues aux ſiennes, » à toute cauſe inconnue qu'il ſent agir ſur » lui. Dès qu'une cauſe viſible ou ſuppoſée » l'affecte d'une façon agréable ou favorable » à ſon être, il la juge bonne & bien intentionnée pour lui : il juge au contraire que » toute cauſe qui lui fait éprouver des ſenſations fâcheuſes, eſt mauvaiſe par ſa nature » & dans l'intention de lui nuire. Il attribue » des vuës, un plan, un ſyſtême de conduite » à tout ce qui paroît produire de ſoi-même » des effets liés, agir avec ordre & ſuite, opérer conſtamment les mêmes ſenſations ſur » lui. D'après ces idées que l'homme emprunte toujours de lui-même & de ſa propre façon d'agir, il aime ou il craint les objets qui l'ont affecté; il s'en approche avec » confiance ou avec crainte, il les cherche ou

» il les fuit, quand il croit pouvoir ſe ſouſ-
» traire à leur puiſſance. Bientôt il leur parle,
» il les invoque, il les prie de lui accorder
» leur aſſiſtance, ou de ceſſer de l'affliger; il
» tâche de les gagner par des ſoumiſſions,
» par des baſſeſſes, par des préſens auxquels
» il ſe trouve lui-même ſenſible; enfin il
» exerce l'hoſpitalité à leur égard, il leur
» donne un aſyle, il leur fait une demeure &
» leur fournit les choſesqu'il croit devoir leur
» plaire le plus, parce qu'il y attache lui-mê-
» me un très-grand prix. Ces diſpoſitions ſer-
» vent à nous rendre compte de la formation
» de ces *Dieux tutélaires* que chaque hom-
» me ſe fait dans les nations ſauvages & groſ-
» ſieres. Nous voyons que des hommes ſim-
» ples regardent comme les arbitres de leur
» ſort des animaux, des pierres, des ſubſtan-
» ces informes & inanimées, des fétiches
» qu'ils transforment en Divinités, en leur
» prêtant de l'intelligence, des deſirs & des
» volontés (*a*) ».

Ces réflexions ſur la marche naturelle de l'eſprit humain, ſur le penchant invincible des ignorans à ſuppoſer de l'intelligence à toute cauſe qui paroît animée & qui agit d'une maniere uniforme, ſont vraies dans le fond. Mais les matérialiſtes en tirent une con-

(*a*) Syſt. de la Nat. tome 2, c. 1, p. 11 & 12.

ſéquence très-fauſſe, lorſqu'ils concluent que telle eſt la ſource de toutes les idées religieuſes des hommes, que tous les peuples ont procédé de cette maniere, ont commencé par être Polythéiſtes & Idolâtres. Le fait contraire eſt prouvé par tous les monumens de l'hiſtoire ſacrée & profane. La premiere religion du genre humain a été le culte d'un ſeul Dieu, & il l'avoit reçue de Dieu même au moment de la création. C'eſt après la diſperſion des hommes que les différentes peuplades ſont tombées dans l'ignorance & la barbarie, ont oublié les leçons de leurs peres, & ſe ſont livrées à l'erreur par le procédé que l'on vient d'expoſer. Ce n'eſt point ici le lieu d'entrer plus avant dans cette diſcuſſion (*a*).

§. 10. Sentimens des Poëtes.

En ſecond lieu, les Poëtes plus attentifs que les Philoſophes à ſe conformer aux idées populaires, ne nous repréſentent les Dieux que comme des Démons ou Génies; chez les Tragiques, les noms Θεὸς & Δαίμων ſont parfaitement ſynonimes, on pourroit en apporter cent exemples; & ils ne diſent rien qui puiſſe faire ſoupçonner qu'ils ayent regardé les Dieux comme des hommes qui avoient autrefois vécu ſur la terre. Il eſt évident par la maniere dont ils font parler leurs perſonnages, qu'ils ont cru le monde peuplé

(*a*) Voyez l'Examen du Matérialiſme, tome 2, c. 11.

de Démons ou de Génies, les uns bons, les autres mauvais, auxquels ils ont attribué tous les événemens heureux ou malheureux; & l'on doit préſumer qu'ils ont ſuivi en cela l'opinion la plus univerſellement répandue.

Dans l'Œdipe de Sophocles, acte 1, la peſte qui ravageoit la ville de Thebes, eſt attribuée à un Génie, le Chœur conjure Minerve & Jupiter de l'exterminer. « Mettez en » fuite cette divinité barbare, ce Mars exter- » minateur, qui, plus redoutable que le » Dieu des combats, nous fait impitoyable- » blement périr..... Grand Jupiter, écraſez » ce Génie de vos foudres (*a*) ». Eſchyle, dans ſa tragédie des Sept Chefs devant Thebes, ſuppoſe Etéocle & Polynice, animés par un noir Génie qui les acharnoit l'un contre l'autre (*b*).

Dans l'Electre d'Euripide, acte 4, Oreſte incertain s'il doit commettre un parricide ordonné par Apollon, s'écrie: « Ah! ſi c'étoit » un mauvais Démon qui m'eût trompé ſous » la forme d'un Dieu (*c*) ». Dans l'Hyppolite du même, acte 4, le Chœur invoque le Génie tutélaire de la maiſon de Théſée (*d*). Electre, dans la tragédie de ſon nom chez

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 266.
(*b*) Tome 3, p. 251.
(*c*) Tome 2, p. 49.
(*d*) *Ibid.* p. 236.

Sophocles, invoque les Dieux de ſa famille.

Iphigénie en Tauride, acte 3, s'explique ainſi au ſujet d'un rêve : « Vous, Génies, que » que l'on appelle ſavans, votre ſcience n'eſt » pas moins vaine que les ſonges. Je le vois, » l'erreur eſt le partage des Dieux auſſi-bien » que des foibles hommes (*a*) ».

Dans les Troyennes, acte 4, Hécube fait cette apoſtrophe ſinguliere à Jupiter : « Puiſ- » ſant moteur de l'univers, vous dont la terre » même eſt le trône ; être impénétrable à nos » lumieres, qui que vous ſoyez, ſoit une na- » ture néceſſaire, ſoit l'eſprit des mortels, je » vous adore. C'eſt vous dont l'équité par des » routes ſecrettes conduit les choſes humai- » nes à ſes fins (*b*) ». Si Jupiter avoit été regardé comme un homme, y auroit-il rien de ſi ridicule que ce langage ?

Delà, l'uſage familier à tous les héros tragiques de raconter leurs infortunes au ciel, au ſoleil, en leur adreſſant la parole, d'invoquer cet aſtre & les autres parties de la nature, comme la terre & la nuit, de les prendre à témoin dans les ſermens, de jurer par le ſoleil, par l'air, &c. Ces coutumes ſe ſeroient-elles introduites, ſi l'on n'avoit pas cru ces différens êtres animés ?

(*a*) Tome 3, pag. 40.
(*b*) Théâtre des Grecs, tome 4, p. 521.

Homere, le maître & le modéle de tous les Poëtes, avoit donné l'exemple de ces manieres de parler. Dans l'Iliade, le ſommeil exige un ſerment de Junon, il la fait jurer non-ſeulement par le ſtyx, mais encore par la terre & par la mer, *afin*, dit-il, *que nous ayons pour témoins tous les Dieux infernaux qui ſont avec Saturne;* ce ſont ceux que le Poëte appelle enſuite les Titans (*a*). Il n'eſt donc pas ſurprenant que Jeſus-Chriſt ait défendu ces ſortes de ſermens dans ſon Evangile (*b*). Ils pouvoient être regardés alors comme un acte d'idolâtrie. Junon dit dans le même poëme que tous les Dieux ſont nés de l'océan & de Téthys (*c*).

Dans l'Odyſſée, Homere parlant du ſoleil, dit qu'il voit & entend toutes choſes (*d*). Il lui rend ſes hommages dans une hymne particuliere, il fait la même choſe à la lune; & dans une autre adreſſée à la terre, il appelle celle-ci, la mere des Dieux, l'épouſe du ciel lumineux (*e*). Se perſuadera-t-on que le Poëte ait voulu nous faire regarder le ciel, la terre, le ſoleil, la lune, la mer, l'océan, le ſommeil, comme des hommes parvenus à la Divinité?

(*a*) Iliad. l. 14. ℣. 270 & 279.
(*b*) Matth. 5, 34.
(*c*) Iliad. l. 14, ℣. 302.
(*d*) Odyſſ. l. 12, ℣. 323.
(*e*) Hymnes d'Homere à la ſuite de l'Odyſſée.

Un ſimple coup d'œil jetté ſur Héſiode, §. 11.
ſuffit pour nous convaincre qu'il n'a pas penſé autrement que les autres. Au lieu d'une Théogonie, il nous donne réellement une Coſmogonie, c'eſt-à-dire, la généalogie des différentes parties de la nature, telle que les anciens la concevoient. En faut-il davantage pour juger de quelle eſpéce étoient les Divinités du Paganiſme ? Cette obſervation que pluſieurs Savans ont déja faite, auroit dû détromper ceux qui prétendent trouver l'hiſtoire des hommes dans les fables des Dieux.

CHAPITRE V.

Troiſiéme preuve ; la Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.

LES Romains avoient reçu des Grecs, §. 1.
leurs principaux Dieux & le fond de leur religion ; mais à ces Divinités empruntées ils en ajouterent un grand nombre d'autres : la maniere dont ces nouveaux perſonnages furent imaginés, ſemble nous indiquer la ſource d'où les Grecs avoient tiré les leurs. Sans doute ces deux peuples furent dirigés par le même eſprit, & leur culte d'ailleurs ſi reſſemblant, s'adreſſoit aux mêmes objets. Ce

que l'Hiſtoire nous apprend de l'origine de quelques-uns, ſuffit pour nous faire juger des autres.

§. 2. L'an de Rome 364, Cédicius, homme du peuple, vint dire aux Tribuns, que marchant ſeul la nuit dans la rue neuve, il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme qui lui avoit annoncé d'aller avertir les Magiſtrats, que les Gaulois approchoient; comme Cédicius étoit un homme ſans nom, & que d'ailleurs les Gaulois étoient une Nation fort éloignée, & par cette raiſon inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut priſe par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille pour expier la négligence qu'on avoit eue, en ne faiſant point attention à la voix nocturne, fit ordonner qu'on éléveroit un temple en l'honneur du Dieu Aïus-Locutius, dans la rue neuve, au même endroit où Cédicius diſoit l'avoir entendu. « Ce Dieu, » dit plaiſamment Cicéron, lorſqu'il n'étoit » connu de perſonne, parloit & ſe faiſoit entendre; ce qui l'a fait appeller Aïus-Locutius. Mais depuis qu'il eſt devenu célèbre, » qu'on lui a érigé un autel & un temple, il » a pris le parti de ſe taire & de devenir » muet (*a*) ». Que l'hiſtoire ſoit vraie ou

(*a*) *De Divin.* l. 2.

fauſſe, les conſéquences ſont égales; on jugea qu'une voix ſi ſinguliere & qui avoit prédit l'avenir, venoit d'un Génie ou d'un Dieu attentif à la conſervation de Rome, & qu'il convenoit de lui décerner un culte par reconnoiſſance (*a*).

Annibal, campé ſous les murs de Rome, étoit prêt d'en faire le ſiége; frappé tout-à-coup d'une terreur panique, il renonce à l'entrepriſe, il s'en retourne ſur ſes pas, Rome eſt ſauvée. Un événement ſi extraordinaire pouvoit-il venir d'ailleurs que d'un Dieu chargé de veiller au ſalut de la ville? on lui bâtit une chapelle ſous le nom de *Rediculus*, le Dieu qui fait retourner (*b*).

Rome délivrée de la vengeance de Coriolan, par les prieres de Véturie & des Dames Romaines, reconnoît dans ce bienfait l'aſſiſtance d'une Divinité tutélaire; on conſacre un temple à la fortune des Dames: *Fortunæ muliebri* (*c*).

Tullus Hoſtilius eſt abandonné par ſes alliés au commencement d'un combat; craignant que ſes troupes ne fuſſent découragées par cette trahiſon imprévue, il fait vœu de bâtir des temples à la crainte & à l'effroi pour

(*a*) Plutarque, vie de Camille.
(*b*) Feſtus, au mot *Rediculus*.
(*c*) Tite-Live, l. 5. Aulugelle, l. 16, c. 17.

les empêcher d'exercer leur pouvoir ſur ſon armée (*a*).

§. 3. Ainſi dans tous les événemens ſinguliers, Rome créa de nouvelles Divinités; l'admiration & la reconnoiſſance, l'intérêt & la crainte, paſſions inquiettes & faciles à émouvoir, ne tarderent point de les multiplier à l'infini.

On en ſuppoſa pour diriger tous les événemens conſidérables, toutes les fonctions de la vie, pour préſider à tous les travaux, à tous les ſentimens de l'humanité, pour être préſens dans tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas compris qu'un ſeul Dieu pût ſuffire à gouverner tout l'univers; les Romains ne conçurent pas mieux que les Dieux des Grecs fuſſent capables de prendre tant de ſoins différens; on leur donna des ſubſtituts pour les décharger du détail.

§. 4. 1°. Outre la fortune, dont le culte fut toujours pompeux à Rome, on y adora le Dieu *Bonus Eventus*, l'occaſion, la néceſſité, les Dieux préſervateurs *Dii averrunci*, la Déeſſe *Pellonia*, la Renommée, la Victoire.

§. 5. 2°. Dans la Gréce, Junon, Latone, Hécaté étoient chargées de préſider à la naiſſance des enfans; l'imagination vive & peureuſe

(*a*) Tite-Live, l. 2,

des

des Dames Romaines, ne fut point ſatisfaite d'un ſi petit nombre de Divinités tutélaires. On établit un Dieu *Vitumnus*, pour protéger toute la vie; *Hymen* & *Jugatinus*, pour avoir ſoin des mariages; *Egeria* ou *Eugeria*, pour veiller ſur la groſſeſſe; *Natio*, *Natura*, *Partula*, *Partunda*, *Dii nixii*, pour ſoulager les femmes en travail; *Genius* & *Genita Mana*, pour conſerver l'enfant & diriger ſa deſtinée; *Levana*, pour engager ſon pere à le relever de terre ou à le reconnoître; *Cunina*, pour garder ſon berceau; *Vagitanus*, pour l'empêcher de pleurer; *Rumilia*, pour donner du lait à la nourrice; *Nundina*, pour inſpirer le nom qu'on devoit lui donner le neuviéme jour; *Eduſa* & *Pota*, pour le faire manger & boire; *Oſſilago*, *Oſſipanga*, pour former & fortifier ſes membres; *Statilinus*, pour l'affermir ſur ſes pieds; *Fabulinus*, pour lui apprendre à parler; *Faſcinus* & *Paventia*, pour le préſerver des maléfices & de la peur; *Juventa*, pour le conduire pendant ſa jeuneſſe; *Orbona*, pour protéger les orphelins. La plûpart de ces perſonnages ſont féminins, parce qu'ils ont été forgés par des femmes, & pour aider celles-ci dans leurs occupations. Elles révéroient encore les Génies ſpécialement affectionnés à leur ſexe, ſous le nom de *Junones* ou *Deæ Matres*; *Comus*, pour conſerver leur beauté; *Viri-*

placa, pour ſe raccommoder avec leurs maris.

Les Romains, non moins ſuperſtitieux que leurs épouſes, avoient un Dieu *Domiducus*, ſous les auſpices duquel ils les conduiſoient chez eux; *Domitia*, qui inſpiroit l'économie aux meres de famille; & pluſieurs autres dont les fonctions n'étoient pas fort honnêtes, comme *Deus Crepitus*, &c. (*a*). *Nænia*, *Libitina*, *Morta*, étoient les Déeſſes des funérailles.

Il eſt clair que tous ces Dieux, enfans de l'imagination, avoient été formés ſur le modéle de ceux des Grecs, & que la même cauſe avoit donné naiſſance aux uns & aux autres.

§. 6. 3°. La multitudes des accidens auxquels ſont expoſés les fruits de la terre, & les divers obſtacles qui empêchent ſouvent les travaux des Laboureurs, ne pouvoient manquer de rendre les peuples des campagnes exceſſivement craintifs, & de multiplier parmi eux les dévotions arbitraires. Ceux de la Gréce ſe contentoient d'honorer Bacchus & Cérès, Mercure & Minerve; ceux d'Italie inventerent d'autres Divinités, & leur aſſignerent à chacune ſon emploi particulier. *Palès* & *Rurina* préſidoient en général aux champs

(*a*) S. Aug. l. 6, de *Civ. Dei*, c. 9.

& aux pâturages; *Redarator*, *Vervactor*, *Occator*, à la charrue & au labourage; *Stercullius*, aux engrais; *Sator*, *Sera*, *Seia*, *Segetia*, *Imporcitor*, aux ſemailles; *Runcina* & *Sarritor*, au ſarclage. On invoquoit *Nodinus*, quand le chaume commençoit à ſe nouer; *Patella*, quand l'épi ſe formoit; *Robigo* ou *Rubigo*, quand on craignoit la rouille; *Lactucina*, quand le grain étoit en lait; *Meſſia* ou *Metina*, lorſque la moiſſon approchoit; *Deverra*, quand on nettoyoit la grange; *Volutrina*, quand on vannoit le blé; *Mola*, quand on le faiſoit moudre; *Tutelina*, pour le conſerver; *Vacuna*, quand les travaux étoient finis. *Pomona* & *Fructeſca* veilloient ſur les fruits; *Mellona*, ſur le miel & ſur les abeilles; *Hippona* ou *Epona*, ſur les chevaux; *Puta*, ſur la taille des arbres; *Intercidona*, ſur la coupe des bois. *Spinenſis Deus* étoit chargé d'empêcher les épines de croître; *Terminus*, de s'oppoſer aux uſurpations des voiſins; *Furina* ou *Laverna*, d'écarter les voleurs; *Hoſtilina*, *Pellonia*, *Populonia*, d'arrêter les incurſions des ennemis; *Stata*, de prévenir les incendies. On honoroit encore *Februa* & *Lua*, Déeſſes des expiations; *Vejovis* ou *Vedius*, Divinité malfaiſante; *Strena*, la Déeſſe des étrennes ou des profits imprévus: on ſacrifioit aux ſaiſons, aux vents, aux tempêtes. Ce procédé

nous ramene à l'idée que les Grecs s'étoient d'abord formée de leurs Dieux ; c'étoit autant d'Intelligences occupées à les délivrer de leurs maux & à les combler de biens : *Dii datores bonorum.*

§. 7. 4°. Cicéron a très-bien compris la raiſon qui avoit fait diviniſer les paſſions & les ſentimens de l'humanité ; c'eſt qu'ils exercent ſur l'homme un pouvoir auquel il eſt difficile de réſiſter. « Ainſi, dit-il, on a conſacré les » noms de l'amour ſenſuel & de la volupté, » quoique ce ſoient des paſſions vicieuſes & » contraires à la nature ; mais ces vices mêmes » la maîtriſent ſouvent, & comme leur em- » pire eſt tel qu'on ne peut le régler ſans un » ſecours divin, on les a regardés eux-mêmes » comme autant de Dieux (*a*) ». *Mens*, l'eſprit ; *Sentia* ou *Sentinus*, le ſentiment ; *Conſus*, le bon conſeil ; *Volumnus* & *Volumna*, la bonne volonté ; *Cura*, le ſoin ; *Salus*, la ſanté ; *Stimula*, la vivacité ; *Strenua*, l'activité : la prudence, la précaution, l'eſpérance, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la concorde, l'amitié, la piété filiale, la perſuaſion, la pudeur, la chaſteté, ont eu leurs temples & leurs autels. On en a érigé même aux paſſions oppoſées, à la volupté, à la joie, aux ris & aux jeux folâtres, au ſilence, au

(*a*) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 61.

ſommeil, aux ſonges, à la violence, à la fureur, à l'envie, à la pareſſe, à la douleur, à la fiévre, à la peſte, à la punition, à la médecine, ſous le nom de *Meditrina*. N'eſt-il pas à préſumer que Vénus, Mars, Néméſis, les Muſes, Eſculape, &c. perſonnages analogues aux précédens & nés chez les Grecs, étoient de même eſpéce, puiſqu'ils avoient les mêmes fonctions?

5°. Les Dieux locaux furent extrêmement multipliés chez les Romains. *Tellumon*, *Tellus*, étoit le Génie ou la Divinité de la terre; *Palès*, celle des campagnes; *Vallona*, des vallées; *Portumnus*, des ports de mer; *Feronia*, des bois & des vergers; *Sylvanus*, *Faunus* & *Fauna*, des forêts; *Lares* & *Penates*, du foyer ou de la maiſon; *Forculus*, *Limentinus*, *Carna*, des portes; *Fornax*, des fours & des fournaiſes. *Antia* étoit la Déeſſe d'Antium; *Ferentina*, de Ferentum; *Roma*, de Rome; *Palatua*, du Mont-Palatin, &c. Croirons-nous que Jupiter, Junon, Pluton, Neptune, Vulcain, Veſta, imaginés par les anciens Grecs & attachés aux différentes parties de la nature, comme ceux dont nous venons de parler, étoient des êtres plus réels, des hommes auxquels on avoit confié après leur mort, le ſoin des élémens & des divers objets qui ſe meuvent dans l'univers? §. 8.

A la vérité, la coutume s'établit à Rome §. 21

de déïfier les Empereurs après leur mort; mais ces apothéoſes, loin de prouver l'opinion des Mythologues hiſtoriens, ſemblent au contraire la détruire. 1°. Cet uſage eſt poſtérieur à la premiere naiſſance du Polythéïſme chez les Romains; il ne s'introduiſit qu'après la chûte de la République. La prétendue conſécration de Romulus, immédiatement après ſa mort, eſt une fable des ſiécles ſuivans. Plutarque, dans la vie de Numa, ſoutient « que ce Légiſlateur défendit à ſon peu» ple de repréſenter Dieu ſous la forme d'un » homme ou d'un animal, & de le peindre » ſous aucune figure; que pendant les 170 » ans qui ſuivirent la fondation de Rome, on » ne vit aucun ſimulacre dans les temples, » qu'alors on étoit perſuadé que l'eſprit ſeul » peut avoir l'idée de Dieu ». L'excès d'adulation envers un Souverain, ne peut avoir lieu dans un état auſſi pauvre & auſſi borné qu'étoit alors celui de Rome; on n'en trouve d'exemple que dans les grands empires. Si les anciens Romains avoient penſé à placer entre les Dieux leur premier Roi; le ſage Numa, ſon ſucceſſeur, n'auroit-il pas eu plus de droit de prétendre à cet honneur (*a*)? Il

(*a*) Comme ils avoient imaginé un Dieu *Quirinus*, c'eſt-à-dire, protecteur de la Ville, leurs deſcendans ſe figurerent que ce Quirinus étoit Romulus leur fondateur; même préjugé que chez les Grecs.

n'eſt pas vraiſemblable que l'on eût attendu juſqu'à Jules-Céſar, pour renouveller cette cérémonie, & que l'on ſe fût contenté d'ériger des ſtatues à tant de grands hommes qui avoient vécu ſous la République.

2°. Ces Empereurs déïfiés étoient toujours fort différens de Jupiter & des autres Dieux apportés de la Gréce. On ne leur attribuoit point le même pouvoir, on n'en avoit point la même idée. On ſuppoſoit que Jupiter daignoit leur donner une place parmi les immortels, mais non pas qu'ils partageoient avec lui par leur nature, les priviléges de la Divinité. L'inſcription *Dîs Manibus*, les honneurs que l'on rendoit aux morts, ce que l'on publioit des Enfers & de l'Elyſée, témoigne aſſez que l'on mettoit une diſtinction eſſentielle entre les mortels & les Dieux. Que ceux-ci ayent voulu aſſocier à leur bonheur les ames des grands hommes pour récompenſer leurs vertus, cela ſe conçoit; mais ſi l'on avoit commencé par déïfier les hommes, par quelle voie les êtres naturels ou des Intelligences imaginaires ſeroient-ils entrés avec eux dans le Ciel ? §. 101

Il eſt donc certain que les hommes déïfiés dans la ſuite des ſiécles, ſont un nouvel objet ajouté à l'ancien culte, une nouvelle idolâtrie entée ſur la premiere, par une progreſſion d'idées très-naturelle, mais qu'ils ne

ſont point les premiers, ni les principaux Dieux auxquels les Grecs & les Romains ont offert leur encens.

§. 11. On demandera peut-être pourquoi les Romains n'avoient pas comme les Grecs, une mythologie particuliere, des fables fondées ſur la deſcription de leur pays & ſur les équivoques de leur langue? La même cauſe n'a-t-elle pas dû produire le même effet chez les deux peuples?

Je pourrois répondre que les Romains n'ont pas eu beſoin de forger de nouvelles fables, parce qu'ils avoient adopté celles de la Gréce, parce que leur imagination n'étoit pas auſſi féconde, ou ſi l'on veut, auſſi folle que celle des Grecs; & ces deux raiſons paroiſſent ſuffiſantes. Mais il eſt faux que les Romains n'ayent pas eu des fables particulieres. Outre celles qu'Ovide avoit priſes dans l'Hiſtoire Grecque, ſource inépuiſable, il y en a pluſieurs qui appartiennent à l'Italie, & qui viennent, comme les premieres, de l'abus des noms propres & de la ſituation des lieux; nous aurons occaſion d'en citer quelques-unes dans la ſuite. La ſource de l'erreur des uns & des autres eſt donc abſolument la même dans ſon objet & dans ſes circonſtances.

Contentons-nous d'en rappeller deux exemples. Dans les hymnes Romaines des Saliens;

liens, une expreſſion qui, dans le langage primitif, ſignifioit *ancienne mémoire*, avoit fait imaginer un *Veturius Memurius*, dont on croyoit chanter l'éloge (*a*). Les jeux ſéculaires ſe célébroient à Rome, à la révolution du ſiécle, pour demander aux Dieux la ſanté & des temps heureux; les deux termes *Volvere* & *Valere*, qui y avoient rapport, donnerent lieu de ſuppoſer qu'un certain *Valerius Voluſius* étoit l'inſtituteur de ces jeux. Voilà comme l'oubli de l'ancien langage & l'abus des termes, ont fait naître des fables chez tous les peuples.

(*a*) *Varro de Linguâ Lat.* l. 5, n. 6.

CHAPITRE VI.

Quatriéme preuve; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.

LA régle la plus ſûre pour juger des idées des anciens peuples, eſt ſans doute de les comparer avec celles des peuples modernes placés dans les mêmes circonſtances. Par-tout les hommes ſe reſſemblent, ils ſont toujours affectés de même par les objets extérieurs; ce qui a été pour eux une ſource d'erreurs depuis §. 1.

le commencement du monde, continuera de les abuſer juſqu'à la fin des ſiecles, à moins qu'une lumiere ſurnaturelle ne les éclaire. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs ſe ſont égarés par la même voie, leur croyance étoit à peu près la même; il eſt à préſumer que l'idolâtrie qui ſubſiſte encore aujourd'hui chez les Nations barbares, eſt de même eſpéce que celle des peuples anciens, & n'a pas une autre origine. Or quelles ſont les opinions des différens peuples idolâtres qui occupent les climats de l'univers les plus éloignés? Un court extrait de l'hiſtoire générale des Voyages, & de quelques autres monumens, ſuffira pour nous l'apprendre, & nous convaincra que leur Religion & leur Mythologie ne ſont point différentes dans le fond de celles des Grecs & des Romains.

§. 2. Pour commencer par l'Europe, il eſt à propos de donner d'abord une notion de la croyance des anciens peuples du nord, telle qu'on la trouve dans l'*Edda*, ou livre mythologique des Iſlandois (*a*). Ces peuples admettoient un Dieu ſuprême, auteur de toutes choſes, qu'ils nommoient le pere univerſel, & l'immortalité de l'ame. Ils enſeignoient que le Dieu ſuprême, éternel, invi-

(*a*) Introd. à l'Hiſt. de Dannemarck, tome 1, p. 60, 70, 105, 113, 154 & 155.

ſible, incorruptible, qu'ils n'oſoient nommer par crainte & par reſpect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner le monde. Ils appelloient *Nornes*, c'eſt-à-dire, fées ou parques, les Génies qui préſident à la naiſſance des enfans & à leur deſtinée. Ils en ſuppoſoient de différentes eſpéces; l'on trouve chez eux la théorie complette de la féerie & de tout ce qu'en ont dit les Romans : idée féconde avec laquelle on peut ſe paſſer de la phyſique & rendre raiſon de tout. Ils avoient un Jupiter, un Mars, un Neptune, un Apollon, une Vénus comme les Grecs, mais ſous des noms différens. Enfin l'on remarque que les ſuperſtitions, la magie, les terreurs paniques ſont toujours ſubſiſtantes chez les montagnards du nord, que les anciennes loix de Norvége défendent d'adorer les Génies des lieux, des tombeaux & des fleuves.

Un Philoſophe moderne a très-bien remarqué que la Mythologie Payenne n'eſt point différente du vieux ſyſtême Européen, dont on auroit retranché Dieu & les Anges, en n'y laiſſant que les fées & les lutins (*a*).

Aujourd'hui encore les Lapons & autres Barbares du nord ſe croyent éternellement infeſtés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à leur faire du mal & à troubler leur §. 2.

(*a*) Hume, Hiſt. Nat. de la Relig. §. 4, à la fin.

repos, ils ne ſont occupés qu'à les appaiſer par leurs prieres & leurs ſacrifices, & à ſe les rendre favorables. Delà, leur confiance exceſſive aux ſorciers & à la magie. Ils n'ont pour idoles que des pierres brutes, ils regardent les animaux féroces comme des eſpéces de Génies auxquels ils demandent pardon, lorſqu'ils en ont tué quelqu'un (*a*).

§. 4. En Aſie, le principal objet du culte des Chinois eſt l'être ſuprême qu'ils regardent comme le principe de toutes choſes. Ils honorent auſſi, mais d'un culte ſubordonné, les eſprits inférieurs qui dépendent du premier être, & qui préſident, ſuivant la même doctrine, aux villes, aux rivieres, aux montagnes, &c. Les ſectaires de Fô ont diviſé les eſprits en différentes claſſes. Ils ont chargé les uns du ſoin des champs & des terres cultivées; les autres de préſider aux villages, de veiller à la ſanté des habitans & d'entretenir la paix parmi eux. Aux autres, ils ont conſigné les pays déſerts & montagneux, ſous le titre d'*Eſprits des hautes montagnes*. Enfin, ceux qu'ils placent dans les grandes villes, ſont les Dieux tutélaires des habitans contre les calamités publiques. Les ſectateurs de Fô ſont perſuadés que ces eſprits opérent ſou-

(*a*) Mythol. de Banier, tome 2, l. 7, c. 7, pag. 731. Du culte des Dieux Fétiches, page 61. Hiſt. gén. des Voyages, tome 58, pag. 371 & 380.

vent des prodiges & ſe préſentent en ſonge ſous la forme humaine. L'ignorance groſſiere de la phyſique dont les Auteurs Chinois ne ſont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus ſimples effets des cauſes naturelles à quelque mauvais Génie. Cette opinion eſt preſque généralement établie, ſur-tout dans l'eſprit du peuple & parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais Génie eſt une de leurs ſtatues, ou plutôt, ſelon la remarque du P. Duhalde, c'eſt le Démon qui l'habite. Pour d'autres c'eſt une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire, ou quelqu'autre animal. Lorſque la fievre fait rêver un malade, c'eſt viſiblement le Démon qui le tourmente (*a*), &c.

La Doctrine même de Confucius & des Lettrés avoit préparé les voyes à cette erreur, puiſque ces Philoſophes, auſſi-bien que les ſectateurs de Fô, admettent une multitude d'eſprits prépoſés aux différentes parties de la nature, au ciel, à la terre, aux montagnes, aux vents, aux rivieres, aux villes, aux provinces. Dans leurs livres claſſiques, ſur-tout dans le Chou-king, on recommande ſans ceſſe le culte des eſprits & des ancêtres. L'Empereur ſeul a le privilége de ſacri-

(*a*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 23, p. 4, 73, 94, 97. Deſcription de la Chine par le P. Duhalde, tome 3, p. 3 & 46, édit. in-4°.

fier au Chang-ti ou Souverain du Ciel, le peuple ne doit adreſſer ſon culte qu'aux eſprits inférieurs & aux ancêtres. Confucius veut que chaque particulier connoiſſe les eſprits qui lui ſont propres, & ne s'adreſſe point à ceux d'un ordre différent; il y a des temples particuliers pour le culte du ciel, pour celui de la terre, pour celui des ancêtres (*a*).

Cette Doctrine digne d'un peuple très-ignorant a infatué les Chinois de la confiance à la divination, aux ſonges, aux pronoſtics, aux ſortiléges; C'eſt le ſort de la tortue qui regle chez eux les délibérations les plus importantes. Point de nation plus crédule, plus entêtée de prodiges & d'aſtrologie judiciaire, plus ſuperſtitieuſe. Ceux qui nous ont vanté ce peuple comme un modèle de ſageſſe, ſe ſont joués de notre confiance.

Les Tartares Chinois & les ſectateurs Tonquinois de Confucius ont à peu près la même croyance & les mêmes préjugés (*b*).

§. 5. Les Siamois croyent un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre compoſé d'eſprit & de corps. Ils prennent à témoins de leurs bonnes œuvres, les Anges qui préſident aux quatre Nations du monde; ils

(*a*) Chou-King, 1 part. c. 2, p. 15. 4e. part. c. 12, p. 208. c. 13, p. 219.

(*b*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 27, p. 121; tome 33, p. 322.

verſent de l'eau en implorant le ſecours de l'Ange *gardienne* de la terre ; car ils établiſſent une différence de ſexe parmi les Anges. Leur office eſt de veiller éternellement à la conſervation des hommes & au gouvernement de l'univers. Chaque partie du monde, les aſtres, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une de ces puiſſances qui les gouverne. C'eſt aux Anges ou Génies que les Siamois s'adreſſent dans leurs beſoins, & qu'ils croyent avoir obligation des graces qu'ils reçoivent (*a*).

La religion des Indiens profeſſée par les Bramines étoit, dit-on, très-pure dans ſon origine ; ils adoroient un ſeul Dieu ſous le nom de *Brim* ou *Brimha ;* mais ils ont perſonnifié tous ſes attributs & ſes opérations : ces noms divers multipliés à l'infini ſont devenus autant de Divinités différentes dans l'eſprit du peuple. Non-ſeulement ils adorent la ſageſſe divine, ſon pouvoir créateur, ſon pouvoir deſtructeur, mais encore tous leurs effets ; le temps, la fortune, la politique, la renommée, l'amour, la richeſſe, le ſoleil, la lune, les eſprits qui préſident aux élémens, aux rivieres, aux montagnes, l'air, l'eau, le feu, les eſprits qui diſpoſent des

(*a*) Hiſtoire générale des Voyages, tome 34, page 330.

ames des morts (*a*), &c. Tous ces Dieux imaginaires, comme ceux des Grecs, ſont mâles & femelles, ſe ſont épouſés les uns les autres, ont eu des enfans, une poſtérité, des aventures. Cette religion n'eſt plus qu'un chaos de fables & de ſuperſtitions.

Quoique les Perſes ou Parſis ſectateurs de Zoroaſtre connoiſſent un ſeul Dieu éternel qu'ils nomment *le temps ſans borne*, ce n'eſt point à lui qu'ils adreſſent leurs vœux & leurs hommages, mais à *Ormuzd*, le plus excellent des eſprits créés, qu'ils adorent ſous le ſymbole du feu. Ils honorent encore ſept eſprits inférieurs nommés *Amſchaspands*; ils font des prieres & rendent des reſpects à toutes les créatures, à tous les êtres réels ou imaginaires (*b*). Ils invoquent la terre, les arbres, les fruits, les villes, les rues, les maiſons, les mois, les jours, les heures, &c. ou les eſprits qui y préſident. Si Zoroaſtre eſt l'auteur de toutes ces folies, c'eſt mal à propos qu'il a voulu réformer l'ancienne religion des Perſes ou des Chaldéens qui adoroient les aſtres; celle qu'il a établie, eſt encore plus puérile & plus abſurde: mais elle a peut-être dégénéré par l'ignorance & l'imbécillité de ſes ſectateurs.

(*a*) Diſſert. ſur les mœurs & la relig des Hindous, par M. Dow, p. 128 & ſuiv.

(*b*) Zend-Aveſta, 2e part. du tome 1, p. 81 & ſuiv.

En Afrique, la Religion des Negres de §. 6.
la côte de Guinée ou de la côte d'Or mérite une attention particuliere. Ces peuples croyent un ſeul Dieu auquel ils attribuent la création du monde & de tout ce qui exiſte, mais ils ne lui attribuent point les productions ni les bienfaits de la nature, ſi ce n'eſt la pluie & la formation de l'or. Ils ne lui font ni offrandes ni prieres, ils les réſervent pour les *Fétiches*. Ils attribuent au Diable ou à une puiſſance maligne, toutes leurs infortunes : ils croyent les apparitions des Eſprits qui prennent plaiſir à les venir effrayer, & une eſpéce de tranſmigration des ames. Le nom de *Feitiſſo* ou *Fétiche* eſt Portugais dans ſon origine, & ſignifie proprement *Charme* ou *Amulette*. Tout ce qui ſert au culte de la Divinité des Negres, prend le même nom, de ſorte qu'il n'eſt pas toujours aiſé de diſtinguer leur idole des inſtrumens de ſon culte ; mais ils n'adorent point tous les Fétiches comme des Divinités. Il y en a de perſonnels pour chaque particulier, de communs à toute une famille, à toute une bourgade, à toute une contrée. Ce ſont les Prêtres qui les forment à leur fantaiſie, & qui y attachent autant de vertus particulieres qu'il leur plaît. Les peres de famille ont dans leur maiſon un Fétiche auquel ils croyent les yeux ſans ceſſe ouverts ſur leur

conduite, pour récompenſer leurs actions & punir leurs crimes. Outre les Fétiches domeſtiques, il y en a de publics qui paſſent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'eſt quelquefois une montagne, un arbre, un rocher ou une pierre, quelquefois un poiſſon ou un oiſeau. Ces Fétiches tutélaire prennent un caractère de Divinité pour toute la Nation. Les Negres adreſſent leurs prieres aux arbres fétiches, & prétendent y voir quelquefois ſous la figure d'un chien noir, le Diable qui leur répond avec une voix humaine. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes, celles d'où ils voyent partir les éclairs, ſont la réſidence de leurs Dieux. Ils ne rendent pas moins de reſpect aux rochers & aux collines. Les lacs, les rivieres & les étangs, ont auſſi part à la ſuperſtition des Negres Ils en regardent un comme le meſſager de toutes les eaux du pays, ils le prient de porter leurs vœux à ces eaux pour une abondante moiſſon. Ils ſont perſuadés que leur Fétiche voit & parle, & lorſqu'ils commettent quelqu'action que leur conſcience leur reproche, ils le cachent ſoigneuſement ſous leur pagne, de peur qu'il ne les trahiſſe: ils jurent par leur Fétiche, & craignent d'être punis s'ils ſe parjurent. Ils redoutent exceſſivement le tonnerre, & ont peur d'être enlevés par les Fétiches, lorſqu'il

fait de l'orage. Dans les occaſions où leurs affaires les obligent de conſulter leurs Divinités domeſtiques, ils s'écrient: *faiſons le Fétiche & voyons ce que notre Dieu penſe là-deſſus*. C'eſt un principe généralement établi parmi les Negres, que leurs Prêtres converſent familiérement avec les Fétiches, qu'ils apprennent d'eux tout ce qui ſe paſſe dans les lieux les plus ſecrets & à toute ſorte de diſtance, & qu'ils ſont revêtus du pouvoir de ces Divinités. C'eſt ce qui fonde le crédit prodigieux de ces Prêtres ou *Fetiſſeros*, & la vénération exceſſive que les Negres ont pour eux. Une ſuperſtition qui eſt commune aux Negres & à preſque toutes les Nations du monde, c'eſt de rapporter tout ce qui leur arrive d'extraordinaire, à quelque cauſe ſurnaturelle (*a*).

Les Hottentots du Cap de Bonne-Eſpérance reconnoiſſent un Dieu créateur de tout ce qui exiſte. Ils diſent que c'eſt *un excellent Homme* qui ne fait de mal à perſonne, de qui l'on n'en doit jamais craindre & qu'il demeure bien au-delà de la lune. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucun culte inſtitué pour l'honorer. Ils rendent des adorations à la lune, ils lui offrent des ſacrifices à chaque pleine lune, ils félicitent cet aſtre de §. 7.

(*a*) Hiſt. des Voyages, tom 13, pag. 439 juſqu'à 493.

ſon retour, ils lui demandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, & beaucoup de lait. Ils honorent auſſi comme une Divinité favorable, certain inſecte de l'eſpéce des cerfs-volans qui eſt particuliere à cette région. Ils rendent une eſpéce de culte ou de vénération religieuſe à leurs Saints, c'eſt-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & par leurs bonnes œuvres. Ils reconnoiſſent auſſi une Divinité maligne qu'ils appellent *Touquoa*, ſource de tout le mal qui arrive dans le monde. Pluſieurs raiſons portent à croire qu'ils ſont perſuadés de l'immortalité de l'ame: ils rendent un honneur aux ames des morts, ils craignent les revenans, ils croyent que les ſorciers peuvent faire revenir ces Eſprits (*a*).

§. 8. En Amérique, on ſait que l'Idolâtrie des Péruviens conſiſtoit à adorer le ſoleil & la lune (*b*).

§. 9. Les Indiens du Bréſil n'ont aucune ſorte de temples ni de monumens religieux, mais ils ne ſont point dans une ignorance abſolue de la Divinité; ils lui rendent même une ſorte d'hommage en levant ſouvent les mains vers le ſoleil & la lune, avec des marques

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 18, pag. 81 & ſuiv.
(*b*) *Ibid.* Tome 52, p. 10 & 173.

d'admiration qu'ils expriment par des interjections fors vives. Ils croyent l'immortalité de l'ame, des punitions pour le crime & des récompenſes pour la vertu. De mauvais Eſprits qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils ſe plaignent d'être ſouvent maltraités dans cette vie, ſont les bourreaux qu'ils croyent deſtinés dans l'autre à tourmenter les méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'eſt qu'ils paroiſſent perſuadés que leurs Devins ſont en commerce avec des puiſſances inviſibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inſpirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin, leurs fêtes ne laiſſent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent la connoiſſance d'un être ou d'un principe ſupérieur à la race humaine (*a*).

Ceux de la Virginie croyent un Dieu plein de bonté, qui demeure dans les Cieux & dont les bénignes influences ſe répandent ſur la terre; mais ils ne l'adorent point, parce qu'ils penſent que Dieu, quoiqu'auteur de tous les biens, ne ſe mêle pas de les diſtribuer aux hommes; au lieu que s'ils n'appaiſoient pas le mauvais Eſprit, il leur enleveroit tous ces biens, leur enverroit la guerre, §. 10.

(*a*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 14, pag. 272.

la famine, la peſte, que pendant que Dieu jouit de ſon bonheur dans le ciel, ce méchant Eſprit eſt ſans ceſſe occupé de leurs affaires, qu'il les viſite ſouvent, qu'il eſt dans l'air, dans le tonnerre, dans les tempêtes. Souvent ils élevent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre enſuite une eſpece de culte; non comme à la Divinité ſuprême qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblême de ſa durée & de ſon immortalité. Ils rendent auſſi des honneurs aux rivieres & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel repréſente l'éternité de Dieu (*a*). En un mot, ils élevent des autels à la moindre occaſion, & quelquefois pour des raiſons myſtérieuſes (*b*).

§. 11. La Religion des Mexicains eſt mieux connue. Solis prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premieres relations font monter juſqu'à deux mille, on ne laiſſoit pas de reconnoître dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité ſupérieure à laquelle on attribuoit la création du ciel & de la terre; mais que cette premiere cauſe

(*a*) L'on prête ici des idées bien ſpirituelles & bien ſubtiles à des peuples ſauvages; il eſt à craindre que l'Auteur de la relation ne leur ait attribué ſes propres penſées.

(*b*) Hiſt. des Voyages, tome 55, p. 361 & 373.

de tout ce qui exiſte, étoit pour les Mexicains un Dieu ſans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faiſoient ſeulement comprendre qu'ils la connoiſſoient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Hiſtorien, ſervit peu à les déſabuſer de l'idolâtrie. Il fut impoſſible de leur perſuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable de le gouverner ſans ſecours. Ils croyoient Dieu oiſif dans le ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions ſur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'eſt que les hommes commencerent à les connoître à meſure qu'ils devinrent miſérables & que leurs beſoins ſe multiplierent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaiſans, dont ils ignoroient la nature & qui ſe montroient lorſque les mortels avoient beſoin de leur aſſiſtance. Ainſi c'étoient les néceſſités de la race humaine qui donnoient l'être ſuivant des notions ſi confuſes aux différens objets de leur culte. Herrera, dit qu'ils confeſſoient un Dieu ſuprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance; qu'ils contemploient le ciel, qu'ils lui donnoient les noms de créateur & d'admirable, mais qu'outre leurs Idoles, ils adoroient le ſoleil,

la lune, l'étoile du jour, la mer, & la terre (*a*).

Lorſque les Eſpagnols propoſerent aux Mexicains d'embraſſer le Chriſtianiſme, ils répondirent que le Dieu des Eſpagnols étoit très-grand & peut-être au-deſſus des leurs, mais que chaque pays devoit avoir les ſiens, que leur République avoit beſoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moiſſons, d'un autre pour les aſſiſter à la guerre & de même pour les autres néceſſités, parce qu'il étoit impoſſible qu'un ſeul Dieu fût capable de ſuffire à tant de ſoins (*b*).

Il ne nous reſte à examiner que la Religion des Sauvages ou des peuples ſeptentrionaux de l'Amérique. Entre le premier Etre & d'autres Dieux que les Sauvages confondent ſouvent avec lui, ils admettent une infinité d'Eſprits ſubalternes ou de Génies bons & mauvais, qui ſont les objets de leur culte. On ne s'adreſſe aux mauvais Génies, que pour les prier de ne pas nuire, mais on ſuppoſe que les autres ſont prépoſés à la garde des hommes & que chacun a le ſien. C'eſt à leur puiſſance bienfaiſante que l'on a recours

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 48, pag. 46.
(*b*) *Ibid.* Tome 46, p. 394.

dans

dans les périls & dans les entrepriſes, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire. Il n'eſt rien dans la nature qui n'ait ſon *Eſprit* pour les Sauvages, mais ils en diſtinguent de pluſieurs ordres & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils ſuppoſent un Eſprit ſupérieur, & leur expreſſion commune eſt de dire alors: *c'eſt un Eſprit.* Ils l'employent auſſi pour ceux qui ſe diſtinguent par leurs talens ou par quelque action extraordinaire; ce ſont des Eſprits, c'eſt-à-dire, ils ont un Génie protecteur d'un ordre éminent. Ces Eſprits ſont honorés par différentes ſortes d'offrandes & de ſacrifices. On jette dans les rivieres & dans les lacs, du tabac & des oiſeaux égorgés en l'honneur du Dieu des Eaux, pour le ſoleil on les jette au feu. La crainte du moindre danger fait rendre le même honneur aux Eſprits malfaiſans. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, eſt celle de l'immortalité de l'ame. Quand on leur demande ce qu'ils penſent des ames, ils répondent que ce ſont les ombres ou les images animées des corps, & c'eſt par une ſuite de ce principe qu'ils croyent tout animé dans l'univers. Les ames des bêtes ont auſſi leur place dans le pays des ames, car ils ne les croyent pas moins immortelles que les leurs propres; ils leur attribuent une ſorte

de raiſon, & non-ſeulement chaque eſpéce d'animaux, mais chaque animal a ſon Génie comme eux. Ils admettent enfin une eſpéce de Métempſycoſe, des Champs-Elyſées, des fables ſemblables à celles d'Homère & de Virgile, une aventure pareille à celle d'Orphée & d'Eurydice, dans laquelle il n'y a que les noms de changés (*a*).

Le P. Lafiteau, frappé de cette reſſemblance, établit pour principe que tout le fond de la Religion ancienne des Sauvages eſt le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Gréce & qui ſe répandirent dans l'Aſie, le même qui ſervit enſuite de fondement à toute la Mythologie Payenne & aux fables des Grecs (*b*).

§. 12. Il eſt donc prouvé que la croyance des Génies moteurs de la nature, & le penchant à les honorer, eſt un préjugé répandu de l'un des bouts de l'univers à l'autre, qu'il eſt le fondement de toute l'idolâtrie, tant ancienne que moderne. M. l'Abbé Banier l'a compris lui-même, & il en a tiré cette concluſion remarquable, « que, malgré le rafi-» nement des Nations les plus policées, on a » penſé à peu près de même dans tous les lieux

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 57, p. 74 juſqu'à 83. Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, p. 145, 179 & 402.

(*b*) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 113.

» du monde où la véritable Religion n'a pas » été connue (*a*) ».

Sur ce principe qui eſt puiſé dans la nature, nous ſommes très-bien fondés à douter que les anciens peuples ayent jamais pris des hommes pour principal objet de leur culte, que *les Grecs n'ayent eu guère d'autres Dieux que des hommes déïfiés*, comme M. l'Abbé Banier l'a ſoutenu (*b*), qu'ils ayent rendu ſi communément les honneurs divins aux inventeurs des Sciences & des Arts. Car enfin les idolâtres modernes n'ont point encore pouſſé l'aveuglement juſqu'à confondre des hommes vivans ou morts avec leurs Dieux; jamais les Sauvages n'ont érigé des autels à ceux des Européens qui leur ont enſeigné quelqu'uſage utile & qui leur ont prouvé que nous ſommes plus habiles qu'eux. Croirons-nous les anciens Grecs plus ſuperſtitieux & plus imbécilles que les Sauvages; toujours prêts à quitter l'ancien culte des Génies qu'ils avoient adorés de tout temps, pour leur ſubſtituer des hommes, & à recevoir de nouvelles Divinités de l'Egypte ou de la Phénicie? §. 13.

Mais n'allons point chercher au-delà des mers & dans les climats barbares, les idées §. 14.

(*a*) Mythol. de Banier, tome 1, l. 2, c. 7.
(*b*) *Ibid.* l. 5, c. 2, p. 412.

groſſieres qui ont été la ſource du Polythéïſme & de l'Idolâtrie. Elles ſubſiſtent encore parmi nous, & ſe reproduiſent tous les jours ſous mille formes différentes. Dans le ſein même du Chriſtianiſme, au milieu des connoiſſances lumineuſes que donne la vraie Religion, le peuple toujours ignorant & peureux demeure perſuadé que le monde eſt plein de Génies qu'il nomme *Eſprits*, *Lutins*, *follets* ou *revenans*, & il ne manque pas de leur attribuer tous les effets naturels dont il ne conçoit pas la cauſe. Delà tant de fables & tant d'erreurs parmi les habitans des campagnes. Selon leur opinion commune, les feux nocturnes ou exhalaiſons enflammées qui paroiſſent ſur les marais, ſont produits par un *Eſprit follet*, qui ſe plaît à égarer & à faire périr les voyageurs; & cette croyance eſt très-ancienne, ſi nous en croyons Damaſcius (*a*). Le cochemar eſt encore pour eux le même lutin que les Grecs nommoient *Ephialtès;* jamais ils ne concevront que les ſomnambules puiſſent faire en dormant les mêmes actions que font les autres hommes étant éveillés, panſer les chevaux, ranger un ménage, parcourir une maiſon du haut en bas; conſéquemment ils croyent que ce ſont les ames des morts qui reviennent

(*a*) Dans Photius, n. 242 p. 1063.

de l'autre monde, ou des Eſprits qui ſe plaiſent à faire du bruit & à inquiéter les vivans.

Ce même peuple inſtruit par ſa Religion que Dieu eſt l'auteur de tous les biens, que ſa providence les diſtribue comme il lui plaît, ne laiſſe pas d'attribuer à des Génies malfaiſans, les maux qui lui arrivent. Ce ſont des Sorciers ou des Démons qui produiſent les orages, qui tiennent leur *Sabat* & font du bruit dans les airs, qui envoyent des maladies cruelles & incurables : c'eſt par leur entremiſe que de prétendus Magiciens jettent des ſortiléges ſur le bétail, empoiſonnent les pâturages, corrompent le lait, tirent le vin des celliers. Souvent un Eſprit foible tourmenté par des vapeurs, ſe croit poſſédé du Démon. L'on ne prétend point inſinuer par-là qu'il n'y ait jamais rien eu de réel dans la magie ni dans les poſſeſſions, mais qu'il y a eu très-ſouvent de l'illuſion ou de la fourberie. Le pouvoir des Démons, ſur-tout avant la venue de Jeſus-Chriſt, eſt clairement prouvé par l'Evangile, & on ne peut le révoquer en doute ſans impiété. Il y a même des faits modernes ſi bien conſtatés que l'on ne peut les nier ſans donner dans le pyrrhoniſme hiſtorique. Dans une matiere auſſi obſcure, l'incrédulité opiniâtre & la crédulité aveugle ſont deux excès éga-

lement blâmables, également ridicules. Mais pour un fait réel le peuple en ſuppoſe cent qui ſont imaginaires. Le Démon peut s'emparer des corps, notre Religion nous l'enſeigne : donc toute maladie ſinguliere & que l'art ne peut guérir, eſt une opération du Démon ; on peut jetter des ſortiléges ſur les hommes & ſur les animaux, cela eſt prouvé juridiquement & par des faits inconteſtables ; donc toute maladie du bétail eſt l'effet d'un ſortilége : voilà comme le peuple groſſier raiſonne, & toutes les inſtructions du monde ne le corrigeront jamais.

L'on en trouve d'aſſez ſimples pour ſe perſuader que dans les vieux châteaux, dans les ruines des anciens édifices, il y a des Eſprits occupés à garder les tréſors qui y ont été enfouis, que ſouvent l'on voit aux environs ou que l'on entend des chaſſeurs & des meutes de chiens, des fantômes, &c. L'on ne finiroit pas, ſi l'on vouloit faire un détail exact de tous les préjugés populaires en ce genre. Il n'eſt pas ſurprenant que les Savans n'y ayent pas fait attention ; élevés dans le monde poli, peuvent-ils penſer à chercher la copie des anciens Grecs dans les habitans groſſiers des campagnes ?

§. 15. Ces erreurs ont été dans tous les temps l'apanage de l'humanité, les terreurs paniques, la crainte des intelligences maîtreſſes

de la nature, ont été la maladie de tous les siécles, sur-tout des siécles ignorans & grossiers. Ce n'est point la philosophie qui nous en a guéris, c'est l'Evangile. Si la maxime de Pétrone, que les premiers Dieux ont été enfantés par la crainte : *primus in orbe Deos fecit timor*, n'est pas absolument vraie, elle l'est du moins à l'égard des Dieux du Paganisme; presque tous sont nés d'une imagination effrayée, & la même cause est toujours prête à les reproduire (*a*). Si la foi d'un Dieu unique, souverain maître de l'univers venoit à s'effacer de l'esprit des peuples ignorans, à quoi tiendroit-il qu'ils ne rendissent un culte à tous ces Etres dont ils ont l'imagination frappée, & que l'on ne vît renaître toutes les pratiques dont on se servoit autrefois pour les rendre propices ? Voilà donc un monument toujours subsistant de

(*a*) Les Grecs ont souvent imaginé des Génies à bon marché. Comme il arrivoit quelquefois aux chevaux qui couroient dans la lice à Olympie de s'épouvanter, de culbuter le char & celui qui le montoit, on jugea que la chose valoit la peine de créer un Génie *Taraxippus*, *l'effroi des chevaux*, fils de Neptune *Hippius*, ou de Neptune Cavalier. & on lui érigea une statue dans la lice même. Il y avoit dans un portique d'Athènes, une tête de marmouzet qui paroissoit sortir de la muraille. Il plût aux Athéniens d'en faire un Dieu sous le nom d'*Acratus*. Ἄκρατος signifioit proprement tête ou élévation ; mais en le confondant avec Ἄκρατον *Merum*, vin pur, on décida qu'*Acratus* étoit un Génie de la suite de Bacchus, *Voyez Pausan. l. 6, c. 40, & l. 1, c. 2.*

l'origine du Polythéïſme, & de la maniere dont il s'eſt introduit chez les Nations les plus ſages.

§. 16. Mais il y a encore loin de cette premiere erreur juſqu'à l'adoration des hommes. En général, les peuples ne ſont pas fort enclins à rendre les honneurs divins à leurs ſemblables. Lorſque des Rois ou des conquérans par un excès de vanité ont exigé de leurs ſujets cette baſſe flatterie, elle n'a duré qu'auſſi long-tems qu'ils ont été en état de ſe faire craindre. L'apothéoſe des Empereurs Romains étoit plutôt dans ſon origine un hommage ſervile rendu au ſucceſſeur, qu'une marque ſincere de reſpect pour la mémoire du mort. On peut ſe former une grande idée des Eſprits que l'on ſuppoſe maîtres de la nature, parce qu'on ne les voit pas, & que leurs opérations nous étonnent; mais on voit les héros, & ordinairement ils perdent beaucoup à être vûs de près. Si nous pouvions rapprocher de nous ceux de la Gréce, nous trouverions bien à rabattre de leur réputation. Il a donc fallu pluſieurs ſiécles, pour leur donner le temps de croître par l'éloignement, & aux conteurs de fables le loiſir d'enchérir les uns ſur les autres. Ce n'eſt que par une longue ſuite d'erreurs que les idées religieuſes d'une Nation ſe ſont perverties, juſqu'à croire que certains hommes

mes avoient été ſemblables aux Dieux. Soutenir que cette révolution a été en Egypte l'ouvrage de quelques années, que l'eſprit de vertige, qui a ſaiſi tout-à-coup les Egyptiens, a tourné en peu de temps toutes les têtes dans la Phénicie & dans la Gréce, c'eſt un étrange paradoxe que l'on pourroit croire à peine, quand même il paroîtroit appuyé ſur des preuves démonſtratives.

CHAPITRE VII.

Cinquiéme preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.

CE n'eſt pas une des moindres difficultés de la Mythologie que de trouver la raiſon du culte que les Egyptiens rendoient à certains animaux, & de montrer comment il a pu s'introduire parmi eux. Ce que l'on a écrit ſur ce ſujet, n'a point tranché le nœud principal; on n'a point encore fait ſentir la liaiſon de cet uſage bizarre avec le principe général du Polythéïſme, l'énigme demeure toujours auſſi obſcure. Quelque monſtrueuſes qu'ayent été les idées des Egyptiens, elles ne leur ſont §. 1.

point venues par hazard. Si l'on peut faire voir qu'ils ont, pour ainſi dire, extravagué par principes, que la même cauſe qui a donné naiſſance aux fables grecques, a dû enfanter les folies egyptiennes, il y aura lieu de croire que l'on touche enfin à la vérité.

§. 2. M. l'Abbé Banier, après avoir prouvé par une foule d'autorités irréprochables que le fait n'eſt pas douteux, que les Egyptiens ont réellement rendu un culte religieux à certains animaux qu'ils nommoient ſacrés, obſerve (*a*) que ce culte étoit relatif; ils n'honoroient point un animal pour lui-même, mais comme ſymbole de quelque Divinité. Oſiris étoit repréſenté par un bœuf; Iſis, par une vache; Pan ou Bacchus, par un bouc; Diane; par un chat, Anubis ou Mercure, par un chien. Il donne enſuite quatre raiſons de cette coutume; 1°. comme on avoit déſigné les douze ſignes du Zodiaque par des animaux, & que l'on avoit commencé par adorer les aſtres, il n'eſt pas ſuprenant que l'on ait rendu un culte à ces animaux céleſtes; 2°. ſelon la fable, les Dieux pourſuivis par Typhon avoient été obligés de ſe cacher ſous la figure de certains animaux, nouveau motif d'honorer ceux-ci; 3°. la Métempſycoſe ou l'opinion établie en

(*a*) Explic. Hiſt. des Fables, tome 1, l. 6, c. 4, p. 508.

Egypte, que les ames des hommes paſſoient après la mort dans le corps des animaux, avoit auſſi contribué à ce culte; 4°. l'utilité qu'on retiroit des animaux, inſpiroit un fond de reſpect pour eux. Diodore de Sicile dit à-peu-près la même choſe ſur le témoignage des Egyptiens mêmes (*a*).

§. 3. Si l'on veut examiner de près toutes ces raiſons, l'on verra qu'aucune n'eſt ſatisfaiſante & ne réſout la difficulté. Pourquoi les Egyptiens ſe ſont-ils aviſés de prendre les animaux pour ſymboles de leurs Dieux; d'y loger les ames des morts, d'en faire les ſignes céleſtes? Ces queſtions demeurent toujours indéciſes, & l'on fait ici pluſieurs ſuppoſitions ſans fondement.

1°. L'auteur de l'hiſtoire du Ciel a montré que les 12 ſignes du Zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des aſtres, mais qu'ils ſont relatifs aux productions & à l'état de la nature pendant les 12 mois de l'année. Le belier a déſigné le mois de Mars, parce qu'alors les brebis mettent bas leurs agneaux: le taureau eſt au mois d'Avril, parce que les veaux ont coutume de naître vers ce temps-là: au lieu des gémeaux qui marquent le mois de Mai,

(*a*) Hiſt. univ. de Diodore, traduction de M. l'Abbé Terraſſon, tome 1, p. 182.

il y avoit autrefois deux chevreaux, parce que leur naiſſance ſuccéde aux précédens. L'écreviſſe nous apprend au mois de Juin que vers le ſolſtice le ſoleil ſemble reculer ou ralentir ſa courſe; ainſi du reſte (*a*). Il eſt très-vraiſemblable que les noms que nous donnons encore aux mois, ſont à peu près la même alluſion à l'état de la nature, quoiqu'il ſeroit difficile de le faire voir en détail. Si l'on perd de vûe ces idées ſimples, les ſeules dont les anciens peuples étoient ſuſceptibles dans l'état de groſſiéreté où ils étoient encore, on ne peut plus rendre raiſon de leurs uſages.

2°. Il eſt évident que le Zodiaque n'a point été inventé par les Egyptiens; la ſuite des mois ne nous repréſente point l'état de la nature en Egypte, où les ſaiſons & les travaux ſont fort différens des autres pays du monde. Il eſt prouvé d'ailleurs que les noms des ſignes leur ont été donnés par les Grecs, & que les Orientaux ne les caractériſoient pas de même (*b*). Enfin le culte des animaux en Egypte paroît plus ancien que le Zodiaque; puiſque nous en voyons déja des marques au temps de Moyſe dans l'adoration du veau d'or.

(*a*) Hiſt. du Ciel, tome 1, p. 17 & ſuiv.

(*b*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tom. 6, p. 124 & ſuiv.

3°. La fable du déguiſement des Dieux eſt une imagination des Grecs ou des Egyptiens des derniers ſiecles, poſtérieure de beaucoup aux inſtitutions religieuſes des premiers temps; le culte des animaux ne lui doit pas ſa naiſſance, c'eſt la fable au contraire qui eſt née de l'alluſion à ce culte ancien.

4°. La Métempſycoſe eſt un dogme auſſi ſurprenant que l'uſage que nous examinons; l'un ne peut pas ſervir à expliquer l'autre, puiſqu'il s'agit d'indiquer également leur origine.

5°. L'utilité des animaux n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour leur décerner un culte religieux, M. l'Abbé Banier en convient: autrement les Egyptiens auroient dû adorer le le bois, la pierre, les minéraux, parce qu'ils ſont utiles.

Il faut donc remonter au principe de toutes ces imaginations. Nous avons déja dit, & nous ne tarderons pas de le montrer, que l'ignorance des opérations de la nature, l'admiration ſtupide de ſes phénomènes & les équivoques du langage ont été la ſource du Polithéïſme, de l'Idolâtrie & des ſuperſtitions grecques; il y a bien de l'apparence que les mêmes cauſes ont produit les mêmes effets chez les Egyptiens. §. 4

Le préjugé commun à tous les peuples ignorans, a été de croire que toute la nature

étoit animée par des Eſprits : nous avons vu, chap. 6, que cette perſuaſion ſubſiſte encore d'un bout de l'univers à l'autre. C'eſt une Intelligence, diſoient les Grecs, qui conduit le ſoleil, qui dirige ſon cours avec cette régularité qui nous étonne, qui par ſa chaleur bienfaiſante donne la vie à toute la nature; c'en eſt une autre qui préſide à la mer, qui gouverne un élément tout-à-la-fois ſi utile & ſi redoutable, qui excite à ſon gré les vents & les tempêtes. C'eſt une Nymphe qui fournit les eaux d'une fontaine ou qui entretient le cours d'un fleuve : c'eſt à une Divinité que nous ſommes redevables des fruits de la terre & des merveilles de la végétation. La matiere ſeule eſt incapable de ſe mouvoir & de produire des opérations ſi admirables. Il eſt donc juſte de rendre un culte à ces Génies bienfaiſans, qui ne ſont occupés qu'à pourvoir à nos beſoins. Telle eſt l'origine du Polythéïſme.

§. 5. Or, parmi les phénomènes de la nature, en eſt-il un plus ſurprenant que l'induſtrie & les opérations des animaux? Pouvons-nous trouver mauvais que les Egyptiens en ayent été frappés juſqu'à l'admiration? Avec tous les raiſonnemens de la Philoſophie, ſommes-nous venus à bout de concevoir que la matiere ſeule puiſſe être le principe de ces opérations admirables, & le peuple le croira-t-il

jamais? On connoît déja la prévention de preſque toutes les Nations ſur cet article: perſonne n'ignore la tendre amitié des Arabes pour leurs chevaux, avec leſquels ils vivent dans la plus étroite fraternité; l'opinion des Turcs qui penſent que l'aumône faite à un chien, eſt une œuvre très-méritoire pour l'autre vie; la croyance des Negres qui ſont perſuadés que les ſinges ſont une eſpéce d'hommes, & qu'ils s'abſtiennent volontairement de parler, de peur qu'on ne les faſſe travailler; le préjugé des Sauvages qui croyent que les brutes ont une ame tout comme les hommes; le ſentiment des Lapons qui regardent les animaux féroces comme des Génies, l'habitude des Bergers occupés à nourrir & à conduire des animaux, ils converſent avec eux comme s'ils parloient à leurs ſemblables. On a vu des payſans effrayés, faire le ſigne de la croix & s'enfuir pour avoir oui parler un perroquet, perſuadés que le Diable inſpiroit cet animal. Enfin, l'on ſe ſouvient que le ridicule des opinions philoſophiques ſur l'ame des bêtes a donné lieu parmi nous à un amuſement fort ingénieux, dont les Eſprits ſimples auroient pû aiſément être la dupe (*a*).

(*a*) Amuſement philoſ. ſur le langage des bêtes, par le P. Bougehant.

§. 6. Ce que l'on n'a propoſé que par plaiſanterie & comme un pur jeu d'eſprit, les Egyptiens le croyoient fort ſérieuſement. Ils n'avoient pas appris de Deſcartes, que les bêtes ſont de ſimples machines; conſéquemment ils les croyoient animées par un Génie (*a*). Voici à peu près comme ils raiſonnoient. C'eſt ſans doute une Intelligence bienfaiſante, qui fait revenir exactement la hupe avec le ſouffle des vents étéſiens, pour manger les vers & les inſectes qui endommageroient nos moiſſons; c'en eſt une autre qui ramene chaque année l'ibis ou la cigogne pour détruire les ſerpens & les reptiles dont nos campagnes ſeroient infeſtées: c'eſt un Génie obligeant qui engage l'ichneumon à chercher les œufs du crocodile & à les caſſer, pour empêcher ce dangereux animal de multiplier: c'eſt un eſprit ſupérieur, qui donne au chien une ſagacité ſinguliere & un attachement inviolable pour ſon maître. On ne ſauroit aſſez remercier ces Dieux ſi officieux de tous les ſervices qu'ils nous rendent.

§. 7. Avec ces raiſonnemens, eſt-il plus ridicule de voir un Egyptien proſterné religieuſement aux pieds d'un barbet, que de voir un bel eſprit grec immoler un taureau à la

(*a*) Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, p. 362.

Nymphe d'un fleuve, ou le pieux Horace ſacrifier gravement un chevreau à la fontaine de Blanduſie ? Je ſoutiens que celui-ci eſt moins raiſonnable que le premier : il y a plus de marques d'intelligence dans le manege d'un chien que dans le cours d'une fontaine. Rien n'eſt ſi riſible que d'entendre Juvenal s'égayer aux dépens d'un peuple qui honore les chiens, tandis qu'il ne connoît point Diane ; comme ſi cette Divinité imaginaire eût été plus utile à un chaſſeur, qu'un limier de bon nez pour lancer le gibier, ou un fort levrier pour le pourſuivre. De quel front oſe-t-il railler les Egyptiens ſur leur reſpect pour les oiſeaux, pendant qu'à Rome auſſi-bien qu'en Gréce, on leur ſuppoſoit l'eſprit prophétique, & que les augures les conſultoient ſur les affaires d'état ? folie pour folie, l'une vaut l'autre ; en fait d'opinions & d'uſages bizarres, les Romains n'avoient rien à reprocher à perſonne.

Toutes ces rêveries venoient évidemment de la même ſource, de la perſuaſion répandue chez tous les peuples, que des Eſprits ou Intelligences faiſoient mouvoir toute la nature, & du penchant naturel à leur rendre un culte pour les bienfaits que l'on croyoit en recevoir.

Les Philoſophes mêmes avoient ſubtiliſé §. 8.
ſur cette opinion populaire. Selon quelques-

uns, les abeilles avoient une portion de l'Intelligence divine, comme les hommes & les autres animaux. Virgile nous étale ce dogme dans ces beaux vers :

His quidam ſignis, atque hæc exempla ſecuti,
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.

GEORG. *l.* 4, ℣. 219.

Les Egyptiens étoient-ils donc plus blâmables d'adorer l'Intelligence divine dans les animaux, que les Romains d'encenſer leurs Empereurs ?

§. 9. Ce ſeroit ici le lieu d'examiner quelle relation les Egyptiens avoient imaginée entre telle divinité & tel animal, en vertu de laquelle l'un étoit le ſymbole de l'autre ; mais comme cette diſcuſſion dépend des principes qui ſeront établis dans le chapitre 10, on ſe trouve obligé de renvoyer cet examen au chapitre 11, §. 20.

§. 10. De ce que nous venons de dire, on peut déja tirer pluſieurs conſéquences. En ſuppoſant que les Dieux des Egyptiens, comme ceux des Grecs, étoient les Eſprits mo-

teurs de la nature, on comprend 1°. comment ils ont imaginé que plusieurs de ces Intelligences s'étoient logées dans les animaux utiles pour rendre service aux hommes, & comment la reconnoissance a engagé la multitude à rendre un culte à ces êtres bienfaisans. Malgré l'utilité des animaux, jamais les Egyptiens ne les auroient adorés, s'ils ne les avoient supposés intelligens. 2°. Par quelle raison la crainte les a portés à honorer les Esprits malfaisans qu'ils ont cru habiter dans les animaux nuisibles, tels que le crocodile, le loup, &c. 3°. Comment ils ont jugé ensuite que les ames des morts pouvoient aller occuper la même place que ces Génies prétendus, & résider comme eux dans les animaux. Ainsi le dogme de la Métempsycose est né de la même source que le culte dont nous parlons. 4°. L'on conçoit encore pourquoi les différentes villes d'Egypte n'honoroient point le même animal. Le dogme des Génies, bons ou mauvais, avoit sans doute persuadé aux Egyptiens, comme aux Grecs & aux Romains, que chaque ville avoit son Dieu ou Génie tutélaire particulier, qu'il ne manquoit pas de se loger dans celui des animaux qu'on lui consacroit & dont chaque ville portoit le nom. Ainsi les Romains se forgerent une Déesse *Roma*; ceux d'Antium, une Déesse *Antée*;

ceux d'Alabanda, un Dieu *Alabandus*, &c. conſéquemment on devoit préſumer qu'il y avoit ſouvent de la diſſention entre ces Dieux locaux, tout comme il y avoit guerre entre les Dieux de Troye & d'Argos, entre ceux de Rome & de Carthage. Delà s'enſuit la coutume de tuer dans une ville les animaux que l'on adoroit dans une autre, les querelles & les combats occaſionnés par cet acte d'hoſtilité, la haine héréditaire entre certaines villes pour ce ſujet, &c. 5°. L'on comprend comment cette même croyance des Divinités locales, ſi analogue aux idées des peuples ignorans, a fait naître & perpétue chez les Negres le culte des Dieux fétiches qui eſt le même que celui des Egyptiens, & la Métempſycoſe, ſans qu'il ſoit beſoin que ceux-ci les ayent portés dans ces divers climats. Nous le verrons dans le chap. 14. 6°. Que ſi les Egyptiens ont adoré les oignons & les autres plantes, ce culte étoit relatif auſſi-bien que celui des animaux, ils penſoient honorer par-là le Génie auquel ils étoient redevables de ces alimens, tout comme les Grecs ont honoré Cérès pour leur avoir donné du blé, & Bacchus, pour leur avoir procuré du vin. 7°. Que tous ces cultes bizarres n'ont point été abſolument incompatibles avec la croyance d'un Dieu ſuprême, dont les Egyptiens paroiſſent avoir

conſervé l'idée, les uns ſous le nom de *Phta*, les autres ſous le nom de *Cneph*; puiſque nous voyons Platon allier enſemble la connoiſſance d'un Dieu ſouverain & pere de ce monde, avec la foi des Dieux populaires ou des Intelligences du ſecond ordre (*a*). C'étoit à la vérité une pitoyable philoſophie, mais elle eſt bien plus pardonnable aux peuples de l'Egypte qu'au divin Platon.

Si l'on tient l'hypothèſe contraire, ſi l'on ſuppoſe que les Dieux de l'Egypte étoient originairement des hommes, tout devient inintelligible; il n'eſt pas ſurprenant qu'avec cette prévention les Mythologues n'ayent pas vu clair dans la Religion des Egyptiens. 1°. Jamais ils ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont paſſé de l'adoration des aſtres à celle des hommes, de celle-ci à la Métempſycoſe, au culte des animaux & des plantes, & quelle relation il y avoit entre ces différentes erreurs. 2°. Jamais ils n'accorderont leur ſyſtême avec le texte de l'Ecriture. Nous avons remarqué (*b*) que le Sage, parlant des divers objets de l'idolâtrie, place en premier lieu les êtres naturels, enſuite leurs ſymboles; enfin les hommes & §. 11.

(*a*) Voyez ci-deſſus, chap. 4. §. 3.
(*b*) Chap. 3. §. 2.

leurs images. Par cet ordre ſucceſſif nous voyons que ce ſont les Etres phyſiques ou les Génies maîtres de la nature qui ont été adorés d'abord, avant que l'on rendît un culte aux héros & à leurs ſtatues. Que l'on ait métamorphoſé en homme ou en animal, un Génie que l'on ne voyoit pas, cela n'eſt pas ſurprenant; mais que l'on eût peint des hommes ſous la figure de bêtes, au lieu de les repréſenter dans leur état naturel, ce ſeroit une bizarrerie inconcevable. 3°. Jamais ces Mythologues ne ſeront d'accord avec eux-mêmes. M. l'Abbé Banier obſerve après Hérodote (*a*), que les Egyptiens ne connoiſſoient point de héros ou de demi-Dieux; nouvelle preuve qu'ils n'ont penſé que fort tard à déifier des hommes & à confondre leurs Rois avec les Dieux, comme ils faiſoient du temps de Diodore de Sicile (*b*). Ce n'eſt donc pas eux qui ont porté ce culte dans la Gréce. 4°. Quand même on auroit quelques Auteurs anciens à nous oppoſer, nous ſerons toujours en droit de nous en tenir au ſentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque qui avoient voyagé en Egypte, & qui ont ſans doute examiné la Religion de ce Pays, avec des yeux philoſophes. Ils

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 3, pag. 1.
(*b*) Voyez ſon texte, chap. 9, §. 12.

ont jugé qu'Iſis, Oſiris, Typhon & les autres Dieux Egyptiens étoient plutôt des Démons que des hommes; que leurs fables étoient à-peu-près les mêmes que celles des Géans & des Titans de la Gréce, & ils ont ſuivi en cela les opinions des vieux & anciens Théologiens (*a*). L'explication des fables par l'hiſtoire eſt donc contraire à la plus ſaine antiquité. Nous le verrons plus en détail dans les chapitres ſuivans.

(*a*) Plutarque, ſur Iſis & Oſiris, n. 11 & 12.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme preuve; difficultés auxquelles on ne peut ſatisfaire quand on ſuppoſe que les fables ſont hiſtoriques.

JUSQU'A préſent les ſavans ſe ſont formé de la Mythologie une idée bien différente de celle que nous en avons conçue; ils penſent que les fables grecques ne ſont autre choſe que l'ancienne hiſtoire, déguiſée ſous des expreſſions équivoques & chargée de circonſtances merveilleuſes imaginées à plaiſir, pour exciter une frivole admiration. Les Grecs, ſous les noms de leurs Dieux, ont adoré ou leurs propres §. 1.

ancêtres, ou les premiers Princes qui ont fondé des empires, qui ont réuni les peuples en corps de ſociété, qui ont enſeigné les arts les plus néceſſaires. Ouranos ou Cœlus, Chronos ou Saturne, Zéus ou Jupiter, ſont trois Monarques qui ſe ſont ſuccédés. La troupe des Dieux qui leur ont été aſſociés, ſont les principaux perſonnages qui ont vécu ſous leur regne ou immédiatement après. Ce que l'on raconte de leurs guerres, de leurs conquêtes, de leurs crimes même, eſt vrai pour le fond, mais défiguré par des circonſtances fabuleuſes. Les Egyptiens & les Phéniciens qui ont amené différentes colonies dans la Gréce, ayant raconté quelques événemens arrivés chez eux, l'on entendit leurs narrations de travers, tant à cauſe de l'obſcurité de leur langage, que par le penchant invincible des Grecs pour le faux merveilleux, & on en fit de nouveaux épiſodes à l'ancienne hiſtoire. Ce mêlange bizarre de perſonnes qui ont vécu en différens temps, de faits arrivés en différens lieux, de noms dont on n'a pas pris le vrai ſens, a formé un aſſemblage ridicule que les poëtes ont habillé ſelon leur goût. En ajoutant des perſonnages allégoriques à ceux qui ont exiſté réellement, ils ont augmenté la confuſion. Ainſi s'eſt arrangée ſucceſſivement l'eſpéce

de

de généalogie qu'Héſiode nous a donnée dans ſa Théogonie, & qu'Homere avoit déja ſuivie dans ſes deux Poëmes. Pour démêler le vrai au milieu de tant d'acceſſoires étrangers, il faut chercher l'étymologie des noms grecs dans les langues de l'Orient, rapprocher autant que l'on peut l'hiſtoire de la Gréce de celle de l'Egypte & de la Phénicie, rapporter le tout aux idées & aux mœurs des anciens peuples.

Ce ſyſtême, dont nous examinerons les preuves dans la ſuite, a été ſoutenu par Bochart, continué par le Clerc dans ſon commentaire ſur Héſiode & dans quelques volumes de ſa Bibliothéque univerſelle, adopté avec quelques changemens par M. l'Abbé Banier, dans ſon explication hiſtorique des fables, développé dans pluſieurs mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, ſuppoſé vrai par la plupart des Savans qui ont écrit depuis. Rien ne manquoit à ces divers auteurs pour le mettre dans tout ſon jour; connoiſſance parfaite du grec & des langues orientales, étude profonde & ſuivie de l'ancienne hiſtoire & des mœurs des différens peuples, critique judicieuſe des anciens, pour fixer le degré d'autorité qu'on peut leur donner, lecture immenſe de tous les Mythologues. Avec des talens ſi rares, on voit qu'ils ne ſont pas con- §. 2.

tens de leurs découvertes, qu'il reſte toujours des doutes à éclaircir, des difficultés auxquelles on ne répond point. Souvent ils racontent plutôt ce que l'on a dit, qu'ils ne donnent la raiſon pourquoi on s'eſt aviſé de le dire. Comment les Grecs ſont-ils parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité? Quelle étoit auparavant leur croyance? Par quelle progreſſion de fauſſes idées ſont-ils tombés dans cette erreur? Ont-ils ſuivi pour s'égarer la même route que les autres peuples? Tant que nous ne ſerons point appaiſés ſur ces queſtions, la Mythologie ne ſera pas ſuffiſamment expliquée.

§. 3. Si le ſyſtême que l'on vient d'expoſer, n'eſt pas vrai, il eſt du moins hardi, & il convenoit de l'être à ceux qui l'ont imaginé. Les Latins, mieux inſtruits que nous de l'hiſtoire grecque, parce qu'ils touchoient de plus près aux événemens, l'avoient partagée en trois époques principales: ils nommoient la premiere, les temps inconnus; ceux-ci s'étendent depuis la création, ou plutôt depuis la diſperſion des nations, juſqu'au déluge d'Ogygès, c'eſt-à-dire, juſques vers l'an 2200 du monde, 544 ans après le déluge univerſel, 1800 ans avant Jeſus-Chriſt. La ſeconde comprend les temps fabuleux ou héroïques qui

durent environ 1000 ans, depuis Ogygés juſqu'aux Olympiades, 776 ans avant Jeſus-Chriſt, époque à laquelle commencent les temps hiſtoriques. Nos Mythologues moins timides, prétendent retrouver l'hiſtoire des temps héroïques, ſous l'enveloppe des fables dont on l'a défigurée ; ils ſe flattent même de porter la lumiere dans le chaos des ſiecles inconnus : eſſayons ſi, avec le flambeau qu'ils nous prêtent, nous pourrons marcher en ſûreté.

§. 4. Premiere difficulté.

On commence par ſuppoſer un empire de Titans, ou des Rois devenus Dieux, dans des ſiecles où il n'y avoit point de villes bâties, ni d'arts cultivés dans la Gréce, où les peuples de ces contrées étoient encore ſauvages & barbares. Selon l'opinion commune, les plus anciennes villes grecques, Athénes, Argos, Thébes, Sicyone, remontent à-peu-près au temps d'Abraham & aux commencemens du premier empire des Aſſyriens, c'eſt-à-dire, environ à l'an 400 après le déluge. Etoit-ce trop de quatre ſiecles pour peupler toute l'étendue de l'Aſie mineure, & amener inſenſiblement des colonies juſques dans la Gréce & la Theſſalie ? Comment s'eſt-il pû former un vaſte empire avant cette époque ?

Dom Pezron, pour ſortir de cet embar-

ras & ſoutenir le regne des Princes Titans; n'a point trouvé de meilleur moyen que de prolonger les temps, d'adopter la chronologie des Septante, de ſuppoſer que depuis le déluge juſqu'aux premieres époques de l'hiſtoire profane, il s'eſt écoulé un plus grand nombre de ſiecles que l'on n'en compte communément. Sans entrer dans cette diſcuſſion chronologique, arrêtons-nous à une preuve de fait. Selon l'ordre des migrations du genre humain, les premiers empires ont dû commencer dans le voiſinage de la Méſopotamie, parce que c'eſt-là que les hommes ſe ſont trouvés raſſemblés après le déluge. Les Etats de l'Aſie doivent donc être plus anciens que ceux de l'Europe; il eſt donc impoſſible que dès les commencemens de la domination des Aſſyriens, avant la Monarchie des Egyptiens, avant la naiſſance des royaumes de l'Aſie mineure, il y ait eu à 400 lieues des plaines de Sennahar & au-delà des mers, un prétendu empire des Titans.

La maniere dont il a fini, eſt encore plus incompréhenſible que ſes commencemens. Peut-on concevoir qu'un empire ſi étendu & ſi célébre n'ait laiſſé après lui ni ſucceſſion ni veſtiges certains? A-t-il duré peu ou long-tems? Quelles en étoient les

bornes préciſes & le ſiége principal ? A la mort du dernier Souverain, comment ſes Etats ont-ils été démembrés ? Que ſont devenus Jupiter, Pluton, Neptune ? Rien de connu ſur leur deſtinée. Des Princes qui naiſſent à l'un des bouts du monde pour aller regner à l'autre, dans un temps où la navigation n'étoit pas connue, qui font des conquêtes dans des pays où il n'y avoit pas de villes, qui fondent un empire chez des peuples auſſi ſauvages que ceux de l'Amérique, qui diſparoiſſent tout-à-coup ſans laiſſer aucun monument certain de leur regne ; cela eſt-il plus aiſé à comprendre que les rêves de la Mythologie ?

Dans quel pays du monde ces Princes ont-ils vécu ? Les Grecs prétendent que c'eſt dans la Theſſalie, les Egyptiens & les Phéniciens ſoutiennent que c'eſt chez eux : les uns les placent chez les peuples Atlantiques ſur les côtes d'Afrique, d'autres plus hardis les tranſportent dans le fond du Nord. Il eſt fort probable que des Rois qui ont vécu en tant de lieux, n'ont exiſté nulle part.

Ici la Chronologie ſe trouve auſſi confondue que la Géographie ; pour concilier toutes les époques, il faut ſuppoſer que les galanteries de Jupiter ont duré au moins cinq cens ans, autrement il ne peut avoir

été contemporain de toutes les femmes qu'on lui fait épouſer, ni de tous les enfans qu'on lui attribue.

Dans les premiers temps, tous les Etats furent héréditaires; auſſi l'on prétend que Saturne & Jupiter ont ſuccédé à leur pere : mais après eux plus de ſucceſſion; Jupiter, Pluton, Neptune, trois Monarques puiſſans n'ont point laiſſé d'héritiers : on leur attribue un grand nombre d'enfans qui ne font après eux aucune figure. Ils avoient appris aux Grecs les ſciences & les arts, tout a diſparu avec eux : après pluſieurs ſiecles, il a fallu que des Etrangers, des Egyptiens, des Phéniciens vinſſent de nouveau tirer les Grecs de la barbarie.

Quand donc le regne de Jupiter ſeroit auſſi réel qu'il eſt fabuleux, il ſeroit impoſſible que l'hiſtoire en fût parvenue aux ſiecles ſuivans, ſur-tout une hiſtoire détaillée qui nous eût appris la généalogie, les alliances, les enfans, les querelles, les crimes de ce Dieu prétendu. Chez les peuples ſauvages, tels qu'ont été les anciens Grecs, même après le ſiecle des Titans, on ne trouve ni tradition ni monumens. L'hiſtoire ſe tait, ou par la ſtérilité des événemens, ou par le défaut d'obſervateurs attentifs. Par-tout, le regne des Dieux a précédé celui des hommes, par-tout il y a

eu des Rois, c'eſt-à-dire, des chefs de peuplades long-temps avant qu'il y eût des hiſtoriens.

Homere, le plus grand conteur de l'univers, qui dit tout ce qu'il ſait & ſouvent ce qu'il ne ſait pas, qui ne finit point ſur les généalogies & ſur les antiquités vraies ou fauſſes, de ſa nation, qui n'omet rien de ce qui peut flatter la vanité des Grecs, n'a point connu ce fameux empire des Titans ſur la terre. Il les place dans le ciel, il les peint comme des Dieux qui ſe mêlent de tout, qui gouvernent toute la nature; jamais il n'en parle comme de mortels qui ayent vécu dans la Gréce. Ceux qui ont écrit pluſieurs ſiecles après, ont-ils recouvré d'anciens mémoires ou fouillé dans des archives que le Poëte n'avoit pas vûs? §. 5. Deuxiéme difficulté.

Héſiode qui a ſuivi Homere, parle encore ſur le même ton; il s'explique même plus clairement; ſelon lui les Titans ſont le ciel, la terre, le temps, le maître du ciel, la reine de l'air, le ſeigneur des eaux, le tombeau ou les enfers, le ſoleil, la lune, la nuit & toutes les parties de l'univers dont il fait la généalogie. Par quel enchantement des Rois, des conquérans, des hommes ſont-ils devenus tout-à-coup des êtres phyſiques? Comment cette métamorphoſe a-t-elle pu ſe faire dans l'imagination des Grecs?

Dans le ſtyle de nos deux Poëtes, l'idée de la divinité emporte l'exiſtence de tout temps; ils appellent ſouvent les Dieux, *la race divine des immortels qui exiſtent éternellement* (*a*). Leur auroient-ils donné ce titre, s'ils avoient cru que les Dieux n'étoient point d'une autre nature que les hommes? Ils ſe ſont contredits, à la vérité, en attribuant une naiſſance aux Dieux; mais enfin jamais ils n'ont parlé de même des hommes; jamais Héſiode n'a fait mourir les Dieux, quoique M. l'Abbé Banier, par inattention, lui ait attribué cette erreur (*b*). Puiſque les anciens Grecs étoient déja aſſez inſtruits pour connoître l'immortalité de l'ame, comment ont-ils pu être aſſez ſtupides pour confondre la nature humaine avec la nature divine?

§. 6. Troiſiéme difficulté.

Héſiode ſur-tout, auquel nous devons une attention particuliere, diſtingue nettement les Dieux d'avec les hommes les plus anciens. Les premiers hommes, ſelon lui, ſont ceux de l'âge d'or (*c*). Tandis qu'ils vivoient ſur la terre, Saturne regnoit dans le ciel; après leur mort, ils ſont devenus

(*a*) Iliad. l. 1, ℣. 290, 494, L. 14, ℣. 244. Théogon. ℣. 21, 33, 105.

(*b*) Explication hiſtorique des fables, tome 1, l. 5, c. 1, p. 420.

(*c*) Poëme des Travaux, ℣. 108 & ſuiv.

des

des démons, des Génies du second ordre; c'est Jupiter, qui, en qualité de Dieu souverain, leur a fait cet honneur; mais il ne les a point transportés dans le ciel, séjour des Dieux. Les hommes des âges suivans, les héros ou demi-dieux sont dans les Champs-Elysées, dans les isles fortunées où ils sont gouvernés par Saturne. C'est par une grace spéciale, par une exception unique qu'Hercule a été transporté au ciel avec les Dieux : aucun mortel n'a partagé avec lui ce privilége. Encore y avoit-il avant lui un Hercule Dieu, avec lequel le héros s'est trouvé confondu.

Dans la Théogonie le Poëte fait la même distinction (*a*). Il fait naître sous Saturne les Nymphes Mélies ou Intelligences subalternes, qui distribuent aux hommes les bienfaits de la nature; mais elles n'ont rien de commun avec les Déesses immortelles qui habitent l'Olympe. Lorsqu'il parle du regne de Cœlus, de peur qu'on ne le prenne pour un Roi, il lui donne l'épithéte de lumineux Ἀστερόεντος, pour faire sentir qu'il parle du ciel physique où sont les astres (*b*). N'est-il pas étonnant qu'après des paroles si claires, on veuille

(*a*) Théog. ℣. 187.
(*b*) *Ibid.* ℣. 414.

nous faire regarder les Titans ou anciens Dieux, comme des hommes qui ont vécu dans la Theſſalie ou ailleurs ?

§. 7. Quatriéme difficulté.

Il y a lieu de penſer que la Religion Grecque étoit la même dans le fond, & venoit de la même ſource que celle des Egyptiens, des Phéniciens & des autres anciens peuples idolâtres ; mais les Phéniciens ni les Egyptiens n'ont point adoré des hommes. Ils rendoient leur culte aux différentes parties de la nature, ou plutôt aux Intelligences que l'on ſuppoſoit y préſider ; il en eſt de même des Libyens & des Arabes. Les Scythes, les Chaldéens, les Perſes, les Aſſyriens, les Cariens, les Lydiens, les Phrygiens, les Thraces, les peuples de la Scandinavie, les anciens Germains, les Gaulois n'adoroient point des hommes ; il ſeroit aiſé de le montrer. Par quelle fatalité les Grecs ſeuls ont-ils donné dans cette erreur ?

Quand on ſeroit parvenu à nous apprendre comment ils ont pû s'égarer au point d'adorer leurs propres ancêtres ou des Princes étrangers, nous n'en ſerions pas plus avancés pour découvrir l'origine de l'idolâtrie chez les autres nations, ni d'où vient la reſſemblance qui ſe trouve ſouvent entre les fables de la Gréce & celles de l'Egypte ou de la Phénicie. Si Jupiter & Saturne ſont des Rois de Theſſalie, comment ont-ils été

adorés à Memphis ou à Tyr ? Si Vulcain a vécu dans la Gréce, comment a-t-on pu rêver ſur les bords du Nil qu'il y avoit regné ? Si au contraire ces perſonnages ſont Egyptiens d'origine, comment les Phéniciens & les Grecs ont-ils pu quitter leurs premiers Dieux pour adorer des étrangers ?

N'eſt-il pas naturel, dit-on, que les anciens peuples ayent été portés d'inclination à diviniſer les fondateurs des empires, les Rois bienfaiſans & vertueux, les Héros deſtructeurs de monſtres, les inventeurs des arts ; qu'après leur mort on leur ait attribué le pouvoir ſuprême comme une récompenſe du bien qu'ils avoient fait aux hommes ? Rien de plus vraiſemblable ſans doute dans la ſpéculation ; malheureuſement les faits ne s'accordent point avec cette ſuppoſition. 1°. Les empires n'ont point été fondés chez les peuples devenus barbares après le déluge, mais chez les nations qui commençoient à ſe policer : l'idolâtrie au contraire, & les fables, ſont nées dans les âges les plus groſſiers ; leur naiſſance a précédé preſque partout celles des premieres monarchies. 2°. Les peuples qui paſſent pour les premiers auteurs de l'idolâtrie, n'ont point mis leurs Dieux dans la liſte de leurs ſouverains. Les Egyptiens n'ont point enſeigné qu'Oſiris ait été le fondateur de leur monarchie ; ſelon eux le regne

§. 8. Cinquiéme difficulté.

des Dieux avoit précédé en Egypte celui des Rois. Les Phéniciens n'ont point regardé Ouranos & Chronos comme la tige de leurs Princes; jamais ceux-ci n'ont prétendu en être deſcendus; la Théogonie des Phéniciens ne nous donne aucun lieu de le ſuppoſer. Les Grecs de même n'ont point enviſagé Cœlus, Saturne, Jupiter, comme fondateurs de leurs premiers états: ceux-ci ſont tous poſtérieurs de beaucoup à l'empire des Titans; & cet empire a diſparu ſans laiſſer de ſucceſſion. 3°. Ces Rois prétendus, loin d'avoir mérité par leurs vertus les reſpects de la poſtérité, ont été de parfaits ſcélérats. Cœlus, ſelon la fable, étouffoit ſes enfans, Saturne avaloit les ſiens & mutila ſon pere, Jupiter a détrôné Saturne, a rempli l'univers des fruits de ſes débauches. La plupart des héros Grecs dans un état policé auroient expiré ſur la roue: le ciel des Poëtes étoit le ſéjour des crimes plutôt que le temple de la vertu. Il faut démentir l'hiſtoire de tous ces perſonnages pour ſuppoſer que les honneurs qu'on leur a rendus, ont été la récompenſe de leurs mérites.

Certainement l'on auroit eu de la vénération pour ceux qui auroient détruit des monſtres; mais y a-t-il eu réellement des monſtres à combattre dans la Gréce? Croirons-nous l'exiſtence de l'hydre de Lerne,

du ſphinx de Béotie, de la biche aux cornes dorées & aux pieds d'airain, de la chimere, &c. Tuer des bêtes féroces, a été un exercice commun à tous les premiers chaſſeurs; les Sauvages y ſont accoutumés: jamais ils n'ont regardé la défaite d'un ſanglier, d'un ours ou d'un lion, comme un exploit qui méritât des autels.

De même on auroit rendu de grands honneurs aux inventeurs des arts, ſi le même homme avoit inventé ſeul un des arts les plus néceſſaires, & l'avoit porté d'abord à la perfection par un effort de génie; mais ce n'eſt point ainſi que ces arts précieux ont été formés; c'eſt par des progrès ſucceſſifs & très-lents, par des eſſais d'abord très-groſſiers, mais que différens ouvriers ont perfectionnés peu à peu, & auxquels le hazard a ſouvent eu plus de part que l'induſtrie. Aucune des premieres tentatives n'a dû paroître aſſez admirable pour faire décerner un culte à ſon auteur. En examinant l'hiſtoire de ces Dieux que l'on a ſuppoſés préſider aux différens arts, nous montrerons par des détails tirés de *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, qu'on ne peut pas leur en attribuer la premiere invention; que le culte de ces Dieux nouveaux a commencé long-temps après la formation des ſociétés, & lorſque la Gréce étoit déja policée. D'ailleurs les Eu-

ropéens qui ont étalé aux yeux des Sauvages de l'Amérique, des arts tout formés & les ouvrages les plus merveilleux, ont-ils reçu l'encens de ces peuples ?

Enfin, nous voyons l'idolâtrie & les fables regner aujourd'hui chez des nations qui n'ont eu ni ſouverains, ni héros, ni artiſtes; il n'eſt donc pas vraiſemblable que l'erreur ait eu chez les anciens l'origine qu'on lui attribue.

§. 9. Sixiéme difficulté.

Les Grecs, ſur-tout dans les premiers temps ont mis une différence infinie entre les Dieux & les Héros ou demi-Dieux; ils n'ont point attribué la même puiſſance, ni rendu les même honneurs à ceux-ci qu'aux premiers; jamais ils ne les ont confondus, & nous verrons qu'Héſiode a grand ſoin de les diſtinguer. Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, les uns & les autres ſont de même nature; entre Hercule & Jupiter, il n'y a d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu.

§. 10. Septiéme difficulté.

Quelque prévenu que l'on ſoit en faveur des hommes déïfiés, l'on eſt forcé d'admettre un très-grand nombre de Divinités purement allégoriques; nous le verrons en expliquant la Théogonie. Juſqu'à préſent on ne nous a pas montré quelle connexion il peut y avoir entre celles-ci & les autres. Ce mélange bizarre d'êtres phyſiques & de

mortels divinisés est-il concevable ? N'est-il pas à présumer que tous les Dieux ont été de même espéce & sont nés de la même source ?

Voilà des difficultés auxquelles il ne paroît pas possible de satisfaire dans le système des Mythologues historiens. Que sera-ce, si en l'examinant de plus près il ne se trouve fondé sur aucune preuve solide, mais sur des suppositions qui se contredisent, s'il est contraire aux monumens les plus certains de l'antiquité, si au lieu d'éclaircir les fables, il les rend plus obscures ? Le système que nous avons suivi, nous paroît plus simple, mieux lié, moins rempli de difficultés ; il nous montre mieux la source des erreurs & des folies de tous les peuples, tant anciens que modernes. Les Savans ne doivent donc pas trouver mauvais que nous le préférions au leur. §. 11.

CHAPITRE IX.

Septiéme preuve ; l'aveu des Mythologues historiens ; la contradiction de leurs principes ; la foiblesse de leurs raisons.

POURRA-T-ON douter encore de la vérité du système que nous avons exposé sur l'origine du Polythéïsme & sur le vé- §. 1.

ritable objet de l'idolâtrie ancienne, s'il ſe trouve confirmé par les principes mêmes de ceux qui ont ſoutenu un ſentiment différent ? M. l'Abbé Banier, malgré la perſuaſion où il étoit, que la plupart des fables ſont fondées ſur l'hiſtoire, que le grand nombre des Dieux du Paganiſme ont été des hommes, n'a pas laiſſé d'enſeigner & de prouver que le Polythéïſme a commencé par le culte des aſtres & des différentes parties de la nature. Il eſt difficile ſans doute de concevoir comment il a pu accorder ces deux opinions; nous montrerons bientôt qu'elles ſont incompatibles : mais ſon aveu eſt important, l'on ne peut ſe diſpenſer de le rapporter & d'en ſuivre les conſéquences.

§. 2. Il prouve d'abord très-ſolidement (*a*) par le témoignage des Auteurs ſacrés & profanes, que l'idolâtrie a commencé par adorer le ſoleil & les aſtres; que ce culte a été non-ſeulement le plus ancien, mais encore le plus univerſel; qu'il ſe trouve également chez les peuples qui ont paru les premiers dans le monde, & chez les Nations récemment découvertes; enfin que cette Religion, que l'on nomme le *Sabiſ-*

(*a*) Explication hiſt. des fables, l. 3, c. 3, tome 1 pag 170.

me, a infecté preſque le monde entier. « Du » culte des aſtres, dit-il (*a*), on paſſa à » celui des choſes matérielles, ſur-tout du » ciel, des élémens, des fleuves & des mon- » tagnes; enfin au culte des hommes, que » l'on plaça au rang des Dieux ».

Il montre enſuite par un détail exact (*b*), que l'on aſſigna une Divinité particuliere à chacune des parties de la nature, que l'on diviniſa toutes les paſſions & les affections de l'ame, les vertus & les vices, que l'on créa des Dieux pour tous les beſoins de l'humanité, qu'outre ces perſonnages allégoriques dont le nombre eſt immenſe, on adora les hommes célèbres & même les animaux. On prie le lecteur de remarquer cette progreſſion; c'eſt préciſément la même que l'on a indiquée ci-devant: & il demeure pour conſtant que *les hommes déïfiés n'ont été que le dernier objet de l'idolâtrie*. Ce ſont les propres termes de M. l'Abbé Banier (*c*).

Cela ſuppoſé, 1°. dès que l'on avoue §. 3.
qu'il y a eu un nombre immenſe de Divinités naturelles & allégoriques, qu'elles ont été les premieres, que tous ces Dieux étoient

(*a*) Explication hiſt. des fables, ch. 4, p. 181.
(*b*) *Ibid.* p. 183.
(*c*) *Ibid.* p. 412.

connus avant que l'on s'avisât d'adorer des hommes, comment peut-on soutenir que le très-grand nombre des Dieux ont été des hommes, que *les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés* (*a*). N'eſt-ce pas-là une contradiction palpable ?

2°. Lorſqu'on objecte à M. l'Abbé Banier qu'il y a dans les Poëtes des choſes qui ne peuvent s'entendre que d'une maniere allégorique, qu'à tout moment ils prennent Jupiter pour l'air ; Cérès, pour le blé ou pour le pain ; Bacchus, pour le vin ; Neptune, pour l'eau ou les poiſſons ; que quand ils diſent que l'océan eſt le pere des fleuves, que les Sirenes ſont filles d'Acheloüs, ils font une allégorie évidente à la phyſique. « Je l'avoue, répond-t-il (*b*), mais » ce n'eſt pas-là l'ancien état des fables. » Bacchus y eſt regardé comme un Prince » conquérant ; Jupiter, comme un Roi de » Crète ; Cérès, comme une Reine de Si- » cile. Ce n'eſt que dans la ſuite qu'on a » attaché à ces fables anciennes, l'idée des » élémens & de toute la nature ; ce qui » prouve ſeulement qu'il s'y eſt mêlé beau- » coup d'allégories, ce qu'on ne nie pas ;

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 1, l. 5, c. 2, p. 412.

(*b*) L. 1, c. 2, p. 23.

» & c'eſt ſans doute ce qui les rend ſi dif-
» ficiles à expliquer, les Poëtes paſſant
» tout d'un coup de l'hiſtoire à la phy-
» ſique ».

Cette réponſe paroît une nouvelle con- §. 4.
tradiction. Selon M. l'Abbé Banier & ſelon la vérité, l'idolâtrie a commencé chez tous les peuples par le culte des aſtres & des différentes parties de la nature : donc le plus ancien état des fables a été une allégorie ou une alluſion continuelle à la phyſique & aux phénomènes les plus communs. Le culte des hommes ou des héros n'eſt venu que long-tems après ; par conſéquent le prétendu ſens hiſtorique des anciennes fables eſt une imagination des ſiecles poſtérieurs. Ainſi l'ont penſé Cicéron & Plutarque, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédens.

D'ailleurs nous devons en juger par les monumens. Le plus ancien état des fables dont nous ayons connoiſſance, ſe trouve dans les Poëtes, dans Homère & dans Héſiode ; nous ne voyons rien avant eux. Or les fables, telles qu'ils nous les donnent, ſont évidemment allégoriques ; on le verra dans le commentaire ſur Héſiode. C'eſt pluſieurs ſiécles après eux qu'Euhemere & quelques autres ont cru voir dans les Dieux de purs hommes, & dans les

fables, l'hiſtoire ancienne de l'Egypte ou de la Gréce.

§. 5. Admettons néanmoins la ſuppoſition de M. l'Abbé Banier, quoique contradictoire à ſes principes. Puiſqu'il eſt arrivé un changement dans l'idolâtrie & dans le ſens des fables, voyons comment il s'eſt fait chez les différens peuples.

Selon notre ſavant Mythologue, l'Egypte a été le berceau de l'idolâtrie. Oſiris eſt le même que Miſraïm, fils de Cham, le premier qui ait conduit une colonie ſur les bords du Nil (*a*). Il fut adoré peu de tems après ſa mort, avec Iſis ſon épouſe & Orus leur fils. Mais, comme on auroit été choqué de voir que l'on rendoit les honneurs divins à des perſonnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux aſtres; on les prit dès-lors pour le ſoleil & la lune (*b*).

§. 6. Il y auroit lieu de conteſter d'abord ſur la prétendue identité d'Oſiris avec le fils de Cham, dont les noms ni les exploits n'ont aucun rapport; ſur la fantaiſie de loger les ames des morts dans les aſtres, qui n'eſt certainement pas ſi ancienne; ſur

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 1, l. 6, c. 1, pag. 484.

(*b*) *Ibid.* Tome 1, l. 3, c. 4, p. 182.

la deſtinée d'Orus, auquel on n'a pas daigné accorder une demeure auſſi brillante qu'à ſon pere & à ſa mere; mais paſſons là-deſſus.

Voilà donc le premier chef de la colonie Egyptienne adoré peu de temps après ſa mort; par conſéquent ſon culte eſt auſſi ancien que ſa Nation. Au lieu que chez les autres peuples, l'adoration des hommes a été le dernier période de l'idolâtrie, elle en a été le commencement chez les Egyptiens. Suppoſition contradictoire à ce que M. l'Abbé Banier a prouvé ailleurs, que chez les Egyptiens mêmes le culte des aſtres a été la premiere idolâtrie (*a*). Elle eſt démentie par les livres ſaints, qui au temps d'Abraham, c'eſt-à-dire, plus de 400 ans après le déluge, ne nous montrent encore en Egypte aucun veſtige d'idolâtrie. Elle ne s'accorde point avec Hérodote, qui rapporte d'après les Egyptiens, que pendant 10340 ans aucun Dieu n'avoit paru en Egypte ſous une forme humaine, & qu'un homme ne peut pas naître d'un Dieu, *l.* 2, *n.* 92. Enfin elle eſt contraire à la tradition des Egyptiens mêmes, qui regardoient le ſoleil, la lune & les élémens comme leurs premiers Dieux, &

(*a*) Explication hiſt. des fables, c. 3, p. 173.

qui prétendoient que Menès ou Misraïm étoit le premier qui leur avoit appris à honorer les Dieux (*a*).

§. 7. Dans la Gréce, la révolution fut encore plus inconcevable. Cœlus, Rhéa, Jupiter, Vulcain, Neptune, avoient été de fameux personnages adorés à cause de leurs bienfaits; & tout-à-coup ils se trouvent confondus avec le ciel, la terre, l'air, le feu & l'eau, sans que nous puissions deviner la cause d'une métamorphose si singuliere (*b*).

Point du tout, dira-t-on, cela s'est fait tout autrement. Les anciens Grecs adoroient les différentes parties de la nature, mais à l'arrivée des chefs de colonie venus d'Egypte ou de Phénicie, ils renoncerent à ce culte ancien pour honorer des personnages étrangers & inconnus, auxquels ils donnerent les noms du ciel, de la terre, de l'air, des eaux, &c. l'un est-il plus aisé à comprendre que l'autre ? Les peuples changent-ils donc si aisément & sans motifs, de mœurs & de religion ? ou tombent-ils en délire de propos délibéré & comme il plaît au premier venu ? nous reviendrons à cette question, chapitre 12.

(*a*) Diodore, tome 1, l. 1, p. 23, 25 & 133.
(*b*) Voyez le passage de M. Banier ci-dessus, §. 3.

Dans le ſyſtême que l'on propoſe, rien de ſi ſimple que l'altération qui s'eſt faite dans le culte primitif; elle eſt arrivée de même par-tout & par les mêmes cauſes. De l'adoration du vrai Dieu, l'on a paſſé à celle des Intelligences, dont on croyoit la nature animée & auxquelles on en attribuoit les phénomènes. Ces effets phyſiques exprimés en ancien langage ou en ſtyle poëtique, ont été entendus groſſiérement dans la ſuite par les peuples ignorans & pris pour des actions humaines. Pour dire que le vin croît ſur les hauteurs, on a dit que Bacchus naiſſoit de Sémélé; parce que le temps eſt ſouvent pluvieux d'un côté & ſerein de l'autre, on a raconté que Jupiter ſe battoit avec Junon: ſi le ſoleil cauſe une chaleur exceſſive, c'eſt Apollon qui lance des traits meurtriers, &c. On eſt aiſément parvenu à croire que ces divers perſonnages avoient été des hommes, parce qu'on leur attribuoit ſur de ſimples équivoques les actions, les inclinations, les paſſions humaines. §. 8.

Si au contraire l'on part du principe oppoſé, ſi l'on ſoutient que les premiers Dieux ont été des hommes, on met l'hiſtoire & la fable dans une égale confuſion, la Mythologie n'eſt plus qu'un chaos, & jamais les plus habiles ne parviendront à le débrouiller.

§. 9. Examinons cependant les raiſons ou plutôt les autorités par leſquelles M. l'Abbé Banier a prétendu prouver, *ſans replique*, la thèſe fondamentale de ſon ſyſtême : *que les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés.* Il en faut de bien poſitives pour appuyer une hypothèſe qui ſe ſoutient ſi mal. On les tire des Auteurs Grecs, des Latins & des Orientaux (*a*).

A la tête des premiers eſt Hérodote. « Les » Perſes, dit-il, n'ont ni ſtatues, ni temples, » ni autels, & taxent de folie ceux qui en » ont : la raiſon en eſt, comme je penſe, » parce qu'ils ne croyent pas comme les » Grecs, que les Dieux ſoient nés des hom- » mes (*b*) ».

Diodore de Sicile, dans les premiers livres de ſa bibliothéque, ſuppoſe par-tout que Saturne, Atlas, Jupiter & les autres Dieux principaux du Paganiſme, ont été des hommes illuſtres ; il rapporte leur naiſſance, leur mort, &c.

Les Hiſtoriens, les Mythologues, les Poëtes, à commencer par Homere & Héſiode, nous peignent les Dieux comme des hommes ; & il faut ſe ſouvenir qu'ils n'ont fait que ſuivre les idées établies de

(*a*) Banier, tome 1, l. 5, c. 2, p. 411.
(*b*) Hérodote, l. 1, n. 36.

leur

leur temps & rapporter la tradition commune.

Les Philoſophes mêmes, ſur-tout les Stoïciens & les Platoniciens ont diſtingué deux eſpéces de Dieux; les Dieux naturels & les Dieux animés: ils ont cru que l'on avoit mis au nombre des derniers tous ceux qui avoient inventé quelque choſe d'utile. Ce fut donc le ſentiment unanime de toute la Gréce, que les Dieux avoient été des hommes.

Pour juger de la force de ces preuves, il § 10.
faut diſtinguer trois opinions différentes ſur la nature des Dieux. La premiere eſt celle du peuple & du commun des Grecs, qui penſoient, comme l'atteſte Hérodote, que tous les Dieux, ou preſque tous, avoient été des hommes. La ſeconde, celle des Philoſophes & des Savans, qui diſtinguent entre les Dieux anciens & les Dieux nouveaux: ceux-là, qui ſont les principaux & en plus grand nombre, étoient, ſelon eux, des êtres naturels; ceux-ci, des hommes ou des héros diviniſés. La troiſiéme, eſt celle de quelques Ecrivains modernes, qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun homme qui ait été adoré comme un Dieu. Les autorités que l'on vient de citer, réfutent très-bien cette troiſiéme opinion; mais elles ne prouvent pas la premiére, ni la thèſe générale avancée

par M. l'Abbé Banier, que *les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déïfiés.* On va le montrer en détail.

§. 11. 1°. Hérodote n'a point ſuivi le préjugé populaire qui regnoit de ſon temps. On croyoit que les Dieux principaux avoient vécu dans la Theſſalie & ſur le Mont Olympe; ainſi le racontoient les Poëtes; Hérodote penſoit au contraire que ces perſonnages étoient venus d'Egypte, que les Egyptiens les avoient connus de tout temps (*a*), & il n'a inſinué nulle part que ces Dieux anciens des Egyptiens euſſent été des hommes.

En ſecond lieu, Hérodote a diſtingué Hercule héros, d'avec Hercule Dieu ancien ſurnommé l'*Olympien* (*b*); il a donc admis deux ſortes de Dieux auſſi-bien que les Philoſophes. S'il avoit été dans le ſentiment qu'on lui attribue, eſt-il concevable que dans toute ſon hiſtoire, il n'en eût dit que les deux mots que l'on a cités & qui ne prouvent rien?

§. 12. 2°. Diodore de Sicile a parlé plus clairement; & l'on ne comprend pas comment M. l'Abbé Banier a pu s'appuyer du témoignage de cet hiſtorien. Il eſt certain d'abord que Diodore a diſtingué, comme les

(*a*) Hérodote, l. 2, n. 68.
(*b*) *Ibid.*

Philoſophes, deux eſpéces de Divinités (*a*). « Les anciens, dit-il, ont laiſſé à la poſtérité » une diſtinction des Dieux en deux claſſes; » les uns, ſelon eux, ſont éternels & im- » mortels, comme le ſoleil, la lune & les » autres aſtres: il y joignent les vents & tous » les êtres qui tiennent de leur nature. Ils » croyent que ceux-là ont été de tout temps » & qu'ils doivent toujours durer. Les Dieux » de la ſeconde claſſe ſont nés ſur la terre & » ne ſont parvenus aux titres & aux honneurs » de la Divinité, que par les biens qu'ils » ont faits aux hommes: tels ſont Hercule, » Bacchus, Ariſtée & autres ſemblables ». Ce paſſage eſt formel.

Selon Diodore, les Egyptiens ont eu pour premiers Dieux, le ſoleil & la lune, ſous les noms d'Oſiris & d'Iſis, & les autres élémens qu'ils ont diviniſés; & ils leur ont donné des noms propres dès la premiere inſtitution de leur langue. Ils ont auſſi admis des Dieux terreſtres, nés mortels, & ce ſont quelques-uns de leurs Rois auxquels ils ont donné le même nom qu'aux Dieux (*b*). Il dit la même choſe des Ethiopiens (*c*).

(*a*) Fragment de Diodore dans Euſebe, *præp. Evang.* l. 2. Voyez Diodore, traduit par M. l'Abbé Terraſſon, tome 2, pag. 337.

(*b*) Diod tome 2, l. 1, ſect. 2, p. 23, 25 & 28.

(*c*) Page 348.

Enfin, Diodore a expliqué dans un ſens allégorique pluſieurs fables grecques, & les a rapportées aux phénoménes de la nature: celle de Minerve (*a*), celle de Prométhée (*b*), celle de Priape (*c*), celle du ſoleil & de Rhodé (*d*), celle de Cérès & de Jaſius, & il inſinue que les initiés aux myſteres les entendoient toutes de même (*e*); à moins qu'il n'ait voulu ſe contredire groſſiérement, a-t-il pû ſoutenir que le grand nombre des Dieux ont été des hommes?

A la vérité, cet hiſtorien a rapporté les traditions des différens peuples, ſur la naiſſance & ſur les aventures des Dieux, mais il n'en a garanti ni adopté aucune, il n'a donné à aucune la préférence ſur les autres. Il rapporte indifféremment ce que diſoient les Egyptiens, les Ethiopiens, les Atlantes, les Grecs, les Crétois, les Rhodiens, les Phrygiens; mais il ne prend aucun parti ſur ces narrations ſouvent contradictoires. C'eſt donc très-mal-à-propos qu'on l'accuſe d'avoir penſé ou écrit, que tous ou preſque tous les Dieux ont été des hommes.

(*a*) Diod. tome 1, l. 1, ſect. 1, pag. 27.
(*b*) Page 58.
(*c*) Tome 2, p. 13.
(*d*) Page 285.
(*e*) Page 275.

Suppoſons néanmoins pour un moment, §. 13.
qu'Hérodote & Diodore ayent été dans cette opinion, il faudroit examiner leurs preuves & leurs raiſons. Ce n'eſt point ici un fait dont ils puiſſent dépoſer comme témoins oculaires ; les Dieux & les fables étoient nés pluſieurs ſiecles avant eux ; ils n'ont pu juger de la nature des anciens Dieux, que ſur le récit des Poëtes & des Mythologues : leur témoignage ſe réduiroit donc à la tradition commune. Or, c'eſt cette tradition même qu'il s'agit d'expliquer. Il ſeroit queſtion de ſavoir s'ils en ont mieux pris le ſens que les Philoſophes qui ont vécu avant & après eux, comme Pythagore, Platon & les Stoïciens. Ceux-ci ſe ſont inſcrits en faux contre le préjugé vulgaire, & ils avoient ſans doute examiné la matiere. La narration de deux hiſtoriens, contredite de leur temps même par les Philoſophes, ne feroit pas une preuve bien convaincante. Mais encore une fois, Hérodote ni Diodore n'ont pas parlé autrement que les Philoſophes.

3°. Nous ſommes diſpenſés de répondre à l'autorité de ceux-ci que M. l'Abbé Banier nous oppoſe ; nous avons vu qu'ils contrediſent hautement ſon ſyſtême. Quant au récit des Poëtes, c'eſt le point même qui fait l'objet de la conteſtation, il s'agit

d'en donner le véritable ſens ; & l'on ſe flatte d'en approcher de plus près que les Mythologues hiſtoriens.

§. 14. Paſſons aux Auteurs latins. L'on ne doit pas apporter en preuve ce qui eſt dit dans le troiſiéme livre de Cicéron de la Nature des Dieux (*a*), « que le ciel eſt preſque » tout peuplé du genre humain, que ceux » que l'on nomme les grands Dieux, avoient » été des hommes ». C'eſt le langage d'un Académicien, qui objecte contre l'exiſtence des Dieux, la tradition populaire. Cicéron en le faiſant parler n'approuve point ſon opinion, puiſqu'à la fin de ce même livre, il trouve plus probable le ſentiment des Stoïciens.

Servius & Labeo, cités par M. l'Abbé Banier, nous atteſtent ſeulement qu'il y a eu des hommes devenus Dieux ; mais ils ne diſent point s'il y en a eu peu ou beaucoup, ſi ce ſont les Dieux du premier ou du ſecond ordre. Servius, loin d'enſeigner que la plupart des Dieux ont été des hommes, obſerve au contraire que les anciens ont déïfié les élémens, (*Æneid. lib.* 1, ℣. 44) ; que ſelon leur croyance il n'eſt aucun lieu qui n'ait eu ſon Génie particulier, (*Nullus locus ſine genio*, l. 5, ℣. 95).

(*a*) N. 39 & 53.

Que Jupiter eſt l'air ; Junon, les nues ; Cybéle, la terre ; Neptune, la mer ; Vulcain, le feu ; Pluton, l'enfer ; Janus, le Dieu du jour & de l'année ; il explique par la phyſique la plupart de leurs fables. Ce ſont-là cependant des Dieux principaux & des Dieux nouveaux. Pouvoit-il prendre les nymphes pour des femmes, après avoir lû dans Virgile, qu'elles ſont la ſource des fleuves, *Nymphæ, genus amnibus undè eſt*, (l. 8, ℣. 71). Puiſque les nymphes ſont des fontaines, que ſignifient toutes leurs aventures avec des Dieux ou avec des héros ? Servius n'eſt donc rien moins que favorable au ſyſtême de M. l'Abbé Banier.

Selon Pline, les hommes ont partagé la Divinité en pluſieurs parties, pour les honorer ſéparément ſelon leurs divers beſoins (*a*). Il ne croyoit donc pas que ces Dieux particuliers fuſſent autant de perſonnages réels ou d'hommes qui euſſent autrefois vécu.

On prétend que Varron a été plus hardi (*b*) ; qu'au rapport de S. Auguſtin, il aſſuroit que dans les Ecrits des anciens, l'on auroit peine à trouver des Dieux qui §. 17.

(*a*) Hiſt. nat. l. 2, c. 7.
(*b*) Banier, tome 1, pag. 414.

n'eussent pas été des hommes. Mais il est difficile de concilier cette allégation avec ce qu'on lit dans S. Augustin, & avec ce qu'enseigne Varron lui-même. Selon S. Augustin (*a*), Varron s'est efforcé de prouver que la plupart des Dieux étoient le ciel & la terre déguisés sous des noms différens; il a eu recours à la physique pour expliquer les fables. Nous en retrouvons la preuve dans le texte même de Varron (*b*). « Les principaux Dieux, dit-il, ont été le » ciel & la terre; ils sont nommés par » les Egyptiens, Serapis & Isis; par les » Phéniciens, Taautés & Astarté; par les » Latins, Saturne & Ops. Ce sont-là les » deux grands Dieux, comme on l'apprend » dans les mysteres de Samothrace..... *Sa-* » *turnus* vient de *Satu*, parce que le ciel » est le principe de toutes choses..... Le » ciel & la terre ont été ensuite appellés » Jupiter & Junon; le premier est pris pour » l'air, pour le vent, pour les nuées, pour » la pluie, pour le jour : c'est ce que si- » gnifie son ancien nom *Diespiter*. Le Dieu » de la bonne foi, *Dius fidius*, est le mê- » me que Castor; il est appellé *Sanctus* ou » *Sancus*, dans la langue des Sabins, &

(*a*) *De Civ. Dei*, l. 7, c. 28 & c. 30.
(*b*) *De Linguâ Latinâ*, l. 4, n. 10.

Hercule

» Hercule en Grec : Junon, Ops, Tellus,
» Cérès, Proſerpine, ſont différens noms
» de la terre ; Proſerpine vient de *Serpo*.
» La lune a été nommée *Juno Lucina*, parce
» que la lune dirige la naiſſance des enfans
» & le temps de la groſſeſſe ; voilà pour-
» quoi les femmes en travail invoquent ſon
» ſecours, & lui conſacroient autrefois leurs
» ſourcils ».

Il n'eſt pas queſtion d'examiner ſi Varron a bien rencontré dans l'étymologie des noms des Dieux & dans l'identité des perſonnages ; mais il eſt clair que cet Auteur n'a point été dans le ſentiment que M. l'Abbé Banier lui attribue, que ce n'eſt point l'autorité de Varron, qui a fait penſer à S. Auguſtin, que tous les Dieux avoient été des hommes. Non-ſeulement il a pris pour des êtres phyſiques les anciens Dieux, les Dieux Titans, Saturne, Ops, Rhea, Tellus, la lune ; mais encore les Dieux nouveaux, Jupiter, Junon, Cérès, Proſerpine, même les héros ou demi-Dieux, tels que Caſtor & Hercule. Son opinion eſt un des plus forts préjugés que l'on puiſſe oppoſer aux Mythologues hiſtoriens ; il eſt à préſumer que M. l'Abbé Banier n'a pas pris la peine de le conſulter, & qu'il l'a cité ſur la foi de quelqu'Ecrivain peu exact.

§ 16. Vainement on chercheroit dans les Orientaux, des preuves plus positives de la thèse générale que nous examinons, *que les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés.* Les Ecrivains Hébreux & Phéniciens, sont parfaitement d'accord avec les Grecs & les Latins. Nous avons vu le sentiment des Auteurs sacrés dans le chap. 3. Le traducteur grec de Sanchoniathon, cité par M. l'Abbé Banier, semble avoir copié le fragment de Diodore que nous avons rapporté plus haut. « Les anciens, » dit-il, avoient deux sortes de Dieux; » les uns étoient immortels, comme le so- » leil, la lune, les astres & les élémens: » les autres, mortels, c'est-à-dire, les grands » hommes, qui par leurs belles actions ou » par l'utilité qu'ils avoient procurée au gen- » re humain, avoient mérité d'être mis au » rang des Dieux, & avoient, comme ceux » qui de leur nature étoient immortels, des » temples, des colonnes, un culte reli- » gieux », &c. Il est difficile de concevoir comment les Mythologues, prévenus pour le sens historique des fables, peuvent s'autoriser de pareils passages.

Il est vrai, que, selon le même traducteur, Sanchoniathon avoit fait dans son ouvrage l'histoire des anciens Princes qui avoient été mis au rang des Dieux, que

Taüt ou *Taaut*, avoit de même écrit l'hiſtoire des anciens Dieux, que des Auteurs poſtérieurs avoient tournée en allégorie. Mais ou ces hiſtoires étoient conformes à la doctrine, que ce traducteur vient d'enſeigner lui-même, ou elles ne l'étoient pas; dans le premier cas, elles ne ſont rien contre nous. Dans le ſecond, elles ne prouvent rien; puiſque le traducteur ne les a pas ſuivies, il ne les a pas regardées comme fort authentiques.

M. l'Abbé Banier a cru devoir examiner §. 17.
dans un chapitre particulier, la fameuſe *Hiſtoire ſacrée* d'Euhémere, où cet Auteur prétendoit que les plus anciens Dieux, Cœlus, Saturne, Jupiter & leur poſtérité, avoient été des hommes. L'examen finit par convenir que cette hiſtoire porte tous les caracteres d'un roman, que tous les anciens l'ont regardée comme une fable, & ſon auteur comme un athée. C'eſt le ſentiment de Plutarque, & on l'a fait voir par de ſolides raiſons dans une diſſertation particuliere, inſérée dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions (*a*). Tous les Savans ſemblent s'accorder aujourd'hui à la rejetter, & n'en font plus aucun cas. Il

(*a*) Mém. tome 8, p. 197.

ſeroit donc inutile d'entrer ſur cet objet dans une plus longue diſcuſſion.

§. 18. Il reſte cependant encore une difficulté là-deſſus. Les Peres de l'Egliſe & les plus anciens Apologiſtes de la Religion Chrétienne, ſemblent avoir regardé comme authentique & vraie, l'hiſtoire d'Euhémere; ils s'en ſervent pour démontrer aux Payens l'abſurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de ſon culte que des hommes mortels; ils ont rejetté les explications allégoriques des fables données par les Philoſophes comme un ſubterfuge inventé après coup : ils ont donc cru comme Euhémere que tous les Dieux de la gentilité avoient été des hommes.

Pour répondre à cette objection, il ſuffit de remarquer qu'il étoit fort indifférent à nos Apologiſtes que l'hiſtoire d'Euhémere fût vraie ou fauſſe : il leur ſuffiſoit qu'elle fût conforme à la croyance commune du peuple & à la maniere dont on entendoit vulgairement les fables. Ils attaquoient, non la Religion particuliere de quelques Philoſophes, mais la Religion publique & les Dieux tels que le commun des Payens les adoroit. Or, à la vûe des infamies que l'on en publioit, ces Dieux pouvoient-ils être enviſagés autrement que comme des hommes & des hommes très-vicieux? Peu

importoit que les Savans en euſſent une autre idée, leur ſentiment étoit pour eux ſeuls. Dès qu'il ſe trouvoit un Ecrivain, tel qu'Euhémere, qui confirmoit par ſa narration le préjugé populaire, les Peres avoient droit d'en tirer avantage & de l'objecter aux Payens comme un aveu tiré de leurs propres hiſtoriens. Ils n'étoient pas obligés de remonter à la premiere origine de l'idolâtrie ſur laquelle les Payens eux-mêmes ne s'accordoient pas, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des ſiecles paſſés; il ſuffiſoit de montrer le ridicule de la Religion actuelle, de ce qu'on croyoit & de ce qu'on racontoit des Dieux tous les jours. Les allégories des Philoſophes venoient trop tard, puiſque l'erreur étoit univerſellement établie; elles étoient auſſi trop ſubtiles pour que le peuple y pût rien comprendre. Les Peres ont eu raiſon de n'y point faire attention; mais ils n'ont point adopté tous le ſentiment d'Euhémere, puiſque S. Juſtin, S. Clément d'Alexandrie, Tatien, Athénagore, S. Théophile, &c. nomment les Dieux du Paganiſme *des Démons*, & non les ames des morts.

De toutes les preuves raſſemblées par M. l'Abbé Banier, il réſulte ſeulement qu'il y a eu dans le Paganiſme deux eſpéces de Divinités très-différentes, les êtres naturels &

les héros déifiés; mais il ne s'enſuit nullement que ceux-ci ayent été les plus anciens ni le plus grand nombre; il s'enſuit plutôt le contraire. Le culte des héros ne s'eſt introduit que fort tard, puiſqu'il a commencé à Hercule, alors tous les grands Dieux étoient déja connus & adorés. Il paroît certain qu'Hercule lui-même eſt un Dieu plutôt qu'un héros. On verra qu'Héſiode a fait la même différence que les Hiſtoriens & les Philoſophes entre ces deux eſpéces de perſonnages, que l'on ne peut les confondre ſans faire violence à ſon texte & ſans embrouiller toute la Mythologie.

§. 19. Auſſi M. l'Abbé Banier ſemble avoir rétracté ſa propoſition trop générale. Il ſe borne à prouver dans la ſuite que les Dieux de toutes les Nations ont été des hommes, *ſi vous en exceptez*, dit-il, *les aſtres & les autres parties de l'univers qui furent déifiées* (a). Mais cette exception emporte au moins les trois quarts des Divinités Payennes. On peut s'en convaincre par la lecture même de la Mythologie de M. l'Abbé Banier. Excepté les douze grands Dieux qu'il ſoutient conſtamment avoir été des hommes, la plupart des autres ſont évidemment des êtres natu-

(a) Explication hiſt. des fables, tome 1, l. 5, c. 3, pag. 434.

rels. Quand il parle des Divinités des eaux, dont la multitude eſt innombrable (*a*), il ſe trouve forcé de convenir que ce ſont des perſonnages allégoriques. La plupart de ceux que l'on a placés dans les enfers, ne ſont pas plus réels. Malheureuſement cet aveu renverſe tout ſon ſyſtême : car enfin les Poëtes & les Mythologues ont parlé de ceux-ci tout comme des Dieux du ciel & de la terre, ils leur ont également attribué une naiſſance, une demeure, une famille, des aventures. Si donc tout cela n'eſt qu'allégorie, pourquoi n'en feroit-il pas de même des autres fables ? Le mêlange bizarre d'hiſtoires & de fictions que l'on y ſuppoſe, eſt un chaos & une imagination ſans fondement. N'eſt-il pas plus ſimple de penſer que toute la Mythologie eſt de même eſpéce ?

Nous verrons d'ailleurs que les êtres naturels déifiés occupent preſque toute la Théogonie d'Héſiode, que dans le petit nombre de héros dont parle le Poëte à la fin de ſon ouvrage, il en eſt encore pluſieurs dont l'exiſtence eſt fort douteuſe, & qui paroiſſent des perſonnages entiérement fabuleux.

L'on ſera ſurpris, ſans doute, que des §. 20.

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 2, liv. 2, chap. 1, page 280.

Mythologues auſſi ſavans que ceux dont nous ſommes obligés de réfuter le ſyſtême, l'ayent fondé ſur des preuves ſi foibles. Si on avoit pû en donner de meilleures, ſûrement elles ne leur auroient pas échappé. On l'eſt encore davantage quand on voit la hauteur avec laquelle certains Savans ont traité ceux qui ſuivent l'opinion contraire : ils ſe plaignent de ce que le figuriſme, quoiqu'éternellement en contradiction avec la logique & le ſens commun, n'ait pu encore perdre aujourd'hui, dans ce ſiecle de raiſon, le vieux crédit dont il a joui durant tant de ſiecles. Malgré l'amertume de cette cenſure, on ſe flatte de montrer que ce figuriſme aujourd'hui ſi décrié, eſt cependant la méthode à laquelle le ſens commun & les contradictions des Mythologues hiſtoriens nous forcent de revenir : que pour le réconcilier avec la logique & la raiſon, il n'eſt queſtion que d'en retrancher l'arbitraire & les abus, & que cette réforme n'eſt pas impoſſible. Telles ſont les conſéquences de notre ſyſtême dont nous allons développer la ſuite ; ce ſera autant de nouvelles preuves pour tout lecteur judicieux & non prévenu.

CHAPITRE X.

Premiere conſéquence du ſyſtême que l'on vient de prouver ; la plupart des fables ſont des allégories ; néceſſité de recourir au ſens allégorique dans tous les ſyſtêmes ; quelles ſont les allégories que l'on doit rejetter.

DÈS que l'on tient pour certain que les principales Divinités des Payens, ſont les différentes parties de la nature perſonnifiées, ou les Génies dont l'univers leur paroiſſoit animé, on ne peut plus prendre à la lettre les hiſtoires que l'on a racontées des Dieux, les aventures qu'on leur attribue, la généalogie que l'on en a faite, les crimes dont on les ſuppoſe coupables. Les Philoſophes qui en ont eu cette idée, comme nous l'avons fait voir, ont donc été forcés d'entendre dans un ſens figuré les narrations des Poëtes. Cicéron nous le fait obſerver, lorſqu'il dit que les Dieux nés de la phyſique & transformés en hommes dans la ſuite, ont donné lieu aux fables & aux ſuperſtitions. Platon en avoit jugé de même. Il dit qu'Héſiode, Homère & les autres Poëtes, n'ont pas ſu mentir avec décence, qu'ils ont re- §. 1.

préſenté les Dieux & les héros tels qu'ils n'ont jamais été. Il leur reproche non-ſeulement les fables de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, les combats de Géans, la guerre que les Dieux & les héros ont faite à leurs plus proches parens, les folies de Jupiter & de Junon; mais encore ce qu'ils racontent de la fureur d'Achille, des baſſeſſes de Priam, des brigandages de Theſée & de Pirithoüs: il aſſure que l'on ne doit point croire tout cela; il défend de propoſer à la jeuneſſe toutes ces narrations, ſoit qu'on les regarde comme des hiſtoires ou comme des allégories, parce que les jeunes gens ne ſont pas capables de faire cette diſtinction (*a*). Il eſt aiſé de voir par-là de quel œil Platon les enviſageoit lui-même. Denis d'Halicarnaſſe a porté le même jugement des fables grecques en général (*b*).

Strabon, l'un des plus judicieux auteurs de l'antiquité, enſeigne aſſez clairement que les fables des Dieux nous apprennent ſous des expreſſions myſtérieuſes, ce que les anciens penſoient des choſes naturelles (*c*). Mais il eſt néceſſaire d'ajouter que tout ce qu'il y a eu d'hommes ſenſés chez les Grecs, ont penſé ſur ce ſujet comme les Philoſo-

(*a*) De Republ. l. 2 & 3.
(*b*) Antiq. Rom. l. 2, p. 49.
(*c*) Géogr. l. 10, p. 456.

phes : que ſi l'on n'admet cette ſuppoſition, l'on ne peut rien concevoir au langage des Poëtes ni à la maniere dont ils ont parlé des Dieux ſur le théâtre d'Athènes, en préſence du peuple le plus éclairé & en même tems le plus ſuperſtitieux qu'il y eut alors.

Voici comme Euripide fait raiſonner Iphigénie en Tauride, acte 2, ſur la prétendue cruauté de Diane (*a*). « Cette Déeſſe » écarte de ſes autels les profanes dont les » mains impures ſont ſouillées d'un meur- » tre..... & je croirai qu'elle prend plai- » ſir à voir couler le ſang des victimes hu- » maines ? Non, la Déeſſe n'a point puiſé » dans le ſein de Latone, une ſi aveugle » inhumanité. Il n'eſt pas même croyable » que le feſtin horrible de Tantale ait pû » plaire aux Dieux. Les ſauvages habitans » de ces climats, parce qu'ils aiment le car- » nage, ont attribué à la Divinité leur bar- » bare inclination. J'en juſtifie les Dieux & » je ne puis penſer qu'aucun d'eux ſoit cou- » pable d'un crime ». §. 21

Dans la tragédie d'Ion, ce jeune homme harangue ainſi Apollon ſur ſes amours, acte 1 (*b*). « A quel deſſein ſéduire des » beautés mortelles & abandonner leurs en-

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 3, page 250.
(*b*) *Ibid.* tome 5, p. 136.

» fans au trépas ? ſongez qu'étant Dieu, vous
» devez des exemples de vertu. S'il eſt des
» méchans parmi nous, vous les puniſſez:
» ſied-t-il donc aux légiſlateurs de violer les
» Loix ? ſi cela étoit, ce que je n'oſe croi-
» re, les mortels vous puniroient à leur tour,
» & vos temples ſeroient bientôt déſerts.
» Car enfin ſi vous ſuccombez à d'indignes
» paſſions, il ne faut plus accuſer les hom-
» mes, c'eſt à vous qu'il faut s'en prendre.
» Ils ne ſont plus que les imitateurs de vos
» vices, vous êtes leurs maîtres ».

Dans les Troyennes, acte 4, lorſque Hélène rejette ſur Vénus ſa fuite avec Paris, Hécube lui répond (*a*) : « Ceſſez de rendre
» les Divinités complices de vos crimes,
» ou plutôt de les avilir pour vous juſtifier.
» Vous ne trouverez nulle croyance dans
» les eſprits ſenſés. Quelle folie de croire
» que Vénus ait quitté le ciel pour accom-
» pagner Paris & pour favoriſer un ravif-
» ſeur ? hé, ne pouvoit-elle pas, ſans ſor-
» tir du ſéjour céleſte, enlever Hélene avec
» toute ſa Cour & ſon Palais ? c'eſt le fol
» amour de Paris, c'eſt votre propre foi-
» bleſſe qui vous a tenu lieu de Vénus,
» tout devient divinité pour les coupables
» mortels ».

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 4, p. 525.

Dans Hercule furieux, acte 5, lorsque Théſée veut conſoler ce héros par l'exemple des infortunes & des crimes des Dieux, Hercule lui répond (*a*) : « Les exemples » des Dieux ſont étrangers à mon infortu- » ne. Non, je ne les crois point capables » des forfaits qu'on leur impute. Jamais je » ne compris qu'un Dieu pût être le ſou- » verain d'une autre Divinité. Un Dieu vé- » ritablement Dieu n'a beſoin de perſonne. » Laiſſons-là les fables ridicules que nous dé- » bitent les Poëtes ».

Des Ecrivains qui avoient de ſi ſaines idées touchant la Divinité, des peuples qui écoutoient avec admiration toutes ces belles maximes, ont-ils pu attribuer aux Dieux des folies & des crimes autrement que dans un ſens allégorique?

Perſonne n'ignore les railleries ſanglantes §. 34
qu'Ariſtophane a fait des Dieux dans ſon *Plutus* & ailleurs? Il n'eſt pas étonnant que cette hardieſſe ait embarraſſé les ſavans. Comment concilier ces jeux profanes avec le reſpect des payens pour leurs Dieux, cette cenſure amere des fables avec leur attachement pour une Religion dont ces fables étoient l'unique fondement, la licence qu'ils accordoient aux Poëtes avec la ſé-

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 5, page 202.

vérité qu'ils exerçoient envers les Philoſophes ?

§. 4. En vain, pour expliquer cette bizarrerie, l'on dira comme le P. Brumoy (*a*), qu'il y avoit chez les Grecs deux ſortes de Religion, une Religion poëtique, & une Religion réelle, la premiere pour le théâtre, la ſeconde pour la pratique; une mythologie pour la poëſie, & une théologie pour l'uſage; des fables, en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé ſur elles. C'eſt reculer la difficulté, & non pas la réſoudre. Comment ces deux eſpéces de Religion ont-elles pû s'établir & ſubſiſter enſemble ?

Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, on ne le concevra jamais. Si Jupiter, Apollon, Mercure, ont été des hommes, ou ils ſont réellement coupables des crimes & des folies qu'on leur attribue, ou ils ne le ſont pas. S'ils le ſont, comment a-t-on pu ſe réſoudre à les adorer ? n'y avoit-il point d'hommes vertueux ſur la terre, plus dignes que ces fameux ſcélérats de l'encens des mortels ? ou le reſpect pour la vertu s'étoit-il éteint tout-à-coup dans tous les cœurs ? s'ils ne le ſont pas, comment cette mythologie poëtique & ridicule a-

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 6, page 303.

t-elle pû s'introduire contre la vérité de l'hiſtoire, malgré le penchant qu'ont tous les hommes à ne reſpecter que la vertu dans des morts dont ils n'ont plus rien à craindre ?

Dans la ſuppoſition d'une mythologie allégorique, tout ſe conçoit. 1°. En prenant pour des Dieux les prétendus Génies, ſouverains de la nature, leurs opérations exprimées en ſtyle poëtique ou en vieux langage, paroiſſent être des actions humaines; il n'eſt donc pas étonnant qu'on leur ait attribué ſur de pures équivoques les vices & les paſſions des hommes. Il eſt poſſible que ſur ce fondement l'on ait cru vicieux les Génies que l'on avoit adorés de tout temps; mais il ne l'eſt pas que l'on ait placé dans le ciel des hommes que l'on ſavoit avoir été des malfaiteurs, ni qu'on leur ait attribué l'empire ſur toute la nature. §. 5.

2°. Dès que l'on a ſuppoſé que ces Génies, quoique vicieux & méchans, étoient cependant les maîtres de l'univers, les arbitres du ſort des hommes; leurs mauvaiſes inclinations n'ont pû empêcher le peuple de leur rendre un culte; au contraire, ils n'en paroiſſoient que plus redoutables. Les hommes naturellement timides ont plus de crainte pour les méchans que de recon-

noiſſance pour les bons : nous avons vû que pluſieurs Nations barbares rendent un culte religieux aux Eſprits malfaiſans dont ils croyent être infeſtés. L'on a donc pu attribuer des crimes aux Dieux, ſans préjudice des honneurs intéreſſés que l'on étoit accoutumé à leur prodiguer. Les Poëtes ont pu ſe donner carriere, accuſer ou louer, condamner ou juſtifier les Dieux ſur le théâtre, ſans que l'encens ceſſât de fumer dans les temples, ſans que la Religion publique & pratique en fût affoiblie. Un fol amour pour le merveilleux faiſoit imaginer les fables, un reſte de bon ſens & de reſpect pour la Divinité les faiſoit mépriſer enſuite & tourner en ridicule, ſans que le culte extérieur y perdît rien.

3°. Si au contraire un Philoſophe étoit ſoupçonné de ne pas croire à cette multitude de Génies qui étoient l'objet de l'adoration publique, on le regardoit comme un Athée qui ſappoit la Religion dans ſes fondemens. Ainſi, tandis que les Athéniens rioient des plaiſanteries outrées d'Ariſtophane, ils condamnoient Socrate à boire la ciguë (*a*); ils chaſſoient Stilpon pour

(*a*) A dieu ne plaiſe que l'on prétende juſtifier les Athéniens de la mort de Socrate ou inſinuer qu'ils agiſſoient conſéquemment. La condamnation de ce grand homme, fut l'ouvrage d'une cabale odieuſe qui ſaiſit le plus léger prétexte pour ſatisfaire ſa haine.

avoir

avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité ; ils exiloient Ariſtote pour avoir enſeigné que le ſoleil étoit toute autre choſe qu'Apollon monté ſur un quadrige. C'eſt donc avec raiſon que le P. Brumoy a conclu de cette contradiction apparente, qu'il falloit néceſſairement ſuppoſer que les Grecs entendoient la plupart des fables dans un ſens allégorique ; & nous verrons que celles d'Héſiode ne ſauroient être entendues autrement.

Si quelqu'un vouloit ſe révolter au ſeul nom d'allégorie, on le prieroit de faire attention que dans tous les ſyſtêmes on eſt contraint d'y avoir recours. Les Savans les plus prévenus en faveur du ſens hiſtorique des fables conviennent cependant que le grand nombre des circonſtances eſt allégorique, & ils ſe ſervent de cette clef pour les expliquer. Il n'eſt donc queſtion que du plus au moins, & de ſavoir ſi le fond de la Mythologie n'eſt pas de même genre que les circonſtances. Il eſt à préſumer que tout eſt de même goût, & l'on eſpére d'en convaincre le lecteur par les remarques ſur les Poëmes d'Héſiode. §. 6.

Nous bornerons-nous donc à répéter les froides allégories dont les Philoſophes Grecs ſe ſont ſervis autrefois pour cacher le ridicule des fables ; à copier Héraclide de Pont, §. 7.

Zénon, Cléanthes, Chryſippe, Plutarque, Porphyre, Macrobe chez les Latins, & parmi les modernes, Noël le Comte, le chancelier Bacon, & quelques autres? Ce ſeroit un travail bien mal employé. Les Savans ont rejetté avec raiſon toutes ces explications ſubtiles, & déja l'Académicien Cotta s'en moquoit dans Cicéron (*a*). C'étoit des alluſions trop ingénieuſes & trop étudiées, au-deſſus de la capacité de ceux auxquels on les attribuoit. N'eſt-ce pas une imagination ridicule de prétendre que ſous l'enveloppe des fables, les Poëtes avoient voulu cacher les plus profonds ſecrets de la phyſique, de l'hiſtoire naturelle ou des arts? comme ſi ces Poëtes avoient été de grands Philoſophes, d'habiles Naturaliſtes, ou des Artiſtes fameux. C'étoit les regarder comme inventeurs, & non comme hiſtoriens des fables, c'étoit ſuppoſer déja connus des ſecrets qui n'ont été découverts que pluſieurs ſiecles après. Rien n'a tant contribué à décréditer le ſyſtême des allégories, quoique le mieux établi dans le fond; dès qu'une fois il a paru ridicule, on ne s'eſt plus donné la peine de l'examiner.

§. 8. Loin de tomber ici dans cette erreur;

(*a*) De la Nat. des Dieux, l. 3, n. 62.

l'on part du principe opposé. Au lieu d'attribuer les fables à la science sublime des Poëtes, on les attribue à la profonde ignorance des peuples : on ne les regarde point comme des mysteres ingénieusement déguisés, mais comme des vérités simples & triviales entendues grossiérement. Cela doit paroître fort différent. Je ne crains point que l'on m'accuse d'avoir prêté trop d'esprit aux Grecs des premiers temps ; on me blâmeroit plutôt de les avoir supposés trop stupides. Heureusement l'exemple des Sauvages & des Idolâtres modernes est une bonne apologie contre ce reproche.

Comme nous n'avons aucun intérêt à déguiser les torts des anciens allégoristes, nous n'hésiterons pas d'en faire l'énumération, & d'enchérir encore, s'il se peut, sur les reproches des Mythologues historiens. §. 9.

1°. L'on n'a pas distingué assez soigneusement, comme l'a fait Cicéron, les Dieux physiques, ou identifiés avec les différentes parties de la nature, tels que Jupiter, Vulcain, Neptune, d'avec les êtres purement moraux, comme Mars, Vénus, Néméſis, la Peur, la Concorde, &c. Les premiers ont été imaginés par le peuple, par les hommes les plus grossiers ; ce sont les Génies adorés par les Sauvages, les Titans des Grecs.

Les ſeconds furent créés par les Poëtes & ſont moins anciens. 2°. Faute de cette diſtinction, les Mythologes ne ſe ſont pas accordés dans l'idée qu'ils ont eue des différens perſonnages : ils prennent Jupiter, tantôt pour l'air le plus pur, tantôt pour la lumiere du ciel ou le ſoleil, tantôt pour la planéte de ce nom; Neptune eſt quelquefois la mer, d'autre fois l'eau élémentaire ou la nature humide. 3°. Ils ſe ſont encore moins accordés ſur les allégories ou ſur le ſens de chaque fable, parce qu'ils n'ont pas remonté à la ſource qui y a donné lieu. Ils ne ſe ſont pas mis à la place des peuples groſſiers chez leſquels elles ont pris naiſſance; n'étant dirigé par aucune regle, chacun y a trouvé ce qui lui a plû. Rien n'étoit donc plus aiſé que de rendre leur ſyſtême ridicule : c'étoit le meilleur moyen de le faire oublier; nous craignons bien moins de donner dans le faux, que d'apprêter à rire à nos dépens.

§. 10. Mais ſi l'on examine ſans prévention la Mythologie hiſtorique, y trouvera-t-on moins d'inconſéquences & d'idées arbitraires ? J'en appelle à l'équité des lecteurs. D'abord on multiplie les perſonnages ſelon le beſoin & à diſcrétion. Les uns admettent trois Jupiter, les autres cinq, les autres en plus grand nombre : on diſtingue celui de Créte, celui d'Argos, celui de Phénicie,

celui d'Egypte, celui des pays atlantiques; il en eſt de même des autres Dieux. 2°. Sans faire réflexion aux mœurs des ſiecles barbares, où les peuples n'avoient ni la penſée, ni la hardieſſe, ni les moyens de ſortir de chez eux, l'on fait voyager Bacchus depuis l'Egypte juſqu'aux Indes, Pluton en Eſpagne, Saturne en Italie, Hercule au fond de l'Afrique, & l'on attribue des conquêtes brillantes à de prétendus Rois, qui devoient être à peu près auſſi puiſſans que les chefs des Hurons ou des Eſquimaux. Qand ceux-ci auront fondé un puiſſant empire dans leurs forêts, nous pourrons ajouter foi à celui de Saturne ou de Jupiter (*a*). 3°. Entre différentes traditions hiſtoriques également autoriſées, ou plutôt également fabuleuſes, on choiſit celle qui s'accorde le mieux au ſyſtême que l'on a cru devoir ſuivre, ſans tenir aucun compte des témoignages contradictoires. 4°. Après avoir d'abord tourné en ridicule les allégories, on eſt tôt ou tard forcé d'y

(*a*) On m'a objecté que les Sauvages ſeptentrionaux de l'Amérique font ſouvent des courſes de cinq cens lieues. J'en conviens; mais ce ſont des peuples chaſſeurs qui ſont forcés par le défaut de ſubſiſtance, à chercher du gibier au loin : ils ne courent point ainſi pour faire des conquêtes, pour fonder des Royaumes, & ils ne paſſent pas les mers. La même raiſon n'avoit pas lieu à l'égard des Egyptiens, des Phéniciens, ni des Grecs, puiſque Cérès ou l'Agriculture eſt auſſi ancienne chez eux que Jupiter.

revenir ; on s'en ſert pour expliquer les circonſtances des fables auxquelles on ne peut pas donner un ſens hiſtorique, & l'on fait ainſi des deux ſyſtêmes un mêlange arbitraire. 5°. En rejettant le figuriſme comme un ſyſtême commode où l'on trouve tout ce qu'on veut, l'on a recours à un expédient qui ne l'eſt pas moins, aux langues orientales dont on ſe ſert ſans regle & ſans meſure, & l'on y trouve auſſi tout ce qu'on juge à propos. 6°. Après ces bizarreries, l'on triomphe ſur les inconſéquences du ſyſtême allégorique. S'il faut abſolument dévorer des abſurdités, comptons de quel côté il y en a le plus. Fuſſent-elles égales de part & d'autre, il faudroit en revenir aux preuves directes pour ſe déterminer, & ſur cet article les allégoriſtes ne redouteront jamais le parallele.

§. 11. Faiſons mieux, retranchons du figuriſme ce qu'il y a d'arbitraire & de ridicule ; que pourra-t-on encore lui oppoſer ? Après en avoir prouvé la néceſſité, on le réduit ici à des bornes fort étroites ; à la phyſique, telle qu'un peuple groſſier, ignorant, barbare, eſt capable de la concevoir & de l'exprimer, & aux équivoques de l'ancien grec. Les fables des Dieux ſont l'hiſtoire naturelle de l'univers, les fables des héros ſont l'hiſtoire naturelle de la Gréce, on le verra plus en

détail dans le chapitre ſuivant. Il ne dépend pas de nous de prêter au peuple des idées de phyſique dont il n'eſt pas capable, ni de changer la deſcription que nous font de la Gréce les Géographes & les Hiſtoriens. Si donc on montre que toutes les fables ſe bornent à ces deux objets, nous accuſera-t-on encore de donner des explications arbitraires?

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le Clerc, pour prouver le ſens hiſtorique des fables, a voulu tirer avantage des allégories inventées par les Ecrivains Grecs des derniers ſiecles. « Les Philoſophes, dit-il, ne pouvant » digérer ce que les anciens avoient écrit » d'indécent & d'abſurde ſur le chapitre des » Dieux, ont eu recours à des allégories, » ont employé un ſtyle plus convenable à » la Majeſté Divine, & ont ainſi donné lieu » aux Ecrivains poſtérieurs de corrompre » l'ancienne hiſtoire. Mais ſi on veut y ré- » fléchir attentivement, continue-t-il, on » verra que ç'a été la croyance commune » & très-ancienne de la Gréce, d'attribuer » aux Dieux les paſſions, les vices, les miſe- » res de l'humanité. Si les anciens avoient pen- » ſé autrement, quelle raiſon auroit-on pu » avoir d'imaginer tout cela, & auroit-on oſé » le dire à ceux qui auroient eu des opinions » plus ſaines ſur la Divinité? Au contraire

§. 12

» les Philoſophes ont été engagés par un » motif de Religion & de bon ſens à corri- » ger ces vieilles erreurs, & tout le monde » a dû applaudir à cette réforme. Or les an- » ciens n'ont attribué les vices de l'humanité » aux Dieux, que parce que ceux-ci ont été » des hommes (*a*) ».

§. 13. On ne peut diſconvenir que l'opinion qui attribuoit aux Dieux les vices de l'humanité, ne fût très-ancienne dans la Gréce, mais on ſoutient qu'elle avoit été précédée par une croyance plus raiſonnable: que cette erreur ne vient point de ce que les Dieux avoient été des hommes, mais de ce que les Grecs avoient dégradé la Divinité en l'attribuant à de prétendus Génies répandus dans toute la nature, & avoient pris dans un ſens groſſier ce que l'on diſoit de leurs opérations. Le Clerc auroit dû ſentir cette raiſon mieux qu'un autre, lui qui a ſouvent rapporté les circonſtances des fables aux phénomènes de la nature. C'eſt donc en vain qu'il inſiſte ſur les vieilles abſurdités racontées par les Poëtes; jamais il ne nous perſuadera que les Grecs ſe ſoient aviſés de propos délibéré & ſans raiſon, de révérer comme Dieu ſouverain un homme auſſi méchant que leur Jupiter, fils dénaturé, mari infidéle, frere inceſ-

(*a*) Notes de le Clerc ſur la Théogonie, *p*. 922.

tueux,

tueux, maître injuſte, fantaſque, colere, libertin, vindicatif, & qui n'a jamais fait que du mal. Si les Grecs ont vécu ſous la domination d'un tel monſtre, il a dû être déteſté de ſes ſujets, & l'on a dû regarder ſa mort comme la plus heureuſe délivrance. Des ſujets opprimés penſerent-ils jamais à conſacrer la mémoire d'un tyran? Avant que d'adorer de tels hommes, ou les Grecs avoient déja l'idée d'une divinité, ou ils ne l'avoient pas. S'ils l'avoient, comment a-t-elle pu s'altérer au point qu'on l'ait attribuée non-ſeulement à des hommes recommandables par leurs vertus & par leurs bienfaits, mais à des Rois méchans & vicieux? S'ils ne l'avoient pas, outre la fauſſeté de cette ſuppoſition, qui eſt-ce qui leur en a donné cette opinion bizarre, dont on ne voit point d'exemple chez les peuples les plus ſauvages?

Voilà la difficulté à laquelle le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens ne ſatisfait point, mais qui n'a pas lieu dans l'hypothéſe contraire. Dès que les Grecs ont pris pour des Dieux les Génies auxquels ils attribuoient les phénoménes de la nature, leur ignorance & les équivoques du langage ont aiſément donné lieu aux fables les plus abſurdes & aux ſuperſtitions les plus groſſieres. Cette révolution n'eſt pas arrivée tout-à-coup, mais inſenſiblement, & par des cauſes dont nous voyons §. 141.

encore tous les jours les effets. Le mal s'eſt répandu de même chez toutes les nations, & a gagné de l'un des bouts de l'univers à l'autre.

§. 15. Que les Philoſophes n'ayent pu y remédier, cela n'eſt pas ſurprenant; il étoit trop enraciné, & l'on en avoit oublié la ſource. Plus ils ont mis d'eſprit & de ſubtilité dans leurs explications des fables, moins elles étoient propres à éclairer & à détromper le peuple. En rejettant l'opinion vulgaire, ils ne ſavoient quelle croyance y ſubſtituer; jamais il n'ont pu convenir entr'eux d'un même ſyſtême. Cicéron qui les avoit lûs tous, n'en trouvoit pas moins obſcure la queſtion de l'exiſtence & de la nature des Dieux. Après avoir peſé les raiſons de toutes les ſectes, il panche pour le ſentiment des Stoïciens qui déïfioient toute la nature, mais ſans être pleinement convaincu. Il falloit un maître plus habile & plus puiſſant que les Philoſophes pour détromper le monde, & ramener enfin à la vérité les nations les plus barbares.

CHAPITRE XI.

Seconde conſéquence ; les principales ſources des fables ſont une explication groſſiere des phenoménes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du ſtyle poëtique.

IL eſt donc inutile déſormais de chercher dans l'Hiſtoire la généalogie des Dieux & des Héros de la Gréce, l'origine des fables que l'on en a publiées, & des monſtres dont les Poëtes nous font la peinture ; tout cela n'eſt fondé que ſur une phyſique groſſiere & ſur des équivoques de langage. Les fables des Dieux, on le répére, ſont la coſmogonie ou l'hiſtoire naturelle de l'univers, telle que les Grecs la concevoient dans les ſiecles d'ignorance ; c'eſt le récit des phénoménes les plus communs, ſelon le ſtyle d'un peuple encore barbare, qui commence ſeulement à réfléchir ſur les objets dont il eſt environné, & que les Poëtes ont ſu ennoblir par l'harmonie de leurs vers. Les fables des Héros ſont l'hiſtoire naturelle particuliere de la Gréce & des environs, des topographies très-peu exactes & entendues à contre-ſens. Les fleuves, les montagnes, §. 11

les rochers, les fontaines, les torrens, les gouffres, les écueils, ſont devenus des Rois, des Héros, des Nymphes ou des Monſtres dans l'imagination des Grecs ignorans: les travaux que les premiers colons ont été obligés d'entreprendre pour rendre leur pays habitable, ſont pompeuſement décrits comme autant d'exploits de guerriers & de conquérans; enfin, les changemens arrivés dans le culte public ſont dépeints ſous le nom de combats entre les anciens Dieux & les nouveaux. Tel eſt en abrégé tout le fond de l'ancienne Mythologie.

§. 2. M. l'Abbé Banier rapporte l'origine des fables à pluſieurs autres cauſes; mais ſi l'on y veut faire attention, la plupart ne ſont que des cauſes éloignées, comme la vanité des peuples, la fauſſe éloquence des Poëtes & des Orateurs, le défaut de lettres & de monumens. Il y en a même quelques-unes dont on peut conteſter l'influence, & qui ne ſauroient avoir lieu que dans ſon ſyſtême. Preſque toutes les autres peuvent ſe réduire aux deux ſources que l'on vient d'indiquer; avec cette clef on peut expliquer aiſément toutes les fables. Avant de le montrer en détail par les remarques ſur Héſiode, il eſt néceſſaire de poſer les principes généraux ſur leſquels ces remarques ſont

appuyées, & de faire voir que pluſieurs Savans modernes ont penſé comme nous ſur ce ſujet.

On ne doit point enviſager les fables comme des viſions d'un eſprit en délire, ou ſimplement comme les jeux d'une imagination qui cherche à s'égayer. C'eſt le peuple qui en eſt le premier auteur; les Poëtes n'ont fait que les augmenter & les embellir. Si le fond des fables eſt l'hiſtoire défigurée par des circonſtances ridicules, le peuple n'eſt pas capable de l'avoir fait à deſſein; cela eſt donc arrivé par une erreur fortuite, & il faut en indiquer l'origine. Or de toutes les ſources que l'on peut aſſigner des erreurs populaires, l'ignorance des cauſes naturelles & les équivoques du langage, ne ſont-elles pas les plus communes & les plus fécondes? Quand donc le fond des fables ſeroit hiſtorique, il faudroit encore revenir à notre ſyſtême pour en expliquer les circonſtances. §. 3.

La vanité, il eſt vrai, eſt entrée pour beaucoup dans la compoſition des fables grecques, ſur-tout des fables héroïques. Les Grecs vouloient tous deſcendre des Héros, & ceux-ci étoient enfans des Dieux. Pour ſe perdre dans l'obſcurité des temps anciens, il fallut multiplier les perſonnages & étendre les généalogies. On ſuppoſa §. 4.

que les rivieres, les montagnes, les rochers, les campagnes avoient pris leurs noms des Héros qui les avoient habités : la même prévention a regné long-tems parmi nous. Ainſi la topographie de la Gréce, l'étymologie des noms de lieu furent les titres de la généalogie des Héros, & les monumens de leurs aventures.

§. 5. D'un côté, les noms des Dieux qui déſignoient les Etres naturels, de l'autre les noms des lieux donnés à des Héros, fournirent aux Poëtes un fond inépuiſable de fictions ; en y ajoutant les Etres moraux perſonnifiés, en ſe jouant continuellement ſur les équivoques de ces termes anciens, ils bâtirent leur Mythologie, édifice monſtrueux dans ſon aſſemblage, & qui s'eſt accrû dans la ſuite du temps, mais dont toutes les parties ſont formées ſur le même plan. Il eſt donc abſolument néceſſaire de remonter à la ſignification primitive de ces termes pour en demêler les équivoques, & retrouver les matériaux dont les Poëtes ont abuſé : pluſieurs Savans que je prens volontiers pour maîtres, l'ont ſenti avant moi.

§. 6. L'Auteur du Traité de la Formation méchanique des langues, eſt perſuadé « que les » anciens noms des Dieux mal entendus, » pris dans un ſens équivoque, altérés dans

» la prononciation, ou rapportés par les » Grecs (peuple menteur & ignorant en » hiſtoire étrangere) à certains mots de » leur langue aſſez ſemblable pour le ſon, » leur ont donné lieu de débiter ſur les » hiſtoires anciennes, mille circonſtances » fauſſes & ridicules, mille contes puéri- » les; métamorphoſes & fables de toute eſ- » péce; ce qui a donné naiſſance à la *My-* » *thologie*, c'eſt-à-dire, à la choſe du » monde la plus abſurde & la plus dénuée » de liaiſon, ſi on n'y porte le flambeau » de l'étymologie (*a*) ». Mais il paroît qu'en ſuivant ce principe on peut aller plus loin.

§. 7. Quand on dit que l'obſcurité & les équivoques de l'ancien langage ſont la ſource la plus féconde des fables & des abſurdités de la Mythologie, l'on n'entend pas ſeulement parler des langues orientales, mais du grec même: on ſoutient que les Grecs des ſiecles poſtérieurs ne comprenoient plus le vieux langage de leurs ayeux; lors même qu'ils l'entendoient, ils ſe ſont attachés de propos délibéré au ſens des noms qui pouvoit prêter davantage à l'imagination & aux fables. La premiere de ces deux aſſertions eſt fondée ſur le témoignage de Platon.

(*a*) Tome 1, n. 25, pag. 89.

Dans le Cratyle, Socrate dit que les noms Δαίμων & Ἥρως viennent de l'ancien Grec, que les noms des Dieux ont changé, que l'on a ôté ou ajouté des lettres à pluſieurs, & altéré la prononciation. Voilà pourquoi M. Freret juge qu'il faut abſolument chercher le nom des anciennes Divinités dans le vieux Grec d'Héſychius (*a*). C'eſt la méthode que nous avons conſtamment ſuivie Comme ce point eſt de conſéquence, il faut nous y arrêter quelques momens.

§. 8. 1°. Lorſque les Grecs donnerent des noms aux différentes parties de la nature, leur langue n'avoit pas encore acquis la conſtruction réguliere qu'elle reçut dans la ſuite; le vieux grec étoit un langage barbare. L'on n'obſervoit point alors la méthode qui a été ſuivie depuis pour les déclinaiſons des noms, pour les conjugaiſons des verbes, pour la dérivation des uns & des autres; c'eſt un ouvrage des ſiecles poſtérieurs qui changea l'ancienne prononciation à pluſieurs égards. Il n'en falloit pas davantage pour faire oublier la ſignification primitive des termes. M. de la Barre obſerve très-bien dans les Mémoires que nous avons cités, que le grec au temps de Platon étoit fort différent de ce qu'il avoit été dans les commencemens;

(*a*) Mém. de l'Acad. tome 27, p. 16.

voilà pourquoi ce Philoſophe a ordinairement mal réuſſi à donner l'étymologie du nom des Dieux. On verra dans la Théogonie une infinité de ces termes devenus obſcurs, parce qu'on n'en voyoit plus l'origine, & qu'ils ne ſubſiſtoient plus que dans les noms propres.

On n'apperçoit pas d'abord, par exemple, que Ἀμφιτριτη, la mer, eſt dérivé de Ἀμφίῤῥέω, *circumfluo*; mais quand on fait attention à Ἀμφίῤῥυτος, on conçoit que l'on a pu prononcer Ἀμφιτρίτη pour Ἀμφίῤῥιτη, *circumfluens*, que les Grammairiens l'ont rapporté mal-à-propos à τρίζω, *ſtrideo*, ou à τείρω, *tero*, ou à τρέω, *tremo*; que Τρίτων Dieu Marin, & nom de pluſieurs lacs ou rivieres, peut venir de même de Ῥέω, *fluo*, puiſque Héſychius explique Τριτω par Ῥευμα, *fluctus* ou *flumen*.

2°. Une autre raiſon qui a contribué à l'obſcurité de l'ancien grec, c'eſt la liberté que ſe ſont donnée les Poëtes de changer les voyelles ou d'ajouter des ſyllables ſuperflues pour remplir la meſure du vers; à tout moment ils mettent une longue pour une bréve, c'eſt-à-dire, deux voyelles au lieu d'une: cette altération empêche de connoître la vraie ſignification des termes & les racines dont ils deſcendent, Μεδέα, par exemple, paroît d'abord dérivée de Μέδω, §. 9.

impero; mais en écrivant Μηδέα, l'on comprend qu'il vient de Μαδάω, *madeo*. Διώνη paroît mis pour Δείωνη qui vient de Δέω. Homere a écrit Δείος pour Δέος la crainte, &c. il n'en a pas fallu davantage pour tromper les lecteurs & pour faire naître les contes les plus absurdes.

§. 10. 3°. Une troisiéme raison est l'imperfection & la pauvreté de toutes les langues dans leur origine; elles ont une foule de synonymes, & toutes les idées analogues y sont confondues; profondeur ou lieu profond, canal, fossé, aqueduc, ruisseau, fontaine, riviere, lac, gouffre, mer, eau ou liqueur en général, sont mis sans distinction l'un pour l'autre, sur-tout chez les Poëtes. Ces termes ne sont cependant pas exactement équivalens dans les langues cultivées. Cette inexactitude ne pouvoit manquer de mettre une confusion infinie dans les noms propres, & de donner lieu à bien des erreurs.

§. 11. 4°. Nous ne connoissons pas tous les dialectes du grec; le dictionnaire d'Hésychius peut nous en convaincre. On sait seulement qu'il y en avoit un propre aux Ioniens; & Hérodote nous apprend qu'il y avoit quatre différens langages dans la seule Ionie (*a*).

(*a*) Livre 1, n. 38.

L'on n'a rien écrit en Macédonien ni en Laconien. Devons-nous être ſurpris ſi chez les Grecs mêmes, un mot uſité dans un certain canton étoit inintelligible dans un autre? Il en étoit à peu près des dialectes du grec, comme des divers patois uſités dans les provinces de France (*a*); c'étoient, à la vérité, des langages plus polis que celui des habitans de nos campagnes; mais ils n'étoient pas pour cela également entendus partout. Delà, les Savans ſont ſouvent obligés de faire des diſſertations aſſez longues pour montrer le vrai ſens d'un terme grec; les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions nous en fourniſſent pluſieurs exemples. Delà encore la variété prodigieuſe dans les étymologies, que les anciens ont données des noms & ſurnoms des Dieux; à peine en trouve-t-on un ſeul qui ait toujours été expliqué de même.

On ne doit donc pas être ſurpris ſi l'équivoque des noms propres anciens, dont on ne comprenoit plus le ſens, a donné occaſion à pluſieurs mépriſes. 1°. Les noms ſynonymes ont été pris pour des noms différens, & ont fait multiplier les perſonna- §. 12.

(*a*) Je ſais que l'on s'eſt élevé contre M. de Fontenelle pour avoir fait cette comparaiſon; mais après y avoir ſérieuſement réfléchi, on ne voit pas en quoi il a eu tort.

ges. 2°. Par la même raiſon, l'on a ſouvent pris pour des Dieux nouveaux ceux qui étoient connus depuis long-tems ſous un autre nom. 3°. Delà eſt venue la contradiction de pluſieurs généalogies & des différentes hiſtoires que l'on publioit ſur les Dieux. Nous aurons ſouvent occaſion de les remarquer.

Malgré la multitude des dictionnaires, nous n'avons qu'une connoiſſance très-bornée du grec; les meilleurs ſont ceux qui nous apprennent la ſignification des termes ſelon le bel uſage, & chez les Ecrivains polis: malheureuſement ce n'eſt point celle qui peut ſervir davantage pour l'intelligence des fables. Il faudroit connoître le ſtyle populaire & les termes ſurannés; c'eſt l'obſcurité de ceux-ci qui a fait naître les fables.

§. 13. De même, l'on n'entend plus parmi nous le françois que l'on parloit il y a quatre ſiecles. Les noms propres de lieux, les ſobriquets que l'on donnoit alors, & qui ſont devenus des noms de famille, nous ſont preſqu'auſſi étrangers que l'arabe. Combien de fables n'a-t-on pas débitées ſur le compte de certaines familles, ſans autre fondement que l'alluſion de leur nom? La même choſe eſt arrivée chez les Grecs & chez les autres nations. Ce n'eſt pas dans les dictionnaires du françois moderne que nous puiſerons l'in-

telligence des termes rapportés par nos premiers Hiſtoriens ou par nos vieux Romanciers; il faut des Gloſſaires comme celui de Ducange, encore celui-ci n'eſt-il pas aſſez complet: & il n'y a point eu de Ducange chez les Grecs.

Cela ſuppoſé, examinons quel a dû être & quel a été en effet le langage de la Mythologie. Dans le ſtyle d'Héſiode, les enfans du ciel ſont divers noms ou épithétes du ciel, les enfans de la mer ſont les différens termes qui ſignifient les eaux ou quelques-uns des phénoménes de cet élément; la poſtérité du ciel & de la terre ſont les êtres auxquels on ne pouvoit pas aſſigner d'autres ancêtres, & que l'on ſuppoſoit auſſi anciens que le monde. Parce que deux noms de la mer ſont l'un du maſculin, l'autre du féminin, le Poëte ne manque pas d'en faire deux perſonnages, l'un mâle, l'autre femelle (*a*), de conclure entr'eux un mariage dans les formes, de leur donner une famille & des deſcendans. De même, parce que le nom d'un animal imaginaire eſt du féminin, c'eſt un monſtre qui a un viſage de femme; ſi c'eſt un mot de trois ſyllabes, le monſ- §. 14.

(*a*) Chez les peuples qui ne connoiſſent point la Grammaire, on ne peut déſigner les genres que par les noms de mâle & de femelle: dans leur ſtyle, un ruiſſeau eſt un mâle, une fontaine eſt une femelle.

tre prétendu a trois têtes ou trois corps, &c. En un mot, un très-grand nombre de fables ont été compoſées ſelon la méthode que ſuivent encore aujourd'hui les faiſeurs d'énigmes & de logogryphes.

Les Dieux ſont donc mâles ou femelles ſelon le genre de leurs noms, & comme il plaît à la grammaire: Océan, Nérée, Pontus, trois termes qui déſignent la mer, ſont maſculins, par conſéquent trois Dieux : Tethys, Doris, Amphitrite, qui expriment la même choſe, ſont féminins ; ce ſont donc trois Déeſſes, qui, par droit de parenté, ont dû épouſer les perſonnages précédens, & qui leur ont donné une nombreuſe poſtérité. Nérée étant un des plus anciens noms de la mer, on l'a appellé le *vieux Nérée*, & on lui aſſigne pour deſcendans une foule de noms plus modernes ou d'épithétes, dont on a compoſé la famille des nymphes marines. Mais comme les regles du langage ne ſont rien moins qu'immuables, on rencontre quelquefois des Dieux hermaphrodites, dont le ſexe n'eſt pas certain ; ainſi l'on trouve un Dieu *Lunus* au lieu de *Luna*. Pour éviter les erreurs en ce genre, on prenoit la précaution ſalutaire de rendre les invocations conditionelles : *Sive tu Deus, ſive Dea es.*

§. 15. Il n'eſt peut-être aucun terme dans la My-

thologie plus équivoque que celui de fils ou enfant ; on le trouve employé par Héſiode dans huit ou dix ſignifications différentes, & il en a pour le moins autant dans les langues orientales. 1°. Il ne ſignifie ſouvent qu'une exiſtence poſtérieure ; ainſi le chaos ou le néant, qui a précédé tous les êtres, en eſt cenſé le pere : la nuit ayant été avant le jour, celui-ci eſt enfant de la nuit. 2°. Ils déſignent quelquefois ce qui exiſte en même-temps, ce qui accompagne ; les vents, par exemple, ſe levent ordinairement avec l'aurore, conſéquemment celle-ci eſt appellée la mere des vents, parce que l'on n'a coutume de dormir & de rêver que pendant la nuit, le ſommeil & les ſonges ſont nés de la nuit. 3°. Il marque la cauſe & l'effet : Phaëton, la lumiere, ou ce qui brille, & Perſés, la chaleur, ont le ſoleil pour pere ; la paix eſt fille de Thémis ou de la Juſtice. Plutus, Dieu des richeſſes, eſt fils de Cérès ou de l'agriculture. 4°. Une fontaine eſt ſouvent appellée fille d'un fleuve, parce qu'elle eſt moins conſidérable ; en bonne phyſique elle en eſt plutôt la mere. De même, les rivieres ſont nommées filles de l'Océan ou enfans de Neptune, parce que celui-ci eſt le réſervoir des eaux. 5°. Le nom de fils exprime le lieu où l'on eſt né, où l'on habite, d'où l'on eſt ſorti ; les premiers habitans d'un pays ſont

toujours enfans de la Terre, les peuples maritimes ſont nés de la Mer, les colons voiſins d'un fleuve lui doivent leur naiſſance; une ville bâtie au pied d'une montagne en eſt la fille; un navigateur venu par mer de Libye ou d'Afrique, eſt fils de Neptune & de la nymphe Libye. 6°. Il déſigne la reſſemblance; ainſi les belles perſonnes ſont filles de Vénus, & les Rois deſcendent de Jupiter. 7°. Enfant eſt quelquefois le même que diſciple, ſectateur, imitateur; les guerriers ſont enfans de Mars, les Muſiciens d'Apollon, les Médecins d'Eſculape, les Forgerons de Vulcain. 8°. La naiſſance d'une Divinité déſigne ſouvent le temps où elle a commencé à être honorée & connue; dans ce ſens tous les Dieux, dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter, ſont appellés ſes enfans. 9°. Selon les Mythologues hiſtoriens, ceux qui étoient nés d'un Prêtre ou d'une Prêtreſſe de quelque Dieu, ont paſſé pour fils du Dieu même; mais il ſeroit difficile d'apporter des exemples bien certains de cette filiation. 10°. Celle-ci n'exprime quelquefois qu'une ſucceſſion de noms, comme on l'a dit à l'égard de Nérée; delà, le Dieu ſuprême ayant été d'abord nommé Cœlus, enſuite Saturne, enfin Jupiter; Cœlus eſt pere de Saturne, & celui-ci de Jupiter.

Homere

Homere appelle les chevaux d'Achille *enfans des zéphirs*, pour exprimer leur légéreté; en prenant les paroles à la lettre, on a dit fort ſérieuſement que certaines cavales concevoient par la force du vent (*a*).

Nous verrons dans le Chapitre ſuivant, que les fonctions, les attributs, les aventures des Dieux, les cérémonies de leur culte, ſont fondés ſur de ſemblables équivoques.

L'on aura ſans doute beaucoup de répu- §. 16.
gnance à ſe perſuader que les Grecs ayent établi leur Mythologie, c'eſt-à-dire, le fond de leur Religion publique, ſur des deſcriptions groteſques de la nature ou du ſol de leur patrie, ſur des alluſions puériles, ſur des équivoques ſouvent ridicules; que leurs Poëtes ſe ſoient occupés ſérieuſement de ces bagatelles; & qu'à l'aide des graces dont ils ont ſu les revêtir, elles ayent pu paſſer à la poſtérité. Mais il faut ſe placer pour un moment dans les ſiecles où cette eſpéce de phénoménes eſt arrivée, & juger du goût qui pouvoit y regner, par celui que l'on a vû dominer long-temps parmi nous. Les énigmes, les logogryphes, les anagrammes, les jeux de mots, qui n'amuſent plus aujourd'hui que les beaux eſprits de village, fai-

(*a*) Virgil. géog. l. 3. Varro, de re ruſticâ, l. 2, c. 1. Pline en pluſ. endroits.

ſoient les délices de nos peres. On a débité fort ſérieuſement dans les ſiecles paſſés des fables uniquement fondées ſur les équivoques de l'ancien langage, tout comme les fables grecques: telle eſt l'hiſtoire de Melluſine & quelques autres romans. Ce goût décidé pour les alluſions, a ſubſiſté bien plus long-temps chez nous; il regnoit encore dans le plus beau ſiecle d'Athènes: les Poëtes tragiques, Eſchyle, Sophocles, Euripide en ſont pleins, & c'eſt le ſujet le plus ordinaire des plaiſanteries d'Ariſtophane. D'ailleurs, des fables nées chez un peuple encore très-groſſier, ne ſauroient être des prodiges de fineſſe: plus on y veut trouver d'eſprit, plus on s'éloigne du véritable ſens.

« Il paroît, dit l'Auteur que j'ai déja » cité plus d'une fois, que les anciens peu» ples d'Orient aimoient les jeux de mots; » on reconnoît ce même goût chez nos Sau» vages modernes; & dans le cours de mes » obſervations, je l'ai ſouvent remarqué » chez les enfans qui ſe plaiſent à corrom» pre les mots qu'ils ſavent fort bien, à dé» praver les terminaiſons, à rapporter les » mots à d'autres à peu près ſemblables à » l'oreille, & rient de bon cœur de leur pro» cédé (*a*) ».

(*a*) Traité de la formation méchanique des langues, tome 1, n. 64, p. 210.

On voit, par l'uſage que les Poëtes ont §. 17.
fait du préjugé qui regnoit pour lors, combien il prête à l'imagination. Entre leurs mains, toute la nature eſt animée, tout vit, tout reſpire, l'homme eſt environné de Divinités ou de Génies occupés de ſes beſoins: la multitude des perſonnages fournit des tableaux variés à l'infini, & des ſcenes toujours nouvelles. Quoique la Religion ait changé nos idées, la poëſie retombe toujours dans les anciennes par une pente preſqu'invincible, à peine peut-elle ſe ſoutenir ſans le ſecours des anciens Dieux. On avoit ſu intéreſſer la vanité des Grecs, en leur ſuppoſant des ancêtres fabuleux, en faiſant de leur pays le théâtre des plus merveilleuſes aventures; on auroit pu ſéduire à moins.

N'oublions pas que nos premiers Ecri- §. 18.
vains ont été les Romanciers, comme les Poëtes l'ont été chez les Grecs. Quelle réputation ne ſe ſeroit pas faite celui qui auroit ſu mettre dans ſes fictions, avec l'harmonie du ſtyle, les agrémens, l'intérêt, le feu, la variété des peintures dont Homere a embelli ſes poëmes? On en auroit fait un livre claſſique, comme les Grecs avoient fait de l'Iliade & de l'Odyſſée. Voilà ce qui mit en crédit les fables & les rendit ſi célèbres; outre qu'elles établiſſoient par les plus beaux

vers du monde une opinion déja ancienne & ſacrée, elles parurent lorſque les eſprits étoient dans les mêmes diſpoſitions qu'au ſiecle de nos romans, mais elles furent infiniment mieux écrites. Enfin, un autre avantage, c'eſt que les poëſies grecques ont été les premieres; rien n'avoit paru avant elles, les livres des Hébreux n'étoient pas connus: au lieu que la réputation qu'ont acquiſe à juſte titre les Grecs & les Romains, fera toujours un tort infini à celles de nos meilleurs Ecrivains.

§. 19. De cette comparaiſon même, on peut tirer une objection qu'il eſt à propos de prévenir. Il ne paroît point, dira-t-on, que la phyſique ni les équivoques du langage ayent été la ſource de nos fables; eſt-il probable qu'elles ayent eu plus de part à celles des Grecs & des Romains?

Il eſt vrai que nous avons eu, comme les anciens, deux eſpéces de fables. Les premieres ſont les contes des fées; ils ont été apportés par les Nations du nord, on en retrouve la théorie dans l'*Edda* des Iſlandois; ils ſont nés de l'ignorance & de la peur. Ce ſont les rêveries des peuples barbares qui ſe répandirent dans toute l'Europe à la chûte de l'Empire Romain. Ces hommes groſſiers & féroces, Payens la plupart, croyoient l'univers peuplé de génies aëriens, d'eſprits

follets, de lutins malfaiſans, de fées & d'enchanteurs, auxquels ils attribuoient tout ce qui arrive de ſiniſtre dans le monde. Ces contes reſſemblent pour le fond aux fables grecques ſur les Dieux ; mais il n'y regne pas la même vivacité d'imagination, ils ſont auſſi froids que le climat où ils ont pris naiſſance. On y trouve ſeulement une peinture giganteſque de quelques phénoménes de la nature, & le tableau groſſier des mœurs du temps. Dans les romans des ſiecles ſuivans, les enchanteurs continuent de jouer un rôle conſidérable, comme les devins dans Homere & dans les Tragiques.

L'autre eſpéce de fables ſont les romans de chevalerie qui ont imité les fables héroïques ; ils ſont poſtérieurs aux contes des fées ; on a commencé à les faire, lorſqu'une valeur aventuriere & la galanterie eurent tourné la tête à nos peres. Parmi les Paladins, comme parmi les Héros Grecs, les uns ont véritablement exiſté, quoiqu'ils n'ayent peut-être pas fait la moitié des folies qu'on leur attribue ; les autres ſont abſolument fabuleux : mais on voit toujours dans leur hiſtoire, les mœurs, les uſages, les préjugés, les erreurs qui regnoient dans les ſiecles où elle a été compoſée.

Les unes ni les autres ne ſont point ordi-

nairement une alluſion marquée aux termes de notre langue, parce que les noms des perſonnages & les mœurs qui y ſont décrites, ſont venus en grande partie des Nations étrangeres; parce que dans les ſiecles qui les ont vu naître, la barbarie n'avoit pas encore étouffé entiérement les anciennes connoiſſances; enfin, parce qu'un reſte de Chriſtianiſme qui ſubſiſtoit, malgré l'ignorance des peuples, les rendoit moins aveugles que les anciens Grecs. Il eſt donc naturel que nos fables & les leurs, quoique les mêmes pour le fond, n'ayent pas été écrites du même ſtyle.

§. 20. Il eſt croyable, dira-t-on encore, que le bas peuple de la Gréce avoit oublié la vraie ſignification des noms ſur leſquels on avoit forgé les fables; mais les Philoſophes n'ont pas pu tomber dans la même erreur. Comment ceux d'entr'eux, qui ont entrepris d'expliquer la Mythologie, n'en ont-ils pas d'abord apperçu la ſource? Ils avoient ſous les yeux les phénoménes de la nature & le pays dont les fables étoient la deſcription; ils parloient la langue dont les équivoques avoient, ſelon nous, donné lieu aux fictions poëtiques. Un François peut-il découvrir après deux mille ans ce qui a échappé aux regards des Savans de la Gréce, beaucoup plus à portée que nous de demêler la vérité?

Cette difficulté, capable d'éblouir au premier coup d'œil, & que l'on peut faire contre toute eſpéce de découvertes, n'eſt point difficile à réſoudre. 1°. On peut la rétorquer contre les Mythologues hiſtoriens; ils voyent de l'hiſtoire & des événemens réels, où les anciens n'ont vu que des menſonges ou des allégories. 2°. Parmi les Philoſophes, les uns ont regardé les fables comme de pures rêveries des Poëtes, les autres comme des emblêmes ingénieux; cela eſt évident par le texte de Platon, cité plus haut (*a*). Les premiers ne ſe ſont pas donné la peine d'en rechercher le ſens ni l'origine; on ne s'aviſe point d'expliquer les contes d'un homme qui ment de deſſein prémédité. Les ſeconds les crurent plus ſérieuſes & plus importantes qu'elles ne ſont: ils ſe flatterent d'y découvrir les myſteres les plus profonds de la phyſique & de la morale, idée ſéduiſante qui donnoit à la philoſophie un air d'antiquité reſpectable: voilà le piége auquel Zénon & ſes ſectateurs ont été pris. 3°. Platon & les autres, contens de ſavoir le langage d'Athènes, n'ont point ſongé à rechercher les termes uſités dans les autres contrées de la Gréce ou parmi le peuple des campagnes. Y a-t-il beaucoup de Savans parmi nous qui ſachent

(*a*) Ch. X, ci-deſſus, §. 1.

la ſignification des noms de famille ? C'étoit autrefois du françois, aujourd'hui ce ſont des termes ſurannés. Si Héſychius & d'autres ne s'étoient donné la peine de raſſembler les termes du grec barbare, ſans la comparaiſon que nous en pouvons faire avec les autres langues, ſecours qui manquoit aux anciens, il nous ſeroit encore plus impoſſible qu'à eux d'expliquer les noms des Dieux.

Les Mythologues modernes, avec toutes les lumieres & l'érudition poſſible, ont donné dans le même écueil; ils ont conçu des fables une idée trop avantageuſe. Imagine-t-on d'abord que les Poëtes. ayent décrit en ſtyle ſi pompeux, des faits ou des phénoménes ſi peu intéreſſans ? D'ailleurs, pour en trouver le ſens, il faut deſcendre à des minuties de grammaire, & les Savans réſervent leurs veilles pour un travail moins ingrat. Si l'on a eu par hazard des idées plus vraies que les leurs, c'eſt que l'on a auſſi des vues plus bornées; ici le ſuccès eſt une mortification de plus pour l'amour propre.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Troiſiéme conſéquence ; les dogmes ridicules, les pratiques ſuperſtitieuſes, le cérémonial minutieux du Paganiſme ſont nés de la même ſource que les fables.

POUR nous donner une hiſtoire complette de l'Idolâtrie, les Mythologues ont eu ſoin de rapporter en détail toutes les ſuperſtitions & les erreurs dont elle étoit accompagnée, & de décrire le cérémonial que l'on y obſervoit. Cette attention étoit néceſſaire. Mais on peut leur faire à cette occaſion le même reproche que nous leur avons déja fait au ſujet du culte des animaux pratiqué en Egypte; ils n'en ont point fait ſentir la liaiſon avec le principe général du Polythéïſme: ils ne nous ont pas montré comment une premiere erreur a été le germe de toutes les autres. §. 1.

On peut regarder comme une maladie épidémique des Payens, la divination ou l'envie de connoître l'avenir, & la perſuaſion qu'on pouvoit l'obtenir des Dieux, qu'ils ledéveloient à leurs adorateurs par les oracles, par le cours des aſtres, par les entrailles des victimes, par le vol des oiſeaux, §. 2.

par les ſonges, par les prodiges. Tous ceux qui ont parlé de ces pratiques, n'ont pas eu de peine d'en montrer le ridicule; il ne leur eût pas été moins facile de nous en développer l'origine, s'ils avoient mieux arrangé leur ſyſtême.

§. 3. Dans la ſuppoſition que les principaux Dieux du Paganiſme ayent été des hommes, comment les peuples ont-ils pu ſe perſuader que ces êtres autrefois ſemblables à eux avoient acquis tout-à-coup la connoiſſance de l'avenir ? l'expérience nous convainc aſſez qu'elle n'eſt point l'apanage de l'humanité. La mort, en dégageant notre ame des liens du corps, ne lui donne point un privilége qui ne peut convenir qu'à une nature ſupérieure à la nôtre : mille autels érigés aux morts ne ſauroient les rendre plus habiles.

Nous voyons, il eſt vrai, dès les premiers temps de l'idolâtrie, la coutume introduite d'évoquer les ames des morts pour apprendre d'elles l'avenir. Cette pernicieuſe pratique eſt défendue aux Iſraëlites dans les livres de Moyſe (*a*). Mais il eſt probable que cette opinion n'eſt venue qu'à la ſuite d'une autre plus ancienne, dont elle étoit comme une conſéquence.

(*a*) *Deut.* 18, 11.

Les Payens, en admettant pluſieurs ordres de Génies, ont toujours été perſuadés que ces Dieux étoient par leur nature auſſi ſupérieurs aux hommes en connoiſſance qu'en pouvoir, que rien ne leur étoit caché, qu'ils voyoient ſans nuage la chaîne des deſtinées. Dès qu'on les croyoit portés à nous faire du bien, il étoit naturel de conclure qu'ils vouloient nous révéler ce que nous avons envie ou intérêt de ſavoir; qu'il n'étoit queſtion que de faire attention aux ſignes dont ils ſe ſervoient pour nous inſtruire. C'étoit le raiſonnement des Stoïciens (*a*). §. 4.

Par une nouvelle gradation, l'on a imaginé que les ames des morts ſe trouvant dégagées de la matiere, comme les Génies, pouvoient participer à leurs connoiſſances, ou qu'étant admiſes à la ſociété des Dieux, elles recevoient une communication de leurs lumieres. L'habitude d'interroger les Dieux a donc fait employer à peu près les mêmes pratiques pour conſulter les ames ou les ombres des morts. Il y a un enchaînement entre les erreurs auſſi-bien qu'entre les vérités; un ſyſtême ne peut nous ſatisfaire qu'autant qu'il remonte au principe des unes & des autres.

(*a*) Cic. de la Divin. l. 2, n. 101.

§. 5. Selon le récit des Poëtes, on a toujours mis une différence infinie entre les morts que l'on évoquoit, & les Dieux que l'on conſultoit. Quand Ulyſſe dans l'Odyſſée évoque l'ombre de Tirésias (*a*), quand Enée converſe dans les enfers avec ſon pere Anchiſe (*b*), ils ne leur parlent pas comme à des Divinités : ils ſuppoſent même que ces morts ignorent ce qui ſe paſſe ſur la terre. Tandis que les ombres ſont errantes dans l'Elyſée, & ſont avides du ſang des victimes, les Dieux habitent l'Olympe où ils s'enivrent de nectar ; jamais ces deux eſpéces d'êtres n'ont été confondues.

Dans les ſiecles poſtérieurs, lorſque les Philoſophes Platoniciens eurent mis à la mode la Théurgie ou le prétendu commerce avec les Dieux, la diſtinction fut encore plus marquée entre ceux-ci & les ames des morts. Ces Philoſophes avoient ſubtiliſé tant qu'ils avoient pu les idées du Paganiſme, mais ils n'en avoient pas renverſé le ſyſtême ; la différence entre les Dieux immortels & les ames ſorties de ce monde, eſt auſſi ancienne que l'idolâtrie.

§. 6. Il paroît certain que ſi les Dieux de la Gréce avoient été des hommes, les oracles

(*a*) Odyſſ. l. 11, ℣. 90.
(*b*) Enéide, l. 6, ℣. 695.

n'y auroient pas été ſi communs, il n'y auroit pas eu tant de cavernes d'où il ſortoit une exhalaiſon prophétique. A quel propos ſe ſeroit-on aviſé de loger les ames des morts dans les cavernes ? les tombeaux ſans doute auroient été le ſeul ſanctuaire des Oracles. Mais dès qu'une fois l'imagination abuſée eut peuplé de Génies tous les coins de l'univers, il étoit naturel d'en ſuppoſer dans tous les antres, dont l'aſpect inſpiroit une ſecrete horreur. Le ſon de la voix redoublé par les échos des rochers ſouterrains, un léger nuage ſouvent ſuſpendu à l'entrée pendant les grandes chaleurs, le friſſon dont on eſt ſaiſi en y entrant, le bruit ſourd qui ſe fait entendre au fond, pour peu que l'on y faſſe de mouvement, la vapeur humide & puante que l'on y reſpire & qui peut quelquefois cauſer des vertiges, tout cela paroiſſoit merveilleux & ſurnaturel aux Grecs imbécilles, comme il le paroît encore aujourd'hui au peuple & aux enfans (*a*). Il y a ſans doute un Génie qui habite cette grotte profonde : telle eſt la premiere concluſion que tire un eſprit foible & peureux. Ce Génie qui ſe tient là oiſif, pourroit nous inſtruire ſur nos af-

(*a*) Voyez dans Pompon. Mela, l. 1, c. 13, la deſcription qu'il fait d'une fameuſe caverne de Cilicie.

faires, ſi nous venions le conſulter; nouvelle conſéquence qui ſuit de la premiere. S'il ſe trouve là un fourbe aſſez habile pour profiter de l'occaſion, voilà un Oracle établi (*a*).

Telle eſt vraiſemblablement l'origine de celui de Delphes, le plus fameux de tous. Sans nous arrêrer à ce que les anciens en ont raconté, il ne ſeroit pas étonnant qu'une caverne eût exhalé, ſur-tout pendant les chaleurs, une vapeur capable de faire impreſſion ſur ceux qui la reſpiroient. Les premiers qui oſerent en approcher, furent ſans doute effrayés de l'aſpect affreux qu'elle préſentoit, & en parurent troublés; c'en fut aſſez pour perſuader qu'il en ſortoit une vapeur divine.

Après toutes les précautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faiſoit obſerver à la Pythie, avant que de l'aſſeoir ſur le trépied ſacré, il y auroit eu bien du malheur ſi la tête ne lui avoit tourné, & ſi elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il eſt probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important miniſtere : le laurier qu'on leur faiſoit mâcher, étoit un ſecret admirable pour

(*a*) On ne prétend point adopter par-là le ſyſtême de M. de Fontenelle.

provoquer l'enthouſiaſme. Il n'eſt pas plus ſurprenant de voir les Grecs d'alors prendre cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'eſt aujourd'hui de voir le peuple mal inſtruit la regarder comme un effet de la poſſeſſion du Démon. Les ignorans ſe reſſemblent par-tout.

Mais nous verrons ſur le ℣. 497 de la Théogonie, que les noms *Pytho* & *Delphus* que portoit la ville de Delphes, auſſi-bien que ſa ſituation ſinguliere ne contribuerent pas peu à la faire regarder comme un lieu ſacré, & à multiplier les fables.

Ce même Poëme nous apprendra que les §. 7.
aſtres avoient été déïfiés, c'eſt-à-dire, que l'on étoit perſuadé qu'un Génie les animoit pour leur faire obſerver une marche ſi réguliere. C'étoit auſſi le ſentiment des Philoſophes les plus célèbres. On s'apperçut d'aſſez bonne heure que les diverſes apparences de leur lumiere indiquoient ſouvent des changemens prochains dans la température de l'air : Virgile décrit avec ſon élégance ordinaire, les divers pronoſtics que l'on peut tirer du ſoleil & de la lune pour diriger les travaux champêtres (*a*). Selon lui, lorſque ces aſtres rendent une lumiere pâle, c'eſt un ſigne certain de pluie, s'ils

(*a*) Georgic. l. 1, ℣ 351.

paroiſſent rouges, on eſt menacé du vent, s'ils ſont clairs & brillans, le beau tems eſt aſſuré. Voilà donc des êtres doués d'intelligence & de l'eſprit prophétique. Delà l'opinion de l'influence des aſtres, la folie des horoſcopes & de l'aſtrologie.

Le nom des Conſtellations entra pour beaucoup dans la vertu particuliere qui leur fut attribuée. Les Hyades, par exemple, Υάδες, étoient ainſi nommées, parce qu'elles repréſentent un V ou Y ſur la tête du taureau : les Latins qui s'imaginerent que ce nom venoit de Υς, ὕος, pourceau, les nommerent *Suculæ*; & comme il paroiſſoit encore dérivé de Υω, *Pluo*, les Hyades furent regardées comme une Conſtellation pluvieuſe, quoiqu'il ne pleuve pas davantage ſous ce ſigne que ſous un autre. Les Pleïades indiquoient le temps de la navigation, parce qu'on rapportoit leur nom à πλέω, *Navigo*. De même les Aſtrologues ont débité dans la ſuite que les enfans qui naiſſoient ſous le ſigne du taureau devoient être forts; méchans & cruels ſous celui du lion; juſtes ſous celui de la balance, &c. c'étoit une ſottiſe renouvellée des Grecs.

§. 8. D'où leur avoit pû venir l'opinion bizarre que les oiſeaux connoiſſoient l'avenir & avoient le don de le prédire ? il eſt vraiſemblable qu'une obſervation fort ſimple

y avoit donné lieu. On avoit remarqué que les oiſeaux par leur chant ou par leurs divers mouvemens, annonçoient ſouvent les changemens de l'air, le beau temps ou la pluie. Virgile fait encore cette obſervation (*a*). Lorſque la tempête approche, les Plongeons quittent la pleine mer, s'approchent du rivage & jettent des cris aigus : les Poules d'eau s'égayent ſur le ſable, le Héron ſort des marais & vole au plus haut des airs. Quand l'orage eſt amené par la biſe, les Grues ſe retirent dans les plus profondes vallées, l'Hirondelle vole à fleur d'eau ſur les lacs & les rivieres, les Corbeaux ſe raſſemblent & s'élevent dans les nues, les oiſeaux aquatiques ſe plongent la tête dans l'eau & la répandent ſur leurs plumes, la Corneille croaſſe & ſe promene ſeule ſur le ſable. Au contraire, lorſque le temps eſt prêt à devenir ſerein, les Alcyons n'étendent plus leurs aîles au ſoleil ſur le rivage, la Choüette ſe fait entendre au coucher du ſoleil, l'Aigle marine s'éleve dans les airs & donne la chaſſe à l'Aigrette, les Corbeaux répétent leurs croaſſemens & paroiſſent plus gais que de coutume. Le Poëte ajoute fort judicieuſement que ces animaux n'ont pas pour cela l'eſprit de divination,

(*a*) Georg. l. 1, ℣. 361.

que la diverſe température de l'air agit puiſſamment ſur eux & les affecte différemment. Mais le peuple ne portoit pas ſes vûes ſi loin : il imagina que, puiſque les oiſeaux pouvoient prédire le beau temps & la pluie, le calme & les orages, ils pouvoient annoncer de même les divers événemens de la vie, que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. Malgré toutes les railleries que purent faire les Philoſophes ſur l'uſage ridicule de les conſulter, la gravité Romaine ne s'en départit jamais; & Cicéron qui n'y ajoutoit aucune foi, ne laiſſe pas de l'approuver (*a*).

§. 9. Dès que l'on avoit diviniſé tous les êtres phyſiques ou moraux dont le pouvoir paroiſſoit ſupérieur aux forces humaines, nous ne devons pas être ſurpris que l'on eût fait un Dieu du ſommeil. L'état où il nous réduit pendant pluſieurs heures conſécutives, les ſonges qui nous ſurviennent alors, cette eſpéce d'extaſe où il ſemble que l'ame ſeule agiſſe, ſans aucune dépendance du corps, paroiſſoient aux Grecs des phénomènes incompréhenſibles, qui ne pouvoient arriver ſans l'intervention d'une Divinité. Selon leurs idées, les rêves étoient une converſation avec les Dieux, un moyen dont ils

(*a*) De la Divination, liv. 1, n. 75.

ſe ſervoient ſouvent pour nous donner des lumieres extraordinaires. Telle eſt l'idée que s'en formoit Quintus, dans le premier livre de la Divination. Cicéron lui démontre la fauſſeté de ce préjugé, par les bizarreries, les ridiculités, les abſurdités de la plupart des ſonges, mais Cicéron raiſonnoit en Philoſophe & les anciens Grecs n'en ſavoient pas tant. Leurs erreurs, toutes folles qu'elles ſont, regnent encore parmi les eſprits foibles & peu capables de réflexion; c'eſt un monument toujours préſent de la ſource où les Grecs avoient puiſé les dogmes & les pratiques de leur Religion.

§. 10. L'on conçoit encore plus aiſément qu'ils devoient attribuer au pouvoir ſupérieur d'une Divinité, tout ce qu'ils appelloient prodiges. Plus les peuples ſont ignorans, plus ils en apperçoivent & plus ils en ſont frappés : tout eſt pour eux merveille, ſigne, pronoſtic, annonce de quelqu'événement extraordinaire. Les Dieux ſans doute ne font rien en vain; il faut s'évertuer pour découvrir leurs deſſeins; ainſi la ſuperſtition ſe nourrit par les monſtres mêmes qu'elle s'eſt formés.

Mais, en parcourant l'un après l'autre tous les genres de Divinations, quelle relation y trouvera-t-on avec la folie d'adorer des hommes? aucune. En ſuppoſant au

contraire des Génies d'une nature ſupérieure à la nôtre répandus par-tout, qui ſe mêlent de tout, qui décident de tous les événemens, le chaos des ſuperſtitions payennes ſe développe ; on voit du même coup d'œil le principe & l'enchaînement de tous les égaremens de l'eſprit humain.

§. 11. On objectera peut-être qu'il eſt inutile de chercher de la ſuite & de la liaiſon dans les idées des Payens, que leur Religion n'eſt point un ſyſtême formé par réflexions & par principes, que c'eſt un aſſemblage bizarre de ſuppoſitions qui ſe détruiſent. Si cela eſt, les Savans ont tous eu tort d'en rechercher l'origine : l'opinion des Mythologues hiſtoriens eſt auſſi mal fondée que celle des allégoriſtes. On ne penſe point à expliquer les rêves d'un homme en délire, ni à donner la raiſon des diſcours d'un inſenſé. Le Paganiſme eſt un tiſſu d'erreurs, mais elles ont une cauſe : ce ſont des hommes ignorans & groſſiers, mais néanmoins raiſonnables, qui en ſont les auteurs. Il eſt donc à propos de les ſuivre dans la route qu'ils ont tenue pour s'égarer, de démêler les fauſſes lueurs qui leur ont fait illuſion : & il paroît que dans le ſyſtême du ſens hiſtorique des fables, il eſt impoſſible d'y réuſſir.

§. 12. Le cérémonial du Paganiſme a été puiſé

dans la même ſource que les fables mêmes; les équivoques du langage, des alluſions ſouvent forcées & ridicules ont donné lieu à la plupart de ces inſtitutions religieuſes qui ne ſont devenues reſpectables que quand on a eu perdu de vûe leur véritable origine. C'eſt au vieux langage de la Gréce & à des rapports de convenance que les Dieux ſont redevables de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs talens, auſſi-bien que de leur ſexe & de leur famille. On a réglé ſur le même fondement la maniere dont ils devoient être honorés, les lieux qu'il falloit leur conſacrer, les victimes qu'il convenoit de leur offrir, les animaux & les productions ſur leſquels ils avoient un droit particulier. Il eſt bon d'en apporter quelques exemples.

C'eſt le nom des Dieux qui a décidé de §. 191
leurs emplois. *Hermés* en grec ſignifie une pierre, un tas de pierres, une borne placée ſur le chemin; il déſigne le gain, le profit, le commerce, la converſation: conſéquemment Mercure a été le Dieu des voyageurs, des meſſagers, des orateurs, des ambaſſadeurs, des négocians, des voleurs; il a préſidé à tous les négoces bons ou mauvais. Comme le nom de Diane ſignifie chaſſeuſe & accoucheuſe, on a donné à cette prétendue Vierge, le ſoin de préſider à la chaſſe & aux accouchemens.

Janus, chez les Romains, étoit le ſoleil: Horace, *Sat. 6, l. 2, ℣. 20*, l'appelle *Matutinus Pater.* On le peignoit avec deux ou avec quatre viſages, pour exprimer qu'il éclaire de toutes parts, ou qu'il voit tout, ſelon l'expreſſion d'Homère; mais, en rapportant ſon nom à *Janua*, on le prit pour le Dieu des portes, & on lui mit une clef à la main.

§. 14. L'alluſion des noms a fait juger de la maniere dont les temples des Dieux devoient être placés. Jupiter étoit honoré ſur les plus hautes montagnes, parce qu'il eſt le plus élevé parmi les Dieux; delà les titres de Jupiter Olympien, Idéen, Cénéen, Capitolin, Caſius, &c. Mont-jou, Mont-joui, Montjeu, eſt un nom commun à pluſieurs montagnes des Gaules; il ſignifie haute montagne: comme on l'a traduit en latin par *Mons Jovis*, on n'a pas manqué de croire dans la ſuite qu'il y avoit eu des temples ou des autels de Jupiter ſur toutes ces montagnes. Neptune avoit les ſiens ſur pluſieurs promontoires, parce que ſon nom ſignifie *ce qui domine ſur la mer*, ou dans les lieux ſous leſquels il y avoit des eaux ſouterraines. Voyez Pauſan, *l.* 8, *c.* 10. Il en eſt de même d'Hermès ou de Mercure, parce que ce nom déſigne un monceau, un tertre, une colline. Vulcain étoit honoré dans les lieux où il y

avoit des Volcans. Le golphe appellé *Saron cus ſinus*, à l'orient du Péloponnèſe, étoit nommé anciennement φοίβη, φοίβαιη; c'eſt le même nom que βοίβη, ou βοιβεὶς, lac de Theſſalie: l'un & l'autre ſignifient un lac, un lieu plein d'eau. Comme on crut que le premier faiſoit alluſion à φοίβη, Diane, il fallut lui bâtir un temple ſur le bord de ce golphe.

Selon la même méthode, les villes grecques eurent ſoin de choiſir des Divinités tutélaires dont le nom avoit quelque rapport au leur. Les Athéniens honoroient ſinguliérement Athènè ou Minerve; ceux d'Olympie, Jupiter Olympien; ceux d'Argos, Junon, à cauſe de ſon ſurnom Ἄργας ou Ἀργείη: l'iſle de Cypre étoit conſacrée à Vénus, nommée en grec Κυπρίς. Ces alluſions donnerent occaſion d'imaginer dans la ſuite que ces Divinités étoient nées dans le lieu où on les adoroit. §. 15.

La plupart des animaux conſacrés aux Dieux avoient quelque rapport à leurs noms, à leurs fonctions, à leur caractère. L'aigle étoit l'oiſeau de Jupiter, parce que c'eſt celui qui s'éleve le plus haut par ſon vol; le paon appartenoit à Junon, il eſt le ſymbole de l'orgueil: le cheval à Mars, parce qu'il ſert à la guerre; mais on l'attribuoit auſſi à Neptune par une confuſion groſſiere de *Hippos*, §. 16.

cheval, avec *Hippos*, eau, fontaine, riviere. On donnoit le lion à Vulcain, parce que c'eſt un animal des pays méridionaux, & par une alluſion abuſive de λεαίνα, une lionne; avec χλιαίνω, échauffer. Le ſerpent & le coq étoient à Eſculape, Dieu de la médecine, parce que le premier eſt le ſymbole de la ſanté, & que le nom du ſecond Ἀλεκτωὼρ peut ſignifier l'animal qui fait quitter le lit. Les pigeons & les moineaux étoient les oiſeaux de Vénus, à cauſe de leur lubricité.

On immoloit des victimes blanches aux Dieux céleſtes, parce que le blanc eſt une couleur lumineuſe, & des victimes noires aux Dieux infernaux, parce que le noir repréſente les ténébres de l'enfer. On ſacrifioit des chiens à Hécaté, qui eſt la lune, parce que cet animal, en aboyant, chaſſe, diſoit-on, les ſpectres envoyés par Hécaté, c'eſt-à-dire, parce que les chiens aboyent pendant la nuit & ſouvent au clair de la lune. Pour détourner les influences de la canicule, les Romains lui immoloient des chiens roux, près de la porte *Catularia*. A Cybéle qui eſt la terre, & à Cérès, on offroit des pourceaux, parce qu'ils fouiſſent la terre & endommagent les moiſſons. C'étoit la victime la plus commune dans les ſacrifices, parce que c'eſt l'animal dont la chair a le moins beſoin

beſoin d'apprêt pour être mangée, & qui eſt la plus délicate au goût des peuples de la campagne. Les feſtins des amans de Pénélope dans l'Odyſſée, conſiſtoient principalement en viandes de porc, & ce met fait encore aujourd'hui la baſe du régal dans les fêtes & les nôces de village. Aux Dieux Larès, on ſacrifioit preſque tous les animaux domeſtiques & les hirondelles, parce qu'elles nichent dans les cheminées; à Bacchus, les chevres & les boucs, parce qu'ils broutent la vigne. Ainſi des autres.

Rien n'eſt plus connu que la vertu ſingu- §. 17.
liere que les anciens ont attribuée à l'eau de quelques fontaines; l'équivoque d'un terme a ſouvent contribué à faire naître ce préjugé. Les eaux de la fontaine Salmacis, dans la ville d'Halicarnaſſe, étoient troubles & bourbeuſes, (*Obſcænæ*). En prenant cette épithéte dans un ſens odieux, on imagina qu'elles avoient la propriété de rendre efféminés ceux qui s'y baignoient: Ovide a fondé ſur cette opinion une de ſes métamorphoſes (*a*), & Strabon recherche vainement d'où cette erreur a pu naître (*b*). Le nom de la fontaine *Juturna* en Italie, dérivé mal-à-propos de *Juvo*, fit croire que ſon eau étoit ſalutaire

(*a*) L. 4, fab. 11.
(*b*) Géorg. l. 14.

pour les malades, & ils en alloient puiſer dans cette confiance. On ne manqua pas d'en faire une Nymphe ſœur de *Turnus*, à cauſe de la reſſemblance du nom (*a*). Pline raconte que les brebis qui buvoient dans la riviere Mélas en Béotie, devenoient noires; que celles qui buvoient dans le Xanthus près de Troye, devenoient rouſſes; il penſe que ces deux rivieres avoient tiré leur nom de cette propriété. Tout au contraire, c'eſt l'alluſion de Μέλας noir, & Ξανθός roux, qui avoit donné lieu à cette fable (*b*). Il y en a bien d'autres de cette eſpéce dans Pline.

Bayle a obſervé que la ſuperſtition des Romains étoit exceſſive à l'égard des noms. « A Rome, quand on levoit des ſoldats, on » prenoit garde que le premier qui s'enrô- » loit, eût un nom de bon augure. Dans les » ſacrifices ſolemnels, ceux qui conduiſoient » la victime, devoient avoir un de ces noms- » là. Quand on procédoit à l'adjudication » des fermes publiques, on commençoit par » le lac *Lucrinus*, & tout cela *boni ominis* » *ergo*, afin de porter bonheur. Cette ſu- » perſtition étoit ſi grande, qu'au rapport de » Feſtus, les dames Romaines offroient des » ſacrifices à la Déeſſe Egérie pendant leur

(*a*) Servius, in-12, Eneid. Varron, l. 4, n. 6
(*b*) Hiſt. natur. l. 2, c. 103.

» groſſeſſe, parce que ce nom d'*Egerie* avoit » dans leur langage une grande relation aux » accouchemens (*a*) ».

L'auteur du *Traité de la formation mé-* §. 18.
chanique des Langues, dont nous emprun-
tons volontiers les remarques, eſt perſuadé de même, que la prononciation vicieuſe d'un nom ſuffit pour introduire de fauſſes opinions. La *Tour Saint-Vrain*, près de Grenoble, eſt appellée abuſivement par le peuple, *Tour ſans Venin*; delà on a conclu que les animaux venimeux mouroient dès qu'ils en approchoient; ce qui eſt démenti par l'expérience. Rien de moins rare, continue le même auteur, que de voir le nom ou la ſignification d'un mot, donner naiſſance à une hiſtoire qui reſte répandue dans le vulgaire longtemps après que la ſignification du mot eſt perdue pour lui. L'opinion populaire que le jugement dernier & univerſel ſe tiendra en Paleſtine dans la vallée de Joſaphat, ne vient que de ce que le nom *Joſaphat* ſignifie jugement de Dieu (*b*).

Donnons-en un nouvel exemple tiré des Anciens. Les Indiens avoient autrefois *deux langues*, c'eſt-à-dire, deux langages différens. En prenant de travers le terme de *langue*,

(*a*) Penſées ſur la Comete. §. 31.
(*b*) Tome 1, n. 188, pag. 141; & 267, pag. 458

un Ecrivain ancien a dit que les peuples de l'iſle Tapobrane, aujourd'hui Ceylan, avoient la langue fendue en deux & double juſqu'à la racine, que par ce moyen ils pouvoient entretenir deux perſonnes à-la-fois en deux langages différens (*a*), &c. Equivoques des termes, fauſſes alluſions, prononciation vicieuſe des noms; telle eſt la ſource la plus abondante des fables anciennes & modernes.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de chercher de grands myſteres dans les erreurs & les cérémonies du Paganiſme; ce ne ſont point des Philoſophes qui en ſont les auteurs, mais des hommes ſimples, des peuples groſſiers; la clef la plus néceſſaire pour en pénétrer le ſens, eſt de faire attention aux idées communes & aux uſages des peuples de la campagne: ils ſe reſſemblent dans tous les ſiecles. Dans le ſein même du Chriſtianiſme, ſi l'on n'avoit ſoin de les tenir en garde contre les ſuperſtitions anciennes, ils ne ſeroient encore que trop enclins à y tomber; les équivoques du langage ſeroient un piége auſſi dangereux pour eux, qu'elles l'ont été pour les Grecs & les Romains.

§. 19. Les myſteres inſtitués en l'honneur de pluſieurs Divinités, rappelloient encore aux

(*a*) Diodore de Sicile, l. 2, n. 31, tome 1, pag. 326.

Payens les anciennes idées qui avoient été le principe de leur Religion. Ceux de Cérès à Eleuſis n'étoient d'abord qu'une repréſentation des uſages & des travaux de la vie champêtre, du bonheur & de la paix dont on jouit dans cet état, par conſéquent une leçon utile pour les mœurs, quoiqu'on y ait mêlé des abominations dans la ſuite (*a*). Ceux de Bacchus étoient dans leur origine, le tableau de la culture des vignes & des attentions néceſſaires pour faire le vin : mais un excès de gaieté y ayant introduit la peinture des effets de cette boiſſon dangereuſe, toute la cérémonie devint une école de libertinage (*b*). Ceux des Dieux Cabires dans l'iſle de Samothrace, n'avoient pas un objet moins ſimple ni moins innocent, ſelon le témoignage de Cicéron. « Lorſqu'on vient à les expli» quer, dit Velleïus, & à rendre raiſon de » leur inſtitution, l'on y trouve plus de lu» miere ſur la phyſique que ſur la nature des » Dieux (*c*) ». Ainſi tout concourt à nous ramener au ſpectacle de l'univers, comme à la ſeule cauſe qui ait donné naiſſance aux Dieux du Paganiſme.

L'on a dit ci-devant (*d*) que la Mytholo- §. 20.

(*a*) S. Clément d'Alex. Exhort. aux Gentils, p. 17.
(*b*) Hérodote, liv. 2, n. 68.
(*c*) De la Nat. des Dieux, l. 1, n. 119.
(*d*) Chap. 7, §. 9.

gie Egyptienne étoit fondée comme celle des Grecs, ſur des alluſions & des équivoques de langage, que c'étoit la ſeule raiſon qu'ils avoient eu de choiſir certains animaux pour repréſenter telle ou telle Divinité; c'eſt ici le lieu d'en donner la preuve; mais il y a ſur cela quelques obſervations à faire.

1°. Il eſt fort incertain ſi les Dieux étoient abſolument les mêmes en Egypte & dans la Gréce, ſi Oſiris eſt Bacchus, Anubis Mercure, Bubaſtis, Diane, &c. Ce ſont à la vérité des perſonnages qui ont quelque reſſemblance; mais quand il a été queſtion de prononcer ſur leur identité, les auteurs ne ſe ſont point accordés. Les uns prétendent qu'Oſiris eſt le ſoleil, d'autres le Nil, d'autres Bacchus: tantôt on nous dit qu'Iſis eſt la Terre, tantôt que c'eſt la Lune, Junon, Io, Cérès; quelques-uns la prennent pour Téthys: Anubis eſt quelquefois Mercure, d'autres fois Eſculape. Diodore de Sicile a remarqué cette confuſion (*a*): ce qui prouve que les Grecs ont connu très-ſuperficiellement les Dieux d'Egypte, qu'il y a peu de fond à faire ſur leur récit. Il paroît que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas toujours attaché la même idée au même nom, que delà eſt venue en

(*a*) Hiſt. Univ. tom. 1, pag. 50.

grande partie l'obſcurité de leur Mythologie.

2°. Nous ne ſommes pas mieux inſtruits du ſens qu'ils attachoient aux divers ſymboles uſités parmi eux. Il n'eſt pas certain qu'un bœuf ait toujours déſigné Oſiris; un chien Anubis, un enfant Horus, &c. ni que le même ſymbole ait eu le même ſens partout.

3°. Nous connoiſſons encore moins l'ancienne langue des Egyptiens que leur Religion, & les Grecs ne l'entendoient pas mieux que nous. Il eſt donc fort difficile de ſavoir ce que ſignifioient les noms qu'ils donnoient à leurs Dieux; juſqu'à préſent on n'en a parlé que par conjecture, & l'on doit ſe défier beaucoup de ce qu'en ont dit les anciens & les modernes.

Au milieu de ces épaiſſes ténèbres, il paroît cependant inconteſtable qu'Oſiris étoit la principale Divinité des Egyptiens; auſſi ce nom peut ſignifier en général maître ou ſeigneur. *Sir*, en hébreu, commander, avoir l'autorité: Ἄναυρος en grec, haut ou élevé, ſelon Suidas: *Æſar*, en Etruſque, étoit le nom de Dieu, à ce que dit Suétone. Il peut encore exprimer le Soleil, comme Σείριος chez les Grecs: enfin *Siris* étoit le nom du Nil chez les Ethiopiens, ſelon le témoignage de Pline, comme *Sihor* en hébreu, & il y a une riviere *Siris* en Italie près de Ta-

rente. Pauſanias nous fait obſerver que les fêtes d'Oſiris avoient un rapport marqué avec le Nil (*a*). Ces diverſes ſignifications, que Plutarque a rapportées, ont occaſionné les fables que l'on a débitées ſur Oſiris, & la confuſion de ce perſonnage avec pluſieurs Divinités grecques.

§. 21. Porphire, cité par M. l'Abbé Banier (*b*), rapporte une priere des Prêtres Egyptiens, où le Soleil eſt appellé *la premiere Divinité*. Selon Diodore (*c*), Oſiris & Iſis; le Soleil & la Lune ont été les premiers Dieux des Egyptiens: Hérodote ſemble inſinuer que c'étoit Vulcain (*d*). C'eſt que l'on a quelquefois confondu Vulcain, Dieu du feu & de la chaleur, avec le Soleil, Dieu de la lumiere; voilà pourquoi les Egyptiens ſuppoſoient le Soleil fils de Vulcain.

Au contraire, Oſiris pris pour le Nil étoit ſelon eux le pere des fleuves, le ſeigneur des eaux; & comme Dionyſius ou Bacchus chez les Grecs étoit *le maître de toute nature humide*, ſelon l'expreſſion de Pindare, il n'en fallut pas davantage pour faire dire à quelques-uns, qu'Oſiris étoit Bacchus, comme Hérodote le rapporte. C'eſt ainſi que ſur la

(*a*) Liv. 10, c. 32.
(*b*) Hiſt. Univ. tome 2, l. 4, c. 1, p. 413.
(*c*) Tom. 1, l. 1, p. 23.
(*d*) Liv. 3, n. 112.

plus

plus légere reſſemblance les Egyptiens & les Grecs ont confondu leurs Dieux ſans y regarder de plus près.

Mais de quelque maniere que l'on enviſa- §. 12.
ſage Oſiris, le bœuf a pu en être le ſymbole par une équivoque.

1°. *Sar*, *Sir*, qui ſignifie en hébreu maître ou ſeigneur, déſigne auſſi un bœuf ou un taureau: de même en grec Ταῦρος déſigne une montagne, un bœuf & un homme puiſſant: Ταῦροι, *magni* ou *magnates*. Il eſt donc à préſumer qu'en Egyptien Oſiris a eu le même ſens & qu'il a fait la même équivoque, qu'il a ſignifié tout-à-la-fois le plus grand des Dieux & le plus gros des animaux.

2°. Le même terme qui exprime un rayon dans les langues orientales, exprime auſſi la corne des animaux; delà les rayons dont la face de Moyſe étoit environnée, ont été appellés des cornes. Par la même confuſion l'on a pu déſigner en Egyptien les rayons du ſoleil par les cornes d'un bœuf. Telle eſt l'origine de la coutume des Grecs d'immoler au Soleil un taureau avec les cornes dorées.

3°. Oſiris pris pour le Nil ou pour le Dieu des fleuves, a pu être repréſenté de même. Dans la plupart des langues le même mot ſignifie un bœuf & un fleuve ou un canal.

Ταυρος en grec, ſelon Suidas, eſt le canal de l'uretre, & c'eſt le nom d'une riviere dans Sophocles. Ταυρίος eſt l'ancien nom du fleuve Hilycus, au rapport de Pauſanias (*a*). Les diverſes branches d'une riviere ou ſes embouchures ſont appellées des cornes Κέρατα. Auſſi les Egyptiens, ſelon Diodore (*b*), parloient d'une métamorphoſe du Nil changé en Taureau; les Grecs racontoient la même choſe du fleuve Achéloüis Delà l'hiſtoire de la corne qui lui fut arrachée par Hercule, la coutume de ſacrifier des Taureaux aux fleuves, les noms de *Taureus* & *Tauriceps* donnés à Neptune. Euripide dans Iphigénie, dit que Neſtor portoit pour enſeigne ſur ſes vaiſſeaux, la figure du fleuve Alphée aux pieds de Taureau. On voit la ſource de toutes ces imaginations & de l'uſage où étoient les Sculpteurs de repréſenter les fleuves ſous la figure de Taureaux: voyez Elien, l. 2.

4°. Enfin par la même équivoque Bacchus, Dieu des liqueurs, eſt appellé par les Poëtes *Tauricornis*, *Tauriceps*, *Tauriformis*, *Tauriphagus* (*c*). Le Taureau a donc pu

(*a*) Pauſan. l. 2, c. 32.

(*b*) Diod. tom. 1, page 112.

(*c*) Diodore, tome 1, l. 3, page 462, obſerve que les Peintres & les Sculpteurs repréſentoient l'ancien Bacchus avec des cornes, parce que les premiers vaſes dont on s'eſt ſervi pour boire, ont été des cornes de bœuf.

caractériſer en Egypte Oſiris pris pour Bacchus.

Les mêmes alluſions ont fait prendre la Vache pour ſymbole d'Iſis, & lui en ont fait donner la tête. Iſis étoit l'épouſe d'Oſiris, la Reine des Dieux; le bœuf ou le mâle étant le ſigne du mari, la femelle devoit l'être de l'épouſe, tout comme elle étoit chez les Grecs la victime dévouée à Junon. Iſis confondue avec la Lune, avoit pour enſeigne le croiſſant, dont les cornes de vache étoient la figure. Elle étoit ainſi repréſentée à Elis, ſelon Pauſanias, l. 6. c. 24. Priſe pour la terre ou pour Cérès, elle avoit droit ſur l'animal employé au labourage: enfin, conſidérée comme Téthys ou la Mer, elle avoit la même relation avec les Vaches que Neptune avec les Taureaux. La plupart des fables & des pratiques de l'idolâtrie ne ſont pas fondées ſur des titres plus authentiques ni plus ſérieux que ceux-ci. §. 2.

Il faudroit ſavoir plus ſûrement ce que c'étoit qu'Anubis, pour deviner ce que ſignifioit ſa tête de chien, & pourquoi l'on peignoit cet animal à côté de lui. Etoit-ce la canicule? Dans ce cas l'équivoque étoit la même en Egyptien qu'en grec, où Κύων ſignifioit un chien & une lumiere étincelante, telle qu'eſt celle de l'étoile nommée pour ce ſujet la canicule. Etoit-ce Mercure, Dieu

des Voyageurs; alors il lui falloit un chien, comme les Voyageurs ont coutume d'en avoir. Si c'étoit Eſculape, Dieu de la ſanté, on ne voit plus quel rapport il avoit avec les chiens (*a*). Quoi qu'il en ſoit, on prétend qu'Anubis faiſoit alluſion à l'hébreu *Nobeah*, aboyer; c'eſt donc encore une équivoque qui eſt la ſource de cette repréſentation.

Il en eſt de même de Bubaſtis, Diane, Déeſſe de la chaſſe; elle étoit repréſentée par un chat, parce que *Bubaſtis* exprimoit cet animal en égyptien, ſelon Etienne de Byzance, & parce que le chat en Egypte donne la chaſſe aux aſpics & à pluſieurs autres animaux nuiſibles. C'eſt la remarque de Diodore (*b*).

§. 24. On peut ſe diſpenſer de pouſſer plus loin ce détail. Ceci ſuffit pour prouver que les idées ridicules des Egyptiens, auſſi-bien que celles des Grecs, n'étoient ſouvent fondées que ſur des alluſions puériles & ſur l'équivoque des noms propres, que la Mythologie & la Religion de ces deux peuples ont été formées ſelon la même méthode. Doit-on en conclure que les Grecs ont emprunté la leur des Egyptiens? C'eſt ce que nous examinerons dans le Chapitre quatorziéme.

(*a*) Peut-être croyoit-on en Egypte, comme on le croit encore ailleurs, que les chiens en léchant une plaie, peuvent la guérir.

(*b*) Tome 1, l. 1, pag. 184.

CHAPITRE XIII.

Que doit-on penſer des Héros? leurs fables ſont-elles de même nature que celles des Dieux?

LA perſuaſion dans laquelle ont été les Mythologues hiſtoriens, que tous les héros célèbres dans les fables ont réellement vécu, n'a pas peu contribué à leur faire enviſager les Dieux comme autant de perſonnages auſſi réels: il eſt difficile de porter ſur ces deux eſpéces d'êtres un jugement différent. Leur exiſtence eſt prouvée par les mêmes témoignages, par le récit des Poëtes, par la tradition conſtante de toute la Gréce, par une multitude de monumens. L'on a fait ſur les uns & ſur les autres à peu près les mêmes fables: ſi celles qui ont pour objet les héros, ſont des reſtes de l'ancienne hiſtoire, on ne voit pas pourquoi celles des Dieux ſeroient autre choſe. C'eſt donc par engagement de ſyſtême qu'il a fallu les expliquer de même.

Au contraire ſi l'on ſoutient que les Dieux ſont des êtres imaginaires, & leurs fables des allégories, n'eſt-on pas forcé conſéquemment de nier l'exiſtence des héros? voilà donc l'hiſtoire grecque & toutes les ancien-

nes traditions reléguées au rang des fables. Malgré le témoignage exprès du Sage qui nous apprend que l'on a rendu un culte divin à des hommes, malgré l'atteſtation des Hiſtoriens & des Philoſophes qui enſeignent unanimement que l'on a décerné les honneurs ſuprêmes aux bienfaiteurs des Nations, nous voilà réduits à ne plus voir que des fantômes dans tous les êtres diviniſés par les Payens. Il n'eſt pas néceſſaire de relever toutes les conſéquences que traîne à ſa ſuite un ſyſtême ſi hardi.

Que la critique ceſſe de s'alarmer; on ne prétend point nier abſolument l'exiſtence de tous les héros de la Gréce, mais on ſoutient que cette exiſtence n'eſt pas auſſi certaine qu'on le croit communément, que quand elle le ſeroit, cela n'empêche pas que leurs fables ne ſoient allégoriques. Qu'il y ait eu ou non pluſieurs hommes nommés Bacchus ou Hercule, cela eſt indifférent; il nous ſuffit de prouver qu'ils n'ont point fait les actions qu'on leur attribue, que leur hiſtoire a été forgée ſur une fauſſe explication des travaux par leſquels on a rendu la Gréce habitable & fertile, & ſur une topographie mal entendue de ſes diverſes contrées.

D'abord cette opinion n'a rien de contraire au témoignage du Sage qui nous apprend que les Payens ont adoré leurs Rois

par un excès d'adulation, & leurs propres enfans par une folle tendreſſe. En Aſie, on a rendu à quelques Souverains, même pendant leur vie, les honneurs divins. Nous voyons dans Daniel, les courtiſans de Nabuchodonoſor lui adreſſer leurs prieres comme à un Dieu (*a*); ce prince ordonne par un édit à ſes ſujets, ſous peine de mort, de ſe proſterner devant la ſtatue qu'il avoit fait élever (*b*). La même choſe eſt-elle arrivée en Egypte? nous l'ignorons; Diodore de Sicile l'affirme (*c*); Hérodote le nie (*d*). Dans la Gréce, les Athéniens érigerent des temples à Théſée qu'ils regardoient comme un de leurs Rois, & ils bâtirent une chapelle à Socrate. Les Romains ont adoré Romulus ſous le nom de Quirinus, & les ames des morts ſous le nom de *Dieux manes*: Cicéron éleva un oratoire à Tullia ſa fille. Le Sage n'a donc rien dit des Payens qui ne ſoit exactement vrai.

S'enſuit-il delà que le très-grand nombre des Dieux, les Dieux principaux, les Dieux anciens, ont été des hommes? Rien moins: les excès dont nous venons de parler, n'ont jamais pû venir à l'eſprit des peuples encore barbares.

(*a*) Dan. c. 6, *v.* 7.
(*b*) *Ibid.* c. 3.
(*c*) Tome 1, liv. 1, ſect. 1, p. 23, 25, 28.
(*d*) Hérodote, l. 2, n. 92.

S'enſuit-il du moins que tel ou tel demi-Dieu a véritablement exiſté? Non : c'eſt aſſez qu'un ſeul héros réel ait reçu les honneurs divins, pour que les Hiſtoriens & les Mythologues ayent pu croire que la même choſe étoit arrivée à une infinité d'autres. C'eſt donc par l'examen de chaque perſonnage en particulier, & non par une préſomption générale, qu'il faut juger s'il eſt réel ou imaginaire.

Comme le doute que nous voulons jetter ſur l'exiſtence des héros, doit paroître fort extraordinaire, nous ne pouvons nous diſpenſer d'alléguer les preuves ſur leſquelles il eſt fondé, quoique la vérité de notre ſyſtême n'en dépende en aucune maniere.

1°. Ce n'eſt pas un attentat nouveau de rejetter abſolument toute l'hiſtoire héroïque, de donner ainſi atteinte à l'exiſtence des héros les plus célèbres; pluſieurs anciens auteurs ont eu cette hardieſſe. Nous avons déja vu que Platon s'eſt également inſcrit en faux contre les fables des Dieux & contre celles des héros. Il ne veut pas que l'on ajoute foi à ce qu'Homere & les autres racontent de la fureur d'Achille, des baſſeſſes de Priam, des brigandages de Théſée & de Pirithoüs, des guerres que les héros ont faites auſſi-bien que les Dieux à leurs plus proches parens (*a*).

(*a*) *De Repub. l.* 2 & 3.

Diodore de Sicile ſoutient que les Grecs ſe ſont attribué mal-à-propos pluſieurs héros qui n'étoient point nés chez eux, & qui avoient été connus chez les Egyptiens long-temps avant que les Grecs en euſſent entendu parler (*a*). Pauſanias qui rapporte une infinité de traditions contradictoires des différentes villes de la Gréce, fait profeſſion de n'y ajouter aucune foi.

2°. Les anciens mêmes n'ont jamais décidé nettement ſi Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux héros; ſelon Hérodote, les Egyptiens les revendiquoient comme deux de leurs anciens Dieux, les Phéniciens adoroient le ſecond, avant qu'il fût connu des Grecs (*b*). Varron étoit perſuadé qu'Hercule & Caſtor étoient le même perſonnage que *Deus fidius* ou *Sancus* chez les Sabins; or celui-ci n'étoit pas un homme (*c*). Héſiode met Bacchus au nombre des demi-Dieux; cependant Héraclide de Pont eſt perſuadé que ſon nom n'exprime rien autre choſe que le vin. Ceux qui expliquoient les fables des Dieux dans un ſens figuré, entendoient de même ce que l'on publioit des Héros. Le même Héraclide tourne en allégorie ce

(*a*) Hiſt. univ. l. 1, ſect. 1, c. 13; l. 3, à la fin; & l. 5, c. 45.

(*b*) Hérodote, l. 2, n. 67 & 92.

(*c*) Voyez ſes paroles, c. 9, §. 15.

qu'Homère a dit des voyages d'Ulyſſe dans l'Odyſſée, auſſi-bien que les combats des Dieux chantés dans l'Iliade; s'il a cru l'exiſtence d'Uliſſe, il n'en a pas ajouté pour cela plus de foi à ſes aventures.

3°. Dion Chryſoſtôme dans ſon diſcours XI^e, ſoutient que jamais les Grecs n'ont pris Troye, & il le prouve par pluſieurs raiſons. Hérodote, *l.* 2, *n.* 83, appelle l'hiſtoire de ce ſiége, un diſcours inſenſé, Μάταιον λόγον. Le ſavant Bianchini regardoit l'Iliade comme une allégorie; Thucydide, dans le préambule de ſon Hiſtoire, repréſente les premiers Grecs comme un peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe ni aucun lien de ſociété, il ne tient aucun compte de ce que l'on diſoit des temps héroïques ou fabuleux. Après deux mille ans qui ſe ſont écoulés depuis Thucydide, ſommes-nous plus à portée de vérifier les faits, que cet habile Hiſtorien?

4°. Pluſieurs Savans modernes, frappés de cet exemple, ne ſe font aucun ſcrupule de révoquer en doute l'exiſtence des héros Grecs; nous nous contenterons d'en citer deux qui ont écrit récemment. « Dans les » ſiecles d'ignorance où l'on écrivoit l'Hiſ» toire ſans critique, on faiſoit venir les Fran» çois de Francus, petit-fils d'Hector, les » Bretons de Brutus, les Medes de Medus,

» fils de Médée; les Turcs de Turk, fils de
» Japhet. On avoit toujours tout prêt quel-
» que Prince imaginaire d'un nom identique
» à celui de chaque peuple dont on le di-
» ſoit auteur. Malgré le ſilence des monu-
» mens hiſtoriques, ſon nom forgé ſur celui
» de la Nation ſuffiſoit pour admettre ſon
» exiſtence. Je ne ſais ſi l'Hiſtoire, ſur-tout
» l'Hiſtoire ancienne eſt ſuffiſamment déga-
» gée de ces noms, de ces faits, de ces éty-
» mologies inventées à plaiſir. Le plus ſûr
» eſt de les regarder comme fabuleux, à
» moins que le récit ne ſoit accompagné
» de particularités vraiſemblables & bien
» liées avec l'hiſtoire du temps, & de cher-
» cher ailleurs l'origine du nom des villes &
» des nations ». Tel eſt le ſentiment du ſa-
vant auteur qui a traité de la formation mé-
chanique des langues (*a*).

« Pour adopter, dit M. de Bougainville,
» cette tranſmutation de fables théologiques
» la plupart, ou phyſiques, en faits réels,
» il faut ſe réſoudre à placer ces aventures
» prétendues des premiers Grecs dans un
» temps dont non-ſeulement l'hiſtoire ſe ſe-
» roit perdue, ſi elle avoit jamais exiſté,
» mais dont il ne pouvoit jamais exiſter au-
» cune hiſtoire; puiſqu'il ne s'y paſſoit alors

(*a*) Tome 2, n. 211, pag. 250.

» aucun événement général, puiſqu'alors, » ſuivant les plus anciennes traditions des » Grecs eux-mêmes, les naturels tombés » dans la plus groſſiere ignorance, n'avoient » pas encore penſé à ſe réunir pour former » le plus chétif village ou la plus foible na- » tion (*a*) ».

Si l'on veut réfléchir un moment ſur l'ancien état de la Gréce, on ſentira combien ces obſervations ſont ſolides. Les peuples barbares, tels qu'ont été les Grecs pendant un grand nombre de ſiecles, n'ont point de monumens hiſtoriques, ne penſent point à noter les événemens. A-t-on trouvé chez les Sauvages de l'Amérique des traditions fidèles qui nous apprennent les noms, la famille, les actions de leurs premiers chefs? « On ne peut rien tirer des Sauvages en gé- » néral touchant leur origine, dit un au- » teur qui avoit ſoigneuſement étudié leurs » mœurs; n'ayant point de lettres, ils n'ont » point auſſi de faſtes ni d'annales ſur leſ- » quelles on puiſſe compter. Ils ont ſeule- » ment une eſpéce de tradition ſacrée qu'ils » ont ſoin d'entretenir (*b*) ». Selon les Mythologues hiſtoriens, les fables ſont venues en grande partie du défaut de lettres &

(*a*, Mém. de l'Acad. tome 29, p. 27.
(*b*, Mœurs des Sauvages, tome 1, p. 93.

de monumens ; cela n'eſt pas douteux : comment donc, ſans lettres & ſans monumens, a-t-on pu conſerver pendant cinq ou ſix cens ans, les noms, la généalogie, le regne, la poſtérité, les aventures des Dieux & des héros ? Il y a bien moins d'inconvéniens de ſupppoſer les premiers temps de la Gréce abſolument inconnus, que d'en faire un ſyſtême au haſard, où rien ne ſe trouve lié, où tout eſt fabuleux & fautif.

Quand il eſt queſtion d'établir des faits hiſtoriques, il faut peſer & non pas compter les témoignages. Les premiers Ecrivains Grecs ont été poſtérieurs de deux cens ans à la guerre de Troye où ſe ſont trouvés les derniers héros. L'époque même de cette guerre n'eſt établie que ſur le nombre des générations, & les Poëtes ont pu augmenter ce nombre ou le diminuer à leur gré ; perſonne n'étoit en état de les démentir : leurs contradictions & les embarras des Chronologiſtes nous en convainquent. Point d'écritures, point de monumens dans ces temps-là qui ayent pu conſerver la multitude de généalogies dont Homère eſt l'auteur ou le compilateur. Quelle certitude ont pu avoir les hiſtoriens plus récens de la réalité des perſonnages que le Poëte a créés ou arrangés comme il lui a plû ? Ils

ont recueilli, comme lui, les traditions des différens peuples, & ces traditions ſe contrediſent.

Strabon nous apprend que les trois villes du Péloponnèſe, nommées *Pylos*, prétendoient toutes trois être la patrie de Neſtor & le ſiége de ſon regne : ſi les traditions poſtérieures à Homère étoient encore ſi incertaines, que doit-on penſer de celles des ſiécles précédens (*a*) ?

Lorſque les Grecs commencerent à jetter les yeux ſur le chaos de leur Mythologie, cet édifice bizarre étoit conſtruit depuis long-temps. Les fêtes, les myſtères, les cérémonies, les traditions étoient établies depuis pluſieurs ſiecles, & la Religion avoit tout conſacré. Comment vérifier des événemens auxquels on ne tenoit que par une chaîne imaginaire ? c'eſt comme ſi à la naiſſance des lettres dans les Gaules ſous l'empire Romain, on avoit voulu découvrir quels avoient été les premiers colons de nos provinces, & rechercher leur généalogie par le ſecours des poëſies ou des cantiques des Bardes & des Druides.

La ſuperſtition groſſiere des Grecs avoit couvert d'une nuit épaiſſe tous les ſiecles précédens ; par-tout on voyoit des monu-

(*a*) Strab. Geogr. l. 8, dans la deſcrip. de l'Elide.

mens, mais récens & érigés par l'ignorance, par-tout on marchoit sur les fables. Le langage altéré par la succession des temps, ne laissoit plus appercevoir le sens des anciens noms : au lieu de voir qu'une montagne ou un torrent avoit été changé en personnage, on crut qu'un héros lui avoit donné son nom ; autant de noms anciens, autant de héros divers. Voilà les archives des Grecs & les titres de leurs traditions, la topographie de leur pays. Ceux qui voulurent aller chercher des lumieres en Egypte, en rapporterent de nouvelles erreurs. Ils furent tous étonnés d'y retrouver leurs Dieux ; pouvoient-ils ne pas y retrouver la nature ? on leur montra même des personnages qu'ils s'obstinoient à regarder comme des héros nés chez eux : preuve convaincante de l'authenticité de leurs traditions. Avant l'établissement des Olympiades, tout est fable, fiction pure dans l'histoire de la Gréce, sinon pour les personnages, du moins pour les événemens. Les Historiens, par toutes leurs recherches, les Philosophes avec toutes leurs lumieres, n'ont jamais pu démêler sûrement s'il y avoit dans l'histoire héroïque du vrai mêlé avec le faux : il est encore bien plus impossible aujourd'hui de discerner les personnages qui ont véritablement existé, d'avec ceux qui sont absolument fabuleux.

Quand les Philoſophes auroient pû le faire, quand ils auroient découvert que la plupart des héros étoient imaginaires, ils n'auroient pas oſé le dire. Les Grecs étoient attachés à leurs héros, encore plus étroitement qu'à leurs Dieux; ils étoient infatués d'une antiquité fabuleuſe & de leur origine qu'ils rapportoient à ces hommes célèbres. Pas une ſeule ville qui ne crût avoir chez elle le berceau ou le tombeau de ſon fondateur, quelques-unes étoient perſuadées que leur deſtinée en dépendoit : pluſieurs avoient établi ſur ces fauſſes traditions des priviléges & des honneurs dont elles étoient jalouſes à l'excès. Les principales familles devoient à ce même préjugé leur luſtre & leur prééminence; la plupart des fêtes, des cérémonies, des jeux, des aſſemblées ſolemnelles du Paganiſme tenoient aux mêmes opinions; les villes, les républiques, les peuples entiers étoient intéreſſés à les maintenir : telle eſt la regle qui avoit dirigé les Poëtes dans la compoſition des fables. Le P. Brumoy obſerve que les Athéniens vouloient être flattés par leurs Auteurs dramatiques; & ils furent toujours ſervis à ſouhait. *L'Œdipe à Colone* de Sophocles avoit été fait pour exalter les Athéniens au préjudice des Thébains; les Euménides d'Eſchyle avoient pour but de fortifier l'alliance de

de ces mêmes Athéniens avec les Argiens & de rendre ſacrées les déciſions de l'aréopage : il en eſt de même de pluſieurs autres tragédies. Les Philoſophes auroient-ils pu en ſûreté attaquer ces traditions, que la vanité & l'intérêt rendoient ſacrées ? Quand ils réclament, comme Platon, contre les fables, leur ſentiment eſt d'un grand poids ; quand ils ſe taiſent ou qu'ils parlent comme le vulgaire, leur voix non plus que leur ſilence ne prouve rien.

Eſt-il croyable, dira-t-on, qu'Homère n'ait voulu faire qu'un Roman ? je demande à mon tour, eſt-il croyable que Virgile n'ait débité que des fables ? le ſavant Bochart a cependant prouvé que jamais Enée n'a mis le pied en Italie ; mais comme les Romains avoient le foible de vouloir deſcendre des Troyens, que leurs Hiſtoriens avoient adopté ce préjugé, Virgile a ſagement fait de ne point le contredire ; il s'eſt concilié tous les ſuffrages en ſuivant dans l'Enéïde une tradition autoriſée à Rome. Homère ſans doute avoit fait de même. Il avoit recueilli dans toute la Gréce qu'il avoit parcourue, les traditions dominantes, ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, ce que l'on diſoit des Dieux & des héros ; il a concilié ces récits autant qu'il lui a été poſſible,

il les a embellis par des circonſtances & par des perſonnages de ſon invention ; la vraiſemblance poëtique y a mis le ſceau de l'authenticité. Mais il n'eſt pas moins vrai que toutes ces traditions étoient auſſi fabuleuſes que celles des Romains & que celles de nos premiers hiſtoriens.

Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hiſtoire d'Athènes dans *l'origine des Loix, des Sciences & des Arts*, ouvrage très-ſavant, très-judicieux, très-eſtimable à tous égards. On verra 1°. que l'auteur n'a pu apporter en preuve que le témoignage d'écrivains poſtérieurs de pluſieurs ſiecles, aux événemens dont ils parlent & auxquels ils ne tiennent par aucune chaîne. Il convient que les Grecs n'ont commencé que fort tard à écrire l'Hiſtoire; ceux qui ont écrit les premiers, ont donc été forcés de s'en tenir aux traditions populaires, & ces traditions ſont évidemment fabuleuſes. 2°. Le nom des Rois fabuleux fait une alluſion évidente à la phyſique ou à la géographie, & il n'en eſt pas de même de ceux dont l'exiſtence eſt conſtatée par les monumens. Auſſi ſouvent l'on eſt obligé de doubler les premiers pour leur ajuſter les événemens; voilà pourquoi l'on ſuppoſe parmi les Rois d'Athènes deux Cécrops, deux Pandions, &c. 3°. Il ſe trouve toujours entre ces Rois douteux & les

Rois certains, un vuide qu'il eſt impoſſible de remplir, & l'Hiſtoire attribue à ces derniers, les mêmes actions que la fable met ſur le compte des premiers; ainſi les Rois d'Athènes, bien poſtérieurs à Cécrops, font les mêmes établiſſemens, les mêmes réglemens dont on dit que Cécrops eſt le premier auteur. 4°. Cela donne lieu à des Anachroniſmes monſtrueux : le conſeil des Amphictions ſe trouve chargé de veiller à la conſervation du Temple de Delphes, avant que la ville & le temple fuſſent bâtis. Ne vaudroit-il pas mieux regarder tous ces faits comme des rêveries de la vanité des Grecs, qui vouloient, à quelque prix que ce fût, être fort anciens, dans un temps où ils étoient encore très-modernes, & qui pour ſoutenir cette prétention folle, ont transformé des montagnes & des rivieres en Rois qui les ont gouvernés?

Voilà une partie des raiſons que l'on pourroit alléguer ſi l'on vouloit abſolument nier l'exiſtence des héros de la Gréce. Les Mythologues hiſtoriens étoient intéreſſés à ſupprimer ces raiſons ou à les affoiblir; on les rapporte ſans vouloir en tirer aucun avantage.

Car, encore une fois, le ſyſtême des allégories ne nous oblige point de révoquer en doute l'exiſtence des héros; en la

ſuppoſant certaine, ils ont vécu dans un temps où la Gréce étoit barbare & à peu près dans le même état où ſont aujourd'hui les Sauvages Américains ; la reſſemblance entre les mœurs de ceux-ci & celles des héros, a fourni la matiere d'un ouvrage eſtimable (*a*). Il eſt impoſſible que dans ces ſiecles de ténèbres, on ait pu conſerver par des titres & des monumens le ſouvenir de la généalogie, des alliances, des exploits de ces hommes fameux, l'hiſtoire en a été forgée long-temps après leur mort ſur la topographie des lieux qu'ils ont habités ou qu'ils ont parcourus ; il eſt temps d'en donner des exemples.

Athènes, dit-on, fut fondée par Cécrops, originaire de l'Attique ſelon les uns, Egyptien ſelon les autres ; & qui étoit tout-à-la-fois homme & ſerpent. Il avoit épouſé Agraule, fille d'Actæus ; il en eut un fils appellé Eryſicthon, & trois filles, Aglaure, Herſé & Pandroſe. Il eut pour ſucceſſeurs Cranaüs, ſous lequel arriva le déluge de Deucalion & qui donna à l'Attique le nom de ſa fille Atthis ; enſuite Amphiction, qui fut ſuivi par Ericthon. Il y eut conteſtation entre Neptune & Minerve, pour ſavoir lequel des deux produiroit

(*a*) Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafiteau.

le plus excellent ouvrage & donneroit ſon nom à la nouvelle ville. Neptune frappa la terre de ſon trident, & en fit ſortir un cheval ; ſelon Apollodore, il fit paroître une ſource d'eau dans le milieu de la citadelle. Minerve, d'un coup de lance, fit naître l'olivier que l'on voyoit encore pluſieurs ſiecles après dans le temple de Pandroſe, & remporta ainſi la victoire. Conſéquemment elle donna ſon nom *Athéné*, à la ville de Cécrops & promit d'y faire fleurir les ſciences.

Qu'il y ait eu réellement un ou pluſieurs Cécrops Rois d'Athènes, ou qu'il n'y en ait eu aucun, cela eſt égal. On ſoutient que ſon hiſtoire eſt une pure fable forgée après coup, en confondant la phyſique, la topographie d'Athènes, & quelques faits peu intéreſſans, & en prenant les noms dans un faux ſens. On prie le lecteur de ſe prêter pour un moment à cette ennuyeuſe diſcuſſion (*a*).

(*a*) Elle a révolté pluſieurs partiſans du ſens hiſtorique des fables. N'eſt-ce pas une témérité, diſent-ils de prendre pour des êtres imaginaires, Cécrops, ſes enfans, ſes ſucceſſeurs, dont l'exiſtence eſt atteſtée, par les marbres d'Arundel & par l'opinion conſtante de toute l'antiquité ? N'eſt-ce pas établir le pyrrhoniſme hiſtorique ? Non, aſſurément. Il n'y a ni témérité ni pyrrhoniſme à diſtinguer les temps connus d'avec les temps inconnus, les époques certaines d'avec les dates forgées, la fable d'avec l'hiſtoire. Les marbres dont on parle, ont été gra-

Cécrops eſt la hauteur, ou la *croupe de* montagne ſur laquelle Athènes fut bâtie d'abord, où l'on plaça enſuite la citadelle, nommée *Acropolis* & *Cecropia*, à cauſe de ſa ſituation. C'eſt le même nom que Κροπί ou Κροφὶ, montagne d'Egypte dans Hérodote. Κρώπετα, ſelon Héſychius, ſignifie lieux élevés. On ne peut méconnoître la reſſemblance entre *Cécrops* & *Scrupus* des Latins, qui déſigne un pierre ou un terrein raboteux. On a cru que Cécrops étoit Egyptien, en prenant Αἴγυπτος, lieu fermé, lieu environné d'une enceinte, pour le nom de l'Egypte. Κέκροψ Αἰγυπτίος, en vieux grec ſignifioit hauteur fermée ou entourée de murs. Par la même erreur on a regardé comme autant de chefs de colonies égyptiennes Inachus, Danaüs, Ægialée, dont l'hiſtoire a été bâtie ſur le même fondement que celle de Cécrops.

vés plus de treize cens ans après le prétendu regne de Cécrops : nous demandons par quel monument le ſouvenir de ce Roi & de ſes actions a pu ſe perpétuer pendant ce laps de temps chez un peuple qui n'avoit pas encore l'uſage des lettres. Par la tradition, ſans doute; mais puiſque la tradition eſt évidemment fabuleuſe dans les circonſtances, qui nous répondra qu'elle ne l'eſt point dans la ſubſtance même des faits? Ces mêmes marbres rapportent le procès entre Mars & Neptune jugé par l'Aréopage, & ce procès n'eſt qu'une fable fondée ſur une équivoque; nous le verrons ci-après. En quels lieux regnoient Mars & Neptune, & par quel hazard deux Rois ſe trouvent-ils juſticiables de l'Aréopage? Il y auroit bien d'autres remarques à faire.

Celui-ci épouſa Agraule, fille d'Actæus. Ἄγραυλον eſt compoſé de Ἄγρος, champ, campagne, & Ἄυλων, vallée; Actæus vient de Ἄκτη, rivage. Agraule, fille d'Actæus & femme de Cécrops, eſt donc une campagne ou terre baſſe, qui touchoit d'un côté la mer, & de l'autre la hauteur ſur laquelle on commença de bâtir Athènes. Comme cette montagne étoit eſcarpée d'un côté par le bas, en prenant Τραχων lieu eſcarpé pour Δράκων un ſerpent, on a dit que Cécrops avoit le bas du corps d'un ſerpent. On racontoit encore la même choſe d'Erichton, ſucceſſeur de Cécrops, parce qu'Ἐριχθων, à la lettre *terrein élevé*, déſignoit le même lieu que Cécrops; voilà comme il étoit devenu ſon ſemblable & ſon ſucceſſeur. Nous reverrons plus d'une fois la même équivoque.

Cécrops & Agraule eurent pour enfans, 1°. Eryſicthon, c'eſt-à-dire, tiré de la terre ou fruit de la terre. 2°. Aglaure, bon vent ou bel air. 3°. Herſé, la roſée. 4°. Pandroſe, la pluie (*a*). On peut trouver la ſigni-

(*a*) Aglaure & Pandroſe avoient des temples à Athènes, & il n'eſt pas certain que Cécrops en ait eu. La raiſon en eſt ſimple; on avoit plus beſoin d'invoquer le vent & la pluie, que de faire des vœux à un Roi qui n'exiſtoit pas. Le culte de Pandroſe joint à celui de l'une des ſaiſons, acheve de démontrer ce que c'étoit que tous ces perſonnages. Voyez Pauſanias, l. 9, c. 35.

fication de tous ces noms dans les dictionnaires grecs les plus communs. Il eſt aiſé de voir par cette poſtérité, quels perſonnages c'étoient que Cécrops & Agraule; elle nous fait comprendre que la plaine entre la hauteur d'Athènes & la mer, étoit cultivée; qu'avec le ſecours d'un bon air, de la roſée & de la pluie, il y croiſſoit du grain.

La fable de Neptune qui fait ſortir de la terre, de l'eau, ou un cheval, eſt bâtie ſur l'équivoque du mot ἵππος, qui peut ſignifier une fontaine & une monture. Comme Neptune eſt le Dieu des eaux, il eſt auſſi le pere des fontaines & des rivieres; ſelon le ſtyle ordinaire des Poëtes, celles-ci ſont toutes filles de l'Océan. Mais en confondant *Hippos* de l'eau, avec *Hippos* cheval, on a dit que le cheval étoit une production de Neptune. La même équivoque a donné lieu à une infinité de fables que l'on verra dans les remarques ſur Héſiode : en expliquant celle de Minerve, on dira pourquoi l'olivier lui étoit conſacré & pourquoi la ville d'Athènes l'avoit choiſie pour Divinité tutélaire.

L'hiſtoire des ſucceſſeurs de Cécrops n'eſt pas moins authentique ni moins grave que la ſienne. Selon Hérodote, les anciens Athéniens furent nommés *Cranai & Cécropides*, c'eſt-à-dire, habitans d'une hauteur; on en

a

a vu la raiſon : mais les Grecs poſtérieurs aimerent mieux rapporter ces noms aux Rois Cécrops & Cranaüs. Ἀττικη, l'Attique, fait évidemment alluſion au ſubſtantif Ἀκτη rivage, comme Strabon l'a obſervé, parce qu'elle eſt enviromée de la mer, & non pas à une prétendue Nymphe Attis. Ἀμφικτίων, autre nom de Roi, eſt compoſé de Ἀμφὶ, *Circùm*, & de Κτίω, pour κτίζω, *Habito*, d'où vient Κτίτης, *Habitator* ; il déſigne les colons de l'Attique ou ceux qui habitoient autour d'Athènes.

Par-là on conçoit ce que c'étoit que le conſeil des Amphictions, ſi fameux dans l'hiſtoire de la Gréce ; c'étoit dans ſon origine l'aſſemblée de la Commune, des habitans de la campagne avec ceux d'Athènes ; mais les Hiſtoriens qui veulent que tout ſoit grand & pompeux chez les Grecs, en ont fait un conſeil auſſi reſpectable dès ſa naiſſance, qu'étoit le Sénat Romain après la ſeconde Guerre Punique. Ils ont fait de même de l'Aréopage. Mars, dit-on, tout Dieu qu'il étoit, fut obligé de comparoître à ce tribunal pour un homicide. Cette fable a été imaginée à l'occaſion d'un uſage aſſez ſingulier. Les Athéniens, pour témoigner plus d'horreur de l'homicide, faiſoient le procès à la hache qui avoit ſervi à tuer un homme ; & comme Ἄρης, Mars, ſignifie

auſſi le fer & tout inſtrument tranchant, la hache ainſi pourſuivie criminellement, eſt Mars jugé pour un homicide (*a*).

Il n'eſt pas une ſeule ville ſur laquelle on n'ait forgé des hiſtoires ſemblables à celle d'Athènes ; la lecture de Pauſanias ſuffit pour en convaincre tout homme non prévenu ; cet hiſtorien convient lui-même en plus d'un lieu de la vanité des Grecs, ſur cet article. C'eſt la topographie de ces villes & des environs que l'on a donnée dans la ſuite pour la généalogie de leurs Rois & de leurs fondateurs.

On voudra bien en ſouffrir encore un exemple. Voici ce que les Argiens racontoient ſur la fondation de leur ville. Inachus, Roi du pays, donna ſon nom à un fleuve qu'il conſacra à Junon ; ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Céphiſe, Aſterion & Inachus ſon propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui diſputoient à qui auroit cette contrée ſous ſon empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon. Neptune en eut du reſſentiment, & pour ſe venger, il mit tous ces fleuves à ſec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus ni les autres, ne purent donner d'eau que tout au plus dans la

(*a*) Pauſan. l. 1, c. 28.

ſaiſon où les pluies ſont abondantes. En effet, durant la ſéchereſſe de l'été, il n'y a dans cette contrée que le marais de Lerne qui ne manque point d'eau (*a*). C'eſt ce qui avoit fait donner à la ville d'Argos, le ſurnom de *Dipſium*, la ville qui a ſoif; c'eſt ce qui avoit rendu ſi célèbre chez les Argiens le culte de Jupiter & de Junon, Dieux de la pluie. Ces peuples ſurpris de ce que leurs rivieres manquoient d'eau, tandis qu'il y en avoit tant chez leurs voiſins, forgerent cette fable pour en rendre raiſon. On voit par-là combien la généalogie des deſcendans d'Inachus, ſi ſavamment débrouillée par les Mythologues hiſtoriens, mérite de conſidération.

Une deſcription de l'ancienne Gréce, encore plus exacte que celle de Pauſanias, une carte géographique du même pays, encore plus détaillée que celle de M. Danville, s'il étoit poſſible d'en faire une, ſeroient la meilleure clef pour l'explication des fables héroïques : une carte même de la Gréce moderne, où les moindres objets ſeroient marqués, pourroit y contribuer. Mais ſi l'hiſtoire même des héros n'eſt ſouvent qu'un

(*a*) Pauſan. l. 2, c. 15. Strabon, l. 8, contredit le récit de Pauſanias, mais il convient que dans le temps de ſéchereſſe les Argiens tiroient de l'eau de leurs puits qu'ils attribuoient aux Danaïdes.

tableau groſſier de la nature, que doit-on penſer de celle des Dieux?

Les Grecs avoient tellement défiguré leurs origines, qu'ils ne comprenoient plus le ſens des divers noms de leur Nation. Ils avoient imaginé autant de Rois ou Chefs de colonie qui n'ont exiſté probablement que dans le cerveau des Poëtes. Si on les a nommés *Iones*, c'eſt à cauſe d'un certain Ion, fils de Xuthus, qui regna dans l'Attique. *Achæi*, *Achivi*, vient d'Achæus, frere du précédent: *Dores*, de Dorus, fils de Neptune & d'Alope: *Hellenes*, de Hellen, fils de Deucalion: *Pelaſgi*, de Pelaſgus, fils d'Arcas: *Myrmidones*, dans Homère, de Μύρμος, fourmi, parce que Jupiter, pour peupler la Gréce, changea des fourmis en hommes. Le Péloponnèſe a tiré ſon nom de Pélops, fils de Tantale. C'eſt dommage ſans doute que tous ces héros dont on a raconté de ſi merveilleuſes aventures, reſſemblent ſi fort à des perſonnages en l'air. Les premiers Grecs, peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe, ni aucun lien de ſociété, ſi nous en croyons Thucydide, étoient bien éloignés d'avoir des Rois.

Dans les Ecrivains ſacrés, la Gréce & les pays voiſins ſont nommés les Iſles, les Pays maritimes, non-ſeulement à cauſe du

grand nombre des Iſles de l'Archipel, mais encore parce que la Gréce eſt bordée de mers preſque de toutes parts; les noms précédens ne ſignifient pas autre choſe.

Le premier qui ait conduit une colonie dans ces contrées, eſt appellé *Javan*, & ce nom déſigne en hébreu, de la boue, du limon, par conſéquent un pays aquatique: Pauſanias, *l.* 6, *c.* 21, parle d'une riviere *Iaon*, dans l'Elide. En prononçant Ἴαων, comme les Grecs qui n'ont point d'J, ni d'V conſonne, au lieu de *Jaon* ou *Javan*, l'on n'en change point la ſignification, puiſqu'Ἴαων eſt le nom de pluſieurs lacs ou rivieres, non-ſeulement de la Gréce, mais encore des autres pays du monde. Pauſanias au même lieu, c. 22, fait mention d'une fontaine d'Elide, nommée les nymphes Ionides. Ion, eſt, dit-on, fils de Xuthus & de Creüſe; Ξυθός, dans Héſychius, ſignifie humide; on conçoit ce que c'eſt que ſon épouſe: Creüſe eſt une fontaine de Béotie dans Strabon, l. 9.

Achæi, *Achivi*, eſt formé de *ach* qui eſt le nom générique d'eau dans toutes les langues. Ἀχαΐη, fontaine de Meſſenie dans Pauſanias, Ἀχαῖος, riviere de Scythie; *Acheloüs*, *Achates*, *Acheron*, *Acheruſia Palus*, & une infinité d'autres noms grecs, viennent de la même ſource.

Dores eſt le même que Doris, l'un des noms de la mer dans Héſiode: voilà pourquoi on a ſuppoſé Dorus, fils de Neptune & d'Alope, celle-ci eſt une fontaine d'Eleuſine, ſelon Héſychius; *Hellopiæ* dans Pline, ſont des eaux chaudes de l'Iſle d'Eubée.

Hellen, *Helleneſ*, déſignent encore les eaux & la mer. Ἑλένη, eſt un vaſe ou un lieu profond. Il y avoit près de Corinthe, une fontaine appellée les bains d'Hélene, où jamais Hélene n'avoit mis les pieds (*a*). *Elané* eſt l'ancien nom d'un lac du Gévaudan; *Alen*, riviere d'Angleterre; *Alaine*, riviere du comté de Bourgogne; Pauſanias cite une riviere *Alens*, en Ionie. On ſuppoſe Hellen, fils de Deucalion: Deucalion & Pyrrha ſont deux petites iſles ou deux rochers du golphe de Magnéſie (*b*); il eſt probable que dans un naufrage quelques perſonnes ſe ſauverent ſur ces deux éminences; delà on a fait deux fables: la premiere, que Deucalion & ſon épouſe avoient repeuplé le monde après un déluge; la ſeconde qu'ils avoient délivré ceux qui fuyoient les Centaures. Δεύκαλιον, ſignifie pierre mouillée, & πυρραία, élévation ou éminence. Voyez Héſychius.

Pelaſgi, vient évidemment de Πέλαγος,

(*a*) Pauſan. l. 2, c. 2.
(*b*) Strabon, l. 9, pag. 419.

la mer; & comme ce nom a été donné tantôt aux habitans du Péloponnèſe, tantôt à ceux de l'Attique, d'autres fois à ceux de l'Ionie, l'on a regardé ces Pélaſges comme un peuple vagabond, qui avoit d'abord habité le Péloponnèſe, enſuite l'Attique, & enfin l'Ionie.

Myrmidones, dans Homère, ſignifie peuple nombreux: Μυρμιδόνες, qui exprime en grec une fourmilliere, déſigne auſſi une grande quantité: nous parlons de même dans notre langue. Voilà comme les Grecs ſont nés des fourmis.

Le Péloponnèſe étoit nommé par les anciens, *Apia* & *Pelaſgia*; Ἄπια γῆ, ſelon Héſychius, ſignifie pays reculé, parce que le Péloponnèſe eſt comme ſéparé de la Gréce par l'Iſthme de Corinthe: *Pelaſgia* vient d'être expliqué. On l'appelle aujourd'hui *Morée* de *mor* ou *morre*, la mer, dans les langues du nord. Les Grecs qui en dérivoient le nom de Pélops, ajoutoient que celui-ci étoit fils de Tantale. Or Tantale eſt un marais de Phrygie ſelon Pauſanias. Delà eſt venue la fable de Tantale plongé dans les eaux. Il étoit fils de Jupiter & de Pluto, c'eſt-à-dire, fils de la pluie & d'un lieu profond (*a*). Toutes ces généalogies ſe ſoutiennent &

(a) Pauſanias, l. 2, c. 7; & l. 2, c. 22.

nous préſentent toujours les mêmes objets.

La Gréce & ſes différentes contrées ont donc tiré leurs noms de leur ſituation & non pas des premiers colons qui les ont habitées; ce ſeroit plutôt ceux-ci qui auroient emprunté le leur du pays dans lequel ils demeuroient. « Les noms de lieux, dit un judicieux Écrivain, ſont eux-mêmes, comme il eſt aiſé de le remarquer en tous les pays & en toutes les langues, dérivés de leur poſition phyſique, des productions du terroir, de quelque qualité naturelle ou accidentelle à l'endroit (*a*) ». Nous aurons ſouvent occaſion de remarquer la juſteſſe de cette obſervation, & peut-être de la confirmer (*b*).

N'y a-t-il donc pas lieu de regretter la peine que ſe ſont donnée les Savans les plus habiles, pour fixer l'époque de la naiſſance, du regne, des exploits de tous ces héros fabuleux? A ſuppoſer qu'ils aient véritablement exiſté, c'eſt beaucoup que les Grecs

---

(*a*) Traité de la formation méchan. des langues, tom. 2, pag. 299.

(*b*) Strabon a penſé de même, l. 9, pag. 391. Cependant les partiſans du ſens hiſtorique ſoutiennent qu'une riviere, une montagne, une fontaine, ont plutôt tiré leurs noms d'un homme, que celui-ci n'a emprunté le ſien du lieu qu'il habitoit. Malheureuſement cette opinion eſt démontrée fauſſe par la multitude des noms propres de lieu qui ſe trouvent les mêmes dans tous les pays du monde & dans toutes les langues

postérieurs aient pu en conserver seulement le nom.

Il est à propos de prévenir une objection. Accordons-le pour un moment, dira-t-on; la tradition des villes grecques, les fables des Poëtes, le culte fondé sur ces fables ne prouvent point l'existence des héros; mais de notre aveu, ces fables allégoriques ne la détruisent pas non plus. Ils peuvent avoir vécu, quoique dans la suite on ait composé leur histoire sur la topographie de la Gréce. Donc de même quand on réussiroit à tourner toutes les fables des Dieux en allégories, cela ne démontreroit point que les Dieux n'ont pas été des hommes vivans.

Je conviens qu'à envisager uniquement la nature des fables, elles ne démontrent ni la réalité ni la fausseté des personnages qui en sont l'objet; elles suffisent seulement pour nous en faire douter; mais il ne faut pas séparer cette considération d'avec les autres preuves qui montrent ce que c'étoit que les Dieux du Paganisme. 1°. Les mêmes témoignages qui peuvent nous persuader que les héros étoient des hommes, nous enseignent clairement que les Dieux n'en étoient pas, puisqu'ils les ont expressément distingués. 2°. Il n'est pas étonnant que les Grecs, après avoir déifié tous les êtres naturels, en soient venus jusqu'à rendre les honneurs di-

vins à des hommes; on a montré la connexion de ces deux erreurs; mais il eſt inconcevable que le Polythéiſme ait commencé par la derniere. 3°. Les circonſtances des fables nous obligent de faire la même diſtinction. Que deux héros tels que Bacchus & Hercule (*a*), aient vécu l'un à Thebes, l'autre à Tirynthe, il n'y a rien là que de naturel; mais ſi les Dieux ſont des hommes, comment s'eſt-on aviſé de placer Jupiter & Junon dans les airs, Neptune dans la mer, Pluton dans les enfers? Il n'eſt pas néceſſaire de répéter les autres raiſons que l'on a données pour prouver que les Dieux n'ont jamais été des hommes. 4°. Quand, à toutes ces raiſons, l'on ajoute l'examen des fables, & que l'on montre qu'elles ſon évidemment une peinture groſſiere de la nature; cette conſéquence tirée d'un fait déja prouvé & vérifié dans le détail, devient une nouvelle preuve pour tout lecteur non prévenu.

(*a*) *Nota.* Je parle ici ſelon l'opinion vulgaire; car il me paroît démontré que ces deux perſonnages étoient deux Dieux, & non deux héros.

CHAPITRE XIV.

Quatriéme conſéquence : les Fables Grecques ne ſont point venues d'Egypte ni de Phénicie, ou elles ont été altérées par les Grecs.

LES partiſans du ſens hiſtorique des fables ſoutiennent qu'il eſt ſurvenu un changement dans la Religion des Grecs, lorſqu'ils commencerent à ſe réunir en corps de ſociété ; nous le ſuppoſons de même : nous avons vu qu'Héſiode l'enſeigne en termes aſſez clairs : & cette révolution par laquelle a commencé le culte de Jupiter & des autres Dieux, eſt, ſelon nous, la troiſiéme époque de la Religion Grecque. Reſte à examiner quelle part les étrangers ont pu y avoir. La nouvelle forme que l'on donna au culte public, les fables que l'on y mêla, furent-elles empruntées des colonies arrivées d'Egypte, comme M. l'Abbé Banier le prétend ſur l'autorité d'Hérodote, ou des négocians Phéniciens, comme Bochart & le Clerc l'ont penſé ? Jamais queſtion ne fournit une plus ample matiere de doutes & de diſputes. §. 1.

Il faut convenir d'abord que la date du changement dont nous parlons, qui eſt la §. 2.

fondation des premieres villes & des plus anciens états de la Gréce, eſt une circonſtance favorable au ſentiment de ces auteurs. Dans le même temps, ou à peu près, Sicyone fut fondée par Ægialée, Inachus donna naiſſance à la ville & au royaume d'Argos, Cécrops, à celui d'Athènes; ce ſont, à ce que l'on dit, trois Egyptiens. Cadmus avec une colonie de Phéniciens, vint bâtir Thèbes dans la Béotie, c'eſt l'opinion commune. Par conſéquent le commencement de l'idolâtrie grecque ſe rencontre juſte avec l'arrivée de ces étrangers.

§. 3. Mais il s'en faut beaucoup que l'on puiſſe fixer certainement la date de l'arrivée de Cadmus, d'Inachus & des autres, ni indiquer le lieu de leur origine. Selon Bochart, Cadmus eſt un de Chananéens chaſſés de la Paleſtine par Joſué; or au temps des guerres de Joſué, il y avoit déja plus de 500 ans que les premieres villes grecques étoient bâties. Si nous en croyons les anciens auteurs orientaux, cités par Hérodote dans le préambule de ſon Hiſtoire, & qu'il ne contredit point, les Phéniciens ſont venus pour la premiere fois dans la Gréce, peu après la fondation d'Argos, & ils y commirent des hoſtilités, puiſqu'ils enleverent Io, fille d'Inachus, Roi & fondateur d'Argos. Ces auteurs ajoutent que juſqu'à la guerre de Troye, les Grecs

n'avoient eu aucune relation avec les Aſiatiques, que par des rapines & des brigandages mutuels: eſt-il probable que dans ces temps-là même une colonie de Phéniciens ſoit venue s'établir dans la Béotie, que les Grecs aient reçu leur Religion & leurs Loix, d'une Nation qu'ils devoient regarder comme ennemie?

Sicyone, dit-on, doit ſon origine à Ægialée; ce nom ſignifie hauteur près de la mer, c'eſt la ſituation de Sicyone, & il déſignoit autrefois toute la contrée nommée dans la ſuite *Achaïa*. Argos fut bâtie par Inachus, & Inachus eſt la riviere qui baignoit les murs d'Argos. Thèbes fut édifiée par Cadmus, & la montagne ſur laquelle la citadelle de Thèbes étoit aſſiſe, s'appelloit Cadmus ou Cadmé (*a*). Cécrops ſignifie la *Croupe*, la hauteur où la ville d'Athènes fut placée d'abord. Voilà des fondateurs bien ſuſpects. §. 4.

Si l'on s'en rapporte à l'ancienne tradition de ces villes, que Pauſanias nous a conſervée, elles devoient leur naiſſance à des hommes du pays même, à des Pélaſges, non à des étrangers; & cette tradition eſt beaucoup plus probable que la précédente.

(*a*) Voyez les remarques ſur le ℣. 490 de la Théogonie.

Qu'eſt-ce que les Phéniciens ou les Egyptiens ſeroient venus faire dans un pays encore déſert, chez des peuples ſauvages qui n'avoient ni villes, ni ſociétés, ni commerce?

Le ſavant auteur qui a recherché *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, a prouvé par pluſieurs témoignages (*a*) que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, & regardoient les navigateurs comme des impies; qu'ils manquoient de matériaux pour conſtruire des vaiſſeaux; que contens des productions de leurs pays qui fourniſſoit abondamment à tous leurs beſoins, ils ne s'occupoient point de commerce, qu'ils avoient pour maxime de ne point ſortir de leur pays. Ils perſiſterent dans cet uſage juſqu'au regne de Séſoſtris, c'eſt-à-dire, plus de 400 ans après la fondation des premieres villes grecques. Comment avec ces principes a-t-on pû croire que les Grecs devoient la fondation de leurs villes aux Egyptiens?

§. 5. La ſituation ſeule de ces villes dépoſe contre l'origine qu'on leur attribue. Des Egyptiens accoutumés à cultiver les campagnes arroſées par le Nil, auroient choiſi

(*a*) Tome 2, l. 4, art. 2, pag. 233; tome 4, l. 4, chap. 1.

des plaines ſur le bord des rivieres; les Phéniciens livrés au commerce, auroient occupé les ports & le rivage de la mer; point du tout: les premieres villes grecques, Athènes, Argos, Thèbes, Sicyone furent placées d'abord ſur des montagnes & ſur des rochers, comme les vieux châteaux bâtis lorſque l'Europe étoit ravagée par des troupes de brigands.

Auſſi Diodore de Sicile, moins crédule qu'Hérodote, a-t-il révoqué en doute ces tranſmigrations d'Egyptiens dans la Gréce dont ces peuples ſe vantoient; « Nous ne » les voyons ſoutenues, dit-il, d'aucune » preuve aſſez ſenſible, ni atteſtées par au- » cun monument aſſez certain (a) ».

Suppoſons néanmoins l'opinion commune mieux établie. Eſt-ce aſſez pour prouver que ces colons étrangers ſont les auteurs de la Religion Grecque? Il faudroit prouver encore qu'à l'arrivée de ces colonies dans la Gréce, les Egyptiens & les Phéniciens étoient déja idolâtres; & cela n'eſt pas aiſé. Pluſieurs chronologiſtes placent les commencemens de Sicyone à l'an 1915 du monde, plus de 150 ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. A la date même de ce voyage, l'Ecriture ne nous montre §. 6.

(a) Diod. tome 1, pag. 60.

encore aucun veſtige d'idolâtrie chez les Egyptiens ni chez les Chananéens ; elle nous inſinue au contraire, que les uns & les autres connoiſſoient & adoroient le vrai Dieu.

A la vérité, la plupart des chronologiſtes modernes rapprochent de pluſieurs ſiecles la fondation des villes grecques, & ſuppoſent Cécrops contemporain de Moyſe. Nous n'en ſommes pas plus avancés. Selon Pauſanias (*a*), Cécrops eſt le premier qui ait fait adorer Jupiter comme Dieu ſuprême ; mais Jupiter n'étoit point le Dieu ſuprême des Egyptiens, c'étoit Oſiris, & ces deux Dieux n'ont rien de commun. La Religion Grecque n'eſt donc point celle des Egyptiens ; & il s'en faut beaucoup que le ſyſtême que nous examinons, ſoit fondé ſur des faits poſitifs.

§. 7. Comme rien n'eſt ſi incertain ni ſi fabuleux que l'hiſtoire des premiers temps de la Gréce, cherchons d'autres fondemens pour appuyer nos conjectures. Une queſtion ſe préſente d'abord. Si les Grecs ont reçu l'idolâtrie des Egyptiens ou des Phéniciens, de qui ceux-ci la tiennent-ils eux-mêmes ? de perſonne, ils en ſont les auteurs. Mais ſi les peuples de l'Egypte & de la Phénicie ont

(*a*) Tome 3, l. 8, c. 2, page 219.

pu

pu ſe former une fauſſe Religion ſans aucun ſecours étranger, on ne voit pas pourquoi ceux de la Gréce n'ont pas pu en faire autant. Si les premiers, policés plutôt, ont été aſſez aveugles pour avoir des idées abſurdes de la Divinité, ce n'eſt pas une merveille, que les ſeconds, placés dans les mêmes circonſtances, aient eu le même malheur. Nous avons montré que l'on a paſſé de la vérité à l'erreur par une progreſſion facile, & en ſuivant le fil des idées qui viennent naturellement à l'eſprit des peuples groſſiers. Il eſt donc à préſumer que les Grecs ont ſuivi pour s'égarer, la même route dans laquelle d'autres s'étoient déja écartés avant eux, & que l'on doit aſſigner la même origine aux rêveries des uns & des autres. Nous avons fait voir que les idées des ſauvages de l'Amérique ſont conformes à celles des Egyptiens; les ont-ils puiſées en Egypte? ſi les Dieux nouveaux des Grecs ont été formés ſelon la même méthode que les Dieux Titans ou les Dieux anciens des Pélaſges, comme on eſpére de le montrer, ceux-ci étant originaires de la Gréce, il n'y a pas lieu de croire que leurs ſucceſſeurs ſoient des Dieux étrangers.

Nous trouvons, il eſt vrai, en Egypte, en Phénicie auſſi-bien qu'en Gréce, un Jupiter, un Saturne, une Vénus, ou du moins des §. 8.

perſonnages qui leur reſſemblent; qu'en doit-on conclure ? que ces Dieux prétendus n'ont vécu nulle part, que ce ſont des noms allégoriques, des emblêmes, pour déſigner les mêmes idées & les mêmes objets, pour exprimer des notions familieres à tous les peuples.

§. 9. De ce qu'un culte paroît ſemblable, & cependant plus ancien dans l'Egypte ou dans la Phénicie que dans la Gréce, ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour juger qu'il a paſſé d'un peuple à l'autre; c'eſt néanmoins le ſeul argument d'Hérodote & de ceux qui l'ont ſuivi. Pour en ſentir le foible, il ſuffit de réfléchir à l'abus que l'on en a fait ſur un point très-important. Parce que l'on a cru appercevoir dans la loi de Moyſe, quelques cérémonies approchantes de celles que l'on ſait avoir été pratiquées en Egypte, quelques Savans ont affecté d'en conclure que ce ſaint légiſlateur n'avoit fait que copier les rites Egyptiens & appliquer au culte du vrai Dieu, ce que l'on faiſoit ailleurs pour honorer les Idoles. L'Auteur de l'Hiſtoire du ciel a réfuté ſolidement cette aſſertion téméraire; il a fait voir que les pratiques principales ordonnées aux Juifs, avoient été en uſage chez tous les peuples, avant même la naiſſance de l'idolâtrie, que c'étoit des reſtes de la Religion primitive ſortis de la famille de Noé,

des rites obſervés par nos premiers parens : que les idolâtres en les copiant en avoient perverti l'intention : que Moyſe au contraire les avoit rappellés à leur ancienne deſtination & à leur premier objet. Il eſt fâcheux que ce judicieux Ecrivain ait oublié ſes propres principes. Parce qu'il a trouvé chez les Grecs des idées & des uſages ſemblables à ceux d'Egypte, il a conclu que l'idolâtrie grecque étoit empruntée des Egyptiens. Il devoit ſentir mieux qu'un autre le défaut de ce raiſonnement. Les idées des Grecs, quoique fauſſes, ont été communes à tous les peuples ignorans, même aux ſauvages ; ce ſont ou des erreurs populaires dont quelques-unes ſubſiſtent encore, ou des vérités triviales groſſiérement exprimées & entendues : & nous avons montré que l'on ne pouvoit manquer de tomber dans ces égaremens, dès que l'on a eu perdu de vue cette premiere vérité : qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, créateur, conſervateur, & ſouverain maître de l'univers.

La prétendue conformité des perſonnages n'eſt ſouvent qu'apparente, & quand elle ſeroit plus parfaite, elle ne prouveroit rien. Nous ne connoiſſons la croyance & les uſages des autres nations que par le canal des Ecrivains grecs ; or, tout eſt grec entre les mains de ceux-ci. Lorſqu'ils nous par- §. 10.

lent des Divinités étrangeres, ils les rapprochent tant qu'ils peuvent de leurs propres Dieux. Orus étoit peint en Egypte ſous la figure d'un enfant ; Hérodote ſe perſuade que c'eſt Apollon, parce que les Grecs repréſentoient celui-ci comme un jeune homme. Iſis avoit un grand nombre de mammelles ; c'eſt donc la même que Cérès, dont dont le nom ſignifie nourrice ou nourriture. Oſiris avoit quelques ſymboles ſemblables à ceux de Bacchus, c'eſt donc le même perſonnage. Telle eſt la méthode des Grecs. Avec cette prévention, leur autorité eſt-elle d'un grand poids pour nous inſtruire de ce qui regarde les Dieux des autres Nations ?

§. 11. Il paroît qu'Oſiris eſt le ſoleil ; Σείριος chez les Grecs, déſigne ce même aſtre & la canicule. Iſis eſt la terre ; c'eſt l'hébreu *Iſſis*, le bas, le fondement. Servius, ſur le 8^e^ livre de l'Enéïde, nous apprend qu'il ſignifioit la même choſe en égyptien. Orus, leur fils, eſt la fécondité ou le travail qui la produit. Son nom peut ſignifier ou le labourage ou les fruits de la terre ; & il a du rapport avec Ὥρα en grec, la fleur de jeuneſſe & la beauté des fruits. Les Egyptiens vouloient exprimer par ces trois figures, que le ſoleil eſt le principe de la fécondité de la terre & des ſuccès du labourage ; ce n'eſt pas un grand

myſtere. De même, ſelon les Grecs, Cérès, l'agriculture ou la fertilité, eſt fille de Rhéa, la terre & de Saturne, le ciel ou le temps; mêmes idées chez les deux peuples. Mais il n'eſt pas ſurprenant qu'avec quelque variété dans les ſymboles, ils ſe ſoient rencontrés dans une choſe auſſi ſimple & auſſi triviale.

Les Egyptiens repréſentoient ſouvent leur Orus dans un van ou un panier, avec une figure de ſerpent, ſymbole de la vie. De même, les Athéniens plaçoient leurs enfans nouvellement nés dans un van, & ils les y étendoient ſur des ſerpens d'or. C'étoit, diſoient-ils, en mémoire de ce que Minerve avoit fait pour Erichton: donc ils avoient tiré cet uſage de l'Egypte. Tâchons de démêler le ſens de la fable, nous verrons qu'il n'a pas été beſoin de l'aller chercher hors de la Gréce. Minerve ou l'induſtrie, pour faire vivre Erichton, c'eſt-à-dire, pour faire renaître le grain, (Erichton ſignifie tiré de la terre ou fruit de la terre), inventa l'inſtrument pour le vanner & le ſéparer d'avec la paille. On ajoute qu'elle confia le van, le panier, le crible ou le coffre qui renfermoit Erichton, à Aglaure, le vent; à Herſé, la roſée, & à Pandroſe, la pluie. Cela ſe conçoit: c'eſt une hiſtoire des ſemailles groſſiérement entendue, d'où les Athéniens prirent occaſion d'imagi- §. 12.

ner que, pour assurer la vie à leurs enfans, il falloit les mettre dans un van (*a*) avec des figures de serpent. Ce n'est pas seulement parce que le mot hébreu ou égyptien qui signifie la vie, désigne aussi un serpent; que celui-ci a été pris par-tout pour le symbole de la santé; c'est encore parce qu'il est le plus vivace de tous les animaux; tellement qu'étant coupé en plusieurs morceaux, il continue de remuer pendant long-temps. Delà le serpent d'Epidaure, l'histoire de son transport à Rome, &c. cette fable a donc pû naître en Gréce sans avoir aucun rapport avec l'Egypte. Il en est de même de toutes les autres.

§. 13. Pour raisonner conséquemment & par analogie; de même que les fables égyptiennes ont pu venir de l'abus des hiéroglyphes qui peignoient aux yeux des peuples les opérations de la nature ou les usages de la so-

(*a*) Il ne faut pas se persuader que les anciens missent leurs enfans dans des berceaux faits comme les nôtres: ils les plaçoient dans des espéces de corbeilles ou de paniers creux; d'où est venu le latin *Cunæ*, *Cunabula*. Les Laboureurs qui avoient de ces paniers pour mettre leur grain ou pour le vanner, s'en servoient aussi pour coucher leurs enfans. Cet usage fort simple dans son origine, fut regardé comme mystérieux, lorsque les fables eurent tourné la tête aux Grecs. On a vu de pauvres gens placer leurs enfans dans un morceau d'écorce de chêne desséchée, peut-être est-ce là l'origine de la fable qui a dit que les premiers hommes étoient nés des chênes.

ciété, de même la Mythologie grecque eſt née des équivoques du langage qui peignoit les mêmes objets aux oreilles, & il n'a pas été néceſſaire que ces deux peuples empruntaſſent rien l'un de l'autre. De même encore que les Egyptiens ſe figurerent dans les ſiecles poſtérieurs, que leurs Dieux, Oſiris, Orus, &c. qui n'étoient que des perſonnages allégoriques, avoient été des Rois qui avoient gouverné autrefois l'Egypte; de même auſſi les Grecs après eux imaginerent que Cœlus, Saturne, Jupiter qui n'étoient que des emblêmes, avoient été des Princes qui avoient regné dans la Theſſalie. Même prévention, même erreur, même vanité partout.

Une nouvelle preuve que les Divinités Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, ne ſont point les mêmes, c'eſt que les noms ſont forts différens. Si l'une ou l'autre de ces Nations avoit introduit chez les Grecs & les Romains, ſes propres Dieux, elle les eût fait connoître ſans doute ſous le même nom ſous lequel elle les adoroit, ou ſous des noms équivalens. Lorſque les Grecs dans les ſiecles poſtérieurs ont adopté quelqu'une des Divinités de l'Egypte, ils en ont ſcrupuleuſement conſervé le nom & les attributs. Dans les temples que les Athéniens, les Corinthiens, les Lacédémoniens avoient erigés

§. 141

à Iſis, à Sérapis, ces Dieux étoient repréſentés & honorés comme en Egypte, nous le voyons dans Pauſanias. Il eſt donc à préſumer que ſi les Grecs plus anciens en avoient reçu quelques autres, ils en auroient de même gardé les noms & les caractères. Point du tout. Ces noms que l'on ſuppoſe tous tirés des langues orientales, n'ont aucun rapport & ſignifient des objets totalement différens. Vénus, par exemple, étoit nommée chez les Phéniciens *Aſtarté*, & ce nom vient, dit-on, d'*Aſcherah*, *lucus*, bois ſacré. D'autres l'appelloient *Urania*, & c'eſt la même que Baaltis, la Reine des cieux. Aphrodité en grec, eſt dérivé ſelon le Clerc, d'*Aphradatah*, *ſeparata à viro*, ſelon l'hiſtoire du ciel, d'*Am-Pheroudoth*, *mater fructuum*. Le latin *Vénus*, eſt une corruption de *Succoth-vénoth*, *tentoria puellarum*. Quelle relation y a-t-il entre ces noms divers? pas un ſeul qui exprime le caractère que l'on donnoit à Vénus. Par quel haſard ont-ils déſigné le même perſonnage?

Apollon étoit Orus chez les Egyptiens, le travail ou le labourage. Son nom grec φοῖβός eſt le même que *Phé-oub*, bouche du fleuve ou du débordement, parce que le ſoleil en fondant les neiges des montagnes d'Ethiopie, fait déborder le Nil. Selon le Clerc, il vient de *Phé bo Hapollon*, *os in eo mirum*.

mirum. Selon d'autres, *Apollon* vient de Ἀπολλύμι ; il ſignifie *diſperdens* ou *deſtruens.* Il ſemble que tous ces noms ayent été donnés en rêvant.

Iſis, la terre, en Egypte eſt, dit-on encore, la même que Cérès ou Δημήτηρ. Celle-ci, ſelon le Clerc, eſt Dio, Reine de Sicile, qui apprit aux Grecs l'agriculture. Selon l'hiſtoire du ciel, Δημήτηρ eſt formé de *Dè Maïar*, abondance de pluie. *Cérès*, nom latin, vient de *Kerets*, *confractio*, il ſignifie le bouleverſement du monde par le déluge ; ou, comme veut le Clerc, de *Ghérés*, blé moulu. Cette méthode arbitraire d'expliquer les noms & de confondre les perſonnages, eſt moins propre à éclaircir la Mythologie qu'à la rendre plus obſcure : ce n'eſt pas ſans raiſon que pluſieurs Savans l'ont déſaprouvée. Pour que l'on puiſſe juger qu'une Divinité eſt la même chez différens peuples, il faut que tous ſes noms expriment la même choſe. Dès qu'on ne ſe tient pas à cette regle, on ne fait plus que deviner au hazard.

§. 15. La reſſemblance même des noms n'eſt pas toujours une preuve concluante, lorſque le ſens n'eſt pas le même, & ſouvent elle a donné lieu à de groſſieres erreurs. En voici un exemple remarquable. Le nom *Iſis*, qui ſignifie le bas, la terre, déſigne auſſi la

profondeur & les eaux : *Iſis* eſt une riviere de la Colchide, & il y en a une autre de même nom en Angleterre. Conſéquemment ce terme déſignoit un vaiſſeau chez les anciens Germains. Il y a lieu de préſumer qu'il ſignifioit la même choſe chez les Egyptiens par ces paroles de Lactance : *Iſidis navigium Ægyptus colit* (*a*). Comme les Germains rendoient une eſpéce de culte à ce ſymbole de la navigation ſous le nom d'Iſis, le judicieux Tacite en a conclu que les Germains adoroient l'Iſis Egyptienne, & l'on a diſſerté ſavamment pour découvrir par quelle voie ce culte avoit pu pénétrer d'Egypte en Germanie. Parce que les Saxons appelloient *Irminſul*, le Dieu ou le ſimbole qu'ils adoroient ; en rapprochant ce terme du grec *Hermès*, on a conclu qu'ils adoroient Mercure.

Il en eſt de même de la reſſemblance des perſonnages. L'idolâtrie moderne des Indes, de la Perſe, des pays du nord, de l'Amérique, eſt la même que l'ancienne idolâtrie égyptienne ; M. l'Abbé Banier en eſt convenu (*b*), & nous l'avons montré en détail. Croirons-nous pour cela que tous ces peuples ont reçu leurs Dieux de l'Egypte ? Selon

(*a*) Divin. Inſtit. l. 1, c. 2.
(*b*) Tome 1, l. 5, c. 7, pag. 444.

les Grecs, Io, fille d'Inachus, Roi d'Argos, eſt la même qu'Iſis chez les Egyptiens; la ſource de l'erreur eſt palpable. Io ou Ino, car il paroît qu'on a confondu ces deux noms, étoit une fontaine d'Argos, c'eſt le même nom que Ἶνος, marais de Laconie, dans Pauſanias (*a*), Inn, riviere d'Allemagne, Iſne, riviere de Suabe, &c. On a dit qu'elle étoit fille d'Inachus & d'Iſmene, parce qu'elle ſe déchargeoit dans l'une ou l'autre de ces deux rivieres; tout comme l'océan eſt appellé le pere des fleuves qui y conduiſent leurs eaux. Comme elle avoit deux ſources ou deux branches appellées en grec Κέρατα, des cornes; voilà Io changée en vache. On a fait la même fable du Nil & de l'Acheloüs changés en taureaux. Or, l'Iſis Egyptienne étoit ſouvent repréſentée avec une tête de vache; c'eſt donc la même choſe qu'Io; le reſte du parallèle eſt de même goût. Il ſe pourroit très-bien faire que la fontaine Ino eût été auſſi appellée Iſis, puiſque c'eſt un nom de riviere, la méprise dans ce cas étoit encore plus aiſée.

Le peu que nous ſavons des traditions & des rites de l'Egypte, eſt très-différent de ceux de la Gréce. Le culte des animaux & des productions de la terre, les hiéro- § 17.

(*a*) L. 3, c. 23.

glyphes ou figures ſymboliques, étoient des uſages univerſels chez les Egyptiens, & faiſoient une partie eſſentielle de leur Religion ; nous n'en voyons aucun veſtige chez les Grecs. Il eût été à propos que les partiſans d'Hérodote nous donnaſſent quelque raiſon de cette différence.

§. 18. Embraſſerons-nous le ſentiment de Diodore de Sicile, qui accuſe Hérodote d'avoir inventé des fictions incroyables, en parlant des Egyptiens, pour attirer ainſi l'attention de ſes lecteurs (*a*) ? non aſſurément. Il eſt plus convenable de croire que cet hiſtorien a été dupe de la vanité des Prêtres d'Egypte. Il fut frappé de quelques rapports qu'il apperçut entre les Dieux Egyptiens & ceux de la Gréce : il en demanda la raiſon aux Prêtres, & ceux-ci ne manquerent pas d'aſſurer que toutes les Divinités grecques avoient pris naiſſance chez eux & y avoient été connues de tout temps ; ils appuyerent cette aſſertion ſur des généalogies & des dates qu'ils forgeoient à plaiſir ; Hérodote les crut ſur leur parole.

§. 19. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'Hérodote & tous ceux qui l'ont ſuivi, en aſſurant que les Grecs ont tiré leurs Dieux de

(*a*) Diod. tome 1, pag. 149.

l'Egypte, ſe ſont retranché à eux-mêmes la ſeule preuve qui pouvoit nous convaincre du fait. Les Grecs, diſent-ils, après avoir fait cet emprunt, ont changé exprès les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des Dieux, pour faire croire qu'ils étoient nés chez eux. Dans cette ſuppoſition, que nous reſte-t-il pour vérifier ce prétendu tranſport des Dieux Egyptiens dans la Gréce? Si l'on diſoit: les Divinités grecques ont même nom, mêmes attributs, même figure que les Dieux Egyptiens; donc ils ont été apportés de l'Egypte: la conſéquence ſeroit du moins vraiſemblable. Mais pour nous prouver l'identité des perſonnages, on commence par avouer qu'ils n'ont plus rien de commun.

Ceux qui ont ſoutenu que les fables grecques viennent de la Phénicie, ont-ils mieux rencontré, & nous donnent-ils de meilleures preuves de leur ſyſtême? Nous n'avons d'autre monument pour nous inſtruire de la Religion des Phéniciens, que le fragment de Sanchoniathon conſervé par Euſébe, & ce fragment n'eſt pas une tradition fort certaine. Il faudroit avoir vu l'original, pour juger ſi c'eſt l'auteur ou le traducteur qui a cherché à ſe rapprocher de la Mythologie grecque; car on ne peut pas y méconnoître cette affectation. Ce que les livres ſaints §. 10.

nous disent des Dieux des Syriens & des Chananéens, est fort obscur; ceux qui en ont tenté l'explication, se sont toujours dirigés sur les fables grecques. Après avoir lu le livre de Selden, *de Diis Syris*, on est à peu près aussi instruit qu'auparavant.

§. 21. C'est une foible raison pour croire qu'une fable est Phénicienne, que des étymologies tirées bien ou mal de l'hébreu: l'envie de tout rapporter à cette source, semble souvent avoir fasciné les yeux des Mythologues. Rien de plus connu des anciens que deux petits lacs de Sicile, appellés παλικοὶ, *Palici*, c'est-à-dire, deux creux d'eau: Λ'κ, signifie de l'eau dans les noms Γ'λικα, Ε'λικὼν, Α'λικος, &c. qui sont des noms de lacs ou des rivieres. On nommoit encore *Delli*, ceux de Sicile; c'est le même nom que *Deulle*, riviere des Pays-bas, & *Andéle*, riviere de Normandie. Enfin on les appelle aujourd'hui *Nephti*; c'est le même sens. Comme l'eau en est minérale & sulphureuse, on crut que deux Génies en étoient les auteurs: on les nomma *les Freres Palices*, enfans d'Adranus, riviere voisine; on leur attribua la vertu de faire connoître les parjures & on leur rendit un culte pompeux. Diodore de Sicile en fait une description merveilleuse dans son histoire (*a*). « De ces deux lacs, dit-il,

(*a*) Diod. l. 11, c. 36, tome 3, pag. 165.

» s'élevent des étincelles qui paroiſſent ſor-
» tir d'une grande profondeur: on diroit
» que ce ſont des chaudrons poſés ſur un
» grand feu, & que l'eau qui en déborde, eſt
» elle-même enflammée. On n'oſeroit ap-
» procher de cet embraſement, pour en
» découvrir la cauſe; & la terreur que cet
» objet imprime dans l'ame, y fait recon-
» noître quelque choſe de ſurnaturel & de
» divin ». L'origine de leur Divinité eſt fort ſimple comme on voit; mais les Mythologues ont mieux aimé aller chercher ces deux perſonnages imaginaires en Phénicie, dériver leurs noms de l'hébreu *Palichin*, vénérables, leur donner pour pere Adramelech, l'un des Rois ou des Dieux des Chananéens (*a*). C'eſt de l'érudition dépenſée à pure perte & par engagement de ſyſtême.

Soutiendrons-nous donc opiniâtrement que les Grecs n'ont reçu aucun de leurs Dieux des Egyptiens ni des Phéniciens? Non. Il y auroit de la témérité à prendre ce parti extrême dans une queſtion ſi obſcure, & cela n'eſt point néceſſaire pour maintenir la vérité de notre ſyſtême. Que tous les Dieux honorés avec Jupiter, ſoient éclos du cerveau des Grecs, ou que quelques-uns §. 22.

(*a*) Mythol. de Banier, tome 1. pag. 619.

aient été apportés d'ailleurs, cela eſt fort indifférent pour décider de leur nature & du vrai ſens de leurs fables: puiſque partout on les a forgés à peu près de même.

§. 25. Eſſayons néanmoins s'il n'y a pas un moyen de diſtinguer les Dieux anciens des Grecs d'avec ceux qui ont pu venir des étrangers, Héſiode nous ſervira de guide. Il diſtingue des Dieux de deux eſpéces: les premiers ſont les différentes parties de la nature, le ciel, la terre, la mer, les fleuves, le ſoleil, la lune, &c. ce ſont les Dieux anciens ou les Dieux Titans. On y doit ajouter encore les paſſions de l'humanité perſonnifiées; comme Vénus, Néméſis, le Sommeil, la Diſcorde, les Furies, les Parques, la Mort, &c. auſſi Héſiode les fait naître tous ſous le regne de Cœlus ou de Saturne.

Les ſeconds ſont ceux que l'on ſuppoſoit auteurs des Sciences & des Arts; ainſi Bacchus & Cérès n'ont préſidé à l'agriculture; Vulcain, à la méchanique; Mercure, au commerce; Mars, à la guerre; Minerve, aux ſciences; les Muſes, à la poëſie; Apollon & Eſculape, à la médecine; les Graces au maintien extérieur, que quand on a commencé à cultiver ces talens divers. On a rendu un culte à Veſta & aux Dieux Larès, lorſqu'on a été réuni dans un foyer

commun. Certains Dieux ſont auſſi devenus nouveaux par la nouvelle maniere de les enviſager. Ainſi on n'a cru que Jupiter étoit le Roi des Cieux ou le Roi des Dieux; Pluton, le Roi des enfers; Neptune, le Roi des mers, que quand on a vu des Rois exercer l'autorité dans les villes de la Gréce. Voilà pourquoi Héſiode place la naiſſance de tous ces Dieux nouveaux ſous le regne de Jupiter, & comme leur culte fut beaucoup plus pompeux que celui des Dieux anciens, & les fit preſque oublier, on a dit que Jupiter à la tête des nouveaux Dieux, avoit vaincu les anciens ou les Titans, & les avoit précipités dans le fond du Tartare.

Mais cette révolution ne prouve pas encore que ces Dieux nouveaux ſoient venus des pays étrangers. Les Grecs paroiſſent avoir reçu pluſieurs arts des Egyptiens & des Phéniciens; il eſt à préſumer qu'ils en ont reçu en même temps la Divinité à laquelle on attribuoit chacun de ces arts, à ſuppoſer qu'elle fût déja honorée en Egypte ou en Phénicie. La difficulté eſt de déterminer en détail ce que les Grecs ont inventé & ce qu'ils ont appris des autres Nations, & quelles Divinités ont été adorées ailleurs avant de l'être dans la Gréce. Dans cette incertitude, ſoutenir que les Grecs ont em-

prunté des autres peuples le fond de leur Religion & toute leur Mythologie, c'eſt un ſyſtême dénué non-ſeulement de preuves, mais encore de vraiſemblance.

On peut cependant faire une objection. N'eſt-il pas probable que l'idolâtrie s'eſt gliſſée chez les Grecs adorateurs d'un ſeul Dieu, comme elle s'eſt introduite plus d'une fois chez les Hébreux ? c'eſt toujours par la communication avec leurs voiſins que ceux-ci ont adopté un culte étranger & oublié leur propre Religion. Mais il faut faire attention que le cas eſt fort différent. Que les Iſraëlites, réduits en ſervitude en Egypte, aient copié les mœurs de leurs maîtres : qu'ils aient ſouvent imité les Chananéens dont ils étoient environnés, dont l'exemple ſervoit à les ſéduire, dont les fêtes pouvoient les attirer ; on le conçoit aiſément. Mais que la Nation entiere des Grecs ait reçu les coutumes & les idées de quelques Egyptiens fugitifs ou de quelques négocians Phéniciens, cela ne ſe comprend plus : & indépendamment des autres preuves que nous avons données du contraire, cela eſt abſolument ſans exemple.

Suppoſons néanmoins le fait, tout incroyable qu'il eſt. On convient que les Grecs ont changé les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des

Dieux qu'ils ont reçus des Phéniciens & des Egyptiens; donc c'eſt dans le ſol, le langage, & le génie de la Gréce qu'il faut principalement chercher le ſens des fables grecques : on ne doit le puiſer dans la Mythologie Egyptienne ou Phénicienne que quand les perſonnages & les idées paroiſſent abſolument ſemblables, & lorſque le grec ne fournit aucun moyen d'explication. Telle eſt la méthode qui nous eſt preſcrite par la nature même du ſujet que nous traitons, & dont nous tâcherons de ne pas nous écarter. Nous nous propoſons uniquement d'expliquer les fables telles qu'Héſiode les raconte, & telles qu'elles étoient communément reçues dans la Gréce.

CHAPITRE XV.

Cinquiéme conſéquence ; utilité de la comparaiſon des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.

QUAND il ſeroit encore plus évidemment démontré que les Phéniciens ni les Egyptiens ne ſont point les auteurs de la Religion Grecque, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit inutile de chercher l'étymologie des noms des Dieux dans les langues orientales, com- §. 1.

me M. de la Barre le prétend. Si l'on peut blâmer les Savans qui ont ſuivi cette méthode, c'eſt parce qu'ils l'ont fait ſur une ſuppoſition qui n'étoit pas prouvée d'ailleurs, & ſans être aſſujettis à aucune regle certaine. Il ſeroit encore à ſouhaiter qu'ils n'y euſſent pas eu recours ſans néceſſité, qu'ils n'euſſent point affecté de puiſer dans le Phénicien des étymologies forcées, peu naturelles & arbitraires, tandis que la langue grecque pouvoit en fournir de plus vraiſemblables. Les Poëtes n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; au temps d'Héſiode, les fables avoient déja plus de mille ans. La plupart des noms propres étoient des termes ſurannés, comme ils le ſont parmi nous. Il faut donc quelquefois en chercher le ſens ailleurs que dans le grec; & où le trouver, ſinon dans les langues plus anciennes ou dans celles qui ſont émanées de la même ſource? Le phénicien, l'hébreu & le grec ayant été formés des mêmes élémens, le grec ancien devoit approcher davantage des langues orientales que le grec des ſiecles ſuivans. Les Latins ayant emprunté un grand nombre de termes du grec encore barbare, on peut en retrouver pluſieurs dans leur langage.

§. 2. Si nous avions à faire l'hiſtoire des premiers temps de notre Monarchie, & qu'il

nous fallut expliquer les noms propres des perſonnages, Merovée, Childeric, Dagobert, Hermengarde, Brunechilde, &c. ſeroit-ce dans la connoiſſance du françois moderne & dans nos dictionnaires, que nous trouverions beaucoup de ſecours? Il nous faudroit des Gloſſaires de l'ancien Teuton ou des langues du nord qui en approchent. Telle eſt la néceſſité où nous ſommes à l'égard des noms propres des Dieux & des Héros; c'eſt du vieux grec: on ne le parloit plus au ſiecle de Platon & de Démoſthéne. Les Dictionnaires formés ſur les écrits de ces derniers ſont inſuffiſans, il faut y ſuppléer par des Gloſſaires tels que celui d'Héſychius & par les langues des peuples voiſins de la Gréce.

On continuera donc à ſuivre la méthode de Bochart & de le Clerc, en confrontant les langues, mais on le fera avec plus de réſerve, & en tâchant d'éviter les défauts dans leſquels ils ſont tombés. 1°. L'on aura recours aux langues de l'orient pour expliquer les noms des Dieux orientaux, Egyptiens ou Phéniciens; il eſt évident que le grec ſeul n'eſt pas propre à nous en découvrir le ſens. 2°. L'on s'en ſervira pour montrer la ſignification d'un mot grec, lorſqu'il eſt unique en cette langue; quand on ne peut pas y trouver des termes aux- §. 82

quels on puiſſe le comparer, alors on eſt forcé de recourir aux autres langues. 3°. Dans ce même cas on employera le latin pour expliquer le grec, ſur-tout lorſqu'on verra qu'un terme eſt évidemment le même dans les deux langues. 4°. L'on ne fera même point de difficulté de rapprocher les objets qui ſont certainement communs à tous les peuples. Quand un nom de montagne, par exemple, ou un nom de riviere, ſe trouve en Egypte, en Syrie, dans l'Ionie & dans la Gréce, en Italie & dans les Gaules, en Afrique, en Eſpagne, en Angleterre, en Allemagne, on peut croire ſans héſiter, que ce nom a la même énergie chez tous les peuples de l'univers, quand même il y auroit une légere variété dans la prononciation. Quand on trouve l'ον, riviere ou lac de Theſſalie; l'ον, riviere d'Elide dans le Péloponnèſe; Yon, riviere du Poitou; Yon, riviere de Lorraine; Yung, riviere de la Chine; Yonne, riviere de Bourgogne; Vionne, riviere du Vexin; Yane, riviere de Picardie; Vienne, riviere de Touraine; ces différentes inflexions de la même ſyllable peuvent-elles empêcher d'aſſurer qu'elle a ſignifié de l'eau dans toutes les langues? Lorſque les Géographes nous citent huit ou dix montagnes nommées *Olympe* en différens pays, pouvons-nous

douter que ce terme n'ait ſignifié hauteur ou élévation (*a*)? 5°. Lorſque le grec ſeul fournira un nombre ſuffiſant de termes de comparaiſon pour vérifier le ſens d'un mot, l'on s'abſtiendra de citer les autres langues; ce ſeroit alors un étalage d'érudition déplacé & inutile. Un Mythologue qui cherche le vrai, a dû les conſulter toutes, autant qu'il eſt poſſible, pour s'aſſurer de ſes conjectures, mais il doit épargner cette rebutante diſcuſſion au lecteur.

Enfin l'on ne perdra jamais de vûe ces deux principes: que le nom d'une Divinité doit exprimer ſon caractere & ſes fonctions: que lorſqu'elle eſt différemment nommée dans les diverſes langues, tous ces noms doivent avoir la même énergie, être ſynonymes ou équivalens; autrement ce n'eſt plus le même perſonnage.

(*a*) Ceux qui n'ont jamais examiné de près les anciennes langues, ſeront ſûrement révoltés de la multitude des ſynonymes que l'on y ſuppoſe. Eſt-il vraiſemblable qu'il y ait eu quatre-vingts ou cent mots pour déſigner les eaux? voici ma réponſe. Par un recueil que j'ai été obligé de faire pour mon uſage de tous les noms connus de rivieres & de montagnes, je ſuis en état de montrer, 1°. que d'environ 150 racines que l'on peut former par la combinaiſon des lettres de l'alphabet, il n'en eſt aucune qui n'ait été le nom de quelque montagne & de pluſieurs rivieres. 2°. Qu'il n'eſt aucun nom grec de riviere qui ne ſe retrouve dans quelqu'autre partie du monde. Je ne ſais ſi ces deux faits paroîtront vraiſemblables; quant à moi ils me ſont démontrés. Je laiſſe aux Savans le ſoin d'en tirer les conſéquences.

§. 4. Avec toutes ces précautions l'on ne laiſſe pas de ſentir combien l'explication de la Mythologie doit paroître inſipide au commun des lecteurs, à ceux qui ne cherchent à s'inſtruire qu'en s'amuſant. Rapprocher, comparer, décompoſer des mots, diſſerter ſur des minuties de Grammaire, relever les fautes des Commentateurs & des Dictionnaires, on laiſſe cette occupation aux Gloſſateurs, perſonne ne leur envie la ſatisfaction qu'ils peuvent y trouver; en vain l'on préſente au public le réſultat de tant de veilles, ſi l'on veut qu'il en partage l'ennui.

§. 5. Mais, en relevant avec beaucoup de liberté ce qui a paru défectueux dans les autres Mythologues, on ne prétend point diminuer l'eſtime qui eſt dûe à leurs ſavans ouvrages. Il y auroit de l'ingratitude à les décrier après en avoir profité. En nous apprenant à comparer les langues, ils ont répandu un grand jour ſur une infinité d'objets, & nous ont mis en état de pouſſer les découvertes plus loin. S'ils ſe ſont trompés en pluſieurs choſes, c'eſt qu'il n'eſt pas donné aux yeux mêmes les plus clairvoyans de tout appercevoir d'abord. Peut-être que dans les remarques où l'on réfute leurs conjectures, on a pris quelquefois un ton qui ſemblera trop affirmatif, ſur-tout dans une matiere

matiere où l'on ne peut avoir que des probabilités. Mais on prie le lecteur de se souvenir que la répétition continuelle des correctifs deviendroit à la fin ennuyeuse. Dès qu'un auteur a déclaré une fois qu'il propose ses explications, non comme évidentes, mais comme plus vraisemblables que les autres, personne ne doit plus être choqué de la liberté de ses expressions.

On jugeroit donc mal de cet ouvrage & des intentions de l'auteur, si on se persuadoit qu'il l'a entrepris en vûe de diminuer la réputation dont jouit à juste titre celui de M. l'Abbé Banier. Ceux mêmes qui n'approuvent point son système, lui auront toujours obligation. C'est un recueil très-ample, très-complet & très-judicieux de Mythologie, où l'on peut puiser les raisons & les preuves des différentes opinions. On ne donne celui-ci que comme un foible supplément; ou, si l'on veut, que comme une légere correction à faire à celui de ce savant Académicien.

Malgré la vraisemblance que l'on a cru §. 6.
appercevoir dans les explications que l'on a données des fables principales, on ne se flatte point encore d'avoir dissipé tous les doutes ni éclairci toutes les difficultés; mais on croit avoir indiqué la vraie route qu'il faut suivre pour parcourir le labyrinthe de

la Mythologie. Avec ce ſecours, il eſt à préſumer que des Ecrivains plus intelligens découvriront dans la ſuite des explications encore plus ſatisfaiſantes & plus probables que celles qui ſont propoſées dans ce recueil.

§. 7. Si l'on oſoit préſumer qu'il doit être favorablement accueilli, c'eſt qu'il réunit en quelque façon tous les ſyſtêmes, & que l'on y ſuit en quelque choſe toutes les différentes méthodes, dont on a fait uſage juſqu'ici poux expliquer les fables : celle de Bochart & de M. Fourmont, en ce que l'on cherche quelquefois comme eux le ſens des noms dans les langues orientales : celle de le Clerc & de M. l'Abbé Banier, parce que l'on croit avec eux qu'il y a quelques fables hiſtoriques, mais non pas dans le ſens qu'ils le prétendent : celle de M. Pluche, parce qu'on ſuppoſe que les fables ſont ſouvent alluſion aux uſages communs de la vie & ſur-tout de la vie champêtre : celle de M. de la Barre, puiſque l'on penſe après lui que les Dieux ſont des perſonnages feints, & que le Poëme d'Héſiode eſt l'Hiſtoire de la Religion Grecque : enfin celle des Allégoriſtes, en ce que l'on découvre dans les fables, non une phyſique ſublime & des myſteres profonds, comme ils ont fait, mais une phyſique groſſiere & populaire, & les vérités les plus ſimples.

Peut-être cette apparence même de conciliation eſt ce que l'on goûtera le moins; on ne la trouvera pas ſuffiſante. Il auroit fallu, dira-t-on, garder un ſage milieu entre les deux opinions; tout ſyſtême excluſif eſt ordinairement défectueux, les Hiſtoriens & les Allégoriſtes ont également tort. Ce n'eſt qu'en ſe rapprochant les uns des autres qu'ils pourront enfin avoir raiſon. Il eſt vraiſemblable que dans les fables il y a tout-à-la-fois de l'hiſtoire & de l'allégorie; pour en donner une explication ſatisfaiſante, il faut faire un choix prudent des faits qui paroiſſent les mieux prouvés ou les plus vraiſemblables, & des allégories les plus naturelles; ce n'eſt qu'en faiſant uſage à propos de ces deux clefs que l'on pourra pénétrer dans le ſens de toutes les fables, contenter tous les eſprits, réunir enfin tous les ſuffrages. Voilà, ſi je ne me trompe, la plus forte objection que l'on m'ait oppoſée. §. 8.

S'il ſe trouve jamais un génie conciliateur aſſez habile pour allier enſemble deux choſes auſſi incompatibles que l'hiſtoire & l'allégorie, ou autrement l'Hiſtoire naturelle avec l'Hiſtoire civile, je rendrai volontiers hommage à ſes talens. Pour moi je renonce à la gloire d'un ſi beau projet; je l'ai tenté ſouvent, & toujours ſans ſuccès; ce n'eſt

pas ſans raiſon que je le crois impoſſible.

1°. Les fables ſont une eſpéce de ſyſtême ſuivi, les Dieux deſcendent les uns des autres; la généalogie qu'en donne Héſiode, ne paroît point être de ſon invention, elle s'accorde à peu près avec Homere, les divers Mythologues ne varient que ſur quelques circonſtances. Si dans la liſte des Dieux vous placez un homme, la chaîne eſt rompue, comment expliquera-t-on ſa naiſſance & ſa poſtérité? Qu'il y ait eu un Roi nommé Zéus ou Jupiter, ce fait iſolé & dégagé de toutes ſes circonſtances eſt vraiſemblable ſans doute : examinez ſeulement le temps où il faut placer ſon regne, la vraiſemblance diſparoît. Dans des ſiecles de diſperſion, où l'on peut à peine ſuppoſer quatre familles raſſemblées, il n'y avoit pas de Rois. Pour concevoir tout ce que l'on raconte de Jupiter, il faut ſuppoſer qu'il a regné au moins cinq cens ans. Rapprochez les lieux où il a vécu, l'embarras augmente; cinq ou ſix peuples différens revendiquent ſa naiſſance: les Egyptiens, les Phéniciens, les Crétois, les Atlantes montrent chez eux ſon berceau; à laquelle de ces traditions donnerons-nous la préférence? Le ferons-nous voyager de l'un des bouts de l'univers à l'autre, & paſſer les mers dans un temps où la navigation n'étoit pas connue? Que

ſera-ce, lorſqu'il faudra concilier ſa généalogie, ſes exploits, ſes alliances, ſa poſtérité, ſes crimes; contradictions, rêveries, ridicules de toutes parts: où reſtera la vraiſemblance?

2°. Pour faire un choix parmi des faits appuyés ſur les mêmes traditions, ſur les mêmes monumens, ſur les mêmes témoignages, quelle eſt la regle qu'il faudra conſulter? pas un ſeul de ces titres qui remonte à l'origine ou au temps des événemens. Les fables ſont nées pluſieurs ſiecles avant que d'avoir été écrites, ou plutôt elles ſe ſont augmentées de ſiecle en ſiecle: entre les divers auteurs qui les ont racontées, aucun ne mérite plus de croyance que les autres. Aucun n'a pu avoir de certitude des choſes qu'il rapporte, puiſqu'elles ont dû ſe paſſer chez des peuples encore ſauvages qui ne ſavoient rien tranſmettre à la poſtérité.

3°. Pourquoi employer ſans raiſon pluſieurs méthodes, lorſqu'une ſeule peut ſuffire? dès qu'une fois le penchant des peuples ſauvages à diviniſer toutes les parties de la nature eſt prouvé, doit-on abandonner ce principe certain & démontré pour courir après un autre que rien ne peut nous garantir? Suppoſer dans une même fable, ſelon le beſoin, des circonſtances qui ſont hiſtoriques, & d'autres qui ne le ſont pas, c'eſt

retomber dans le goût arbitraire que l'on a reproché à tous les ſyſtêmes. Avant que d'y avoir recours, il convient d'eſſayer ſi notre méthode ne peut pas rendre raiſon de toutes les fables.

4°. En un mot, voici un raiſonnement ſimple auquel il ne paroît pas poſſible de répondre. La Mythologie des Idolâtres modernes ne renferme rien d'hiſtorique, donc il en eſt de même de celle des Grecs & des Romains. Il ſeroit donc ridicule de chercher un milieu où il n'y en a point, & où il ne peut point y en avoir.

CHAPITRE XVI.

Examen de deux autres ſyſtêmes, & réponſe à quelques objections.

§. 1. UN ſavant moderne qui a développé briévement, mais avec beaucoup d'éloquence, *l'Origine, les Progrès & la décadence de l'Idolâtrie* (*a*), prétend qu'elle a commencé avant le déluge, qu'elle eſt née de l'abus des hiéroglyphes ou de l'écriture ſymbolique, qui a été en uſage non-ſeulement chez les Egyptiens, mais dès le premier âge

(*a*) Imprimé à Paris en 1757.

du monde & chez les deſcendans d'Adam. Selon lui, la coutume de peindre le ſoleil & la lune, pour former une eſpéce de calendrier, d'adorer Dieu au lever du ſoleil & de s'aſſembler aux nouvelles lunes, fit d'abord déifier ces deux aſtres. L'invention du Zodiaque, dont les Egyptiens ne ſont point les auteurs & qui eſt plus ancien qu'eux, introduiſit enſuite le culte des animaux. Les premiers qui firent réflexion au mal phyſique & moral qu'ils appercevoient dans l'univers, ne purent concevoir qu'un Dieu infiniment bon en fût l'auteur; ils imaginerent deux principes, l'un bon, l'autre mauvais: bientôt on crut que deux ne ſuffiſoient pas, qu'il en falloit pluſieurs; cette idée peupla l'univers d'Intelligences du ſecond ordre auxquelles on rendit un culte. Le reſpect pour les morts, le ſouvenir de leurs vertus & de leurs bienfaits engagerent les peuples à rendre de grands honneurs aux héros, & on ne tarda pas de paſſer juſqu'à l'adoration; ainſi Jupiter, Pluton, Neptune furent mis au rang des Dieux. On leur prodigua les mêmes titres que l'on donnoit auparavant aux aſtres, il n'en fallut pas davantage pour les confondre. Leurs ſtatues placées en public & chargées d'affiches ou de ſymboles, furent la ſource de nouvelles erreurs. La premiere colonie qui peupla

l'Egypte, y porta ce goût pour l'écriture ſymbolique plus ancien qu'elle; mais il lui fallut de nouveaux caracteres pour déſigner un ordre particulier de travaux qu'exigeoit le ſol de l'Egypte fort différent des autres climats; les ſignes anciens ne ſervirent donc plus que pour le culte religieux. Dès-lors l'intelligence en fut réſervée aux ſeuls Prêtres, & on la perdit entiérement lorſque l'écriture alphabétique plus commode eut fait négliger l'ancienne. Delà ſont nées les fables, les métamorphoſes, l'adoration des animaux en Egypte & les autres folies du Paganiſme. Les Grecs avides de merveilleux, & grands admirateurs des Egyptiens, approprierent les repréſentations ſymboliques de ceux-ci aux Dieux que les navigateurs Phéniciens avoient apportés dans la Gréce, & créerent une foule d'autres perſonnages ſur le même modéle. Enfin Rome les adopta pour la plus grande partie; elle y joignit non-ſeulement ſes propres Dieux, mais encore ceux des Nations qu'elle avoit ſoumiſes à ſon empire.

Ce ſyſtême, comme l'on voit, eſt à peu près le même que celui de l'hiſtoire du ciel, excepté qu'il remonte plus haut; il eſt ſujet à la plupart des objections que l'on a faites contre cette opinion qui a toujours paru plus ingénieuſe que ſolide.

On ne répétera point ce qui a été dit ci- §. 4.
devant contre cette prétendue adoption faite par les Grecs des Dieux d'Egypte & de Phénicie; on n'examinera point s'il y a une liaison bien réelle entre les divers progrès que l'on fait faire à l'erreur dans l'esprit des anciens peuples, & si ces progrès sont conformes à ce que nous apprend l'histoire On se contentera d'observer que l'adoration des astres des animaux, & des autres parties de la nature, se trouve chez plusieurs Nations qui n'ont jamais fait usage du Calendrier, du Zodiaque, ni de l'Ecriture symbolique, & qui ne paroissent pas en avoir jamais eu aucune connoissance: nous l'avons montré en détail dans le Chapitre cinquiéme. L'idolâtrie a donc une autre origine que l'abus de ces différentes institutions.

C'est ce qu'a montré avec toute la saga- §. 5.
cité possible, le savant Magistrat qui a traité *du culte des Dieux fétiches* (*a*): il a fait voir qu'aucun des systêmes proposés jusqu'ici sur l'origine de l'idolâtrie, ne peut rendre raison du culte insensé que tous les peuples de l'univers, sans en excepter les Grecs ni les Romains, ont rendu aux brutes & aux créatures inanimées; que l'adoration des animaux n'avoit aucune relation avec les astres

(*a*) En 1740.

ni avec les héros déifiés; que ce culte étoit direct, abſolu, & non point ſymbolique ni relatif; & il ſeroit difficile de rien oppoſer de ſolide aux raiſons qu'il en apporte. Mais, malgré les lumieres ſupérieures de cet habile Ecrivain, il y a dans ſon ouvrage pluſieurs ſuppoſitions qui paroiſſent non-ſeulement dénuées de preuves, mais inconcevables, d'autres qui ſemblent ſe contredire.

§. 4. D'abord il donne la préférence à la méthode d'expliquer les fables par l'ancienne hiſtoire; il en prouve la juſteſſe par le nom même de *Mythologie*, qui ſignifie, ſelon lui, *le récit des actions des morts*. Par-là, il inſinue que les Dieux principaux des Grecs ont été *des morts* ou des hommes diviniſés après leur trépas. Voyons ſi cette hypothèſe peut s'accorder avec ce qu'il nous enſeigne ailleurs.

§. 5. 1°. Il convient que cette méthode ne peut rendre raiſon de toutes les eſpéces d'idolâtrie, du culte rendu aux aſtres, aux animaux, aux êtres même inanimés; qu'elle ne peut expliquer ce qu'on appelle le ſabéiſme & le fétichiſme (*a*). Voilà déja un grand défaut. Si donc on peut trouver un ſyſtême qui rende raiſon de toutes ces pratiques, il mérite ſans doute d'être préféré. Or tel

(*a*) Page 10.

eſt celui que l'on a tâché de prouver juſqu'ici.

2°. Il ſoutient que l'adoration des aſtres & des êtres naturels eſt plus ancienne que l'idolâtrie proprement dite, ou le culte des héros & de leurs images (*a*); que c'a été la premiere Religion des Grecs auſſi-bien que celle des Egyptiens & des Phéniciens (*b*); que le fétichiſme & le ſabéiſme étoient dans les premiers temps les deux ſeules Religions reçues en Egypte; que l'érection des ſtatues de figure humaine y étoit rarement d'uſage, ou même n'avoit pas lieu, non plus que l'idolâtrie des hommes déifiés, à laquelle l'Egypte n'a preſque pas été ſujette (*c*); que, ſelon le fragment de Sanchoniathon, les anciens Phéniciens ont adoré de même les germes de la terre, le ſoleil, les vents, le feu (*d*). Cela ſuppoſé, comment peut-on avancer avec Hérodote que les Grecs ont emprunté leurs nouveaux Dieux ou héros diviniſés de l'Egypte ou de la Phénicie? Les Grecs ont-ils reçu le culte des héros de deux Nations qui n'adoroient pas les héros? §. 6.

3°. *La Gréce*, dit-il après Hérodote, §. 7.

(*a*) Page 32 & 61.
(*b*) Page 150.
(*c*) Page 104 & 252.
(*d*) Page 114 & ſuiv.

donna dans la ſuite à ſes vieux Bétyles, les noms des Dieux étrangers (*a*). Cela ſe conçoit-il ? les Grecs avoient ſans doute dans leur langue des noms pour exprimer leurs Divinités. *Mais ces noms propres ſont tous orientaux :* c'eſt-à-dire, ils ont une ſignification dans les langues orientales ; mais ils en ont auſſi une en vieux grec & en latin, & même une plus naturelle que celle qu'on veut leur donner en les défigurant ; au beſoin, on leur en trouveroit une en Chinois. Leur étymologie tirée au haſard du Phénicien eſt la plus foible de toutes les preuves.

§. 8. 4°. Notre ſavant Auteur a très-bien développé les diverſes cauſes qui ont conduit généralement tous les peuples à l'adoration des êtres naturels (*b*). Le penchant de l'homme à concevoir tous les êtres ſemblables à lui-même, à ſuppoſer de la bonté ou de la malice aux choſes inanimées qui lui plaiſent ou qui lui nuiſent, à perſonnifier les êtres phyſiques & les êtres moraux : voilà ce qui a fait croire dans tous les pays l'exiſtence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres, &c. voilà ce qui a peuplé l'univers d'Intelligences, de Nymphes, de Divinités de toute

(*a*) Page 158
(*b*) Page 215 & ſuiv.

eſpéce. Il eſt donc inutile de chercher une autre origine à l'idolâtrie de tous les peuples Grecs, Romains, Phéniciens, Sauvages anciens & modernes, au culte que les Egyptiens ont rendu aux animaux, enfin au fétichiſme des Negres. Dans cette ſuppoſition, quelle relation les anciennes fables de la Gréce peuvent-elles avoir avec l'Hiſtoire?

Mais ce penchant, dira-t-on, peut-il conduire les hommes au point d'adorer un arbre ou un caillou? voilà le doute que laiſſe toujours dans l'eſprit le ſavant ouvrage que nous examinons; & la principale difficulté demeure indéciſe. §. 9.

Pour la réſoudre, il faut ſe rappeller une obſervation que notre Auteur a faite (*a*) & que nous avons déja rapportée d'après les Voyageurs (*b*), que les objets du culte des Negres ne ſont pas toujours des Dieux proprement dits, mais des choſes que l'on ſuppoſe douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des taliſmans préſervatifs; que ces fétiches ne ſont pas tous les objets, matériels en eux-mêmes, mais ceux qu'il a plu aux Negres de choiſir & de faire conſacrer par leurs Prêtres. Il faut ſe ſouvenir encore de ce que ces mêmes Voyageurs rap-

(*a*) Page 11.
(*b*) Chap. 5, §. 9.

portent de la confiance exceſſive que les Negres ont en leurs Prêtres: ils croient que ces fourbes converſent familiérement avec les Eſprits ou Génies qui ſont leurs véritables Dieux, qu'ils ſont dépoſitaires de toute leur puiſſance. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſoient perſuadés en conſéquence que leurs Prêtres ont le pouvoir d'attacher la vertu & la protection des Génies à certains taliſmans ou fétiches, qu'en vertu de la conſécration faite par ces Prêtres, un caillou peut ſervir de gage de la préſence & du ſecours des Génies dont on ambitionne les faveurs & dont on redoute la colere; que dans cette opinion ils révérent à l'excès ces fétiches ou amulettes, comme autant de marques de l'aſſiſtance & de la protection de leurs Dieux, qu'ils les croient même animés, tout comme les Grecs ont cru autrefois qu'en vertu de la conſécration des Statues, des Idoles ou des Bétyles, les Dieux y habitoient réellement & y recevoient les hommages de leurs adorateurs. Il eſt clair que toutes les pratiques des Negres ſuppoſent néceſſairement la croyance des Eſprits ou Génies répandus dans tout l'univers, telle que les Voyageurs la leur attribuent; que cette croyance eſt la vraie origine du culte des fétiches, de l'idolâtrie grecque, de la magie, & de toutes les autres folies du Paganiſme. Dès que l'on perd de vue ce dogme

fondamental, on ne conçoit plus rien.

§. 10. Il reſte une autre objection à réſoudre. Selon le ſentiment du même Auteur, nous ſuppoſons fauſſement que les Grecs ont eu d'abord la connoiſſance d'un ſeul Dieu, & qu'ils ſont tombés enſuite dans le Polythéiſme & l'Idolâtrie. Tous les peuples ſauvages & ignorans, tels qu'ont été les Grecs, ſont incapables des notions intellectuelles & de l'idée de Dieu telle que nous l'avons. L'on n'arrive à cette connoiſſance que par degrés, par un examen attentif de la nature, par des réflexions qui paſſent la portée des peuples ſauvages : leurs idées bornées & groſſieres les conduiſent aſſez naturellement au Polythéiſme (*a*); ce qui a fait conclure aux plus habiles Métaphyſiciens, que depuis la diſperſion du genre humain, le Polythéiſme a toujours été la premiere Religion des hommes.

§. 11. Nous avons déja obſervé (*b*) que ce fait eſt abſolument étranger à l'objet principal de nos recherches, à la queſtion de ſavoir ſi les Dieux des Grecs ont été des hommes ou des êtres phyſiques perſonnifiés. Quand la premiere Religion des Pélaſges ou des anciens Grecs auroit été le Polythéiſme,

(*a*) Page 191 & ſuiv.
(*b*) Chap. 2, §. 11.

comme Hérodote l'assure, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a été dans une erreur de fait, en nous donnant Cœlus, ensuite Saturne pour l'unique objet du culte de ces peuples : ou tout au plus, il s'ensuivroit que nous prenons mal le sens de son Poëme sur ce point particulier. Dans ce cas-là même, il y auroit peu de chose à changer dans le progrès que nous avons fait faire aux erreurs de l'esprit humain : il faudroit seulement supprimer la premiere époque où nous avons envisagé la Religion Grecque : au lieu d'avancer que les Grecs ont connu d'abord un seul Dieu, comme nous croyons l'avoir prouvé, il faudroit supposer qu'ils ont commencé par croire toute la nature animée par des Génies auxquels ils ont rendu leur culte. Le fond de notre système sur la nature des Dieux & sur le sens des fables, n'en recevroit aucune atteinte.

En second lieu, c'est mal-à-propos qu'on nous accuse de supposer les anciens Grecs parvenus par voie de raisonnement à la connoissance d'un seul Dieu : c'est par tradition que cette idée s'est conservée chez les premiers chefs de colonie, sortis de la famille de Noë. Une croyance si essentielle a pu sans doute être transmise des peres aux enfans pendant plusieurs générations & pendant plusieurs siecles, même chez les

hommes devenus ſauvages, tout comme nous voyons les peuples des forêts de l'Amérique communiquer à leurs deſcendans les notions groſſieres & imparfaites qu'ils ont de la Divinité, avec les erreurs qu'ils y ont ajoutées. Il n'a donc pas été néceſſaire que les Grecs arrivaſſent à cette connoiſſance par degrés & par un examen attentif de la nature. Ces Métaphyſiciens dont on nous vante l'habileté, commencent par ſuppoſer ou que la connoiſſance d'un ſeul Dieu n'a pas été donnée par révélation & par tradition aux premiers hommes, ou que cette tradition a été d'abord anéantie après la diſperſion des peuples; ces deux faits ſont également faux, contraires au texte des livres ſaints, aux monumens de l'hiſtoire, à la croyance actuelle des nations idolâtres.

Enfin, il s'en faut beaucoup que le ſen- §. 12.
timent des Métaphyſiciens qu'on nous oppoſe, ſoit infaillible ou démontré: des Ecrivains qui paſſent parmi nous pour de grands Philoſophes, après avoir peſé les raiſons, ſe ſont décidés pour l'opinion contraire.

Il eſt naturel, diſent-ils, qu'une famille ou une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, éprouvant tous les jours ſa foibleſſe, ſentant par-tout un

pouvoir inviſible, ait bientôt dit : il y a quelqu'être au-deſſus de nous qui nous fait du bien ou du mal; il y a un pouvoir ſupérieur, qui tantôt nous favoriſe & tantôt nous maltraite. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle ait dit d'abord : *il y a deux pouvoirs*; car pourquoi pluſieurs? on commence en tout genre par le ſimple, enſuite vient le compoſé, & ſouvent enfin on revient au ſimple par des lumieres ſupérieures. Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

Quel eſt cet être que l'on aura d'abord invoqué? ſera-ce le ſoleil, ſera-ce la lune? il n'y a pas d'apparence. Les enfans ne font point attention à la beauté, à l'utilité, au cours régulier des aſtres, ils y ſont accoutumés; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont ſe cacher. Les premiers hommes ont ſans doute agi de même. Ce ſont des eſpéces de Philoſophes qui ont remarqué les premiers le cours des aſtres.

Un village ſe ſera donc borné à dire : il y a une puiſſance qui tonne, qui grêle ſur nous, qui fait mourir nos enfans, appaiſons-la par de petits préſens, comme on calme les gens irrités. Il faut bien auſſi lui donner un nom : le premier qui s'offre, eſt celui de chef, de maître, de ſeigneur. *Kneph* chez les Egyptiens, *Adoni* chez les Syriens,

Baal, *Bel*, *Moloch* chez leurs voiſins, *Papée* chez les Scythes, ſignifient ſeigneur & maître. *Ouranos* ou *Cælus*, premier Dieu des Grecs, a déſigné la même choſe.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnoître une ſeule Divinité; s'ils avoient été Philoſophes, ils auroient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auroient examiné ces rapports infinis de tous les êtres qui prouvent un être créateur & conſervateur; mais ils n'examinerent rien, ils ſentirent. Chaque bourgade imaginoit un être tutélaire & terrible, réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montage, ou dans une nuée; elle n'en imaginoit qu'un ſeul, parce qu'elle n'avoit qu'un ſeul chef à la guerre.

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur eſprit ayant acquis des connoiſſances confuſes, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux & aſſigné des Génies moteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux aſtres. Plus ils auront examiné ces globes lumineux, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la Divinité d'un ruiſſeau? Dès que le premier pas eſt fait, la terre eſt bientôt

couverte de Dieux, & on deſcend enfin des aſtres aux chats & aux oignons.

Cependant il faut bien que la raiſon ſe perfectionne; le temps forme enfin des Philoſophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les aſtres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philoſophes, Babyloniens, Perſes, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur.

On n'oſe d'abord le dire au peuple; mais on le dit ſecretement & dans les myſteres. Toutes les autres Divinités ne ſont que des Etres intermédiaires. On place des héros, des empereurs au nombre des Dieux, c'eſt-à-dire, des bienheureux. Mais il eſt ſûr que Claude, Octave, Tibere & Caligula, ne ſont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paroît prouvé que du temps d'Auguſte, tous ceux qui avoient une Religion, reconnoiſſoient un Dieu ſupérieur, éternel, & pluſieurs ordres de Dieux ſécondaires, dont le culte fut appellé depuis idolâtrie (*a*).

§. 13. Aſſurément nous ne penſons pas que ces réflexions ſoient une preuve démonſtrative, pluſieurs ſont très-ſujettes à conteſtation;

(*a*) Diction. Philoſ. art. *Religion*, deuxiéme queſtion.

mais enfin juſqu'à ce qu'on ait prouvé que la choſe s'eſt faite autrement, nous ſommes en droit d'affirmer, en vertu des preuves que nous en avons données, que les Grecs, comme les autres peuples, ont admis d'abord un ſeul Dieu ſous la notion confuſe d'*Etre ſupérieur*, avant que d'en venir à cette multitude de Génies ou de Puiſſances intermédiaires qu'ils ont adorés dans la ſuite,

Mais quelque ſyſtême que l'on ſuive ſur la maniere dont ce culte s'eſt introduit, il demeure pour certain que les principaux & les plus anciens Dieux du Paganiſme, ont été les Génies moteurs de la nature, que le culte des héros a été inconnu à tous les peuples barbares, qu'il n'a commencé par conſéquent que fort tard chez les Grecs & lorſqu'ils ont été policés, qu'il n'a rien changé au culte des Dieux plus anciens. L'explication de la Théogonie achevera de mettre cette vérité dans la derniere évidence, ou du moins la portera au ſouverain degré de la probabilité.

Il reſte cependant toujours une objection §. 144
dont tous les eſprits ſont d'abord frappés. Eſt-il vraiſemblable que dans un objet auſſi important que la Religion & le culte divin, les anciens peuples aient pris des êtres imaginaires pour des perſonnages réels, des

allégories pour des narrations ſérieuſes, que les ſeules équivoques du langage aient pu opérer un aveuglement ſi inconcevable?

On pourroit répondre que le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens ſuppoſe des faits infiniment plus incroyables que celui-ci. Eſt-il vraiſemblable qu'il y ait eu un puiſſant Empire chez des peuples ſauvages, qui s'eſt formé on ne ſait comment, & qui a diſparu de même; que les Grecs aient commencé par adorer des ſcélérats; qu'après avoir rendu un culte aux êtres naturels, ils l'aient quitté pour honoret des étrangers; que pouvant multiplier à diſcrétion ces héros vrais ou fabuleux, ils y aient encore ajouté des perſonnages chimériques, la nuit, la diſcorde, le ſommeil, la mort, &c. qu'ils aient fait ainſi dans leur Religion le mêlange le plus bizarre? On ne répéteta point les autres objections que l'on a faites contre ce ſyſtême.

Mais il faut réſoudre directement la difficulté. Je ſoutiens que la ſuppoſition dont les eſprits prévenus révoquent en doute la poſſibilité, devient très-vraiſemblable quand on veut réfléchir ſur la marche de l'eſprit humain, telle qu'on l'a tracée, Chapitre 2, §. 8, & Chap. 6, ſur les fables, ſur les erreurs, ſur les pratiques populaires qui ſubſiſtent encore ajourd'hui, & qui paroiſ-

ſent avoir la même origine que chez les Grecs.

1°. Il y a chez nous comme chez eux, deux eſpéces de fables, les unes phyſiques, les autres hiſtoriques, telles que les romans. L'on doit mettre au rang des premieres tout ce que l'on raconte ſur les feux nocturnes, ſur le cochemar, ſur les follets qui panſent les chevaux, ſur les différentes eſpéces de lutins: erreurs dont les unes ſont nées des opérations des ſomnambules, les autres de la malice de quelques fourbes. Parmi les romans anciens, il en eſt quelques-uns dont les principaux perſonnages ont exiſté, comme ceux de Richard ſans Peur, de Robert le Diable, de Pierre de Provence, &c. d'autres où tout eſt fabuleux, Gargantua, l'Eſpiégle qui eſt un recueil de tours & de filouteries, &c. N'eſt-il pas à préſumer qu'il en étoit de même chez les Grecs?

2°. Les principales erreurs des anciens ſe retrouvent encore parmi les peuples groſſiers des campagnes, malgré l'attention que l'on a de les inſtruire; ils croient encore aux influences de la lune, aux ſonges, aux préſages, aux jours heureux & malheureux, aux taliſmans, aux ſorciers, au ſabat, &c. ne doit-on pas juger que les mêmes préventions venoient autrefois de la même ſource, de l'ignorance des cauſes naturelles,

de la croyance d'un pouvoir ſupérieur agiſſant dans tout l'univers, & des Génies répandus dans ſes différentes parties ?

3°. Dans notre Religion même, malgré les lumieres qu'elle donne aux plus ſimples, malgré le zele & la vigilance des paſteurs, il s'eſt introduit ſouvent parmi le peuple, des erreurs & des pratiques, les unes innocentes, les autres ſuperſtitieuſes, qui n'étoient fondées que ſur l'ignorance & l'abus du langage : l'inſcription *vera Icon*, placée ſous une image de la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique ;* d'autres noms anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des Reliques apocryphes, dont les critiques ont prouvé la fauſſeté, & dont les Evêques les plus ſages ont ſouvent eu bien de la peine de déraciner le culte. Il y a eu des dévotions particulieres fondées ſur la ſimple alluſion des noms : l'on a invoqué S. *Fort*, pour fortifier les membres, S. *Genou*, pour le mal des genoux, &c. ce culte n'avoit rien de mauvais, puiſque l'interceſſion des Saints peut être utile contre toutes ſortes de maux ; mais l'idée particuliere que s'en formoit le peuple, venoit uniquement du langage. Il s'eſt gliſſé parmi les ignorans, des pratiques ſuperſtitieuſes établies ſur le même fondement, comme la coutume de

plier

plier les piéces de monnoie que l'on donnoit pour offrande, la confiance à l'eau de quelques fontaines auxquelles on avoit donné le nom d'un Saint, & pluſieurs autres uſages dont il ſeroit inutile, peut-être même dangereux de rappeller le ſouvenir. N'eſt-il donc pas vraiſemblable que les erreurs, les fables, les ſuperſtitions anciennes, ont eu la même origine?

CHAPITRE XVII.

Pourquoi l'on ſuit Héſiode; idée de la Verſion françoiſe de ſes Poëſies & des Remarques qui l'accompagnent.

POUR dévélopper le ſyſtême de l'idolâtrie, on ne pouvoit choiſir un meilleur guide qu'Héſiode. M. l'Abbé Banier obſerve, que pour bien expliquer les fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens: Héſiode eſt l'un des premiers & il s'accorde aſſez avec Homere. La Théogonie eſt l'hiſtoire des Dieux la plus complette & la plus ſuivie; ceux qui l'ont continuée, n'ont fait qu'ajouter quelques fables plus récentes. Dès que l'on peut réuſſir à expliquer celles de notre Poëte, il eſt aiſé de découvrir l'origine & le ſens de toutes les autres; §. 1.

elles ont été bâties ſur le même fond & ſelon la même méthode.

§. 2. On ne s'arrêtera point à faire remarquer la beauté du génie d'Héſiode, les graces naïves de ſon ſtyle, le ſublime même auquel il s'éleve quelquefois. La deſcription du combat des Titans, celle de la naiſſance de Typhon, celle du bouclier d'Hercule, peuvent être miſes en paralléle avec les plus beaux endroits d'Homere. Si on ne trouve pas le même feu, la même vivacité dans le reſte de ſes ouvrages, c'eſt que la matiere ne le comportoit pas. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait répandu tous les agrémens dont elle étoit ſuſceptible : auſſi Quintilien lui donne-t-il le premier rang parmi les Poëtes qui ont écrit dans le ſtyle médiocre.

§. 3. Quand on dit que ſous les regnes allégoriques de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, Héſiode a voulu nous indiquer les divers états de la Religion Grecque, on ne prétend pas aſſurer que c'ait été ſon deſſein exprès, ni qu'il l'ait ainſi conçu diſtinctement lui-même. Peut-être a-t-il eu ſeulement en vûe de nous apprendre ce que l'on publioit communément par tradition ſur les Dieux anciens & nouveaux. Mais on ſoutient que cette tradition telle qu'Héſiode la rapporte, nous indique en termes obſcurs les

révolutions arrivées ſucceſſivement dans la croyance des Grecs. Il eſt cependant probable que le Poëte en a ſoupçonné quelque choſe, qu'il a parlé en termes énigmatiques, pour ne pas bleſſer l'opinion reçue, & pour n'avoir pas à craindre le même ſort que Socrate ſubit dans la ſuite.

Quoi qu'il en ſoit, nous regardons Héſiode, non pas comme auteur ou inventeur, mais comme ſimple hiſtorien des fables, quoiqu'Hérodote ait penſé le contraire (*a*).

Quant à la verſion françoiſe, on conçoit qu'il étoit impoſſible de la rendre exactement littérale; un Poëte ne doit point être ſervilement traduit. Notre langue ne ſouffre point les épithetes entaſſées qui ne ſervent que pour l'harmonie du vers, ni les répétitions ſi familieres aux anciens. Pluſieurs expreſſions qui n'étoient peut-être pas indécentes chez les Grecs, feroient un très-mauvais ſens en françois. La traduction que nous donnons, ne doit point être lûe ſans les remarques. §. 4

Le lecteur s'appercevra aiſément que nous nous ſommes ſervis de l'excellente édition d'Héſiode donnée par le Clerc : on n'y peut rien ajouter pour la correction du texte ni

(*a*) Hérodote, l. 2, n. 69.

pour l'exactitude de la verſion latine. Que pouvoit-on faire de mieux que de la ſuivre conſtamment? C'eſt-là qu'il faut avoir recours, s'il ſurvient des doutes ſur la fidélité de la traduction françoiſe.

§. 5. Les remarques, outre leur objet principal, qui eſt de dévélopper le vrai ſens d'Héſiode, & le ſyſtême de la Théogonie, ſont encore deſtinées ſouvent à montrer que celles de le Clerc ne ſont pas toujours auſſi bien fondées qu'elles le paroiſſent, que le plus grand nombre de ſes étymologies tirées des langues orientales, comme celles de Bochart, ſont forcées & arbitraires, que l'opinion de ces deux Auteurs, tant ſur l'origine de la mythologie, que ſur la multitude des Colonies Phéniciennes, n'eſt rien moins que ſolide. L'on n'a cependant fait aucune difficulté de copier quelques-unes des notes du premier, lorſqu'elles ont paru juſtes & néceſſaires pour l'intelligence du texte.

§. 6. On a partagé le Poëme de la Théogonie en cinq parties: la premiere, qui ſert comme de Préface, eſt une Invocation des Muſes; les quatres ſuivantes ſont relatives aux quatre époques de la Religion Grecque que l'on a diſtinguées ci-devant, & dont ce Poëme eſt l'hiſtoire.

§. 7. En nous appliquant à ce travail, nous

ne l'avons point enviſagé comme un objet de pure curioſité ; il a ſemblé propre à établir deux vérités importantes. La premiere, que tous les anciens peuples ont connu d'abord un ſeul Dieu, que c'eſt du moins l'opinion la plus probable, & que l'idolâtrie n'eſt point de la plus haute antiquité. La ſeconde, qu'aucune Nation livrée à elle-même n'a conſervé long-temps de ſaines idées ſur la Divinité ; qu'il falloit par conſéquent une révélation ſurnaturelle, éclatante & revêtue des caractères les plus frappans pour établir & conſerver la vraie Religion ſur la terre. C'eſt ici en même tems une application du principe que nous avons tâché de développer ailleurs, que l'étude des élémens primitifs des langues & leur comparaiſon peuvent ſervir à diſſiper peu à peu les ténébres répandus ſur l'Hiſtoire des anciens peuples, & nous faire diſtinguer avec plus de certitude les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuſes.

Mais quand ce principe ſeroit encore plus §. 8.
évidemment démontré dans cet ouvrage, il ſera toujours fort aiſé de le tourner en ridicule, en ſuivant la méthode employée par quelques Savans pour décrier ce genre d'érudition. L'on affectera de choiſir quelques-unes des étymologies qui paroîtront les moins plauſibles au premier coup d'œil,

en les détachant de ce qui peut les appuyer, & les rendre probables. On préſentera ces lambeaux découſus & déplacés, comme un échantillon par lequel on peut juger du reſte : on conclura que toutes ces obſervations grammaticales ſont abſolument deſtituées de la plus légere vraiſemblance. On pourra étayer encore cette déciſion par des réflexions générales ſur les abus de la ſcience étymologique, ſur l'incertitude de ſes applications, ſur le danger de s'y livrer. Le lecteur ainſi prévenu par le compte infidéle qu'on lui rend d'un ſyſtême dont on ne combat que l'acceſſoire, ne ſe donnera pas la peine de conſulter le livre même, d'en examiner les principes, d'en ſuivre les conſéquences, de voir ſi l'Auteur raiſonne de ſuite, ou s'il s'écarte de propos délibéré comme on l'en accuſe.

Par ce procédé peu équitable & qui eſt aſſez à la mode, l'on parviendra très-ſûrement au point auquel nous touchons déja de fort près, à faire mépriſer ſouverainement l'étude des anciennes langues, à décréditer toute eſpéce d'érudition, à ne plus eſtimer d'autre talent que celui d'écrire avec légéreté & avec grace; & il n'eſt pas néceſſaire de montrer juſqu'où cette façon de penſer peut nous conduire.

§. 9. Qu'on me permette de le répéter, & de

finir par où j'ai commencé. Pour porter un jugement ſenſé & réfléchi de cet ouvrage, il y a deux choſes à faire : la premiere, d'examiner la queſtion principale, ſi les Dieux du Paganiſme ont été des êtres réels ou imaginaires, ſi la mythologie eſt fondée ſur l'Hiſtoire ou ſi elle eſt allégorique ; & de peſer les preuves que nous avons raſſemblées. La ſeconde, de ſuivre, du moins ſommairement, l'application de la méthode que nous propoſons pour l'explication des fables : nous avons déja fait obſerver qu'elle ne porte que ſur des conjectures, & qu'il eſt impoſſible qu'elles ſoient toujours également heureuſes. Mais quand il y en auroit encore un plus grand nombre de haſardées, ces défauts de détail ſont-ils un motif ſuffiſant de rejetter un ſyſtême, quand il eſt prouvé d'ailleurs ? Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être à l'abri de la critique & du mépris des Cenſeurs les plus ignorans ? Tant que l'on n'a pas montré le foible ou la fauſſeté des preuves directes dont un Auteur s'appuie, il eſt ridicule de le chicaner ſur les conſéquences.

Nous ne nous flattons pas néanmoins de perſuader ceux qui ont déja pris parti ſur cette matiere. Un Ecrivain obſcur doit-il aſſez compter ſur la force du vrai pour eſpérer

de renverſer par un premier effort une opinion qui a pour elle les plus grands noms & les ſuffrages les plus reſpectables ? c'eſt beaucoup, ſi l'on daigne ſeulement jetter un coup d'œil ſur ſes raiſons & ſur ſa méthode. Mais il ſe trouve toujours un certain nombre de lecteurs équitables & non prévenus, qui ont égard aux preuves plus qu'à l'autorité, qui cherchent de bonne foi dans chaque queſtion ce qu'il y a de vrai ou de plus vraiſemblable; c'eſt pour eux principalement que l'on a compoſé cet ouvrage.

POËMES

POËMES D'HÉSIODE,

TRADUITS

EN FRANÇOIS.

THÉOGONIE.

PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muſes.

COMMENÇONS nos chants par invoquer les Divinités qui préſident à la muſique & qui habitent ſur le mont Hélicon, les Muſes de ma patrie qui s'exercent à danſer autour de la belle fontaine & de l'autel de Jupiter. Après s'être baignées dans les eaux ſacrées du Permeſſe, de l'Hippocrène & de l'Olmius, elles continuent leurs aimables jeux ſur le ſommet de l'Hélicon.

Enveloppées d'un nuage léger ; elles paſſent les nuits à célébrer dans leurs concerts le ſouverain des Dieux, la Reine d'Argos Junon à la brillante chauſſure, la fille de Jupiter Minerve aux yeux pers, Apollon Phœbus, Diane la chaſſeuſe, Neptune qui ébranle & environne la terre de ſes flots, la reſpectable Thémis, Vénus aux yeux pleins de douceur, Hébé couronnée d'or, la belle Dioné, l'Aurore, le Soleil, la Lune, Latone, Japetus, le ruſé Saturne, la Ter-

re, le vaſte Océan, la Nuit ténébreuſe & toute la Cour céleſte des immortels.

Ce ſont ces Nymphes divines qui inſpirerent autrefois Héſiode, lorſqu'il gardoit ſes moutons au pied de leur montagne ſacrée, tel eſt le diſcours que lui adreſſerent
25 les Muſes de l'Olympe, les filles du ſouverain Jupiter : Bergers, oiſifs habitans des campagnes, gens inutiles qui ne penſez qu'à manger, écoutez nos leçons. C'eſt nous qui enſeignons l'art de compoſer d'ingénieuſes fictions & de dire agréablement la vérité.

30. En prononçant ces paroles, elles me mirent à la main une branche de laurier ſymbole de leur pouvoir; je me ſentis animé d'un eſprit divin, l'avenir & le paſſé ſe dévoilerent à mes yeux : elles m'ordonnerent de célébrer la naiſſance des heureux immortels & de ne jamais les oublier elles-mêmes
35. dans mes Vers. Mais où me conduira ce propos ?

Que les Muſes ſoient donc mon premier objet : ce ſont-elles, qui par leurs concerts, réjouiſſent Jupiter dans l'Olympe. Elles préſentent à ſes yeux l'ordre des deſtinées, le préſent, le paſſé, l'avenir : leur voix ne s'af-
40. foiblit jamais & leur douce harmonie répand la joie dans le ſéjour du tonnerre; le ſommet de l'Olympe en retentit, & toute la

cour céleſte y eſt attentive. Elles chantent dans leurs éternels concerts, les Dieux qui dès le commencement ſont nés du ciel & de la terre, les Intelligences bienfaiſantes qui leur ont ſuccédé & qui regnent ſur toute la nature. Le pere des Dieux & des hommes, le ſouverain Jupiter eſt le principal ſujet de leurs louanges; elles exaltent ſon regne & ſa puiſſance; elles récréent leur pere en lui racontant les actions des hommes & les exploits des héros.

C'eſt de Jupiter même que les Muſes ont reçu la naiſſance, c'eſt dans la Piérie qu'il leur donna le jour, pour faire oublier aux malheureux mortels les chagrins qui les dévorent. Mnémoſyne, fille de Jupiter qui regne ſur les hauteurs d'Eleuthere, eut avec lui un commerce ſecret: après l'année révolue, le temps de ſon enfantement étant arrivé, elle mit au monde neuf filles d'une reſſemblance parfaite, dont l'eſprit toujours tranquille n'eſt occupé que de chant & de poëſie. Le ſommet glacé de l'Olympe eſt le ſéjour ordinaire où ſe raſſemble leur cour; les graces, la volupté, les plaiſirs de la table ne les abandonnent jamais; elles chantent les loix, les mœurs, les exploits des immortels.

La premiere fois qu'elles allerent ſur l'Olympe faire la cour à leur pere, le ſon

agréable de leur voix, le bruit de leurs
70. danſes firent retentir les échos. Il regne dans le ciel d'où il lance la foudre & fait gronder ſon tonnerre: après avoir vaincu ſon pere Saturne, il a réglé les rangs parmi les immortels & leur a diſtribué leurs emplois.

75. Voilà ce que chantent les neuf filles de Jupiter dans le céleſte palais: Clio, Euterpe, Thalie, Melpoméne, Terpſichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope; celle-ci eſt la plus puiſſante de toutes; elle doit toujours accompagner les Rois.

80. Lorſque les Muſes jettent un regard favorable ſur un Prince que Jupiter a placé ſur le trône, elles répandent une douce roſée ſur ſa langue, les paroles coulent de ſa bouche comme un torrent de miel, il fixe les
85. regards du peuple, lorſqu'il monte ſur ſon tribunal pour rendre la juſtice. Un ſeul diſcours prononcé avec dignité, ſuffit pour appaiſer les plus vives conteſtations. C'eſt pour cela que le ciel a donné aux Rois la prudence, afin qu'ils faſſent regner l'équité, qu'ils
90. ſachent prévenir ou réparer les crimes par les graces inſinuantes de leurs diſcours. Dès qu'un Roi digne de la couronne ſe montre à ſes peuples, il voit la foule ſe proſterner à ſes pieds, lui rendre les mêmes hommages qu'à la Divinité, il tient dans une attention

reſpectueuſe la plus nombreuſe aſſemblée. Tels ſont les dons précieux que les Muſes accordent à leurs Eleves. Ce ſont les Muſes & Apollon, Dieu redoutable par ſes traits, qui forment les Muſiciens & les Poëtes; mais c'eſt Jupiter qui place les Rois ſur le trône.

Heureux le favori des Muſes! Les graces & la perſuaſion naiſſent de ſa bouche. Qu'un malheureux ſoit plongé dans la plus amere triſteſſe; dès qu'un Poëte inſpiré par les Muſes commence à chanter les exploits des héros, les louanges des habitans de l'Olympe, l'homme affligé oublie ſes peines, la ſérénité renaît dans ſon ame; il céde au pouvoir enchanteur des Déeſſes qui l'entraîne.

Venez, filles de Jupiter, mettez dans ma bouche des chants dignes des immortels que je vais célébrer. Dites-nous quels Dieux ſont nés de la terre, du ciel, de la nuit, ou de l'humide élément: racontez-nous comment la terre, les fleuves, la mer orageuſe, le ciel, les aſtres ont été les premiers Dieux; comment leur ont ſuccédé les Intelligences bienfaiſantes qui répandent les richeſſes de la nature, qui préſident à ſes différentes fonctions; comment ils ont partagé entr'eux les emplois; comment ils ont commencé à demeurer ſur les hauteurs de l'Olympe. Di-

vines Muſes, qui habitez le ciel depuis la
115. naiſſance du monde, apprenez-nous cet important ſecret, & quel a été le premier de tous.

SECONDE PARTIE.

Regne de Cœlus, génération des Etres.

v. 116. LE Chaos fut avant toutes choſes, enſuite la terre, ſéjour tranquille des immortels qui habitent les ſommets glacés de l'Olympe, le ténébreux Tartare dans les profondes en-
120. trailles de la terre, & l'Amour le plus beau des Dieux, qui charme les ſoucis des Dieux & des hommes, qui triomphe du courage & de la prudence.

125. Du Chaos ſont nés l'Erebe & la Nuit obſcure, de la Nuit jointe à l'Erebe ſont ſortis le Jour & la Lumiere.

La Terre produiſit d'abord le Ciel auſſi étendu qu'elle, parſemé d'étoiles, pour qu'il lui ſervît de couverture & de ſéjour aux
130. Dieux. Elle enfanta encore les hautes montagnes où habitent les Nymphes qui ſe plaiſent à errer ſur les hauteurs & dans les forêts; elle engendra même la Mer profonde & orageuſe ſans le ſecours de l'Amour.

Bientôt unie au Ciel, elle mit au monde

l'Océan & ſes gouffres profonds; Céus, Créus, Hypérion, Japétus, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémoſyne, Phœbé avec ſa couronne d'or, & l'aimable Téthys. Le ruſé Saturne eſt le dernier & le plus violent de ſes enfans, il fut ennemi de ſon pere dès ſa naiſſance

La Terre enfanta de nouveau les redoutables Cyclopes, Bronté, Stérops & le vaillant Argé, qui ont donné le tonnerre à Jupiter & lui ont forgé la foudre. Ils étoient en tout ſemblables aux Dieux, mais ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front; c'eſt delà qu'on leur a donné le nom de Cyclopes: leur force & leur adreſſe éclatoient dans les ouvrages qui ſortoient de leurs mains.

Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monſtrueuſe & d'une force extraordinaire, dont on ne parle qu'en tremblant, Cottus, Briarée, & Gygès, race terrible, qui avoient chacun cinquante têtes & cent bras, & les autres membres à proportion.

Tous ceux qu'ont enfanté le Ciel & la Terre, ont été d'une grandeur & d'une force plus qu'humaine; mais ils étoient odieux au Ciel leur pere: à meſure qu'ils naiſſoient, il les cachoit dans les entrailles de leur mere, ne leur laiſſoit point voir le jour, & ſe

faiſoit un jeu de cette brutale violence. La Terre en gémiſſoit & en ſéchoit de douleur ; le reſſentiment lui ſuggéra un trait de vengeance également adroit & cruel. Lorſqu'elle eut tiré de ſon ſein le fer & les métaux, elle en fit une faux tranchante, & s'ouvrit à ſes enfans de ſon deſſein. « Vous » voyez, leur dit-elle, la conduite cruelle » de votre pere, ſi vous voulez me croire, » nous vengerons les outrages qu'il vous fait » & la maniere indigne dont il vous traite ». La crainte dont ils étoient ſaiſis ne leur permit pas de répondre ; mais le ruſé Saturne plus hardi que les autres lui repliqua : « Ma » mere, je me charge de l'exécution : le » crime dont notre pere ſe rend coupable, » me diſpenſe d'avoir pour lui les ſentimens » d'un fils ». La Terre ſatisfaite le plaça dans un lieu ſecret où il ne pouvoit être apperçu, lui mit à la main la faux tranchante qu'elle avoit préparée, & lui dit l'uſage qu'il en devoit faire. Sur le ſoir, le Ciel répandit ſur la terre les ténébres de la nuit, & lorſqu'il s'étendoit pour s'approcher de ſon épouſe, Saturne d'une main hardie mutila ſon pere, & jetta bien loin derriere lui ce qu'il lui avoit coupé.

Mais le ſang du ciel ne pouvoit ceſſer d'être fécond ; autant il en tomba de goutges ſur la terre, autant il en ſortit de nou-

veaux Etres. Delà ſont nées les terribles Furies, les Géans armés & exercés à la guerre, & les Nymphes qui errent ſur la terre ſous le nom de Mélies. 185.

TROISIÉME PARTIE.

Regne de Saturne & des Titans : ſeconde époque de la Religion Grecque.

SATURNE jetta incontinent au milieu des flots agités de la mer ce qu'il avoit ôté à ſon pere ; cette portion d'un corps immortel flotta long-temps ſur les eaux. De l'écume qui s'en forma, nâquit une nouvelle Divinité qui aborda à l'iſle de Cythere & bientôt après en Cypre ; par-tout où ſe montroit la charmante Déeſſe, les fleurs croiſſoient ſous ſes pas : on l'appelle Aphrodité ou Vénus, Reine de Cythere, elle eſt toujours couronnée de fleurs. Ce nom que lui ont donné les Dieux & les hommes, fait alluſion à l'écume de la mer dont elle eſt née. On la nomme encore Cytherée, à cauſe de l'iſle où elle aborda, Cypris, parce que c'eſt auprès de Cypre qu'elle a reçu le jour ; & ſes inclinations ne démentent point ſon origine. L'Amour & le beau Cupidon ſont toujours à ſa ſuite, & ils l'ac- ℣. 188. 190. 195. 200.

compagnent dans l'assemblée des Dieux.
Les ris, les jeux de la jeunesse, les entretiens galans, les supercheries de l'amour, les plaisirs, les caresses, la volupté lui sont échus en partage. Tel est le sort que lui ont assigné les Dieux & les hommes.

Le Ciel irrité contre son propre sang donna alors à ses enfans le nom odieux de Titans, les menaçant du châtiment qu'ils recevroient de leur révolte & de leur crime, dont la vengeance devoit retomber sur toutes les races futures.

La Nuit enfanta la Parque cruelle, le Destin odieux & la Mort, le Sommeil & la troupe des Songes sans le secours d'aucune autre Divinité. Elle accoucha de Momus, du Chagrin dévorant, des Hespérides qui gardent au-delà de l'océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins. Les Déesses fatales, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis, Atropos, sont encore filles de la Nuit; ce sont elles qui distribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naissance, qui punissent les crimes des mortels & des Dieux, qui ne cessent de poursuivre les malfaiteurs jusqu'à ce qu'elles en aient tiré vengeance. Enfin l'odieuse Nuit mit au monde Néméſis, Divinité si pernicieuse aux hommes, la Fraude, les Amours criminels, la Vieillesse infirme, la Discorde.

Celle-ci à ſon tour enfanta le travail & les ſoucis, l'oubli, la faim, les douleurs cuiſantes qui nous arrachent des larmes, les combats, les meurtres, la guerre, le carnage, les querelles, le menſonge; les procès, le mépris des loix, le crime, tous freres étroitement unis, le ſerment qui cauſe de ſi grands maux quand on oſe le violer.

La Mer au contraire eut pour fils aîné le bon Nérée qui ne mentit jamais; on l'appelle le vieux Nérée, parce qu'il eſt ſincere & bienfaiſant, ami de l'équité, rendant juſtice à tout le monde.

De l'union de la Mer avec la Terre ſont nés Thaumas, le vaillant Phorcys, la belle Céto & l'impitoyable Eurybie.

Nérée & Doris ſon épouſe, fille de l'Océan, ont produit la nombreuſe famille des Nymphes marines ou des Divinités aimables qui vivent dans les eaux: Proto, Eucraté, Sao, Amphitrite, Eudora, Thétis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Spio, Thoë, la belle Thalie, la gracieuſe Mélite, Eulimené, Agavé, Paſithée, Erato, Eunicé aux doigts de roſes, Doto, Proto, Pheruſa, Dynamené, Neſée, Actée, Protomedie, Doris, Panope, & la belle Galathée, l'agréable Hippothoë, & Hipponoë aux mains blanches, Cymodocé & Cymatologé qui

appaiſent les vents orageux & les flots de la mer; Amphitrite aux pieds délicats, Cymo, Eioné, Halimède avec ſa belle couronne, la gaye Glauconomé, Pontoporie, Liagoré, Euagoré, Laomédie, Polynomé, Autonoë, Lyſianaſſe, Euarné dont le caractère eſt auſſi beau que ſon viſage, l'élégante Pſamathé, la divine Menippe, Néſo, Eupompé, Thémiſto, Pronoë, Nemertès qui a le génie divin de ſon pere. Telle eſt la poſtérité du bon Nérée, cinquante jeunes Nymphes d'une conduite irréprochable.

Thaumas eut pour épouſe Electra, autre fille du profond Océan; celle-ci enfanta Iris; les Harpyes avec leur longue criniere, Aello, Ocypeté, qui égalent de leurs aîles rapides la viteſſe des vents & des oiſeaux, & qui s'élevent au plus haut des airs.

Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naiſſance, que les Dieux & les hommes ont nommées pour ce ſujet les vieilles, Pephrédo & Enyo, toujours couvertes d'un ſuperbe voile. Elle fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'océan du côté de la nuit où ſont les Heſpérides, Stheno, Euryale, & l'infortunée Méduſe: celle-ci étoit mortelle, les deux autres immortelles & incapables de veillir. Neptune eut commerce avec elle

sur la tendre verdure, & Persée lui ayant coupé la tête, il en sortit le grand Chrysaor & Pégase. Celui-ci fut ainsi nommé parce qu'il étoit né auprès des sources de l'océan, l'autre parce qu'il portoit à la main une épée d'or : il s'est envolé de dessus la terre au séjour des immortels, où il habite le palais de Jupiter & il porte le tonnerre & la foudre.

Chrysaor devenu époux de Callirhoë, fille de l'océan, fut pere de Géryon monstre à trois têtes; celui-ci fut dépouillé de ses armes par Hercule qui lui enleva ses bœufs dans l'isle Erythie, & qui en conduisit le troupeau à Tirynthe, après avoir franchi le vaste océan, tué le chien Orthos, & le Bouvier Erythion dans la caverne obscure où il se retiroit.

Callirhoë enfanta encore dans un antre profond un autre monstre qui n'eut jamais rien de semblable parmi les Dieux & les hommes, la redoutable Echidna, moitié nymphe à visage agréable, aux yeux noirs, & moitié serpent dont la vûe fait horreur, qui est taché de diverses couleurs, qui se nourrit de carnage dans le sein de la terre. Il se tient dans une caverne profonde sous un rocher loin des Dieux & des hommes. Telle est la demeure que les Dieux ont assignée à la cruelle Echidna, nym-

phe immortelle qui ne veillit point; elle y eſt renfermée dans les montagnes. On dit que Typhon, vent orageux & violent a eu commerce avec cette belle aux yeux noirs, que delà ſont venus Orthos, chien
310. de Géryon, enſuite Cerbere, chien de Pluton, monſtre à cinquante têtes, d'une taille & d'une force extraordinaire, d'une voix terrible & d'une cruauté égale. Il en eſt venu encore l'hydre de Lerne qui fit
315. tant de ravages : Junon l'avoit nourrie par haine contre Hercule; mais le fils de Jupiter, aidé du courageux Iolaüs & des conſeils de Minerve, tua ce monſtre à coups d'épée.

320. Echidna enfanta encore la Chimere, animal cruel, monſtrueux, d'une viteſſe extrême : il avoit trois têtes, l'une de lion, l'autre de chévre, la troiſiéme d'un dragon, & reſſembloit à ces trois animaux, au lion par le devant du corps, à la chévre par le milieu, à un ſerpent par derriere, & vomiſſoit des torrens de flammes.
325. Le vaillant Bellerophon, à l'aide de Pégaſe, s'en rendit le maître.

La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx qui fit tant de maux à la poſtérité de Cadmus, & le lion de Nemée. Junon épouſe de Jupiter l'avoit élevé elle-même & l'avoit lâché dans les forêts

d'où

d'où il ravageoit les environs de Nemée & du mont Apesas. Il fut encore tué par Hercule.

Enfin Céto & Phorcys engendrerent le dragon terrible qui garde les pommes d'or dans les vastes campagnes des Hesperides: telle est en détail leur postérité.

De Tethys & de l'Océan sont sortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Po & ses gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, le majestueux Danube, le Phase, le Rhésus, le clair Acheloüs, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptaporus, le Granique, l'Œsapus, le divin Simoïs, le Penée, l'Hermus, le Caïcus, remarquable par la beauté de ses eaux, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardescus, & le divin Scamandre.

Tethys est encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines auxquelles les jeunes gens consacrent leur chevelure, aussibien qu'au grand Apollon & aux fleuves. Tel est le sort qu'ont reçu de Jupiter Pitho, Admete, Ianthé, Electre, Doris, Prymno, Uranie, Hippo, Clymène, Rhodia, Callirhoë, Zeuxo, Clythie, Idyie, Pasithoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dioné, Meloboſis, Thoë, la belle Polydore, Cerceïs, Pluto, Perséïs, Janire, Acaste, Xanthé, Petrée, Menestho, Europe,

Métis, Eurynomé, Teleſtho, Criſié, Aſia,
l'aimable Calypſo, Eudoré, Tyché, Amphiro, Ocyroë, & la Styx qui eſt la plus reſpectable de toutes.

Telle eſt la poſtérité de l'Océan & de Tethys, telles ſont leurs filles aînées; mais il en eſt un plus grand nombre diſperſées par toute la terre & qui demeurent au fond des eaux. Il eſt de même une infinité d'autres fleuves nés de Tethys & de l'Océan, qu'il n'eſt pas poſſible à un mortel de nommer, mais qui ſont connus des peuples qui en habitent les bords.

Thia épouſe d'Hypérion enfanta le Soleil, la Lune & l'Aurore qui éclaire les mortels ſur la terre & les Dieux immortels dans le ciel.

Eurybie, femme de Crius, fut mere d'Aſtræus, de Pallas, de Perſés plus habile que ſes freres. Aſtræus, marié à l'Aurore, fit naître les vents impétueux, Argeſtès & Zephyre, le rapide Borée, l'humide Notus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin & des aſtres brillans dont le ciel eſt ſemé.

Pallas & Styx fille de l'océan, produiſirent l'ardeur bouillante & la victoire, la force & la valeur, illuſtres enfans qui habitent le palais de Jupiter & accompagnent par-tout le maître du tonnerre : ainſi l'ob-

tint Styx leur mere, dans ce jour mémorable où le Dieu qui fait gronder la foudre ſur l'Olympe, fit venir devant lui tous les immortels. Il promit à tous ceux qui combattroient pour lui contre les Titans, de ne point leur ôter les priviléges dont ils jouiſſoient pour lors, mais de les leur confirmer à jamais. Il ajouta même que tous ceux qui avoient été laiſſés dans l'oubli ſous le regne de Saturne, ſeroient élevés aux honneurs ſous le ſien, chacun ſuivant ſes mérites. L'immortelle Styx, conduite par les avis de l'Océan ſon pere, arriva la premiere ſur l'Olympe avec toute ſa famille. C'eſt en récompenſe de ſon zéle que Jupiter lui a accordé les plus flatteuſes diſtinctions; il a voulu qu'elle fût le lien redoutable du ſerment des Dieux, & a pris pour commenſaux tous ſes enfans. Il a tenu de même aux autres tout ce qu'il leur avoit promis, parce qu'en qualité de maître ſouverain il avoit le pouvoir de le faire.

Cœus aſſocia Phœbé à ſon lit, & la rendit mere de Latone, fille charmante aux yeux des Dieux & des hommes & qui fait dans l'Olympe l'ornement de la cour immortelle. Phœbé mit encore au monde la brillante Aſtérie, dont Perſés fit ſon épouſe dans la ſuite & qui fut mere d'Hécaté.

Jupiter a fait à celle-ci les plus insignes faveurs & lui a donné les plus grands priviléges ; il lui laisse exercer son pouvoir sur terre & sur mer. Déja sous le regne du lumineux Cœlus, elle avoit les mêmes honneurs & les Dieux immortels la respectoient infiniment. De même aujourd'hui, si quelqu'un offre des sacrifices ou fait des expiations suivant le rite prescrit, il ne manque jamais d'invoquer Hécaté, & son respect ne demeure point sans récompense ; la Déesse écoute favorablement ses vœux : elle répand sur lui les richesses & l'abondance, parce qu'elles sont en son pouvoir. De tous les enfans du Ciel & de la Terre, aucun n'a eu d'aussi grandes prérogatives ; Jupiter ne lui a retranché aucune de celles dont elle jouissoit déja sous le regne des Titans ou des anciens Dieux : elle a conservé la dignité, telle qu'elle lui est échue dès le commencement. Quoique Déesse unique, elle n'en est pas moins révérée ; son pouvoir s'étend comme auparavant sur toute la terre, dans le ciel & sur mer : il est même augmenté, parce que Jupiter lui accorde ses bonnes graces. La Déesse protége & fait prospérer qui elle juge à propos ; elle le rend respectable dans l'assemblée du peuple. Lorsque les guerriers prennent leurs armes pour marcher au combat, il dépend d'elle de

leur accorder la victoire & de faire triompher leur valeur. Elle eſt aſſiſe à côté des Rois, lorſqu'ils prononcent des arrêts : elle ſe trouve au milieu des combattans ſur l'aréne, pour animer l'ardeur de celui qu'elle veut favoriſer ; bientôt victorieux par ſon ſecours il ſe couvre d'une gloire immortelle, & qui réjaillit ſur toute ſa famille. Fidelle à ſuivre les cavaliers dans leurs courſes & les navigateurs dans leurs voyages ; elle les exauce, lorſqu'ils adreſſent leurs vœux à Hécaté & au bruyant Neptune. Souvent la Déeſſe accorde une proie abondante à celui qui l'invoque, ſouvent elle l'arrache à celui qui croyoit déja la tenir. Elle eſt occupée avec Mercure à multiplier les troupeaux dans les étables, les bœufs, les chévres, les moutons : elle les fait croître ou diminuer comme il lui plaît. Quoiqu'elle ſoit le ſeul enfant de ſa mere, elle exerce ce pouvoir immenſe parmi les Dieux. Jupiter l'a chargée encore de conſerver le jour aux enfans qui viennent de naître & de les faire grandir. Tels ſont ſes priviléges.

Rhéa, épouſe de Saturne, eut d'illuſtres enfans : Veſta, Cérès, Junon à la chauſſure dorée, le terrible Pluton qui exerce dans les lieux ſouterrains un cruel empire, Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ſes flots, le ſage Jupiter pere des Dieux &

des hommes dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.

Saturne les avaloit à meſure que leur mere les mettoit au monde, parce qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui diſputât l'empire ſur les immortels. Il avoit appris de la Terre & du Ciel ſes parens que par l'ordre des Deſtins, malgré toute ſa force, il ſeroit un jour vaincu par ſon propre fils & par les deſſeins de Jupiter. Il ne s'arrêta point à de vains projets, mais attentif à épier le moment, il dévoroit ſes enfans à leur naiſſance.

Rhéa déſolée en gémiſſoit; mais lorſqu'elle ſe ſentit prête d'enfanter Jupiter pere des Dieux & des hommes, elle ſupplia la Terre & le Ciel ſes parens de l'aider de leurs conſeils, de lui ſuggérer le moyen de mettre à couvert le fils qu'elle alloit mettre au monde, & de le dérober à la fureur de Saturne ſon pere qui ne manqueroit pas de le dévorer comme les autres. Touchés des prieres de leur fille, ils lui découvrirent tout ce que les Deſtins avoient réglé ſur le ſort de Saturne & de ſon fils. Ils l'envoyerent en ſecret à Lyctus dans l'iſle de Crète, lorſqu'elle étoit ſur le point d'accoucher. La Terre elle-même reçut dans ſes bras Jupiter naiſſant, le nourrit & l'éleva dans l'iſle de Crète. D'abord ſa mere le

porta à Lyctus au milieu des ténébres de la nuit, & le cacha de ſes propres mains dans une caverne profonde au pied du mont Egée. Enſuite Rhéa prit une groſſe pierre, & l'ayant enveloppée de langes, elle la préſenta au fils du Ciel, à Saturne ancien ſouverain des Dieux. Le malheureux prit la pierre & l'avala ſur le champ, ſans prévoir qu'un jour ſon fils reparoîtroit ſain & ſauf, lui arracheroit le trône par violence & regneroit à ſa place.

La force & les membres du jeune Prince croiſſoient avec une promptitude merveilleuſe; après l'année révolue, par le ſecours des conſeils artificieux de la Terre, le grand Saturne tout ruſé qu'il étoit, fut obligé de laiſſer reparoître ſon fils, & ſuccomba bientôt ſous ſa violence & ſes intrigues. D'abord il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment; Jupiter la planta & l'affermit dans la terre auprès de Pytho, dans un des enfoncemens du Parnaſſe, pour ſervir de monument & de ſpectacle aux hommes. Il tira de priſon les fils du Ciel ſes oncles que ſon pere avoit chargés de chaînes par une aveugle jalouſie. En récompenſe de ce bienfait ils lui mirent entre les mains le tonnerre, la foudre, les éclairs que la Terre avoit cachés dans ſon ſein; & c'eſt

avec ces armes redoutables qu'il commande aux Dieux & aux hommes.

Japetus prit en mariage Clymène, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas. Elle enfanta encore le fameux Menœtius, l'induſtrieux & ruſé Promethée, & l'inſenſé Epimethée qui cauſa bientôt un grand préjudice aux hommes. C'eſt lui qui épouſa la premiere femme que Jupiter s'aviſa de former.

Le Roi des Dieux irrité des crimes de Menœtius, le frappa de la foudre & le précipita dans l'Erebe pour punir ſon audace & ſa férocité. Atlas, aſſervi à une loi rigoureuſe, ſe tient debout aux extrêmités de la terre près des Heſpérides, & porte le ciel ſur ſa tête & ſur ſes bras ſans ſe laſſer jamais; tel eſt le poids énorme dont Jupiter l'a chargé. Il a étroitement enchaîné Promethée & l'a attaché par des liens indiſſolubles à une colonne, où un aigle éployé lui ronge éternellement les entrailles. Autant l'oiſeau cruel en mange pendant le jour, autant il en croît pendant la nuit.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne, a délivré le fils de Japetus de ce ſupplice & a tué l'oiſeau qui le dévoroit. Jupiter l'a permis du haut de l'Olympe où il regne, afin d'augmenter la gloire de l'Hercule Thébain

bain & de le rendre fameux par toute la terre : tel eſt l'honneur qu'il a voulu faire à ſon fils. Quoique violemment irrité, il a oublié ſon reſſentiment & l'audace de Promethée qui oſa diſputer d'habileté avec le ſouverain des Dieux.

QUATRIÉME PARTIE.

Régne de Jupiter & des autres Dieux ; établiſſement des Sacrifices : troiſiéme époque de la Religion Grecque.

LORSQUE les Dieux étoient en diſpute avec les hommes à Méconé, Promethée partagea exprès un bœuf en deux parts pour tromper Jupiter. D'un côté il enveloppa dans la peau les chairs, les entrailles & la graiſſe, les cachant avec le ventre du bœuf : de l'autre il rangea adroitement tous les os & les couvrit de graiſſe. Alors Jupiter, pere des Dieux & des hommes, lui adreſſant la parole : fils de Japet, lui-dit-il, le plus puiſſant des Rois, tu as bien mal fait les parts.

Jupiter, à la connoiſſance duquel rien ne peut échapper, lui parloit ainſi pour lui reprocher ſa mauvaiſe foi. Promethée toujours dans les mêmes diſpoſitions, lui répondit

en ſouriant : glorieux Jupiter, ſouverain des Dieux éternels, c'eſt à vous de choiſir celle que vous jugerez à propos. Cette réponſe n'étoit qu'un artifice, mais Jupiter éclairé d'une lumiere éternelle n'ignoroit aucune de ſes penſées. Il forma ſur le champ contre les hommes un funeſte projet, qu'il ne tarda pas d'accomplir. Après avoir détourné la graiſſe qui cachoit les os du bœuf, il conçut un dépit ſecret dont il donna bientôt des marques ; c'eſt dès ce moment que les hommes ont ſuivi la coutume de brûler les os des victimes ſur les autels des Dieux. Fils de Japet, continua Jupiter indigné, tu as trop d'eſprit & tu en fais mauvais uſage.

Dès-lors Jupiter irrité & ne pouvant oublier cet outrage, n'accordoit plus l'uſage du feu aux malheureux mortels. Mais le fils de Japet trouva encore le moyen de le tromper ; il déroba le feu qu'il cacha dans une tige de férule, & le ralluma ainſi ſur la terre.

Jupiter appercevant du haut des cieux la lueur du feu parmi les hommes, en conçut un nouveau reſſentiment & réſolut de les punir de ce vol. Il donna ordre à Vulcain de former avec de la terre la figure d'une fille également belle & modeſte ; Minerve prit le ſoin de la parer & la revêtit

d'une robe blanche, lui mit ſur la tête une coëffure artiſtement rangée, une guirlande des plus belles fleurs, une couronne d'or d'un travail exquis, où Vulcain avoit déployé toute ſon induſtrie pour plaire au ſourain Jupiter. Il y avoit gravé la figure de la plupart des animaux qui vivent ſur la terre ou dans les mers, avec tant d'art qu'ils paroiſſoient vivans & qu'on ne ſe laſſoit point de les admirer. Après avoir ainſi formé avec un ſoin infini cette dangereuſe merveille, il la fit paroître dans l'aſſemblée des Dieux & des hommes avec toutes les graces dont Minerve s'étoit plûe à l'embellir. Les uns & les autres virent avec une admiration égale, le don ſéduiſant mais funeſte que l'on alloit faire aux hommes. Delà eſt venue cette race foible & délicate de femmes, que les mortels gardent parmi eux pour leur malheur. Jamais amies de la pauvreté ni de l'épargne, elles n'ont de goût que pour le luxe & la dépenſe; ſemblables aux frelons qui ſe nourriſſent du travail des abeilles auquel ils n'ont point eu de part, qui tandis que ces diligentes ouvrieres ſont occupées du matin juſqu'au ſoir à faire leur miel, ſe tiennent oiſifs dans la ruche, ne penſant qu'à dévorer le fruit des peines d'autrui. C'eſt ainſi que Jupiter a fait aux hommes le funeſte

préſent des femmes pour partager leurs travaux & leurs fatigues.

Il ne les a pas moins affligés d'une autre maniere : quiconque craignant les ennuis du mariage & l'embarras d'une femme, demeure dans le célibat, s'il vient à vieillir, il eſt privé des ſecours les plus néceſſaires à la vieilleſſe : s'il eſt riche, une troupe de parens éloignés partageront ſes biens après ſa mort. Celui qui a été aſſez heureux en ſe mariant pour rencontrer une femme ſage & fidéle, trouve dans ſes maux mêmes une reſſource puiſſante : mais ſi par malheur on l'a priſe d'un mauvais caractère, c'eſt un chagrin qui ronge éternellement le cœur & auquel il n'y a point de reméde. Ainſi l'on ne peut échapper à la vengeance de Jupiter ni tromper ſes deſſeins ; le fils de Japet, Promethée avec toute ſon adreſſe, & malgré ſon innocence, n'a pu ſe ſouſtraire à ſa colere ni au funeſte lien dont il eſt garotté.

Jupiter non moins irrité contre Briarée, Cottus & Gygès, les enchaîna de même, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer leur force & leur taille énorme. Il les fit deſcendre dans les entrailles profondes de la terre & aux extrêmités de l'univers, où ils ſouffrent ſans relâche & déplorent vainement leur triſte ſort.

Mais Jupiter & les autres Dieux enfans de Saturne & de Rhéa, les ont rendus de nouveau à la lumiere, comme la Terre le leur avoit conſeillé. Elle leur fit comprendre que ces géans devoient partager avec eux les haſards du combat & la gloire de la victoire. Car il y a eu une longue guerre & de ſanglantes batailles entre les Dieux Titans & les enfans de Saturne. D'un côté les Titans campés ſur l'Othrys, de l'autre les Dieux bienfaiſans, enfans de Rhéa & de Saturne retranchés ſur l'Olympe, ſe battirent avec acharnement pendans dix années entieres, ſans que l'on pût ſavoir comment finiroit la guerre, ni de quel côté ſeroit l'avantage.

Enfin le pere des Dieux & des hommes, Jupiter, les ayant un jour raſſaſiés de nectar & d'ambroiſie & régalés ſplendidement de tous les mets dont les Dieux ſe nourriſſent, voyant que leur courage s'enflammoit ſur la fin du feſtin, il leur tint ce diſcours: Illuſtres enfans du ciel & de la terre, ſoyez attentifs à mes paroles; voilà déja longtemps que nous combattons contre les Titans pour leur enlever la victoire & l'empire; redoublez aujourd'hui votre valeur & vos efforts contre ces ennemis redoutables; rappellez-vous les bienfaits dont je vous ai comblés, les ténébres profondes & les liens

cruels dont j'ai ſu vous délivrer. Alors le vaillant Cottus prit la parole : Nous ſavons, Seigneur, repliqua-t-il, la vérité de ce que vous dites ; nous connoiſſons par expérience toute l'étendue de vos lumieres & de votre ſageſſe. C'eſt par elle que vous avez ſu venger l'opprobre des immortels ; c'eſt elle qui nous a tirés des chaînes & de la demeure obſcure où nous gémiſſions. Comptez, fils de Saturne, que nous n'omettrons rien pour vous aſſurer l'empire & que nous combattrons les Titans avec plus d'ardeur que jamais.

Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit à ce diſcours & ſe ſentit animée d'un nouveau courage. Tous, Dieux & Déeſſes, anciens Titans ou enfans de Saturne, combattirent dès-lors avec plus de fureur. Jupiter mit en face de l'ennemi les géans qu'il avoit fait ſortir du ſein de l'Erebe, monſtres redoutables par leur force & leur figure ; ils avoient chacun cent bras & cinquante têtes, & les membres d'une groſſeur énorme. Ils lançoient d'un ſeul bras des rochers entiers. De l'autre côté les Titans étoient rangés avec un air fier & menaçant, & déchargeoient les plus terribles coups. Les flots de la mer en fureur mêloient leur bruit confus à celui des combattans, la terre en retentiſſoit & en pouſſoit de triſtes gémiſſemens.

Le vaſte Olympe étoit ébranlé par les efforts des Dieux ; leur marche impétueuſe, le tumulte de leurs mouvemens, la violence de leurs coups ſe faiſoient ſentir juſqu'au fond du noir Tartare. Ils s'accabloient mutuellement d'une grêle de traits, les cris de fureur qu'ils pouſſoient pour s'exciter, pénétroient juſqu'aux cieux. Jupiter donna l'eſſor à ſon courage & fit les plus grands efforts de valeur : ſon bras puiſſant lançoit du haut du ciel & de l'Olympe le foudre avec un fracas de tonnerre & des éclairs continuels. La terre en mugiſſoit prête à être embraſée, & les forêts entieres étoient en proie aux flammes. Une chaleur brulante ſe faiſoit ſentir ſur toute la face du globe & faiſoit bouillir les flots de la mer ; les Titans mêmes ne purent en éviter les ardeurs, des tourbillons de flammes s'élevoient juſqu'aux nues : l'œil ne pouvoit ſoutenir l'éclat du foudre qui embraſoit juſqu'à l'Erebe. On croyoit voir & entendre le ciel s'approcher comme autrefois de la terre, & celle-ci prête à être réduite en poudre par le poids de ſa chûte : tel étoit le fracas que faiſoient les Dieux acharnés au combat. Les vents déchaînés élevoient des tourbillons de pouſſiere & mêloient leurs ſifflemens aigus au bruit du tonnerre & des foudres que lançoit Jupiter. Le tumulte alloit toujours croiſ-

sant, & le combat s'échauffoit par la violence du carnage. Enfin cette fureur martiale commença à se ralentir. Les deux armées d'abord rangées de front avoient fondu avec impétuosité l'une sur l'autre; mais Cottus, Briarée, & le fougueux Gygès avoient porté les plus terribles coups; ils avoient lancé de leurs mains vigoureuses jusqu'à trois cens rochers. Ils accablerent enfin les Titans sous la multitude de leurs traits; ils les précipiterent dans les entrailles de la terre, & les y enchaînerent avec tout leur orgueil.

Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il y a d'espace entre la terre & le fond du Tartare. Une enclume tombée du ciel demeureroit neuf jours & autant de nuits avant que de toucher à la terre, & il lui faudroit un temps égal pour tomber depuis la terre jusqu'au fond du Tartare. Un mur de fer l'environne de toutes parts, & des ténébres trois fois plus épaisses que la nuit en ferment l'entrée. Au-dessus sont les fondemens de la terre & de la mer. C'est-là que les Titans sont plongés dans une obscurité profonde par ordre de Jupiter; triste demeure, éloignée du séjour des mortels & dont ils ne peuvent sortir: Neptune les y a renfermés avec des portes de fer & un mur impénétrable: c'est-là encore qu'habitent les fidéles Satellites de Ju-

piter, Gygès, Cottus, & Briarée. C'eſt-là enfin que commencent & finiſſent tour-à-tour la terre obſcure, le Tartare ténébreux, l'inépuiſable mer, & le ciel lumineux : lieu affreux que les Dieux mêmes ont en horreur, chaos immenſe, dont un mortel ne pourroit atteindre le fond dans une année: à peine auroit-il paſſé l'entrée, qu'il ſeroit emporté de côté & d'autre par un mouvement impétueux & des ſecouſſes violentes: ſéjour abhorré des Dieux mêmes, qui n'eſt habité que par la nuit & ſes épaiſſes ténèbres. Le fils de Japetus, Atlas, debout à l'entrée ſoutient le ciel ſur ſa tête & ſur ſes bras, ſans ſe laſſer jamais. C'eſt-là que le jour & la nuit ſe ſuivent alternativement & ſans interruption & paſſent tour-à-tour par une porte de fer. A meſure que l'un entre, l'autre ſort, ſans que jamais ils ſe trouvent enſemble au même lieu. Dès que l'un eſt parti pour parcourir la terre, l'autre attend paiſiblement qu'il ſoit de retour pour recommencer la même courſe. L'un porte la lumiere aux habitans de la terre, l'autre leur conduit le ſommeil frere de la mort. C'eſt donc là que ſe tient la nuit ténébreuſe avec ſes enfans le ſommeil & la mort, Divinités odieuſes que jamais le ſoleil n'éclaire de ſes rayons, ſoit lorſqu'il monte au plus haut des cieux, ſoit lorſqu'il

descend sur la fin du jour. Le premier parcourt tranquillement toute l'étendue de la terre & le vaste espace des mers pour donner le repos aux hommes; l'autre avec un cœur de fer & des entrailles d'airain, attaque impitoyablement le premier qu'elle rencontre, & se fait haïr des Dieux mêmes sur lesquels elle n'a aucun pouvoir. Là est le triste palais des Dieux infernaux, du redoutable Pluton & de Proserpine: l'entrée en est gardée par un chien hideux & cruel exercé à un manége artificieux; il caresse & fait accueil à ceux qui entrent, mais il ne leur permet plus de sortir, & dévore inhumainement ceux qui veulent s'échapper de ce sombre séjour.

Là se trouve encore la fontaine Styx, fille aînée de l'Océan, l'horreur des Dieux immortels. Elle est dans un antre écarté, sous un vaste rocher, soutenu par des colomnes aussi brillantes que l'argent, & qui s'élevent jusqu'aux cieux. La fille de Thaumas, la prompte messagere Iris est quelquefois obligée de franchir les mers, lorsqu'il s'éleve des dissentions parmi les Dieux. Si quelqu'un des habitans des cieux se rend coupable de mensonge, Jupiter envoie Iris chercher dans un vase d'or l'eau glacée de Styx, qui est le lien du serment des Dieux. Elle tombe goutte à goutte du sommet d'un

rocher, & forme ſous terre un ruiſſeau toujours couvert d'une ſombre nuit, & qui ſe jette dans l'océan. De dix parties de cette eau, il y en a neuf qui coulent autour de la terre & forment un clair ruiſſeau qui ſe décharge dans la mer : la dixiéme partie qui tombe du rocher, eſt deſtinée à la punition des Dieux. Quiconque des immortels habitans de l'Olympe ſe parjure ſur cette eau, demeure pendant un an ſans parole, ſans reſpiration & ſans vie, privé de l'ambroiſie & du nectar, étendu ſur un lit dans une léthargie profonde. Au bout de l'année, quoique guéri de cette maladie, il n'eſt pas à la fin de ſes peines. Il eſt ſéparé pour neuf ans de la compagnie des Dieux immortels, il n'eſt point admis pendant tout ce temps à leurs aſſemblées ni à leurs feſtins; enfin à la dixiéme année il rentre dans tous ſes priviléges. Telle eſt la peine que les Dieux ont attachée au parjure commis ſur l'eau de Styx, fontaine révérée de tout temps & qui coule dans des précipices.

C'eſt-là que commencent & finiſſent tour-à-tour la terre obſcure, le Tartare ténébreux, l'inépuiſable mer, le ciel brillant d'étoiles; lieu hideux, affreux, que les Dieux ont en horreur. Là des portes d'airain ſont ſuſpendues à des poteaux immobiles, & dont rien ne peut ébranler la ſolidité. C'eſt-

là que demeurent les Titans, loin des Dieux, dans le fond du chaos ténébreux. Les fidéles Satellites de Jupiter, Cottus & Gygès ſont placés aux ſources de l'océan. Neptune a fait Briarée ſon gendre par eſtime pour ſon courage, & lui a donné ſa fille Cymopolie en mariage.

Lorſque Jupiter eut chaſſé du ciel les Titans, la Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon, dont les pieds & les mains avoient une force plus qu'humaine, mais dont les cent têtes ſemblables à celles d'un ſerpent ou d'un dragon horrible, laiſſoient échapper de leur gueule une langue noire, jettoient le feu par les yeux & vomiſſoient des flammes. Toutes enſemble faiſoient des cris affreux ſemblables à ceux de différens animaux & qui étoient entendus juſqu'aux cieux; tantôt elles pouſſoient des mugiſſemens comme un taureau en fureur, tantôt des rugiſſemens auſſi terribles que ceux d'un lion, tantôt des hurlemens comme un chien. Souvent il faiſoit un bruit dont les montagnes retentiſſoient au loin. Il ſeroit ſans doute arrivé une révolution funeſte à ſa naiſſance, il ſe ſeroit rendu maître des Dieux & des hommes, ſi Jupiter le pere commun n'y avoit pourvû. Il fit gronder ſon tonnerre à coups redoublés; le bruit en retentit non-ſeulement juſqu'aux extrêmités de la terre

mais jusqu'au plus haut des cieux & au fond des abymes de l'océan. L'Olympe trembla sous les pas du Roi des immortels, & la terre en pousſa des gémiſſemens. Le feu de la foudre éclatoit de toutes parts, & faiſoit rouler des tourbillons de flamme; le ciel, la terre, la mer en reſſentirent également les ardeurs. Les vagues en fureur ſe briſoient avec violence contre les rivages; l'émotion des Dieux cauſoit dans tout l'univers un bouleverſement affreux. Pluton en fut effrayé dans l'empire des morts, les Titans précipités avec Saturne au fond du Tartare, en oüirent le bruit & en reſſentirent la ſecouſſe. Jupiter en courroux redoubla les coups de tonnerre, fit briller les éclairs, & du haut de l'Olympe frappa le monſtre en lançant contre lui la foudre. Il réduiſit en cendres ſes horribles têtes, le fit tomber ſous ſes coups redoublés, & la terre retentit du bruit de ſa chûte. La flamme gagna les forêts & les montagnes; elle embraſoit la terre & la faiſoit couler comme les métaux fondus s'échappent de la fournaiſe, & comme Vulcain fait ſortir du ſein des montagnes des torrens de fer devenu liquide par la violence du feu. Ainſi la terre tomboit en diſſolution par les ardeurs de ce terrible élément. Jupiter indigné précipita le monſtre au fond du Tartare.

C'eſt Typhon qui produit les vents orageux, excepté Notus, Borée, Argeſtes & Zéphyre, que les Dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. Pour les autres, ils ne ſervent qu'à ſoulever les flots de la mer, à exciter des tempêtes, à cauſer des naufrages. Tantôt ils tourmentent les vaiſſeaux & font périr les matelots; malheur à ceux qui en ſont aſſaillis ſur mer, leur perte eſt inévitable; tantôt ils ſoufflent ſur la vaſte étendue de la terre, briſent les tendres fleurs dont elle eſt couverte, renverſent les travaux des hommes, rempliſſent tout de pouſſiere.

Les Dieux délivrés enfin de leurs travaux & de la guerre qu'ils avoient eue à ſoutenir contre les Titans, déférerent par les conſeils de la terre l'empire des immortels à Jupiter, maître de l'Olympe, & pour récompenſe, il leur a diſtribué à tous des emplois. Jupiter, Roi des Dieux, prit pour ſa premiére épouſe Métis, la plus ſavante des Dieux & des hommes. Mais lorſqu'elle fut ſur le point d'accoucher de la Déeſſe Minerve, Jupiter gagné par les conſeils artificieux & les diſcours ſéduiſans du Ciel & de la Terre, la renferma dans ſon propre ſein. Leur deſſein étoit d'empêcher qu'aucun des Dieux immortels ne s'emparât de l'autorité de Jupiter: parce qu'il étoit réglé par les deſtins que Métis mettroit au monde des

enfans d'un génie ſupérieur. D'abord elle devoit enfanter la Déeſſe aux yeux bleus, qui ſortit peu après du cerveau de Jupiter, qui égale ſon pere en force & en prudence, enſuite un fils qui par ſon courage ſeroit devenu maître des Dieux & des hommes. Jupiter prévint ce malheur en cachant Métis dans ſes propres entrailles, afin qu'elle lui fît connoître le bien & le mal.

Jupiter épouſa enſuite la belle Thémis. Celle-ci enfanta les heures, les bonnes loix, l'équité, la paix, qui apprennent aux hommes à tout faire avec ordre, & les Parques auxquelles le ſouverain des Dieux a donné de grands priviléges: ce ſont Clotho, Lachéſis, Atropos, qui diſtribuent aux hommes le bonheur & le malheur.

L'aimable Eurynomé, fille de l'Océan, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaé, Euphroſyne & Thalie, filles auſſi charmantes que leur mere, dont les regards gracieux inſpirent une reſpectueuſe tendreſſe.

Jupiter prit enſuite pour épouſe Cérès, nourrice du genre humain, qui fut mere de Proſerpine: Pluton l'enleva par violence à ſa mere, mais le ſouverain des Dieux lui permit de la garder.

Il aima encore Mnémoſyne qui donna naiſſance aux neuf muſes dont les plaiſirs ordinaires ſont les feſtins & les concerts. La-

tone eut de lui Apollon & la chaſſeuſe Diane, les deux plus aimables enfans de tous les immortels.

La derniere épouſe de Jupiter, Roi des Dieux & des hommes, fut la belle Junon qui devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine. Jupiter fit ſortir de ſon cerveau la reſpectable Pallas, Déeſſe vive & courageuſe qui anime les guerriers, qui ſe plaît aux combats & au tumulte des armes.

Junon, ſans le ſecours de ſon mari & pour diſputer de pouvoir avec lui, mit au monde le fameux Vulcain, le plus induſtrieux de tous les immortels.

D'Amphitrite & du bruyant Neptune eſt né Triton, Dieu puiſſant, qui domine ſur les abymes de la mer, & qui habite le ſuperbe palais du Roi & de la Reine des eaux, dont il a reçu le jour.

Vénus, épouſe de Mars, Dieu de la guerre, enfanta la Crainte & la Terreur, Divinités redoutables, qui mettent le trouble & la confuſion dans les armées, ſe mêlent aux horreurs de la guerre & aux calamités que Mars traîne toujours à ſa ſuite. Vénus mit encore au monde Harmonia, qui devint épouſe de Cadmus.

Maïa, fille d'Atlas, aimée de Jupiter, donna le jour à l'illuſtre Mercure, ambaſſadeur & héraut des Dieux.

CINQUIÉME

CINQUIÉME PARTIE.

Hommes placés au nombre des Dieux : quatriéme époque de la Religion Grecque.

SÉMÉLÉ, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Baechus, Dieu immortel, quoique né d'une mere mortelle, mais tous deux jouiſſent à préſent des honneurs de la Divinité. ✱. 940.

Enfin du commerce d'Alcméne avec Jupiter eſt né le vaillant Hercule.

Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux des deux côtés, épouſa Aglaé la plus jeune des trois Graces. 945.

Bacchus aux cheveux blonds prit pour épouſe la belle Ariadne, fille de Minos, à laquelle Jupiter a daigné accorder l'immortalité & une jeuneſſe éternelle.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne heureuſement ſorti des haſards auxquels il a été expoſé par ſon courage, a épouſé dans l'Olympe la belle & ſage Hébé; heureux mortel qui a mérité par ſes exploits d'habiter éternellement parmi les Dieux ſans vieillir jamais. 950. 955.

Perſeïs, fille de l'Océan, épouſe du ſoleil, l'a rendu pere de Circé & du Roi

Aëtès. Celui-ci par l'avis des Dieux im-
960. mortels a épouſé Idyia, fille du grand fleuve Océan; de leur mariage eſt née la belle Médée.

Recevez nos hommages, Dieux immortels, qui habitez le ciel, la mer, les iſles & le
965. continent. Que les Muſes, filles de Jupiter, célébrent dans mes vers la poſtérité des Déeſſes immortelles qui, unies à des hommes, ont donné naiſſance à des enfans ſemblables aux Dieux & aſſurés comme leurs meres de l'immortalité.

Cérès, la plus eſtimable des Divinités,
970. devenue épouſe de Jaſius dans l'iſle fertile de Crète, & occupée avec lui à cultiver la terre, enfanta Plutus, Dieu bienfaiſant qui parcourt la terre & les mers, enrichit & comble de proſpérités celui qui eſt aſſez heureux pour le rencontrer.

975. L'épouſe de Cadmus, Harmonia, fille de Vénus, fut mere d'Ino, de Sémélé, de la belle Agavé & d'Autonoë, qui fut femme d'Ariſtée. Elle enfanta encore Polydore dans l'illuſtre ville de Thebes.

980. Calliroë, fille de l'Océan, épouſe & amante de Chryſaor, mit au monde le plus robuſte des mortels, Géryon qui fut tué par Hercule; ce Dieu lui enleva ſes bœufs dans l'iſle Erythie.

L'aurore, épouſe de Titon, accoucha de

Memnon, Roi des Ethiopiens & d'Emathion, autre Roi célèbre. La même, unie à Céphale, eut un illuſtre fils, le vaillant Phaëton, héros ſemblable aux Dieux. Ce beau Prince étant encore dans la premiere fleur de jeuneſſe & occupé des plaiſirs de ſon âge, fut enlevé par la galante Vénus & tranſporté dans ſon temple dont elle lui confia la garde pendant la nuit; pour récompenſe, la Déeſſe lui accorda les honneurs divins.

Jaſon, fils d'Æſon, après s'être heureuſement tiré des périls auxquels l'injuſte & ſuperbe Roi Pélias l'avoit forcé de s'expoſer, enleva Médée, fille du Roi Aëtès, par l'ordre des Dieux; & après bien des peines, il ramena ſur ſon vaiſſeau cette jeune beauté, & l'épouſa à Iolcos dont il étoit Roi. Bientôt cette charmante épouſe mit au monde un fils auquel elle donna ſon nom de Médée, & qui fut élevé dans les montagnes par Chiron, fils de Phillyre: ainſi ſe ſont accomplis les deſſeins du grand Jupiter.

Pſamathé, fille du vieux Nérée, Dieu marin, & l'une des Nymphes les plus accomplies, ayant eu commerce avec Æacus, devint mere de Phocus.

Téthys, Déeſſe d'une blancheur éblouiſſante, choiſit Pélée pour ſon mari, & mit au monde le vaillant Achille, ce héros fa-

meux qui verſa le ſang de tant d'ennemis.

La galante Vénus Reine de Cythere, ac-
1010. corda ſes faveurs au vaillant Anchiſe dans les forêts du mont Ida, & fut mere d'Enée.

Circé, fille du Soleil & petite fille d'Hypérion, unie au malheureux Ulyſſe, en eut Agrius & Latinus, Rois d'une équité & d'un courage ſans reproche. Ils tenoient ſous leurs loix, les peuples fameux nommés Tyrrhé-
1015. niens qui habitent les iſles les plus éloignées. Calypſo, autre Déeſſe, eut du même Ulyſſe Nauſithoüs & Nauſinoüs, pendant le ſéjour qu'il fit chez elle.

Voilà les Divinités immortelles, qui mariées à des hommes, ont eu des enfans immortels & ſemblables aux Dieux. A préſent, Muſes charmante, filles du ſouverain Jupiter, qui habitez l'Olympe avec lui, chantez
1020. dans vos concerts la race des femmes dignes de l'immortalité.

LE BOUCLIER D'HERCULE.

TELLE étoit Alcméne, fille du puiſſant Electryon, lorſqu'elle quitta ſa patrie & ſa famille, pour ſuivre à Thébes ſon mari Amphitryon : elle ſurpaſſoit par ſa beauté & par la régularité de ſa taille, toutes les femmes de ſon ſiecle ; aucune ne lui étoit comparable pour la prudence & les dons de l'eſprit. Elle auroit pû le diſputer à Vénus même par les graces touchantes de ſa phyſionomie & le tendre feu de ſes regards. Elle joignoit à ces rares qualités un attachement inviolable à ſon époux ; quoiqu'elle eût vû ſon propre pere tomber ſous les coups de cet époux redoutable, mais juſtement irrité de la perte de ſes troupeaux.

Forcé de s'éloigner de ſa patrie, Amphitryon vient à Thébes, & ſupplia les deſcendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec ſon épouſe. Mais il ne lui étoit pas permis alors d'habiter avec elle. Il s'étoit engagé à venger auparavant le meurtre de ſes freres, à porter le fer & le feu chez les fiers Téléboïens qui habitoient l'iſle de Taphos. Telle étoit la loi qu'il s'étoit impoſée, & dont il avoit pris les Dieux à

témoin. La crainte d'encourir leur disgrace lui faisoit hâter une expédition que le ciel sembloit approuver. Il avoit sous ses ordres d'excellens cavaliers Béotiens, dont l'ardeur égaloit la sienne, qui, couverts de leurs boucliers, ne respiroient que le carnage: des Locriens exercés à combattre de près, & des Phocéens qui ne leur cédoient point en valeur. Le fils d'Alcée, à la tête de cette troupe invincible, se croyoit égal aux plus grands héros.

Jupiter, pere des Dieux & des hommes, formoit alors un projet différent, il vouloit donner le jour à un héros digne par son courage d'être le défenseur des Dieux & des hommes. Il quitta l'Olympe tout occupé du dessein de surprendre pendant la nuit la charmante épouse d'Amphitryon. Il descendit sur le mont Typhaon, d'où il passa sur le sommet du mont Phicius, & il s'arrêta un moment à rêver à son projet. L'exécution n'en fut point différée, il passa la nuit suivante avec la fille d'Electryon. Pendant cette nuit même, son époux vainqueur & couvert de gloire, arriva chez lui; & sans parler à aucun de ses domestiques, courut d'abord à l'appartement de son épouse. Semblable à un homme échappé d'un danger pressant, d'une maladie douloureuse, ou d'une étroite prison, notre héros sorti heureu-

ſement d'une expédition périlleuſe, s'empreſſa de regagner ſa maiſon, & combla de ſes careſſes une épouſe qu'il chériſſoit. Alcméne ayant ſucceſſivement paſſé dans les bras d'un Dieu & dans ceux d'un homme, mit au monde deux enfans bien différens de caractère, quoique formés dans le même ſein. Le premier nommé Iphiclés, n'eut rien qui le diſtinguât des autres hommes : le ſecond, nommé Hercule, fut le plus grand & le plus vaillant des héros. Celui-ci avoit pour pere Jupiter, tandis que ſon frere étoit né d'Amphitryon : origine bien différente ! L'un devoit le jour à un homme mortel, l'autre au fils même de Saturne, au ſouverain des Dieux.

C'eſt lui qui fit tomber ſous ſes coups le fils de Mars, le vaillant Cygnus ; il les rencontra l'un & l'autre dans un bois conſacré à Apollon : Mars environné des horreurs de la guerre, montoit un même char avec ſon fils ; l'œil ne pouvoit ſoutenir le vif éclat de leurs armes ; deux courſiers fougueux, par leur marche précipitée, faiſoient voler des tourbillons de pouſſiere ; le char, traîné avec rapidité, faiſoit un bruit épouvantable. Cygnus plein d'audace ſe flattoit de renverſer à ſes pieds le fils de Jupiter & ſon conducteur, & de ſe faire un trophée de leurs armes ; mais Apollon ne prêta point

l'oreille à ſes vœux, il anima au contraire
70. le courage de ſon ennemi. Le bois ſacré & l'autel d'Apollon brilloient de l'éclat des armes du Dieu de la guerre & du feu qui ſortoit de ſes yeux étincelans : quel mortel eut oſé lui tenir tête, ſi ce n'eſt Hercule &
75. Iolaüs ? La force de leur corps étoit égale à la grandeur de leur courage, leur bras puiſſant portoit des coups auxquels rien ne pouvoit réſiſter.

Tel eſt le diſcours qu'adreſſa pour lors Hercule au compagnon de ſes travaux. Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis ; Am-
80. phitryon avoit ſans doute irrité les Dieux, lorſqu'il quitta l'agréable ſéjour de Tirynthe pour aller demeurer à Thébes. Le meurtre d'Electryon ſur lequel il vengea la perte de ſes troupeaux, l'obligea de ſe refugier auprès de Créon & d'Hénioché ſon épouſe : il en fut reçu avec bonté, ils eurent
85. pour lui tous les égards que l'on doit à un ſuppliant fugitif, ils l'honorerent même de leur amitié. C'eſt dans ce temps-là même qu'il prit Alcméne pour épouſe, & qu'elle nous donna la naiſſance à votre pere & à moi. Mais nous nous ſommes trouvés bien
90. différens de corps & de caractère : il faut que Jupiter lui ait ôté la prudence, puiſqu'il a quitté ſa patrie & ſa famille pour devenir le lâche courtiſan de l'impie Euryſthée.

ryſthée. Le malheureux n'a eu que trop ſujet de déplorer ſa faute, mais elle eſt irréparable, pour moi je ſuis condamné par les ordres du ciel à des travaux rudes & périlleux. Mais, mon ami, tenez ferme les rênes à nos vigoureux courſiers, ranimez votre courage, conduiſez droit devant vous les chevaux & le char; ne vous laiſſez point effrayer par le bruit que fait Mars en fureur & par les vaines clameurs dont il fait retentir le bois ſacré d'Apollon: quoiqu'exercé à la guerre & au carnage, il aura beſoin à ce moment de toute ſa valeur.

Iolaüs ne tarda point à lui répondre: O mon maître, de quelle gloire vous allez être couvert! Le pere des Dieux & des hommes, le puiſſant Neptune protecteur de Thébes, préſentent eux-mêmes à vos coups ce fier mortel, pour relever par ſa défaite l'éclat de votre courage. Allons, revêtez-vous de vos armes redoutables, oppoſons à ce char dont Mars fait parade, le nôtre qui ne lui céde en rien; montrons-lui que l'intrépide fils de Jupiter & celui d'Iphiclés ne le redoutent point; forcé à fuir devant nous, qu'il apprenne que les deſcendans d'Alcée ſavent combattre auſſi vaillamment que lui, & ne connoiſſent d'autre plaiſir que celui de la victoire.

Hercule, charmé d'une réponſe ſi cou-

rageuſe, & le regardant d'un air ſatisfait: Brave Iolaüs, dit-il, éleve de Jupiter, le combat ne tardera point; rappellez votre ancienne valeur, maniez avec adreſſe le noir Arion, le meilleur des chevaux de bataille, & ſecondez-moi de toutes vos forces.

En finiſſant ces paroles, il mit ſes bottes d'airain dont Vulcain même lui avoit fait préſent; il garnit ſa poitrine d'une cuiraſſe couverte d'or, dont le travail exquis rehauſſoit encore l'éclat, que la fille de Jupiter, la Déeſſe Pallas lui avoit donnée lorſqu'il combattit pour la premiere fois: il ceignit l'épée tranchante qui lui avoit déja procuré tant de victoires, il rejetta derriere lui ſon carquois plein de ces fleches meurtrieres qui font voler la mort & portent au loin le dueil & les larmes: elles étoient d'une longueur exceſſive, d'un poli parfait, garnies à l'extrêmité du plumage d'un aigle. Tenant d'une main ſa lance armée d'airain, il couvrit ſa tête altiere d'un caſque d'acier richement orné: tel étoit l'équipage du grand Hercule, du favori des Dieux.

Mais il munit ſon bras gauche d'un bouclier merveilleux, qu'aucune force humaine n'eût pû rompre ni percer; il étoit garni de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain, d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat. L'on voyoit au milieu un dragon terrible,

dont les yeux étincelans lançoient des éclairs, ſa gueule hériſſée de dents faiſoit frémir: il portoit ſur ſa tête la cruelle Diſcorde qui ſembloit voltiger, animoit les guerriers au combat, & portoit la terreur dans les cœurs aſſez hardis pour ſe meſurer avec le fils de Jupiter : bientôt l'ame de ces téméraires deſcendoit dans le ſombre Tartare, & leur corps devenu la proie des vers, pourriſſoit ſur la terre. On y voyoit le choc des guerriers acharnés au combat, leurs mouvemens réciproques, le tumulte confus de leurs coups, le bruit de la mêlée, la fureur, la terreur, la mort. La parque cruelle entraînoit au milieu du carnage un homme encore frais & vigoureux, un autre déja languiſſant de ſes bleſſures, un troiſiéme expirant & étendu : ſa robe étoit teinte de ſang, ſes regards terribles, ſes cris affreux. Douze ſerpens d'une figure hideuſe épouvantoient par leurs ſifflemens les ennemis du héros; & quand il agitoit ſes armes, on entendoit le grincement horrible de leurs dents. On y diſtinguoit toutes ces figures, ſans aucune confuſion, l'on appercevoit juſqu'aux taches de la peau de ces furieux dragons & la noirceur de leurs mâchoires.

On y voyoit des troupeaux de ſangliers & des lions irrités, au regard farouche, prêts à ſe dévorer, qui s'avançoient fiérement

l'un contre l'autre, dont les crins hériſſés annonçoient la fureur. Déja un lion d'une grandeur énorme & deux ſangliers étoient étendus morts couverts de ſang, ceux-ci, la hure renverſée ſous la griffe cruelle des lions. Ce ſpectacle ſembloit animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

Le combat des Lapithes y étoit repréſenté. D'un côté le Roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus, Prolochus, Mopſus d'Ampycide, Titareſius deſcendant de Mars, Theſée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur pluſqu'humaine, couverts d'armes également riches & brillantes: de l'autre les Centaures en ordre de bataille, le grand Petræus, l'augure Aſbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimedes, Dryalus, avec des maſſues garnies d'or: ils ſembloient s'élancer ſur leurs ennemis comme s'ils euſſent été vivans; ils combattoient de près avec la lance & la maſſue. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paroiſſoit au milieu monté ſur ſon char attelé de chevaux couverts d'or; l'épée à la main il animoit les combattans, tout couvert de ſang & de pouſſiere, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il étoit environné de la Pâleur & de la Crainte, monſtres altérés de carnage. La fille de Ju-

piter, la fiere Pallas se montroit aussi animée que lui & aussi ardente au combat. Elle tenoit sa lance à la main, avoit un casque d'or sur sa tête & l'égide sur son épaule; ainsi elle sonnoit la charge.

Sur le même bouclier étoit représentée l'assemblée des Dieux. Le fils de Jupiter & de Latone, placé au milieu, jouoit de sa lyre dorée; l'Olympe retentissoit d'une douce harmonie. Tout autour étoit rassemblée la troupe infinie des immortels; les Muses joignoient à l'envi le concert de leur voix au son de la lyre d'Apollon.

On y remarquoit encore la forme d'un port sur le bord d'une mer immense, le bassin formé de métail représentoit l'inégalité des ondes: des dauphins se jouoient au milieu, prêts à se jetter sur d'autres poissons, & sembloient animés: deux dauphins d'argent sortant leur tête hors des eaux, dévoroient leur proie; & tandis que la crainte rendoit les autres poissons immobiles, un pêcheur placé sur le bord, attentif à les observer, tenoit un filet qu'il se préparoit à jetter.

L'objet le plus remarquable étoit le fameux cavalier Persée, fils de Danaé, qui sortoit tout entier hors du bouclier, & sembloit n'y pas tenir, tant le savant ouvrier Vulcain avoit su l'en faire paroître détaché;

il étoit couvert d'or, avoit des aîles aux pieds & une épée d'airain ſuſpendue au côté par un baudrier : il ſembloit voler avec autant de rapidité que la penſée. Il portoit derriere lui la tête monſtrueuſe de la Gor-
gone, enveloppée dans un drap d'argent garni de crépines d'or. Le héros avoit ſur ſa tête le caſque de Pluton environné des ténèbres de la nuit ; il fuyoit de toutes ſes forces tranſporté de frayeur ; les cruelles & horribles Gorgones le pourſuivoient & s'ef-
forçoient de l'atteindre : leur bouclier d'acier bruni ſembloit réſonner par l'impétuoſité de leur courſe. Elles avoient à leur ceinture deux ſerpens qui baiſſoient la tête, lançoient leur langue, grinçoient les dents ;
& jettoient des regards furieux.

Au-deſſus de ces horribles monſtres étoit peint le plus terrible ſpectacle ; des hommes armés & obſtinés au combat, les uns pour défendre leur patrie & leur famille,
les autres pour y porter le fer & le feu. Pluſieurs étoient déja étendus par terre, d'autres continuoient à ſe charger de coups. Des troupes de femmes raſſemblées ſur les murs & ſur les tours d'une ville, perçoient le ciel de leurs cris & ſe déchiroient le vi-
ſage ; tous ces objets ſembloient reſpirer & montroient l'adreſſe de Vulcain. Des troupes de vieillards, blanchis par les années,

ſortoient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploroient le ſecours des Dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuoient à combattre. Derriere eux, les Parques au viſage noir, à la dent meurtriere, au regard farouche, avides de carnage ſe diſputoient les corps des mourans : toutes vouloient ſe raſſaſier de ſang ; dès qu'un malheureux étoit bleſſé, elles le ſaiſiſſoient de leurs griffes redoutables, & faiſoient deſcendre ſon ame dans les froides ténèbres du Tartare. Après avoir aſſouvi leur faim cruelle, elles le jettoient brutalement par derriere & couroient de nouveau à la mêlée & au carnage. Clotho, Lachéſis & Atropos Déeſſe de plus petite ſtature que ſes ſœurs, mais la plus âgée & la plus redoutable, combattoient autour de chacun des guerriers, en ſe jettant des regards furieux, & ſe déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles étoit la Triſteſſe pâle & affligée, décharnée & languiſſante, conſumée par la faim, qui ſe ſoutenoit à peine ſur ſes genoux ; ſes mains armées de griffes aigues, ſon viſage ſale, ſes joues couvertes de ſang, ſes dents ſerrées, épouvantoient le ſpectateur : elle avoit les épaules couvertes de pouſſiere, & pleuroit amérement.

A quelque diſtance on voyoit une ville ſupermentect bâtie, avec ſept portes dorées,

où les habitans étoient livrés à la joie & au plaiſir. Les uns conduiſoient une nouvelle épouſe dans un char magnifique & célébroient le Dieu de l'hymenée à la lueur des flambeaux que portoit une troupe d'eſclaves. Des femmes ſuperbement parées étoient à la tête du cortége, d'autres les ſuivoient en danſant : un chœur de Muſiciens les accompagnoit, faiſoit retentir les échos du ſon des inſtrumens, & animoit les danſeuſes par une vive harmonie ; d'autre côté des jeunes gens étoient raſſemblés à un feſtin & ſe réjouiſſoient au ſon de la flûte ; le jeu, le chant, la danſe, la gaieté regnoient de toutes parts : toute la ville étoit plongée dans la joie. Hors des murs, pluſieurs s'exerçoient à la courſe des chevaux ; des laboureurs habillés à la légere, conduiſoient la charrue ; une vaſte campagne étoit couverte de riches moiſſons : déja des ouvriers armés de faulx faiſoient tomber les épis dorés, & recueilloient les dons de Cérès ; d'autres les lioient en javelles & les conduiſoient dans la grange. D'autres étoient occupés à la vendange, & la ſerpe à la main dépouilloient la vigne de ſes fruits : les uns rempliſſoient de raiſins les paniers couronnés de feuilles & de pampre, d'autres les portoient ſous le preſſoir. Les ſeps de vigne rangés avec art, étoient éga-

lement remarquables par l'éclat de l'or dont ils étoient formés, & par l'art avec lequel Vulcain avoit repréſenté les feuilles qui ſembloient voltiger autour des échalas, & les raiſins avec leurs couleurs naturelles. Le ſon de la flûte animoit au travail ceux qui fouloient le raiſin dans les cuves & ceux qui puiſoient le divin jus de Bacchus. On voyoit des jeunes gens qui s'exerçoient au combat du ceſte & de la lutte, des chaſſeurs occupés à pourſuivre le gibier, deux chiens, qui la gueule béante ſembloient prêts à atteindre leur proie, des lievres qui par la rapidité de leur courſe s'efforçoient d'échapper au danger.

Plus loin des guerriers combattoient à cheval & ſur des chars pour le prix de la courſe; les écuyers placés ſur le devant, lâchoient les rênes & animoient les courſiers: ceux-ci ſembloient voler, l'on croyoit entendre le bruit des chars & le mouvement des roues: l'ardeur pour la victoire & la crainte pour le ſuccès du combat étoient peintes ſur le viſage des combattans. Au bout de la lice paroiſſoit un grand trépied d'or fabriqué par Vulcain, qui devoit être le prix de la victoire.

Sur le bord du bouclier & tout autour étoit répréſenté l'océan dont les ondes ſembloient flotter: des cignes voloient au-deſſ

ſus des vagues & ſe rappelloient par leurs cris; d'autres nageoient dans les flots au milieu d'une troupe de poiſſons qui s'égayoient autour d'eux. Jupiter lui-même auroit admiré le travail exquis de ce bouclier divin que Vulcain avoit fabriqué par ſes ordres. Malgré ſa grandeur & ſon poids, le vaillant fils de Jupiter le portoit ſans effort, & le manioit avec adreſſe.

A la légéreté avec laquelle il ſauta ſur ſon char, on l'auroit pris pour Jupiter même armé du foudre. Iolaüs, digne écuyer d'un tel héros, gouvernoit d'une main hardie & ſavante, les deux courſiers qui le traînoient.

La Déeſſe aux yeux bleus, la blonde Minerve leur apparut alors, & leur adreſſa ces paroles : Courage, généreux deſcendans de Lyngéus, le ſouverain des immortels, Jupiter lui-même vous protége; il vous accorde l'avantage de tuer Cygnus de votre main & de le dépouiller de ſes armes : mais n'oubliez pas, jeune héros, l'avis que je vieps vous donner; après avoir ôté la vie à votre ennemi, laiſſez-le étendu ſur la place avec ſes armes : attachez-vous à obſerver le cruel Mars prêt à fondre ſur vous; & lorſque vous le verrez découvert de ſon bouclier, plongez-lui votre épée dans le ſein; retirez-vous enſuite, parce qu'il ne

vous eſt pas permis de vous emparer de ſes chevaux ni de ſes armes.

A ces mots, la Déeſſe monta ſur le char, tenant dans ſes mains immortelles la victoire & la gloire. Iolaüs d'une voix terrible excitoit l'ardeur des courſiers; ceux-ci animés par les cris de leur maître, faiſoient voler le char & couvroient la terre de pouſſiere. Minerve, par le mouvement de ſon égide, leur avoit inſpiré une nouvelle vigueur; la terre ſembloit mugir ſous leurs pas.

D'autre côté le fameux cavalier Cygnus & Mars, Dieu de la guerre, s'avançoient avec autant de rapidité que le feu & la tempête. Les chevaux des deux chars prêts à s'entrechoquer, pouſſerent un cri aigu & firent retentir les échos d'alentour. Hercule prit la parole le premier: Lâche Cygnus; comment oſes-tu haſarder un combat contre des hommes endurcis aux travaux & aux périls de la guerre? crois-moi, détournes ton char, & cherches à t'éloigner. Je vais à Trachine, chez le Roi Ceyx: tu connois ſa puiſſance & le reſpect qui lui eſt dû: tu ne ſaurois l'ignorer, puiſqu'il t'a donné ſa fille Themiſtonoë: un lâche comme toi ne méritoit pas cet honneur; mais ſi tu oſes te meſurer avec moi, Mars lui-même ne te ſauvera pas de la mort. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'il a éprou-

vé la force de mon bras; lorſqu'il voulut me diſputer la poſſeſſion de Pyles, trois fois je le portai par terre d'un coup de lance avec ſon bouclier percé: du quatriéme coup je la lui paſſai de toutes mes forces au travers de la cuiſſe après avoir percé ſon bouclier: on le vit renverſé ignominieuſement ſur la pouſſiere par la force du coup. Les Dieux mêmes inſulterent à ſa foibleſſe, & lui reprocherent les dépouilles ſanglantes qu'il m'avoit laiſſées entre les mains.

Ces audacieuſes paroles ne firent point reculer le vaillant Cygnus; le fils de Jupiter & celui de Mars mirent promptement pied à terre, tandis que leurs écuyers rangerent leurs chevaux de côté. La violence de leur choc fit retentir la terre ſous leurs pieds. Tels que les rochers ſe précipitent du ſommet des montagnes, roulant les uns ſur les autres, briſent en tombant, les chênes, les pins, les peupliers, malgré la profondeur de leurs racines; ainſi les deux guerriers ſe jettoient l'un ſur l'autre & faiſoient retentir de leurs cris les villes voiſines; Phtie, Iolcos, Arné, Hélice, la fertile Antée, entendirent leur voix & le bruit de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre & pleuvoir du ſang, heureux préſage pour ſon fils, qui lui enfla encore le courage.

Tel qu'un affreux ſanglier pourſuivi dans

les gorges des montagnes, grince les dents, ſe rue ſur les chaſſeurs, aiguiſe ſa dent meurtriere, blanchit ſa gueule d'écume, lance des regards étincelans, fait dreſſer les ſoies ſur ſon dos & ſur ſa hure; tel le fils de Jupiter parut en s'élançant de ſon char.

C'étoit le temps auquel la bruyante Cigale, cachée ſous la verdure, annonce aux hommes l'été par ſes chants, recueille pour ſe nourrir la roſée ſur les plantes, & fait entendre ſon ramage depuis le lever de l'aurore juſqu'à la fin du jour; temps des chaleurs brûlantes de la canicule, lorſque le millet ſemé au commencement de l'été ſe forme en épis, lorſque le raiſin encore verd commence à changer de couleur, & fait eſpérer aux hommes les doux préſens de Bacchus. C'eſt ce temps-là même que nos guerriers prirent pour meſurer leurs forces & pour ſe livrer le plus cruel combat.

Comme deux lions irrités ſe battent pour s'arracher le corps ſanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, pouſſent des rugiſſemens horribles & grincent les dents de fureur; comme deux vautours au ſommet d'un rocher ſe déchirent à coups de bec & d'ongles, & font entendre au loin leurs cris aigus, lorſqu'ils ont apperçu une chevre ſauvage ou une biche qu'un jeune chaſſeur a percée de ſes fleches: ſi le jeune homme,

incertain du lieu où eſt tombée ſa proie, vient à s'écarter, les cruels oiſeaux fondent ſur elle, & ſe battent pour la dévorer; tels nos deux guerriers s'obſtinoient au combat, & faiſoient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils de Jupiter, pouſſa ſa lance contre le bouclier de ſon ennemi, mais il ne put pénétrer au travers de cette armure divine; Hercule au contraire lui plongea la ſienne entre le caſque & l'écu, l'atteignit ſous le menton, où il étoit ſans défenſe, & lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber ſans force & ſans vie; tel qu'un chêne ou un rocher eſcarpé frappé du foudre de Jupiter, ainſi fut renverſé le malheureux Cygnus, & il fit retentir la terre du bruit de ſes armes.

Le fils de Jupiter le laiſſa étendu pour recevoir le redoutable Mars qui s'élançoit ſur lui. Comme un lion au regard terrible ſe jette ſur ſa proie, la déchire de ſes griffes meurtrieres, lui arrache en un moment la vie, ſe raſſaſie de ſang & de carnage: le feu dans les yeux, il ſe bat les flancs & le dos de ſa queue, gratte la terre de ſes pieds, jette l'épouvante autour de lui; tel le fils d'Amphitrion, échauffé au combat, oſa tenir tête à Mars lui-même & diſputer de courage avec le Dieu de la guerre.

Ce Dieu redoutable s'avançoit avec le dé-
ſeſpoir dans le cœur : ils jetterent tous deux
un grand cri, & commencerent à ſe charger.

De même qu'un rocher tombé du haut
d'une montagne roule au loin en bondiſ-
ſant, fait un fracas épouvantable, remonte
contre la colline qui ſe trouve ſur ſon paſſa-
ge & qui lui fait obſtacle ; ainſi le cruel Mars
pouſſant ſon char avec impétuoſité & jettant
un cri affreux, ſe précipita ſur Hercule. Ce
lui-ci immobile, ſoutint l'effort ſans s'ébran-
ler : alors la fille du ſouverain Jupiter, la
Déeſſe Minerve, couverte de ſa noire égide,
ſe préſente devant Mars & le regardant d'un
air indigné lui cria : Arrête, Dieu ſangui-
naire, arrête la fougue de ton courage &
les vains efforts de ton bras ; il ne t'eſt point
donné par les Deſtins de dépouiller le fils
de Jupiter & d'ôter la vie au grand Her-
cule. Quittes la partie & ne t'expoſes point
à combattre contre moi.

Mars ne daigna pas l'écouter ; agitant
ſes armes auſſi brillantes que l'éclair, il dé-
chargea ſur Hercule un coup qu'il croyoit
mortel : déſeſpéré du meurtre de ſon fils,
il plongea ſa lance de toutes ſes forces con-
tre le bouclier dont Hercule étoit couvert ;
mais Minerve d'une main habile détourna
le coup & le rendit inutile. Mars furieux,
tira ſon épée & voulut en percer Hercule :

celui-ci non moins animé lui paſſa ſa lance au travers du bouclier, lui fit une profonde bleſſure à la cuiſſe & le renverſa par terre.

Le trouble & l'effroi, écuyers du Dieu de la guerre, le replacerent à l'inſtant ſur ſon char, & pouſſant à toute bride, ſes vaillans courſiers, le ramenerent ſur l'Olympe. Le fils d'Alcméne & ſon fidéle Iolaüs couverts de gloire, dépouillerent Cygnus de ſes armes, & reprirent la route de Trachine où ils ne tarderent pas d'arriver. La blonde Minerve de ſon côté regagna l'Olympe & le Palais de ſon pere.

Le Roi Ceyx accompagné de tout ſon peuple, des habitans d'Antée, de Phtie, d'Iolcos, d'Arné & d'Hélice, accourut pour rendre à Cygnus les honneurs de la ſépulture. Ces peuples prirent part à la juſte douleur d'un Roi reſpecté des hommes & qui n'étoit pas moins chéri des Dieux. Mais les eaux du fleuve Anaurus dans une inondation violente ont entiérement couvert le tombeau de Cygnus & l'ont rendu inacceſſible. Ainſi l'a voulu le fils de Latone, le divin Apollon, pour ſe venger de ce Prince qui avoit l'audace de dépouiller & d'outrager ceux qui conduiſoient à Delphes des victimes pour les ſacrifices.

LES TRAVAUX ET LES JOURS.

MUSES Piérides qui accordez l'immortalité aux vers des Poëtes, j'implore votre ſecours : inſpirez-moi des chants dignes de votre pere. C'eſt le ſouverain Jupiter qui du haut du ciel où il fait gronder ſon tonnerre, décide à ſon gré du ſort des mortels, qui couvre l'un de gloire & retient l'autre dans l'obſcurité, qui tantôt nous éleve au faîte des grandeurs & tantôt nous en fait deſcendre, qui nous rend comme il lui plaît, le deſtin ennemi ou favorable, qui punit les méchans & humilie les ſuperbes. Jettez ſur moi, ô Roi des Dieux, un regard de bienveillance, & prêtez l'oreille à ma voix : inſpirez l'équité à ceux qui rendent la juſtice, pour moi je me charge d'enſeigner la vérité à Perſés.

Il y a parmi les hommes deux ſortes de rivalité : l'une digne de louange, l'autre de blâme, mais toutes deux ſource de diviſion. L'une entretient la diſcorde & la guerre

pour le malheur des mortels ; tous la déteſtent, & tous par une fatalité inévitable, ont entr'eux des différends & des procès. Celle-là eſt fille de la Nuit ; le Roi du ciel, le ſouverain Jupiter, plaça l'autre ſur la terre pour le bien des humains : elle anime le plus indolent au travail. Un homme oiſif vient-il à jetter les yeux ſur celui qui s'eſt enrichi, cet exemple lui inſpire le goût de l'agriculture & de l'économie. Cette émulation eſt avantageuſe ; le voiſin eſt jaloux du gain de ſon voiſin, l'artiſan de tous ceux qui exercent ſon métier, le pauvre de celui qui mendie comme lui, le Poëte de quiconque fait des vers.

Perſés, mon ami, ſouviens-toi de mes leçons. Qu'une maligne jalouſie ne te faſſe point quitter le travail pour aller être ſpectateur des diſputes & des clameurs du Barreau. Quiconque n'a pas été fidéle à cultiver les dons de Cérès, à recueillir pendant l'été de quoi vivre toute l'année, ne doit point s'occuper de procès ; il faut être ſûr de ſa propre ſubſiſtance, avant de diſputer aux autres leurs poſſeſſions. Tu n'auras plus lieu déſormais de commettre cette imprudence ; finiſſons pour toujours nos démêlés par un arrangement équitable : c'eſt la plus grande faveur que Jupiter puiſſe nous accorder. Lorſque nous fîmes autrefois nos

partages, tu sus t'emparer de ce qui te convenoit ; tu comptois sur les présens que tu faisois à des Juges avides, & qui prétendent décider nos contestations à leur gré. Insensés ! ils ne savent pas que la moitié vaut souvent mieux que le tout, & quel avantage on trouve à vivre de plantes & de légumes.

Les Dieux ont caché aux mortels la vraie maniere de vivre ; sans cela tu saurois gagner dans un seul jour de quoi subsister pendant toute une année sans rien faire : tu pourrois suspendre à ton foyer le gouvernail de ton vaisseau, faire reposer tes bœufs & tes mulets qui succombent sous la fatigue. Mais Jupiter irrité nous a dérobé ce secret pour se venger des tromperies de Prométhée, & nous a condamnés à des peines continuelles.

Il avoit ôté le feu aux hommes ; le fils de Japet le leur rendit en le cachant dans une tige de férule, à l'insu de Jupiter, & sans redouter sa foudre : le Dieu du ciel indigné lui adressa ces funestes paroles : Fils de Japet, fourbe trop habile, tu triomphes de m'avoir trompé & d'avoir rendu à la Terre un élément dont je l'avois privée ; mais tu payeras cher ce vol, toi & ta postérité. Je vais faire aux hommes un don qui sera la source de leurs plaisirs & de

leurs peines ; ils chériront l'inſtrument de
ma vengeance & de leur malheur. Le pere
des Dieux & des hommes accompagna cette menace d'un ſourire amer. Il ordonna à Vulcain de former une ſtatue d'argile détrempée, de lui accorder le don de la parole & toute la vigueur d'un homme, d'en faire une fille charmante, égale en beauté aux Déeſſes immortelles. Minerve fut chargée de lui apprendre à travailler, à manier
ſavamment l'aiguille & le fuſeau, Vénus, d'orner ſa tête de toutes les graces, de lui inſpirer de violens deſirs & un goût décidé pour la parure ; Mercure, de lui donner un eſprit fourbe, un caractère diſſimulé. Tels furent les ordes du ſouverain fils de Saturne, & ils furent ponctuellement exécutés. On vit ſortir des mains de l'habile
Vulcain une figure de jeune fille ; la Déeſſe aux yeux bleus, la ſavante Minerve prit ſoin de la parer & de la coëffer ; les graces & la perſuaſion releverent ſa beauté par l'or
& les pierreries ; les ſaiſons lui firent une couronne des brillantes fleurs du printemps ; l'induſtrieuſe Pallas n'oublia rien pour en faire une perſonne accomplie ; Mercure mit dans ſon cœur la duplicité, le menſonge, l'art de ſéduire, & dans ſa bouche le talent
de la parole ; enfin il lui donna le nom de Pandore, parce que tous les Dieux l'avoient

combléе de leurs dons, pour la rendre plus pernicieuſe aux hommes.

Après avoir ainſi achevé cette dangereuſe merveille, Jupiter envoya le prompt meſſager des Dieux, Mercure, en faire préſent à Epiméthée. Celui-ci ne ſe ſouvint plus des avis que lui avoit donnés Prométhée, de ne rien recevoir de Jupiter, mais de tout refuſer, de peur qu'il n'en arrivât quelque malheur aux mortels. Après avoir reçu le préſent fatal, il ſentit bientôt de quel fardeau il s'étoit chargé.

Avant ce temps, les hommes vivoient ſur la terre ſans peine & ſans travail, exempts de maladies & des incommodités de la vieilleſſe; dès-lors ils paſſent leurs années dans la douleur & le chagrin. Pandore ayant ouvert la boîte qu'elle avoit entre les mains, en laiſſa ſortir tous les maux qu'elle renfermoit: l'eſpérance ſeule demeura au fond, lorſque Pandore referma le couvercle. Telle fut l'artificieuſe vengeance de Jupiter. Dès-lors les maux de toute eſpéce ſont répandus parmi les hommes; ils couvrent toute l'étendue de la terre & la ſurface de la mer. Les maladies parcourent l'univers jour & nuit & nous ſurprennent ſans parler; Jupiter les a rendues muettes; & il n'eſt pas poſſible de ſe ſouſtraire aux décrets du maître des Dieux.

Si tu veux, je te ferai encore une autre leçon non moins utile, ſois exact à la retenir.

Lorſque les Dieux furent nés auſſi-bien que les hommes, ces immortels citoyens du ciel créerent d'abord le ſiecle d'or pour les habitans de la terre. Ce fut ſous Saturne, & lorſqu'il regnoit dans le ciel. Les hommes vivoient auſſi heureux que les Dieux, dans une entiere ſécurité, ſans ſoins, ſans travail, ſans vieillir jamais, toujours avec un corps également jeune & vigoureux: exempts de chagrin, ils ne penſoient qu'à jouir des plaiſirs de la table & de l'abondance que les Dieux leur accordoient. Leur mort étoit ſemblable au ſommeil: ils ne manquoient de rien, la terre féconde portoit d'elle-même & ſans culture des fruits en abondance; heureux & tranquilles, ils jouiſſoient en paix des dons de la nature. Après que cette premiere race d'hommes fut enterrée, ils devinrent, par l'ordre du ſouverain Jupiter, des Démons ou bons Génies qui errent ſur la terre enveloppés d'un air léger, pour prendre ſoin des hommes; ils examinent leurs bonnes ou leurs mauvaiſes actions & leur diſtribuent les richeſſes de la nature. Telle eſt la dignité ſuprême à laquelle ils ont été élevés.

Les Dieux créerent enſuite le ſiecle d'ar-

gent beaucoup moins heureux que le premier, où les mortels n'avoient plus la même force ni le même caractère. Leur enfance duroit cent ans, pendant lesquels ils vivoient sous la conduite de leur mere, & demeuroient renfermés sans autres occupations que celles du bas âge. Parvenus enfin à la puberté, ils vivoient peu de temps, & le défaut de sagesse rendoit encore leur vie malheureuse : ils ne pouvoient s'abstenir de l'injustice; ils ne vouloient point honorer les Dieux ni offrir des sacrifices sur leurs autels comme il est établi par l'usage. Jupiter irrité les fit bientôt disparoître, parce qu'ils ne rendoient aucun culte aux Dieux bienheureux qui habitent l'Olympe.

Après que cette seconde race eut été ensevelie dans les entrailles de la terre, on les nomma les mortels bienheureux; ils ne tiennent que le second rang, ils sont cependant honorés.

Le souverain Jupiter créa en troisiéme lieu le siecle d'airain, pire encore que le siecle d'argent; alors vivoit une race d'hommes sauvages, robustes & violens, qui n'avoit de goût que pour la guerre & les combats; ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée; ils étoient d'un caractère dur & indomptable. Ils avoient le corps & les membres d'une grandeur & d'une force prodi-

gieuſe ; rien ne réſiſtoit aux efforts de leurs
bras. Ils étoient couverts d'armes d'airain
& habitoient des maiſons de même métal ;
on n'en connoiſſoit point d'autre alors, le
fer n'étoit pas encore en uſage. Ils ſe dé-
truiſirent les uns les autres, & deſcen-
dirent couverts de crimes dans la ſombre
demeure de Pluton : leur force terrible
ne les ſauva point des coups de la mort,
ni des ténèbres où elle enveloppe les mor-
tels.

Lorſque cette odieuſe eſpéce d'hommes
fut exterminée, Jupiter en fit naître une
quatriéme plus ſage & plus vertueuſe. C'eſt
la race divine des héros que l'on nomme
autrement demi-Dieux, qui nous ont pré-
cédés ſur la terre. Tous ont péri dans les
haſards de la guerre & au milieu des com-
bats ; les uns dans la terre de Cadmus, au
ſiege de Thèbes entrepris pour la ſucceſ-
ſion d'Œdipe, les autres au-delà des mers
au ſiege de Troye. La funeſte beauté d'Hé-
lene en fut la cauſe, & ils en ont été les
victimes. Le fils de Saturne, le ſouverain
Jupiter les a placés aux extrêmités du mon-
de dans une demeure également éloignée
des Dieux & des hommes, où ils ſont gou-
vernés par Saturne : ce ſont les iſles fortu-
nées ſituées au milieu de l'océan, où ces
héros menent une vie tranquille & heureu-

ſe.

ſe, où la terre féconde porte des fleurs & des fruits trois fois l'année.

Que n'a-t-il plû au ciel de m'exempter de vivre parmi la cinquiéme race des hommes, de me faire mourir plutôt ou naître plus tard! C'eſt le ſiecle de fer, où les travaux & la miſere ſont ſans interruption, auquel les Dieux n'accorderont jamais de repos, où tout au plus les maux ſont entremêlés de quelques biens. Jupiter ne tardera pas de faire périr encore cette nouvelle eſpéce d'hommes; à peine ſont-ils nés, qu'ils blanchiſſent de vieilleſſe. L'union ne regne ni entre le pere & les enfans, ni entre les voiſins, ni entre les amis; la diſcorde arme les freres contre les freres, & pendant une ſi courte vie, ils ſont l'opprobre de leur famille. Les uns ſont des impies qui ſans craindre la vengeance des Dieux, calomnient & outragent les innocens; les autres des cœurs dénaturés qui ne témoignent à leurs parens, vieux & caſſés, aucune reconnoiſſance pour leur éducation: celui-ci porte la guerre chez ſes voiſins, & met leurs biens au pillage; on ne fait grace ni à la juſtice, ni à l'innocence, ni à la vertu; l'on a plutôt des égards pour les ſcélérats & les méchans. Il n'y a plus ni juſtice ni pudeur. Un homme couvert de crimes outrage impunément l'hom-

me de bien, & ſe parjure ſans ſcrupule.
L'Envie au teint livide, qui ne ſe repaît que des maux d'autrui, pourſuit tous les hommes & les noircit par de fauſſes accuſations. Enfin la Pudeur & la Correction habillées de blanc, ont quitté la terre pour retourner au ciel; elles ont abandonné les hommes pour rejoindre les Dieux: elles les ont laiſſés en proie à leurs miſeres ſans aucune eſpérance de les voir jamais finir.

J'adreſſe maintenant une parabole aux Rois qui croient être ſages; voici le diſcours que tint l'épervier à un roſſignol qu'il avoit enlevé au plus haut des airs, qu'il tenoit dans ſes ſerres, & à qui la douleur faiſoit pouſſer des cris lugubres: Malheureux oiſeau, à quoi ſervent tes plaintes? tu es au pouvoir d'un plus fort que toi; malgré l'harmonie de tes chants, il faut que tu me ſuives, il dépend de moi de te dévorer ou de te mettre en liberté. C'eſt une imprudence de réſiſter à celui qui eſt plus puiſſant que nous, loin d'y trouver aucun avantage, on n'en eſt que plus maltraité. Ainſi raiſonnoit l'épervier, ſûr de la force de ſes aîles.

Mon cher Perſés, ſois ami de l'équité; ne te rends ni coupable ni fauteur de l'injuſtice; elle cauſe infailliblement la ruine

des petits : les grands la ſouffrent impatiemment & ſe vengent du dommage qu'elle leur cauſe. Le plus ſûr moyen de parvenir eſt la juſtice, elle l'emporte tôt ou tard ſur ſon ennemie ; l'inſenſé en fait l'expérience à ſes dépens. Le Dieu redoutable des ſermens pourſuit ſans relâche la vengeance des jugemens iniques : la juſtice outragée par les juges corrompus, & forcée de ſuccomber ſous leurs arrêts tyranniques, éleve ſes cris vers le ciel ; enveloppée d'un air léger elle voltige autour des villes & des nations qui la méconnoiſſent, & fait pleuvoir les fléaux ſur ceux qui l'ont bannie de leurs aſſemblées. Ceux au contraire qui rendent également juſtice aux étrangers & à leurs Concitoyens, qui ne s'écartent jamais des regles de l'équité, rendent leur patrie & leur nation floriſſante ; ils y font regner une paix profonde ; Jupiter attentif à leur conduite, écarte loin d'eux les malheurs de la guerre, les horreurs de la famine & toute eſpéce de déſordres. Rien ne trouble la joie de leurs feſtins ; la terre s'empreſſe de leur prodiguer ſes dons ; ils trouvent même, ſur les chênes, du gland pour ſe nourrir, & du miel pour l'aſſaiſonner. Leurs brebis portent de riches toiſons, leurs femmes mettent au monde des enfans ſemblables à leurs peres ; ils ſont dans

l'abondance de toutes choſes. Ils n'ont beſoin ni de navigation ni de commerce ; ils trouvent dans la culture de leurs campagnes, de quoi pourvoir à tous leurs beſoins.

Pour ceux qui ſe livrent à l'injuſtice & au crime, Jupiter ne tarde pas de les punir. Souvent toute une ville eſt la victime des déſordres & des projets pernicieux d'un ſeul Citoyen : Jupiter y envoie la diſette & la contagion ; les peuples périſſent, la ſtérilité afflige les femmes, les familles tombent & s'anéantiſſent ; ce Dieu vengeur fait périr leurs armées, ouvre leurs murs à l'ennemi, enſevelit leurs vaiſſeaux ſous les flots.

Rois, qui jugez les Nations, réflechiſſez ſur ces malheurs : les Dieux ont les yeux ouverts ſur la conduite des mortels, ils regardent de près ceux qui font pencher la balance du côté de l'injuſtice, & qui bravent la vengeance divine. Ils ſont répandus par milliers ſur la face de la terre ; Jupiter les y a placés pour veiller ſur les hommes, pour examiner leur conduite & leurs crimes : enveloppés d'un air léger ils parcourent l'univers.

La juſtice eſt une vierge pure qui doit ſa naiſſance à Jupiter ; les Dieux même qui habitent le ciel, ont du reſpect & de la

vénération pour elle. Si quelqu'un la bleſſe & l'outrage, ſur le champ elle porte ſes plaintes à Jupiter contre les hommes; elle l'engage à venger ſur les peuples les crimes des Rois, qui foulent aux pieds les loix & abuſent de leur autorité. Juges corrompus par les préſens, redoutez ſa vengeance, réformez vos jugemens, renoncez pour jamais à l'injuſtice.

Celui qui penſe nuire à autrui, ſe fait tort à lui-même; un mauvais conſeil eſt toujours pernicieux à celui qui le donne. L'œil perçant de Jupiter à qui rien n'eſt caché, tient un compte exact de tout; il n'ignore point de quelle maniere un peuple rend la juſtice. Voudrois-je être juſte, & le conſeillerois-je à mes enfans, s'il étoit déſavantageux de l'être, & ſi le parti le moins équitable éprouvoit toujours le meilleur ſort? Jamais le Dieu qui lance le tonnerre, ne permettra que l'ordre ſoit ainſi perverti.

Souviens-toi, mon cher Perſés, des conſeils que je te donne. Sois fidele à ſuivre les regles de l'équité, renonces à toute injuſtice; telle eſt la loi que Jupiter impoſe à tous les hommes. Il peut être permis aux bêtes féroces, aux poiſſons, aux oiſeaux de dévorer leurs ſemblables; la juſtice n'eſt pas faite pour eux, mais elle convient aux hom-

mes, & fait leur bonheur. Si quelqu'un dit en public la vérité telle qu'il la connoît, Jupiter le comble de bienfaits; ſi au contraire il ſe parjure & bleſſe la juſtice par un faux témoignage, il ſe prépare un malheur ſans reméde : ſa poſtérité tombera dans le mépris, au lieu que les deſcendans du juſte ſeront plus honorés de ſiecle en ſiecle.

C'eſt pour ton bien que je te parle, imprudent Perſés; il eſt aiſé de pouſſer la méchanceté à ſon comble, la voie en eſt toujours ouverte & les occaſions ſont fréquentes. Pour arriver à la vertu, les Dieux veulent qu'il en coûte, le chemin en paroît d'abord long, pénible, eſcarpé; dès que l'on y eſt entré, il s'applanit, & les difficultés s'évanouiſſent.

C'eſt la perfection de la vertu ſans doute, de prendre toujours le bon parti par ſes propres lumieres, & de conſidérer en toutes choſes la fin où elles doivent aboutir; mais c'eſt auſſi un mérite de ſuivre les bons conſeils. Celui qui n'a ni ſageſſe ni docilité, n'eſt bon à rien.

Fidèle à mes avis, appliques-toi au travail, mon cher Perſés; rends-toi digne des Dieux dont tu es deſcendu; tu ſeras à l'abri de l'indigence, Cérès te comblera de ſes dons, & remplira ta maiſon de biens.

La faim marche à la ſuite de la pareſſe : un homme oiſif eſt déteſté des Dieux & des hommes ; il reſſemble aux avides frêlons qui dévorent dans leur oiſiveté le fruit du travail des abeilles. Prens du goût pour les travaux les plus avantageux ; afin d'avoir toujours chez toi de quoi pourvoir à tes beſoins. Le travail eſt la ſource de l'opulence ; il te rendra cher aux Dieux & aux hommes : un fainéant leur eſt en horreur.

Ce n'eſt point un déshonneur de travailler, c'en eſt un de ne rien faire ; dès que tu ſauras t'occuper, bientôt l'aiſance dont tu jouiras, excitera l'envie des pareſſeux mêmes : l'opulence ainſi acquiſe, a pour compagnes la gloire & la vertu : tu deviendras ſemblable aux Dieux. Travailler eſt donc le ſort du ſage. Ne jettes plus un œil avide ſur le bien d'autrui, penſes à te rendre utile, & pourvois à ta ſubſiſtance ; c'eſt l'avis que je te donne.

Le partage de l'indigence eſt la honte ; & la mauvaiſe honte ; car il y en a une qui eſt utile ; la premiere ne conduit qu'à la pauvreté, le courage fait parvenir aux richeſſes. Ce n'eſt point par le vol ou par la violence qu'il faut s'en procurer ; celles que les Dieux nous donnent, ſont infiniment préférables. Si quelqu'un s'enrichit par la

rapine, par la fourbe, par le menſonge; (& l'on n'en voit que trop en qui l'avidité a perverti la raiſon, chez qui l'effronterie a banni toute pudeur;) les Dieux ne tarderont pas de renverſer ſa fortune & d'anéantir ſa famille; il n'eſt pas riche pour long-temps.

C'eſt ſe rendre coupable de maltraiter un étranger, un ſuppliant, de ſouiller le lit de ſon frere, de lui débaucher ſon épouſe par un adultere honteux, de faire tort à de foibles orphelins, d'outrager de paroles un pere blanchi par les années, & courbé ſous le poids de la vieilleſſe. C'eſt exciter la colere de Jupiter qui punit tôt ou tard le crime, & rend le mal pour le mal.

Sois aſſez ſage pour éviter de ſemblables forfaits. Honores les Dieux immortels ſelon tes facultés, par des offrandes pures & innocentes : offres-leur des holocauſtes; ais ſoin de les appaiſer par des libations & des victimes, le ſoir avant que de prendre ton repos, le matin à ton réveil, afin qu'ils te chériſſent & te protégent; qu'ils te mettent en état d'acheter les terres d'autrui, & non pas de vendre les tiennes.

Invites ton ami à ta table, n'y appelles jamais ton ennemi; ais ſoin ſur-tout de régaler ton voiſin. S'il te ſurvient un travail ou un embarras imprévu, les voiſins

accourent ſans ceinture, les parens prennent le temps de ſe retrouſſer. Un mauvais voiſin eſt un malheur, un bon voiſin eſt un bien ineſtimable, heureux qui en rencontre de tels : ſi le Laboureur voit périr ſon bétail, c'eſt qu'il a de mauvais voiſins.

Empruntes de ton voiſin dans une juſte meſure, rends-lui de même; & ſi tu peux, rends-lui davantage, afin qu'il te prête une autre fois ce dont tu auras beſoin. Ne cherches point de profits injuſtes, ce ſont de vrais dommages. Rends amitié pour amitié, viſite pour viſite, préſent pour préſent, & rien à celui dont tu n'as rien reçu : on rend volontiers à celui qui donne; quiconque ne donne rien, ne reçoit rien. La libéralité eſt toujours utile, le vol dangereux & pernicieux. Un homme libéral répand ſes dons avec joie, c'eſt le plaiſir le plus pur pour une belle ame. Celui qui eſt porté au larcin & qui le commet ſans ſcrupule, pour peu qu'il dérobe, ſe prépare de cruels remords. En amaſſant peu & fréquemment, on amaſſe enfin beaucoup; pour éviter les horreurs de l'indigence, il faut accumuler ſans ceſſe. Ce que tu as chez toi, ne te donne point d'inquiétude, il eſt en ſûreté; ce qui eſt dehors, eſt toujours en danger. Il eſt agréable d'uſer de ce qu'on a, il eſt

triſte d'avoir beſoin de ce qu'on n'a pas : fais-y réflexion. Bois à longs traits du tonneau que tu viens de percer : épargnes-le quand il eſt au milieu ; il eſt trop tard pour l'épargner quand il eſt au bas.

Récompenſes juſtement les ſervices, même d'un ami : quand tu jouerois avec ton frere, prends des témoins. La confiance & la défiance pouſſées à l'excès perdent également les hommes. Ne te laiſſes point ſéduire par les ajuſtemens, par les diſcours, par les careſſes d'une femme ; ſe livrer à elle, c'eſt ſe fier aux voleurs.

Un ſeul enfant ſuffit pour conſerver la maiſon paternelle : dans ta vieilleſſe il te ſera conſolant d'en voir croître un ſecond avant de mourir ; tes richeſſes augmenteront avec tes enfans, plus ils ſeront en grand nombre, plus Jupiter les comblera de biens. Pluſieurs donnent plus de ſoins, mais ils font plus de profit. Si tu veux devenir riche, obſerves cette maxime : que tes travaux ſe ſuccédent ſans interruption.

Commences ta moiſſon au lever des Pleyades, & ton labour à leur coücher: Elles demeurent cachées pendant quarante jours, mais elles reparoiſſent ſur la fin de l'année, quand on commence à aiguiſer la faulx. Telle eſt la regle des laboureurs, tant pour ceux qui habitent les rivages de la

mer, que pour ceux qui cultivent de fertiles vallées loin de cet élément.

Laboures, ſemes, & moiſſonnes ſans habits. Il faut achever de bonne heure tous les travaux de Cérès, ſi tu veux avoir ſes fruits dans leur maturité; autrement tu cours riſque de mendier ton pain & de voir ta peine perdue. Tu m'es venu expoſer tes beſoins; mais une ſeconde fois n'attends de moi ni dons ni emprunts : travailles, inſenſé, c'eſt la loi que les Dieux ont impoſée aux hommes, ſi tu ne veux pas mendier avec ta femme & tes enfans, & ſouffrir les rebuts de tes voiſins. On te donnera une ou deux fois, à la troiſiéme tu ſeras importun. Tu auras beau te plaindre & faire de longs diſcours, on ne t'écoutera pas, & tu n'avanceras rien. Je te donne pour avis de penſer à payer tes dettes, & à prévenir la faim.

Commences à te procurer une maiſon, du bétail pour le labourage, une bergere pour le conduire, des outils en bon état afin que tu ne ſois pas obligé de les emprunter; & ſi on te les refuſe, de laiſſer paſſer le temps propre au travail. Ne remets aucun ouvrage au lendemain; le laboureur indolent ne remplira jamais ſes greniers: l'activité double l'ouvrage. Un négligent eſt toujours aux priſes avec les accidens.

En automne, lorſque les ardeurs du ſoleil & les ſueurs commencent à diminuer, que Jupiter rafraîchit l'air par des pluies fréquentes, le corps humain eſt plus agile; alors le ſoleil ne darde point ſes rayons directement ſur nos têtes, & il prolonge ſon abſence pendant la nuit. Lorſque le bois de charpente eſt moins ſujet à la carie & à la pourriture, que les feuilles tombent & que la ſeve ne monte plus, ſouviens-toi qu'il eſt temps de couper les bois néceſſaires. Coupes un tronc de trois pieds pour un mortier, un pilon de trois coudées, une planche de ſept pieds; c'eſt la juſte meſure. Si tu la fais de huit pieds, tu pourras en retrancher de quoi faire un maillet. Donnes trois palmes aux jantes des roues, & dix palmes à un charriot. Amaſſes pluſieurs bois courbes; lorſque marchant dans la plaine ou ſur les montagnes tu trouveras un chêne verd propre pour un manche de charrue, ne manques pas de le porter chez toi; c'eſt le bois le plus dur pour ſervir au labour. Qu'un éleve de Pallas ait ſoin de le ficher dans le dental & de le clouer au timon.

Fais deux charrues en travaillant dans ta maiſon; l'une d'une ſeule piéce, l'autre d'aſſemblage; c'eſt le meilleur parti: ſi l'une vient à ſe rompre, tu te ſerviras de l'au-

tre. Le laurier & l'orme ſont les meilleurs bois pour faire le timon de la charrue, le chêne pour le dental, le chêne verd pour le manche. Ais ſoin d'acheter deux bœufs de neuf ans, c'eſt à cet âge qu'ils ſont les plus forts, lorſqu'ils ceſſent de croître, ils ſont plus propres au labour. Qu'ils ne ſoient pas ſujets à ſe battre, à rompre la charrue & à laiſſer ainſi l'ouvrage imparfait; qu'ils ſoient conduits par un homme robuſte de quarante ans, muni d'un bon quartier de pain, qui ſoit attentif à l'ouvrage & à tracer des ſillons droits, qui ne s'amuſe point à regarder ſes camarades, mais qui ſoit attaché à ſon travail. Un plus jeune ne ſeroit pas auſſi capable de ſemer, comme il convient, pour éviter de ſemer deux fois; il ſeroit trop aiſément diſtrait par ſes compagnons.

Obſerves attentivement chaque année le paſſage de la grue; les cris qu'elle pouſſe dans les airs, annoncent le temps du labour & l'approche des pluies de l'hiver: fâcheuſe circonſtance pour celui qui manque de bœufs pour labourer; ais donc alors des bœufs à toi dans tes pâturages. Il eſt aiſé de dire: prêtez-moi des bœufs & un charriot; il eſt auſſi facile de répondre à l'emprunteur: mes bœufs ſont occupés. Alors un homme riche en idée, forme le projet

de faire un charriot : l'insensé ne pense pas qu'il faut cent piéces pour le faire ; il auroit dû y faire attention plutôt, & se les procurer.

Dès que le temps du labour est arrivé, commences des premiers ; & du matin, toi & tes domestiques, laboures la terre seche ou humide dans la saison pour rendre tes champs fertiles. Au printemps donnes le premier coup de charrue, n'oublies pas de donner le second en été ; & semes en automne la terre devenue plus légere par ce second labour. La terre ainsi préparée met à couvert de la disette & du désespoir qui l'accompagne, & te procure de quoi appaiser les cris de tes enfans.

Fais des vœux à Jupiter terrestre, à la chaste Cérès, pour qu'elle fasse parvenir ses dons à leur maturité. Lorsque tu commences ton labour, que tu prends d'une main le manche de la charrue & de l'autre l'aiguillon pour faire avancer les bœufs attachés au timon, qu'un jeune valet armé d'un hoyau recouvre la semence & écarte les oiseaux. L'ordre est pour les mortels la source de tous les biens, la confusion n'engendre que des maux ; tu verras des épis bien nourris pencher vers la terre, & avec le secours du ciel ils viendront à maturité. Tu penseras alors à nettoyer tes greniers ; &

tu pourras te réjouir à ton aiſe, quand ils ſeront pleins. Riche en proviſions tu attendras paiſiblement le printemps ; tu n'auras rien à demander à perſonne, & les autres auront beſoin de toi.

Si tu attends le ſolſtice d'hiver pour ſemer, tu moiſſonneras à ton aiſe, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main, tu ne lieras que des javelles inégales en te traînant dans la pouſſiere ; confus & déſolé tu les emporteras à la corbeille, & tu ne recevras les félicitations de perſonne. Jupiter accorde à la vérité des ſuccès, tantôt bons & tantôt mauvais, & perſonne ne peut en répondre ; ſi tu laboures tard, voici toute la reſſource que tu peux attendre.

Lorſque le coucou commence à chanter ſur les chênes, & qu'il annonce aux mortels l'heureux retour du printemps, ſi Jupiter fait pleuvoir pendant trois jours ſans interruption, tellement que l'eau monte auſſi haut que l'ongle des bœufs & pas d'avantage, alors le blé ſemé tard pourra égaler le premier ſemé.

Obſerves exactement les ſaiſons, ne te négliges point au retour du printemps & lorſqu'il pleut à propos.

Pendant l'hiver, lorſqu'un froid violent tient tout le monde renfermé, ne fréquentes ni les boutiques des artiſans, ni les aſſem-

blées des homme oisifs ; un pere de famille
laborieux fait augmenter son bien dans ce
temps-là même : crains de te voir accablé
tout-à-la-fois par la rigueur de la saison,
par l'indigence & les horreurs de la faim.
Un homme qui craint le travail, qui dans
sa pauvreté se repaît de vaines espérances,
est souvent occupé de desseins criminels : as-
sis tout le jour dans les lieux d'assemblée,
dans la disette de toutes choses, il se livre
aisément à de noirs projets.

Dis à tes valets pendant la belle saison :
l'été ne durera pas toujours, réparons notre
demeure. Evitez le mois Lenæon & les jours
dangereux où la température de l'air est per-
nicieuse au bétail : préservez-vous des froids
glaçans que nous envoie Borée, dont le
souffle met en fureur la mer de Thrace,
couvre de glaces la terre & les arbres, dé-
racine sur les montagnes les chênes & les
sapins, les précipite dans les vallons, fait
un bruit épouvantable dans les campagnes
& les forêts. Les bêtes féroces sont saisies
de crainte & demeurent immobiles ; le poil
dont elles sont revêtues, ne les met point à
couvert des rigueurs de la froidure : elle se
fait sentir au bœuf, malgré l'épaisseur de
son cuir, & à la chevre, malgré la lon-
gueur de son poil ; les troupeaux de mou-
tons y sont moins sensibles à cause de l'é-

paisseur

paiſſeur de leur laine. Le vieillard tranſi courbe ſes épaules: la jeune fille qu'une pudeur délicate retient ſédentaire auprès de ſa mere, n'y eſt pas expoſée; le bain & l'huile dont elle fait uſage, le ſoin qu'elle a de ſe couvrir exactement pendant la nuit, la défendent contre la rigueur de l'hiver. Alors le Polype ſe ronge les membres dans ſa froide & ſombre retraite; le ſoleil ne lui montre plus d'autre nourriture dont il puiſſe ſe raſſaſier. Cet aſtre eſt retiré vers les climats des noirs Ethiopiens, & ne luit que fort tard ſur la Gréce.

Dans cette triſte ſaiſon, l'on voit les différens animaux qui peuplent les forêts, fuir en grinçant les dents, au travers des brouſſailles; ils cherchent à ſe mettre à couvert dans les plus épais taillis ou dans les cavernes des rochers: ſemblables à un vieillard courbé ſur ſon bâton, dont les membres ſont ſans vigueur & la tête penchée vers la terre; ils rodent de tous côtés pour éviter la neige & les frimats.

Alors ais ſoin de te revêtir d'étoffe de laine & d'une longue robe; enveloppes-toi d'un drap épais & bien fourni, ſi tu ne veux trembler ſans ceſſe & friſſonner de froid. Couvres tes pieds de bons ſouliers de cuir de bœuf garnis de fourrures en-dedans. Lorſque la froidure ſera plus violente, fais-toi un

manteau de peau de chevreau couſue avec des nerfs de bœuf pour te défendre de la pluie; & mets ſur ta tête un chapeau capable de préſerver tes oreilles de l'humidité. Le froid redouble au point du jour, lorſque la biſe va ceſſer; l'air frais du matin ſe répand ſur la terre pour donner la fécondité aux travaux du riche Laboureur. L'humide vapeur qui s'éleve des rivieres, portée au plus haut des airs par la force du vent, tantôt retombe en pluie, & tantôt eſt agitée avec violence, lorſque Borée nous amene de la Thrace de ſombres nuages.

Préviens-le pour finir ton ouvrage & rentrer à la maiſon; ne demeures point expoſé à l'humidité d'un brouillard épais qui pénétre les habits & le corps, évites-le ſoigneuſement, la ſaiſon de l'hiver eſt dangereuſe à tous, aux animaux comme aux hommes. Il faut donner alors aux bœufs la moitié de leur ordinaire, & un peu plus à l'homme; la longueur des nuits diminue leurs beſoins. Sur cette obſervation ais ſoin pendant l'été de proportionner la nourriture à la longueur du travail journalier & à celle du repos de la nuit, juſqu'à ce que la terre ait fourni de nouvelles proviſions à ſes habitans.

Soixante jours après le ſolſtice, l'étoile Arcturus ſortant de l'Océan, paroîtra la premiere ſur le ſoir. Enſuite l'hirondelle de

Pandion vient annoncer aux mortels par ſes chants lugubres du matin le retour du printemps. Préviens ſon arrivée pour tailler la vigne, c'eſt le temps le plus propre. Lorſque l'eſcargot paroiſſant hors de ſa coquille, commence à ſe traîner ſur les plantes au lever des Pleyades, il eſt trop tard pour fouir la vigne. Aiguiſes alors ta faulx, & conduis tes gens au travail. Ce n'eſt plus le temps de repoſer à l'ombre ni de dormir le matin, lorſque la moiſſon vient & que le ſoleil affoiblit nos forces : il faut ſe hâter, mettre promptement ſes grains à couvert, ſe lever au point du jour pour avoir aſſez de temps. L'aurore ſeule emporte le tiers du travail journalier; c'eſt le moment le plus précieux pour mettre en train les ouvriers & pour avancer la beſogne : c'eſt l'aurore qui met les hommes en mouvement & fait attacher les bœufs au joug.

Lorſque le chardon fleurit, que la bruyante Cigale fait entendre ſon ramage ſur la verdure, & tient ſes aîles dans un mouvement continuel, les chaleurs ſe font ſentir avec violence : alors les chevres ſont plus graſſes, le vin plus agréable au goût, les femmes plus portées au plaiſir, les hommes moins vigoureux; deſſéchés par les brûlantes ardeurs du ſoleil, à peine ſe ſoutiennent-ils ſur leurs genoux. Alors il eſt agréa-

ble de prendre le frais ſous un ombrage
épais avec du vin de Biblos, de grandes
590. coupes de lait de chevre dont les petits
ſont ſevrés, de la chair de chevreau & de
géniſſe qui n'ait pas encore porté. Dans
cette ſaiſon tu peux boire à longs traits,
étendu à l'ombre, & te régaler à ton aiſe,
en reſpirant la douce haleine des zéphirs
595. & la fraîcheur d'une fontaine vive & pure :
mêles trois parties d'eau avec un quart de
vin.

Au premier lever d'Orion, commandes
à tes gens de fouler les dons précieux de
Cérès dans une aire bien battue & expo-
600. ſée au grand air ; après avoir meſuré ton
grain, ſerres-le promptement dans le gre-
nier. Lorſque tu auras raſſemblé toutes tes
proviſions, je te conſeille de chercher un
valet qui n'ait point de domicile, & une
ſervante qui n'ait point d'enfans : une ſer-
vante avec des enfans eſt un embarras. En-
tretiens un chien alerte & vigoureux, & ne
605. lui épargnes point la nourriture, de peur
qu'un voleur attentif à dormir de jour &
à veiller de nuit ne t'enleve ce qui t'appar-
tient. Amaſſes du foin & de la paille pour
nourrir tes bœufs & tes mulets ; mais ac-
cordes de temps en temps du repos à tes do-
meſtiques & ôtes le joug à tes bœufs.

610. Lorſqu'Orion & Sirius ſeront parvenus

au plus haut du ciel, & qu'Arcturus paroîtra avec l'aurore, alors, mon cher Perſés, il faut vendanger & recueillir le raiſin. Expoſes-le au ſoleil pendant dix jours & dix nuits; tiens-le à l'ombre pendant cinq jours, & le ſixiéme verſes dans des vaſes le précieux jus de Bacchus. Enfin lorſque les Hyades, les Pleïades & l'étoile d'Orion auront diſparu, ais ſoin de labourer à temps : ainſi toute l'année ſera ſucceſſivement occupée par les travaux champêtres.

Si tu veux t'expoſer aux périls de la navigation, lorſque les Pleïades fuyant le nébuleux Orion ſe ſeront cachées ſous les eaux de la mer, différens vents commencent à ſouffler avec impétuoſité, il ne faut plus expoſer un vaiſſeau ſur les flots : c'eſt le temps de s'occuper à l'agriculture, comme je te l'ai enſeigné. Mets ton vaiſſeau à ſec, & le ſoutiens de toutes parts avec des pierres, pour qu'il ne ſoit pas battu par les vents; vuides la ſentine, de peur que les eaux ne le pourriſſent : tiens à couvert tous les agrès, plies proprement les voiles, ſuſpends le gouvernail à la fumée, attends paiſiblement le retour du temps propre à remettre en mer. Alors remets ton vaiſſeau à flot, fournis-le d'une riche cargaiſon pour en tirer un profit conſidérable.

C'eſt ainſi, ô imprudent Perſés, que mon

pere & le tien montoit des vaiſſeaux pour gagner de quoi vivre : c'eſt ainſi qu'il ſortit de Cumes en Eolide pour venir ici par mer ; il ne quittoit ni biens ni héritages, il fuyoit la pauvreté que Jupiter envoie à qui il lui plaît. Il s'établit au pied de l'Hélicon dans le chétif village d'Aſcra, ſéjour incommode en hiver, déſagréable en été, & qui n'eſt bon en aucune ſaiſon.

Ais ſoin de faire à temps toutes ſortes d'ouvrages, mais ſur-tout les voyages par mer. Approuves les petits vaiſſeaux, mais ſers-toi d'un grand, une charge plus conſidérable rapportera plus de profit, ſi tu n'es pas contrarié par les vents. Si tu veux t'appliquer au commerce pour rétablir tes affaires & ſortir de l'indigence, je t'enſeignerai les regles de la navigation, quoique je ne les aie jamais appriſes par expérience : je n'ai jamais monté un vaiſſeau que pour aller en Eubée depuis Aulide, où autrefois nos peres raſſemblerent toutes les forces de la Gréce & attendirent un vent favorable pour voguer à Troye. J'allai à Chalcis paroître au concours de Poëſie publié par les ordres d'Amphidamas, où l'on avoit propoſé des prix conſidérables. J'y remportai pour prix de ma victoire un trépied magnifique, que je conſacrai aux Muſes de l'Hélicon, pour les remercier de l'avantage qu'el-

les m'avoient accordé. C'eſt la ſeule fois que j'ai été porté ſur un vaiſſeau.

Je t'enſeignerai néanmoins ce que Jupiter veut que tu faſſes; les Muſes elles-mêmes me l'ont appris.

Cinquante jours après le ſolſtice, lorſque les travaux de l'été ſont finis, c'eſt le meilleur temps pour la navigation; les naufrages ſont alors moins à craindre, tu ne courras aucun riſque, à moins que le terrible Neptune ou le ſouverain Jupiter ne veuillent te perdre de propos délibéré; car il dépend d'eux de nous envoyer des biens ou des maux. Dans cette ſaiſon les vents ſont plus doux, la mer plus calme & plus tranquille, tu peux leur confier ton vaiſſeau, mais prends ſoin de le charger à propos & de ne pas trop différer ton retour. N'attends pas que le vin nouveau ſoit tiré, que les pluies d'automne ſoient venues, & l'hiver commencé: le ſouffle impétueux des vents du midi met alors la mer en fureur, fait tomber des pluies abondantes & rend la navigation périlleuſe.

On peut encore naviger au printemps, lorſque le figuier commence à pouſſer à l'extrêmité de ſes branches des feuilles ſemblables au pied d'une corneille. La mer eſt encore acceſſible, mais ces voyages de la premiere ſaiſon ne ſont ni sûrs ni agréables;

il faut en épier l'occaſion; c'eſt un hazard
685. ſi on les fait ſans danger. La folie des hommes les leur fait entreprendre, les richeſſes leur tiennent plus au cœur que leur vie; & quelle mort que de périr au milieu des flots? Mais c'eſt à toi de faire des réflexions ſérieuſes ſur les avis que je te donne.

690. N'expoſes pas tout ton bien ſur un vaiſſeau, n'en hazardes que la moindre partie; il eſt triſte de tout perdre ſur mer; il ne l'eſt pas moins de briſer un char pour l'avoir trop chargé, & de gâter ſes marchandiſes. Gardes le milieu en toutes choſes; le grand ſecret eſt de ſavoir prendre ſon temps.

695. Prends-le ſur-tout pour choiſir une épouſe, peu devant ou peu après trente ans; c'eſt l'âge le plus convenable. Qu'une fille ſoit nubile à quatorze ans & qu'elle ſe marie à quinze; prens une fille de bonnes mœurs & à qui tu puiſſes apprendre à les
700. conſerver. Choiſis-la dans ton voiſinage, après l'avoir ſoigneuſement examinée; ne t'expoſes point à être la riſée du public. Une femme vertueuſe eſt pour ſon époux le plus précieux de tous les biens; mais c'eſt le plus terrible de tous les fléaux qu'une femme de mauvaiſe conduite qui fait ſé-
705. cher ſon époux de douleur & vieillir avant les années.

Obſerves

Obſerves le reſpect & la piété envers les Dieux. N'ais jamais pour un ami la même confiance que pour un frere, ſinon gardes-toi de lui manquer le premier. N'uſes jamais avec lui de menſonge ni de détour; mais s'il vient à te bleſſer par ſes paroles ou par ſa conduite, punis-le doublement. S'il cherche à regagner ton amitié & à te faire ſatisfaction, reçois-le: un malheureux eſt expoſé à changer ſouvent d'amis. Que jamais l'air de ton viſage ne trahiſſe les ſecrets de ton ame, il ne faut pas être l'hôte de tout le monde, ni l'hôte de perſonne, partiſan des méchans, ni calomniateur des bons. N'ais jamais la dureté de reprocher à un homme ſa pauvreté, ſouvent elle vient des Dieux.

La langue qui ſait ſe taire, eſt un tréſor, celle qui parle à propos, eſt encore plus louable; ſi tu fais un reproche, peut-être t'en fera-t-on un plus grand. Ne chicanes pas ſur le prix d'un régal que l'on ſe donne entre amis; l'on y goûte beaucoup de plaiſir pour peu de dépenſe.

Ne fais jamais à Jupiter ni aux autres Dieux, des libations de vin ſans avoir lavé tes mains; ils n'écouteroient ni tes vœux ni tes prieres. Ne te tournes point contre le ſoleil pour épancher de l'eau, ne le fais pas même après le ſoleil couché & pen-

dant la nuit d'une maniere peu modeſte.
Les Dieux veillent même pendant les ténè-
bres. Un homme modeſte ſe retire à l'écart
ou derriere un mur pour ſatisfaire aux né-
ceſſités de la nature. Ne te découvres ja-
mais d'une maniere indécente devant ton
foyer. N'habites point avec ton épouſe au
retour d'un repas funèbre, mais après un
ſacrifice offert aux Dieux. Ne traverſes ja-
mais à pied les eaux pures d'une riviere ſans
en avoir ſalué le Génie & lavé tes mains
dans ſes eaux : traverſer un fleuve ſans s'ê-
tre purifié les mains, eſt une action odieu-
ſe aux Dieux, & ils la puniſſent par quel-
qu'accident.

Ne coupes point tes ongles pendant le
feſtin d'un ſacrifice; ne poſes point le vaſe
où l'on verſe du vin, ſur la coupe des con-
vives; cette action eſt un préſage de mal-
heur. Ne laiſſes point imparfait l'édifice que
tu auras commencé, de peur qu'une cor-
neille de mauvais augure n'aille croaſſer
ſur les murs; n'y manges point & n'y prends
point le bain, avant que d'en avoir fait la
dédicace, c'eſt une eſpéce de crime. Ne fais
point aſſeoir ſur une pierre un enfant de
douze ans ou de douze mois, cela pourroit
l'énerver : qu'un homme ne ſe lave point
dans les bains d'une femme, cette indécen-
ce entraîne des malheurs à ſa ſuite. Si tu

arrives à un ſacrifice commencé, n'en tournes point les myſteres en ridicule, le Dieu en ſeroit offenſé. Ne lâches jamais aucune ordure dans le lit des fleuves qui ſe jettent dans la mer, ni dans les fontaines, évites même avec ſoin cette malpropreté. Redoutes la cenſure publique, & la mauvaiſe réputation. La renommée eſt à craindre, elle eſt aiſée à exciter, fâcheuſe à ſupporter, difficile à étouffer : un bruit qui paſſe par la bouche de tout un peuple, ne ſe diſſipe jamais entiérement; c'eſt la voix de la renommée qui eſt une Divinité.

Jours remarquables.

Obſerves la diſtinction des jours ſelon l'ordre de Jupiter, & apprends à tes gens à faire de même; le trentiéme du mois eſt heureux pour viſiter les travaux & diſtribuer les proviſions; ce jour-là tout le monde eſt occupé à ſes affaires. Ceux-ci ont encore été déſignés par Jupiter. La nouvelle lune, le quatriéme & le ſeptiéme : celui-ci eſt ſacré, parce que c'eſt le jour auquel Latone mit au monde Apollon avec ſa chevelure dorée. Le huitiéme & le neuviéme ſont favorables pour vaquer à ſes affaires, l'onziéme & le douziéme ſont encore bons; le premier pour tondre les brebis, le ſecond pour faire les moiſſons; le douziéme cependant eſt préférable.

C'eſt à celui-ci que l'araignée ſuſpendue en l'air à la chaleur du jour, file ſa toile, & que la ſage fourmi augmente ſon monceau : une femme le doit choiſir pour ourdir ſa toile & commencer ſon travail.

Ne commences jamais à ſemer le treize du mois, mais il eſt bon pour planter : le ſeize eſt dangereux pour les plantes, mais il eſt favorable à la naiſſance des garçons, non pas à celle des filles ni à leur mariage ; il en eſt de même du ſixiéme ; il eſt propre à châtrer les chevreaux & les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il eſt encore favorable à la naiſſance des garçons ; il donne de l'inclination pour les injures & le menſonge, pour les diſcours ſéduiſans & les entretiens ſecrets.

Il faut châtrer les chevreaux & les veaux le huit, les mulets le douze. Le vingt, auquel la lune eſt pleine, eſt heureux pour mettre au monde un fils ſage & de bon caractere ; il en eſt de même du dix, le quatorze eſt pour les filles. C'eſt à celui-ci qu'il faut apprivoiſer les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets en les touchant de la main. Souviens-toi le quatre, le quatorze & le vingt-quatre, d'éviter toute eſpéce de chagrin ; ce ſont des jours ſacrés. Le quatre eſt heureux pour prendre une épouſe, après avoir conſulté le vol des oiſeaux ; les augures ſont

néceſſaires dans une occaſion ſi importante. Evites les cinquiémes, ils ſont pernicieux; alors, dit-on, les furies ſe promenent pour venger les droits du Dieu Orcus, que la Diſcorde a enfanté pour punir les parjures.

Le dix-ſept, viſites le blé dont Cérès t'a fait préſent, & vannes-le dans ta grange; fais couper les bois de charpente & propres à faire des vaiſſeaux; commences le quatre à les aſſembler, le dix-neuf après-midi eſt le plus favorable; le neuf eſt encore ſans danger, il eſt bon pour planter & pour augmenter une famille, jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux. Mais peu de perſonnes ſavent que le vingt-neuf eſt excellent pour goudronner les tonneaux, pour atteler les bœufs, les mulets, les chevaux, pour mettre un navire en mer: pluſieurs n'oſent pas s'y fier.

Le quatre, perces ton tonneau; le quatorze eſt le plus ſacré de tous; quelques-uns croient que c'eſt le vingt-quatre au matin, l'après-midi eſt moins favorable.

Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde; les autres ſont indifférens, ne préſagent & ne cauſent ni bien ni mal: l'un préfere celui-ci, l'autre celui-là; mais peu de perſonnes ſont en état d'en dire les raiſons. Souvent un jour eſt malheureux, d'au-

825. tres fois il eſt meilleur. Heureux celui qui ſait les diſtinguer pour régler ſon travail ! Il évite d'offenſer les Dieux, de contrédire les augures, de ſe rendre coupable.

Fin des Poëmes d'Héſiode.

REMARQUES
SUR LA
THÉOGONIE.

PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muſes.

CETTE premiere Partie ſert de préface & d'introduction au reſte du Poëme. On y verra cependant déja des traits qui peuvent faire juger du deſſein qu'Héſiode s'eſt propoſé dans ſon ouvrage, ou du moins de la maniere dont nous devons l'entendre. Quelques Critiques ont penſé que les 115 premiers vers qu'elle renferme, n'étoient pas d'Héſiode, qu'ils avoient été ajoutés par un écrivain poſtérieur: mais le ſtyle en eſt ſi ſemblable à la ſuite de l'ouvrage, & la coutume d'invoquer les Muſes eſt ſi familiere aux Poëtes, qu'il n'y a aucun fondement à ce ſoupçon. Il convenoit ſans doute qu'en commençant un Poëme tel que celui-ci, l'Auteur eût recours à ces divinités; non-

ſeulement parce qu'elles préſidoient ſpécialement à la poëſie, mais encore à cauſe du ſujet: pour découvrir la naiſſance des Dieux, il falloit ſans doute une eſpéce de révélation, une inſpiration ſpéciale. Voyez ℣. 104 & ſuiv.

℣. 1. *Les divinités qui préſident à la muſique.* On ſera peut-être ſurpris de voir traduire ainſi *Muſæ Heliconiades*: c'eſt qu'il y a déja ici une équivoque. Ἑλίκων a ſignifié en grec du fil, des cordes, un inſtrument à cordes, une lyre ou une guitare; *Heliconiades*, en ce ſens, déſigne les Muſes qui jouent de la lyre, qui préſident aux inſtrumens & à la muſique. Mais les Grecs ayant confondu ce nom avec celui du mont Hélicon dans la Béotie, il n'en fallut pas davantage pour ſuppoſer que les Muſes habitoient ſur cette montagne & dans les lieux voiſins, & pour engager les Béotiens à leur bâtir des temples chez eux. Telle eſt l'origine de la plupart des fables & des uſages religieux de la Gréce.

℣. 2. *Et qui habitent ſur le mont Hélicon.* Si *Heliconiades* dans le premier vers faiſoit alluſion à la demeure des Muſes, Héſiode feroit ici un pléonaſme & une répétition ridicule.

Le Clerc dérive le nom Μοῦσα du Phénicien *mouſa*, *inventrix*. Il paroît plus con-

venable de le tirer du grec Μυέω, enſeigner, inſtruire, comme a fait Diodore, tome 2, p. 17. Auſſi, ſelon la remarque de Priſcien, les Béotiens prononçoient *muha* pour *muſa*. On dit populairement d'un homme qui rêve, *il muſe*; & ce terme en Anglois ſignifie méditer. Μουσεῖον, *muſivum opus*, eſt un ouvrage fait en compartimens, avec beaucoup d'application, une moſaïque. Μοῦσα exprime donc application de l'eſprit, par conſéquent ſcience, inſtruction. La poëſie ayant été un des premiers talens de l'eſprit que l'on a cultivés chez les Grecs, comme chez tous les autres peuples, il n'eſt pas ſurprenant que l'on ait d'abord deſtiné les Muſes à la poëſie. On leur attribua néanmoins dans la ſuite preſque tous les genres d'érudition, & l'on appelloit Ἄμουσος celui qui n'avoit pas l'eſprit cultivé, qui n'avoit aucune teinture des ſciences. Héſychius obſerve que les Athéniens appelloient muſique, toute eſpéce d'art.

Le même Auteur, après Bochart, fait venir avec plus de raiſon le nom *Hélicon*, montagne, de l'hébreu *halik*, hauteur; il n'eſt cependant pas néceſſaire d'en conclure que ce ſont les Phéniciens qui l'ont ainſi nommée. La racine *lik* a la même force en grec que dans les Langues Orientales;

Ἡλικία, ſtature ou hauteur, Ἔνηλικος, jeune homme déja grand, Πεντελικος, montagne de l'Attique, qui avoit cinq ſommets, c'eſt ce que ſon nom ſignifie.

Dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il n'eſt pas inutile de relever les étymologies qui ſemblent peu juſtes, quoique données par des Savans diſtingués. Cela ſert à montrer que n'ayant pas enviſagé le grec dans ſes premiers élémens, ils ont manqué l'unique méthode par laquelle on peut découvrir la ſource des fables.

Les Muſes de ma patrie. Héſiode étoit d'Aſcra, village de Béotie au pied du mont Hélicon; il en fait le ſéjour des Muſes, ſelon le privilége commun à tous les Poëtes.

℣. 3. *Elles s'exercent à danſer.* On ſuppoſe que les Muſes ſont des nymphes ou des déeſſes, parce que *muſa* eſt du féminin; conſéquemment, on leur attribue les amuſemens ordinaires des jeunes filles, le chant, la danſe, les converſations enjouées, les veillées nocturnes, le plaiſir de prendre le bain.

La belle fontaine. Héſiode l'appelle Ἰοειδέα que l'on traduit *ferruginoſum.* Cette épithéte, dit-on, ſignifie noirâtre, telle qu'eſt ordinairement l'eau dans les lieux profonds: elle ſignifieroit plutôt rouſſâtre, couleur de rouille, ſelon la force du ter-

me. Ne peut-on pas l'entendre autrement? Ἱο vient de ἵημι, *emitto*, comme dans Ἰοβολος, qui lance des flêches : ἰδ-ος, eſt de l'eau ; on le verra ℣. 456. Ἰοειδέα peut donc exprimer *ſcaturientem*, ſource vive, qui jaillit avec force.

℣. 4. *L'Autel de Jupiter.* Il pouvoit y avoir un temple ou un autel de Jupiter ſur le mont Hélicon, ou dans le voiſinage. Nous avons obſervé ailleurs que la coutume de placer les autels de ce Dieu ſur les montagnes, faiſoit alluſion à ſon nom : c'étoit le Dieu du Ciel. Voyez le Diſcours, chap. 12, §. 14.

℣. 5. *Le Permeſſe.* Bochart dérive ce nom de l'hébreu *Béer-metſo* : fontaine qui s'écoule ; le Clerc, de l'arabe *Béer-mets*, ſource pure. Il eſt plus naturel de le tirer de *per* augmentatif, & de *maſſ*, *meſſ*, eau ou liqueur. Meſſeïs eſt une fontaine de Theſſalie, dans Pline, liv. 4, ch. 8. Maſſeïs, fontaine de Laconie, ſelon Pauſanias, l. 3, c. 20. *Maſſa*, riviere de Libye, ſelon Ptolomée ; *Maſſe*, riviere de Touraine ; *Meiſſ*, riviere de Saxe.

Hippocrène, dit le même Bochart, vient de l'arabe *happigran*, fontaine qui jaillit ; cette étymologie conviendroit mieux à la fontaine *Epigranea*, que Pline place auſſi dans la Béotie. Il eſt certain qu'on l'ex-

pliqueroit mal, ſi on le tiroit de Κρήνη Ἵππου ; la fontaine du cheval : mais il faut ſe ſouvenir que *hippos* déſigne en grec autre choſe qu'un cheval, puiſque *hippos* eſt une montagne de Bithynie. *Hippocrène* peut donc être très-bien rendu par fontaine de la montage, parce qu'elle coule au pied du mont Hélicon. Ἵππος peut être mis encore pour ἵπος, liqueur, boiſſon, par une prononciation plus ferme; delà eſt venu *hippos*, riviere de Colchide. Alors *Hippocrène* ſignifieroit ſeulement ſource d'eau, comme *Aganippe* qui eſt une autre fontaine. Il y avoit encore une Hippocrène chez les Troëzéniens, ſelon Pauſanias, l. 2, c. 31 ; par conſéquent, les noms propres des montagnes, des rivieres, des fontaines ont été originairement des noms appellatifs.

On a dit que le cheval Pégaſe avoit fait naître la fontaine Hippocrène d'un coup de pied ; cette fable eſt fondée ſur deux ou trois équivoques. *Hippos*, comme on vient de le remarquer, déſigne un cheval, une montagne & de l'eau. Πηγὰς d'où eſt formé πηγασὸς, ſignifie de la glace & un rocher : Πάγος, de même eſt un lieu élevé & de la glace ; par conſéquent, πηγασὸς ἵππος, que l'on a traduit mal-à-propos *cheval Pégaſe*, exprime à la lettre eau froide, eau glacée, ou eau d'un rocher. Πηγασὶς Κρήνη,

fontaine froide, ou fontaine du rocher, & non pas *fons caballinus*, comme les Latins l'ont traduit. Au lieu de dire que l'Hippocrène ſortoit du pied de la montagne, ou du pied du rocher; on a dit qu'elle ſortoit du pied de Pégaſe, que l'on prenoit pour un cheval. Voyez ℣. 281.

Ces diſcuſſions grammaticales ne ſont certainement pas amuſantes; mais il faut abſolument en dévorer l'ennui, ſi l'on veut remonter à la ſource des fables. On verra par deux mille exemples qu'elles ſont toutes nées de pareilles équivoques. Il en eſt peu qui ayent été plus fécondes que celle que nous venons de développer, en montrant le double ſens du mot *hippos*. Delà ont été formées les nymphes ou fontaines *Hippia*, *Hippe*, *Euhippe*, *Alcippe*, *Glaucippe*, *Ménalippe*, &c. qui ont été pour la plupart métamorphoſées en cavales par la toute-puiſſance des Poëtes: le nom *Hippius* donné à Neptune, en vertu duquel il eſt devenu le pere des chevaux: les noms *Hippodamas*, *Hippodamie*, *Hippolyte*, *Hipponoë*, *Hippocentaures*, &c. où l'on a cru voir une alluſion aux chevaux: l'épithéte *Euhippia* donnée à pluſieurs villes, parce qu'elles étoient ſur des rivieres: les deux villes d'Afrique nommées *Hippo*, parce qu'elles étoient baignées par les eaux, dont

l'une même étoit traverſée par une riviere, & ſurnommée pour ce ſujet *Diarrythus*, &c.

℣. 5. *L'Olmius.* Bochart dérive celui-ci de *hol-maïo* en ſyriaque, eau douce : il ſe dérive encore plus aiſément du grec. Ὄλμος, Ὀλμειος, eſt un mortier ou un vaſe, par conſéquent un lieu profond; telle eſt l'énergie du nom de la plupart des rivieres. *Almus*, riviere de Moeſie qui ſe jette dans le Danube, *Alme*, riviere de Weſtphalie, ont la même racine.

℣. 10. *Elles paſſent les nuits.* Selon l'obſervation de le Clerc, le Poëte a eu raiſon de ſuppoſer que les Muſes s'enveloppoient d'un nuage, ne danſoient que la nuit & ſur le ſommet d'une montagne, afin qu'on ne pût lui objecter que jamais perſonne ne les avoit vûes; mais puiſqu'il dit auſſi qu'elles chantoient, on auroit pu lui objecter tout de même que perſonne ne les avoit entendues.

℣. 11. *Le ſouverain des Dieux.* Δια τ' αιγιοχον. On traduit ordinairement *Jovem ægida tenentem*, ou *Jovem à caprâ nutritum*: il ſemble qu'on doit plutôt traduire *Jovem altè habitantem*, ou *ſumma tenentem*; 1°. l'égide étoit une peau de chevre ou un bouclier fait de cette peau; c'eſt à Minerve qu'on l'attribue ordinairement, plutôt qu'à

Jupiter; 2°. quoique, ſelon la fable, Jupiter ait été nourri par une chevre, (pure équivoque dont on montrera la ſource,) ce n'eſt pas une épithéte fort honorable; & il paroît qu'Homere & Héſiode affectent de la répéter comme un titre d'honneur; 3°. Αἴξ, Αἴγος ne ſignifie une chevre que parce qu'il déſigne un animal grimpant, & par analogie, le lieu où il faut grimper : c'eſt dans Pline le nom d'un rocher fameux. Αἴγαλος eſt une montagne de l'iſle de Crète; Αἰγιαλὸς eſt un bord de la mer eſcarpé, un rocher ſur le rivage de la mer: pluſieurs rochers ou promontoires ont porté ce nom; pluſieurs villes bâties ſur des montagnes ou ſur des rochers ont été appellées Αἴγα, Αἴγη, Αἴγαλα, Αἴγινα, &c. Αἰγαῖος πόντος. La mer Egée eſt la mer des rochers ou des écueils, & non pas la mer des chevres, comme l'ont entendu quelques Grammairiens. Αἰγιόχος ſignifie donc Jupiter qui habite le lieu le plus élevé ou le Ciel, & au figuré le ſouverain Jupiter: mais en confondant le mont Αἰγαῖος de l'iſle de Crète avec une chevre, & Ὄχος, *tenens* ou *habitans*, avec Ὄχη, *cibus, alimentum*, on a traduit *ægiochus* par *à caprâ nutritus*, & l'on a dit fort ſérieuſement que Jupiter avoit été nourri par une chevre ſur le mont Egée dans l'iſle de Crète. Voyez le ℣. 483 ci-après.

On peut remarquer en paſſant la fauſſeté de l'étymologie que les Grammairiens Latins donnent du mot *capra ;* il vient, diſent-ils, de *carpo*, parce que c'eſt un animal qui broute ; il vient plutôt de *cap*, hauteur, ce qui s'éleve, ce qui monte. Voyez Macrobe Saturn. l. 1, c. 17. Ils ont fait encore la même équivoque que les Grecs, ſur l'iſle de Caprée auprès de Naples, ainſi nommée à cauſe de ſes rochers, & non pas à cauſe qu'on y nourriſſoit des chevres.

Nous examinerons en détail la ſignification des noms donnés aux Dieux à meſure que le Poëte fera leur généalogie.

℣. 11. *La Reine d'Argos Junon.* On verra par pluſieurs exemples que les Poëtes ont donné aux différentes divinités le ſurnom des lieux où elles étoient honorées, où elles avoient des temples célèbres, & dont elles étoient tutélaires ; qu'ils ont même pris occaſion de ce culte de ſuppoſer que ces Dieux étoient nés dans les lieux où on les invoquoit, & les peuples le publioient ainſi par vanité.

Mais ces fables étoient ordinairement fondées ſur des équivoques ou ſur de fauſſes alluſions. Lorſqu'il y avoit quelque rapport entre la ſituation ou le nom d'une ville & celui d'un Dieu, on ne manquoit pas de le

le choisir pour divinité tutélaire. La ville d'Argos avoit été ainsi nommée, à cause de sa situation élevée; Ἄργαλος est une montagne de Cappadoce dans Pline : & comme Junon, déesse fiere & hautaine, étoit surnommée Ἄργας & Ἀργεία, les Argiens mirent leur ville sous sa protection. Voyez le Discours préliminaire, chap. 12, §. 15.

℣. 12. *Minerve aux yeux bleus*, ou aux yeux pers; Γλαυκῶπιν : Γλαυκός, *cæruleus*, signifie le vert de mer, le vert bleuâtre, & souvent il est employé pour signifier le bleu clair. Pour distinguer les différentes divinités, les Poëtes leur donnoient différens attributs, & les Peintres les représentoient de diverses manieres, Junon avec de grands yeux, Minerve avec des yeux bleus, parce qu'ils la supposoient blonde, *flava Minerva*. Voyez ℣. 895 & suiv. la fable de Minerve.

On conçoit que cette différence venoit originairement de la fantaisie des Sculpteurs ou des Peintres, & des divers modéles qu'ils se proposoient. Praxitèle, pour faire la Vénus de Gnide, lui donna la figure de Cratine, courtisanne dont il étoit épris: du temps de Phryné, fameuse courtisanne de Thespies, tous les Peintres la prenoient pour modèle des tableaux de Vénus: les Athéniens peignoient ordinairement

Mercure ſous la figure d'Alcibiade. S. Clem. d'Alex. Exhort. aux Gentils, page 35; Athenée, liv. 13, chap. 22; Pline, l. 35, c. 10.

℣. 15. *Neptune qui environne la terre de ſes flots.* Voyez ℣. 456, la fable de Neptune.

℣. 16. *Vénus aux yeux doux :* Ἑλικοβλέφαρον. Guiet traduit *arcuatis ſuperciliis :* le Clerc *volubilibus palpebris* ; c'eſt, dit-il, la même choſe que *Pæta*, ſurnom que les Latins donnoient à Vénus, parce que c'eſt une marque de coquetterie de cligner fréquemment les yeux. Tout cela n'eſt pas juſte ; 1°. βλέφαρον ne ſignifie point le ſourcil ; les Grecs l'appelloient Ὀφρυς ou ἐπισυνόν ; ainſi la traduction de Guiet eſt fauſſe ; 2°. Ἑλικος ſignifie à la vérité *volubilis*, mais dans le même ſens que *verſatilis*, qui tourne ou qui ſe détourne, & cela ne peut convenir aux paupieres ; 3°. *Pætus* ſignifie louche, qui regarde de travers ; ce n'eſt point en ce ſens que les Latins le diſoient de Vénus : mais il exprime auſſi qui regarde du coin de l'œil, & c'eſt le regard affecté d'une coquette. La paupiere eſt donc priſe ici pour l'œil ; ἑλικοβλέφαρος eſt le même que ἑλικῶπις ; il déſigne Vénus au regard affecté, Vénus aux yeux doux.

℣. 21. *Toute la cour céleſte des immortels.* On voit par l'énumération que fait Hé-

ſiode, de quoi cette cour étoit compoſée, & quels en étoient les perſonnages : il y place indifféremment Jupiter, Apollon, Neptune, que l'on dit avoir été des hommes, avec l'Aurore, le Soleil, la Lune, la Terre, l'Océan, la Nuit, qui n'en ſont certainement pas. Auroit-il fait ce mêlange, s'il avoit cru que les premiers fuſſent des êtres plus réels que les ſeconds ?

℣. 26. *Bergers, habitans des campagnes.* Comme les bergers ont coutume de s'exercer à jouer de quelqu'inſtrument, on a feint qu'ils étoient inſtruits par les Muſes, & qu'elles converſoient avec eux.

Gens inutiles. Le grec porte à la lettre *méchans vauriens ;* le Clerc obſerve que ce ſtyle inſultant eſt une marque de familiarité dont Héſiode ſe félicite, & un trait de l'ancienne ſimplicité. Il pouvoit ajouter que c'eſt le langage qui regne encore dans les campagnes ; lorſque les jeunes gens veulent s'agacer, ils ſe crient de loin des injures.

℣. 30. *Une branche de laurier, ſymbole de leur pouvoir.* Le Clerc prouve très-bien que les anciens étoient perſuadés que le laurier avoit la vertu de rendre inſpirés ceux qui en avoient mâché les feuilles ; voilà pourquoi l'on en couronnoit les Poëtes, & on leur en mettoit une branche à la

main, parce que l'on ſuppoſoit que leur enthouſiaſme avoit quelque choſe de divin. Il n'eſt pas douteux que l'odeur du laurier ne ſoit capable d'entêter ceux qui l'auroient reſpirée pendant quelque temps, & de leur cauſer une eſpéce d'ivreſſe; telle eſt ſans doute l'origine de cette ancienne opinion : auſſi en faiſoit-on mâcher à la Pythye, avant que de l'aſſeoir ſur le trépied ſacré.

℣. 45. *Les Dieux qui dès le commencement ſont nés du Ciel & de la Terre.* Héſiode, ſelon l'obſervation de le Clerc, diſtingue trois eſpéces d'êtres; 1°. le Ciel & la Terre auxquels il ne donne point le nom de Dieux, mais qu'il ſuppoſe plus anciens que les Dieux adorés de ſon tems, puiſque ceux-ci en étoient les enfans; 2°. ces enfans du Ciel & de la Terre dont on verra ci-après l'énumération; 3°. les enfans de Saturne ou les hommes mis au nombre des Dieux après leur mort. Ainſi, dit-il, les Grecs n'ont connu, outre ces deux eſpéces de Divinités, que le Ciel, la Terre & le Chaos d'où ceux-ci étoient ſortis, & ils ne remontoient point à une premiere cauſe, à un Dieu, créateur unique de toutes choſes.

Mais il auroit dû remarquer en même temps que ſon ſyſtême s'accorde mal avec

Héſiode. 1°. S'il ne donne point ici le nom de Dieux au Ciel & à la Terre, il a déja compté la Terre parmi les Dieux, ℣. 20; il eſt certain d'ailleurs que la Terre a été adorée chez les Grecs & chez les Romains. 2°. Les enfans de Saturne, Jupiter, Junon, & les autres ne ſauroient être des hommes, à moins que Saturne leur pere, le Ciel & la Terre leurs ayeux, ne ſoient auſſi des hommes; & Héſiode ne dit rien qui puiſſe les faire regarder comme tels. Tous ces perſonnages doivent être de même eſpéce; le Poëte ne met entr'eux d'autre diſtinction que celle du temps. 3°. Cependant, ſelon le Clerc, Héſiode diſtingue deux eſpéces de divinités; ſavoir, les enfans du Ciel & de la Terre, & les enfans de Saturne: ſi les uns & les autres ne ſont que des hommes adorés après leur mort, où ſera la différence?

Il y a donc une conſéquence plus juſte à tirer de ce paſſage; c'eſt que l'ancienne idolâtrie a eu trois eſpéces d'êtres pour objets de ſon culte; 1°. les différentes parties de la nature perſonnifiées, ou plutôt les Intelligences particulieres que l'on a ſuppoſé animer chaque partie de la nature; 2°. les Intelligences qui ont préſidé aux arts & aux ſciences, comme Minerve, les Muſes, Cérès, Eſculape, &c. Ces Dieux ſont appellés enfans des premiers, parce qu'ils ont

été connus plus tard, quoiqu'ils ne ſoient pas plus réels; 3°. les héros diviniſés; mais il n'en eſt pas ici queſtion; Héſiode n'en parle que ſur la fin de ſon poëme.

Les Muſes. ℣. 52. *C'eſt de Jupiter que les Muſes ont reçu la naiſſance.* Il eſt évident que les Muſes ſont des perſonnages feints & allégoriques; 1°. par leur généalogie; le Poëte les fait naître de la Mémoire & de Jupiter ſon pere. Cette opinion, peu juſte ſelon la Philoſophie, eſt très-conforme aux idées du peuple; il ne connoît d'autre faculté dans les ſciences que la mémoire; & pour exprimer un homme qui ſait beaucoup, il dit que cet homme a une belle mémoire. Il n'y a aucun fondement de ſuppoſer que les Muſes ont été effectivement neuf filles ſavantes ou muſiciennes élevées à la Cour de Jupiter, Roi de Theſſalie; ce Jupiter n'a pas plus exiſté que ſon cortége. La tradition rapportée par Diodore de Sicile, qui fait naître les Muſes en Egypte, eſt un témoignage de plus contre leur exiſtence. 2°. A cauſe de leur nombre de neuf relatif aux talens auxquels on les faiſoit préſider, & de leur nom qui y correſpond. Voyez ci-après ℣. 77. Auſſi quelques-uns n'en admettoient que trois, d'autres ſept, d'autres deux ſeulement; tout cela eſt arbitraire. 3°. A cauſe du lieu où notre Poëte

les place; *le ſommet glacé de l'Olympe* ne ſeroit pas un ſéjour fort agréable pour des muſiciennes. 4°. Quand on a dit que Jupiter eſt le pere des Muſes, ce n'eſt pas, comme le prétend le Clerc, dans le même ſens que l'on a dit de Jubal : *ipſe fuit pater canentium cytharâ & organo* : il s'agit ici d'une paternité naturelle; puiſqu'Héſiode ajoute: *quas peperit patri miſta Mnemoſyne.*

Cette généalogie ſcandaleuſe ſignifie, 1°. que les talens de l'eſprit ſont un don du Ciel; 2°. que les Muſes n'ont commencé à être connues & honorées que ſous le regne de Jupiter; nous verrons que tous les Dieux nouveaux ſont appellés fils de Jupiter dans le même ſens. Bientôt notre Poëte donnera un autre pere à Mnémoſyne. Voyez ℣. 135.

L'admiration que l'on a conçue d'abord pour les talens de l'eſprit, & ſur-tout pour la poëſie, a fait ſuppoſer que les Poëtes & les Muſiciens étoient inſpirés par des Intelligences ſupérieures à l'humanité, par un feu divin, & ils n'ont eu garde de s'oppoſer à un préjugé qui les rendoit reſpectables, qui leur imprimoit un caractere ſacré. Un Ecrivain ſaiſi tout-à-coup de l'enthouſiaſme poëtique, maîtriſé par la chaleur de ſon imagination, ne voit plus les objets comme les autres hommes : il eſt comme

enivré d'une vapeur divine; ce n'eſt plus lui qui parle, c'eſt le Dieu dont il eſt plein. Comme rien n'eſt ſi capricieux que cet enthouſiaſme, & qu'il ne dépend pas d'un Auteur de l'avoir quand il lui plaît, on a pu croire aiſément qu'il lui venoit d'un pouvoir étranger, d'un génie qui veut être invoqué. Delà le nom *vates* que les Latins ont donné aux Poëtes, & qui ſignifie devin ou prophéte; delà l'épithéte de *ſacrés* qu'ils donnent à leurs ouvrages: *ad ſacra vatum carmen affero noſtrum.* Perſe, Prologue.

℣. 53. *Dans la Piérie.* Telle eſt la patrie des Muſes, ſelon Héſiode; mais on les faiſoit ſouvent voyager aux environs, & quelquefois aſſez loin. On les plaçoit, non-ſeulement ſur le mont Piérius & dans la contrée voiſine, appellée Piéria, mais ſur le mont Olympe, ſur le Pinde, ſur l'Hélicon, ſur le Parnaſſe, comme il plaiſoit aux Poëtes; & il n'y a pas d'apparence qu'elles ayent eu des temples ſur toutes ces montagnes. On met leur berceau dans la Piérie, à cauſe du voiſinage du mont Olympe, où l'on ſuppoſoit la cour des Dieux, & parce qu'il y avoit dans cette contrée une riviere *Hélicon*, à laquelle on a cru que l'épithéte *Heliconiades* donnée aux Muſes faiſoit alluſion: enfin, parce que Μυσῖος, ſelon Héſychius, eſt le même que Ὀλυμπῖος.

Pieria,

Pieria, ſelon le Clerc, vient du phénicien *pieri*, qui ſignifie des puits ou un lieu fertile. Il eſt plus vraiſemblable que c'eſt la montagne qui avoit donné ſon nom à la contrée, & qu'il ſignifie en général, élévation ou éminence, puiſqu'il y avoit un mont Pierius en Syrie. On connoît encore une fontaine *piera* près d'Olympie, dont Pauſanias fait mention; ce nom exprime ſans doute fontaine du rocher : auſſi, dans Apollodore, liv. 1, Pierus eſt fils de Magnés, la pierre d'aimant. Croira t-on, avec les Grecs, que ce Pierus étoit un Macédonien qui a donné le nom à une montagne de ſon pays, & dont les neuf filles ont été priſes pour les Muſes? Pauſanias, l. 9, c. 29.

℣. 54. *Les hauteurs d'Eleuthere.* Le Clerc a raiſon de rejetter l'étymologie de ce terme, que les Grecs tiroient de la fable; il le dérive ſelon ſa coutume de l'hébreu *halethir*, *alta ſpecula*, ou *mons altus*; & la ville bâtie ſur le penchant de la montagne en emprunta ſon nom : mais il ne faut pas croire qu'il ſoit étranger à la langue grecque. Ἔλευ, en dialecte dorien, ſignifie *tolle*, il déſigne donc l'élevation, & τηρεὶη eſt une montagne de la Troade dans Homere. Ainſi l'étymologie eſt la même que dans les langues orientales.

On voit combien l'on doit faire de fond

ſur les contes des Grecs. Mnémoſyne ou la Mémoire, perſonnage feint, étoit de Béotie ſelon Héſiode, parce qu'il en étoit lui-même. Il y avoit probablement ſur les hauteurs d'Eleuthere un lieu nommé Μνῆμα ou Μνημεῖον, tombeau, monument; delà on prit occaſion de conſacrer ce lieu à Mnémoſyne. Ainſi les Grecs, après avoir créé les Dieux à leur fantaiſie, leur donnent une patrie & une famille avec autant d'aſſurance que ſi cela étoit prouvé par des monumens. On ne doit donc pas être ſurpris ſi les Poëtes ne s'accordent pas ſur la patrie de leurs Dieux & de leurs héros; c'eſt que chacun par vanité vouloit qu'ils fuſſent nés dans ſon pays.

℣. 58. *Le temps de ſon enfantement.* Ce que dit le Clerc ſur la ſignification du mot Ὥρα, eſt fort juſte; mais il n'eſt pas convenable de le faire venir de l'hébreu *our*, la lumiere. Il viendroit bien plutôt de *ahar*, tarder, différer, durer; puiſqu'il ſignifie en général le temps ou la durée, un certain temps, une durée déterminée. *Heure* conſerve encore ce ſens dans notre langue: *arriver de bonne heure*, c'eſt arriver au temps fixé ou avant ce temps.

℣. 62. *L'Olympe eſt leur ſéjour.* Cela ne prouve pas que les Muſes ayent eu un temple ſur le mont Olympe. Héſiode ne les y place

que parce qu'il ſuppoſe que c'étoit la demeure de Jupiter & des autres Dieux.

v. 68. Il regne dans le Ciel. Selon le Clerc, les Poëtes ont confondu Jupiter le Dieu ſuprême, avec Jupiter, Roi de Theſſalie, qui habitoit ſur le mont Olympe; delà ils ont encore pris cette montagne pour le Ciel, parce qu'elle porte le même nom. Nous avons vu dans le Diſcours préliminaire, que rien n'eſt moins prouvé que l'exiſtence de ce prétendu Roi & ſa demeure ſur le mont Olympe; on n'a imaginé l'une & l'autre que par un abus groſſier des termes. Quand on pourroit comprendre comment les Grecs ſont parvenus à confondre un Roi nommé Jupiter avec le Dieu ſouverain, nous n'en ſerions pas plus avancés; il faudroit concevoir encore comment ils ont pu confondre Saturne ſon pere avec le Temps, & Cœlus ſon ayeul avec le Ciel, & cela n'eſt pas aiſé. En ſuppoſant que tous ces Dieux ne ſont autre choſe que la nature perſonnifiée, tout ſe conçoit. C'eſt une opinion auſſi ancienne que le monde, que Dieu habite dans l'Olympe, c'eſt-à-dire, dans le Ciel; quand l'on eut dégradé l'idée de la divinité, & que Dieu fut regardé comme un perſonnage particulier, il ne fut pas difficile de ſe perſuader qu'il pouvoit avoir demeuré ſur le mont Olympe,

& cette croyance fut encore mieux affermie quand on lui eut bâti un temple sur cette montagne ou au voisinage. Ce qu'ajoute le Clerc, que cette confusion de Jupiter Dieu, avec Jupiter, Roi de Thessalie, est une clef nécessaire pour l'intelligence des Poëtes, n'est vrai que dans son système: mais nous verrons que sans cette clef, on peut très-bien trouver le vrai sens d'Hésiode, & qu'elle ne sert qu'à y répandre une nouvelle obscurité.

Ce qui est dit ici de la victoire sur Saturne, & de la distribution des emplois parmi les Dieux, reviendra dans la suite, & on fera voir qu'il n'est pas intelligible dans le sentiment des Mythologues historiens.

Les Muses. ℣. 75. *Les neuf filles de Jupiter, Clio; Euterpe*, &c. Ces divers noms de Muses sont relatifs aux sciences ou au genre particulier d'érudition que l'on attribue à chacune d'elles. Clio préside à l'histoire, son nom vient de Κλείω, *celebro*: l'Ode, poëme destiné à célébrer les Dieux & les grands hommes, est de son ressort. Euterpe dirige la musique instrumentale; son nom fait allusion à τέρπω, *delecto*. Thalie est la Muse de la Comédie; Θαλεία signifie fête, festin, réjouissance: la Comédie, dans son origine, n'est autre chose que la poësie gaie dont on accompagnoit les festins. Melpo-

méne regne ſur la Tragédie, à cauſe de Μέλπω, *canto*: on ſait qu'anciennement les chœurs faiſoient une partie eſſentielle de la Tragédie, & qu'elle a commencé par-là. On peut remarquer en paſſant la fauſſeté de l'étymologie que les Grammairiens donnent du nom de la Comédie & de la Tragédie. Le premier, diſent-ils, vient de Κωμὴ, village ou bourgade, parce que les Comédiens chantoient dans les villages; & le ſecond de τραγὸς, un bouc, parce qu'on le donnoit pour récompenſe aux Acteurs de la Tragédie. Ce ſont-là des alluſions, ſelon la méthode ordinaire des Grecs. Κωμὸς ſignifie fête, feſtin, réjouiſſance, partie de plaiſir, & Κωμῳδία, chant joyeux, poëſie gaie. Τραγὸς, qui eſt le nom d'un bouc, ſignifie auſſi rude, âpre, par conſéquent triſte & fâcheux: τραγάω ſe dit des jeunes gens dont la voix mue, devient rude & déſagréable; τραγῳδία eſt donc un poëme où l'on chante des événemens triſtes & funeſtes. Terpſichore préſide à la danſe; elle tire ſon nom de τέρπω, *delecto*, & χορὸς, *ſaltatio*. Erato a pour ſon partage, les poëſies galantes, & tire ſon nom de ἐράω, *amo*. Polymnie, la Rhétorique, de πολὺ ὕμνεω, *valdè celebro*, ou de πολὺ μνεία, grande mémoire. Uranie eſt, dit-on, l'Aſtronomie, & vient de Οὐρανὸς, le Ciel. S'il étoit per-

mis de contredire l'opinion universelle, on pourroit le dériver de οὐράνια, qui signifie les eaux ou la pluie, & conséquemment les pleurs : Uranie peut donc être la Muse des pleurs ou de l'Elégie. Enfin Calliope est la Reine de l'Eloquence & de la Poësie héroïque; Καλλίοπη exprime belle bouche, beau discours. Il est clair que cette division n'est pas fort juste, qu'il est assez inutile de distinguer l'Eloquence de la Réthorique; que l'on pouvoit assigner une dixiéme Muse pour le Poëme didactique, une onziéme pour la Peinture, une douziéme pour la Géométrie, &c.

℣. 79. *Calliope est la plus puissante de toutes.* On ne doit pas être surpris que la Muse de l'Eloquence soit regardée comme supérieure à toutes les autres; la poësie n'est qu'un art d'amusement, l'éloquence est un talent nécessaire à ceux qui gouvernent & qui sont chargés des affaires publiques. Point d'empire plus doux ni plus flatteur que celui de la persuasion.

Ceux qui n'admettoient que trois Muses, les nommoient Meleté, Mnemé & Acœdé, c'est-à-dire, la Méditation, la Mémoire & le Chant. L'on supposoit celles-ci filles du Ciel & les plus anciennes; au lieu que celles dont nous avons parlé, étoient filles de Jupiter.

℣. 82. *Un Prince que Jupiter a placé ſur le trône.* Nous voyons par ce portrait ce qu'étoient les Rois à la naiſſance des premieres Monarchies, les Juges, les Conſeillers, les Pacificateurs des peuples. Comme toutes les affaires ſe traitoient en public, un homme aſſez éloquent pour ſe faire écouter & pour perſuader, devenoit en quelque façon le Roi de l'aſſemblée, telle eſt encore aujourd'hui l'autorité des Chefs ou des Caciques chez les Sauvages.

℣. 95. *Apollon, Dieu redoutable par ſes traits.* On verra dans la ſuite pourquoi l'on a revêtu Apollon de deux emplois auſſi incompatibles que de préſider aux ſciences & aux armes.

℣. 96. *C'eſt Jupiter qui place les Rois ſur le trône.* Le Poëte repréſente par-tout les Rois, comme ſinguliérement protégés par Jupiter; il les nomme ſes nourriſſons & ſes éleves, parce qu'ils exercent parmi les hommes la même autorité que l'on attribuoit à Jupiter parmi les Dieux.

℣. 103. *Il céde au pouvoir enchanteur des Déeſſes.* Nous ne devons pas juger des effets que la poëſie fit autrefois ſur les peuples, par le peu de pouvoir qu'elle a aujourd'hui ſur nous. Mais nous pouvons encore les comprendre par l'attention qu'une populace raſſemblée a coutume de prêter

a un mauvais chantre, qui lui vend au ſon du violon, quelques chanſons ou cantiques pitoyables. Pour prendre le ſens des fables, il faut toujours ſe rappeller les anciennes mœurs, & ſe mettre à la place des Grecs encore très-groſſiers.

℣. 105. *Quels Dieux ſont nés de la Terre*, &c. Selon la remarque de le Clerc, Héſiode diſtingue trois ordres de divinités; 1°. celles qui ſont nées du Ciel & de la Terre, c'eſt-à-dire, les Dieux céleſtes & les Dieux terreſtres; 2°. ceux qui ſont nés de la Nuit; ce ſont les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine, le Styx, les Furies, &c. 3°. les Dieux de la mer : mais il faut ſe ſouvenir que cette diſtribution n'eſt pas toujours fidélement obſervée. Les Heſpérides, par exemple, quoique filles de la Nuit, ne ſont point des divinités infernales; Proſerpine au contraire eſt de ce nombre, quoiqu'elle n'ait pas la Nuit pour mere : Venus, quoique née de la Mer, n'appartient point à cet élément, &c.

Ce qu'il importe bien plus d'obſerver, c'eſt la diſtinction que fait le Poëte, ℣. 108 & 111, des Dieux anciens & des Dieux modernes adorés de ſon temps. Les premiers Dieux étoient, ſelon lui, la terre, les rivieres, la mer, les aſtres, le ciel; ce ſont les Dieux Titans : les Dieux nés de ceux-

là, c'eſt-à-dire, qui leur ont ſuccédé, ſont les Intelligences particulieres que l'on a ſuppoſé préſider aux arts & aux talens, qui ont appris aux hommes à jouir des bienfaits de la nature; Cérès, Bacchus, Minerve, Vulcain, &c. *Dii datores bonorum, utque opes diviſerint* : voilà la diſtribution nouvelle des Dieux en divers départemens, qui s'eſt faite ſous le regne de Jupiter, c'eſt-à-dire, lorſque Jupiter a été regardé comme Dieu ſouverain.

Suivant ce ſyſtême, dira-t-on, les Dieux anciens & les Dieux nouveaux ſont à peu près la même choſe. Cela eſt vrai à l'égard de pluſieurs; ce ſont les mêmes objets dans le fond; ils ne ſont différens que par la maniere de les enviſager. Coelus & Saturne, Dieux Titans, ſont le même que Jupiter, ou la divinité principale, que l'on ſuppoſe préſider au Ciel: Océan, Nerée, Pontus, Doris, &c. ne ſont pas différens de Neptune, Dieu de la mer : le Soleil eſt le même qu'Apollon, &c. On honora d'abord le Ciel, la Terre, la Mer, les Aſtres, ou plutôt les intelligences dont on les croyoit animés, ſous des noms que l'on concevoit très-bien, & l'on ne pouvoit ſe méprendre alors ſur les véritables objets du culte. Dans la ſuite, ces noms étant devenus ſurannés, on en perdit de vûe le vé-

ritable ſens ; on ſe figura qu'ils déſignoient autant de perſonnages différens, autant d'êtres d'une nature ſupérieure qui avoient autrefois vécu : l'on finit par les croire des hommes, & leur aſſocier d'autres hommes ; voilà les progrès de l'idolâtrie.

Si l'on m'accuſoit de prêter à Héſiode mes idées particulieres, je prierois le lecteur de confronter la traduction françoiſe avec la verſion latine & avec le grec ; on verroit qu'elle eſt parfaitement conforme au texte. Quiconque l'examinera de bonne foi, conviendra qu'Héſiode a déſigné clairement un changement ſurvenu dans la Religion des Grecs, & qu'il donne ici le plan géneral de ſon ouvrage.

On objectera ſans doute que, ſelon la traduction même, le Ciel & la Terre ont été les premiers Dieux, que l'idolâtrie a donc déja regné avant Jupiter & avant la prétendue demeure des Dieux ſur l'Olympe. Cette difficulté a été réſolue dans le Diſcours préliminaire, chap. 1, §. 1 ; il ſeroit inutile de répéter.

Déſormais, Héſiode entre dans le corps de ſon ouvrage, & commence la généalogie des Dieux ; ici finit la premiere partie du Poëme.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un imprimé ayant pour titre : *l'Origine des Dieux du Paganiſme*, avec des additions manuſcrites ; je penſe qu'une nouvelle édition de cet Ouvrage fera plaiſir au Public. A Paris, ce 15 Avril 1773.

Signé, ADHENET.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur DENIS HUMBLOT, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public : *les Ouvrages de M. BERGIER* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'impriner, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui,

& de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Compiégne, le Mercredi deuxiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Régne le cinquante-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 619, fol. 729, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 29 Août 1769.

Signé, BRIASSON, *Syndic.*

Achevé d'imprimer, pour la ſeconde fois, le 14 Mai 1774.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande, 1774.